

WIDENER LIBRARY
HX CPRL 6

LES

ANCIENS POETES

DE LA FRANCE

La première partie du recueil des *Anciens Poëtes de la France* renfermera le cycle carlovingien, et formera quarante volumes de la BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE.

L'examen des questions administratives et scientifiques auxquelles peut donner lieu la publication de ce recueil a été confiée par S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique à une commission composée de MM. :

Le Marquis de LA GRANGE, sénateur, membre de l'Institut, *Président;*

Gustave ROULAND, directeur du personnel et du secrétariat général;

F. GUESSARD, professeur à l'Ecole impériale des Chartes, *délégué de la Commission pour la direction du Recueil;*

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales;

Henri MICHELANT, membre de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale;

SERVAUX, chef du bureau des travaux historiques, *secrétaire.*

Ce volume est le premier dans l'ordre de publication.

LES
ANCIENS POETES
DE LA FRANCE

Nouvelle Série de la Bibliothèque elzevirienne

Publiée sous les auspices

DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES CULTES

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

GUI DE BOURGOGNE — OTINEL
FLOOVANT



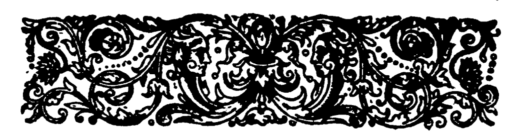
A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII

Paris. — Imprimé par CHARLES JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

GUI DE BOURGOGNE

CHANSON DE GESTE



PRÉFACE.

La chanson de Gui de Bourgogne est du nombre des poëmes qui racontent la conquête fabuleuse de l'Espagne par Charlemagne ; mais parmi ces récits légendaires elle tient une place à part, comme la chanson d'Otinel, et paroît aussi avoir été faite après coup, en dehors de la tradition, lorsque le sujet étoit épuisé. On s'en aperçoit dès le début, qui rappelle celui de la chanson de Roland, mais dans la forme plus que pour le fond :

.XXVII. anz (1) tous plains acomplis et passez,
Fu li rois en Espaigne, o lui son grant barné.

Il y a loin de ce chiffre à celui du poëme de Roncevaux :

Carles li reis, nostre emperere magne,
Set anz tuz pleins ad ested en Espaigne.

Et ce n'est point là une de ces exagérations que les trouvères de la seconde époque se per-

1. Lisez : *vingt* et *sept* ans.

mettoient si volontiers, sans autre motif que celui de renchérir sur leurs prédécesseurs ; notre poëte ne pouvoit guère se contenter à moins, puisqu'il lui falloit donner le temps de naître et de grandir à ses personnages, qui sont les fils des paladins dont la légende entoure Charlemagne en Espagne.

Parmi ces paladins figure, il est vrai, un Gui de Bourgogne; mais ce n'est pas le héros de notre poëme; ce n'est pas non plus son père; il n'a de commun avec lui que le nom. Ce Gui de Bourgogne joue un grand rôle dans la chanson de Fierabras, c'est-à-dire dès le commencement de l'expédition d'Espagne. Il est fait prisonnier avec d'autres chevaliers par l'amiral Balan; inspire un vif amour à la belle Floripe, fille de Balan et sœur de Fierabras; est délivré par elle, lui et ses compagnons; l'épouse, au dénouement du poëme, après nombre de batailles où il fait merveilles à côté de Roland, et partage avec Fierabras la couronne d'Espagne.

Celui qui a donné son nom à notre poëme devient aussi roi d'Espagne, mais sans partage. A cette circonstance près, c'est un personnage tout nouveau. Plus jeune d'une génération que le héros de la chanson de Fierabras, il n'intervient qu'à la fin dans l'expédition contre les Sarrasins, et lorsqu'elle s'est déjà prolongée au-delà de vingt-sept ans. Il est né le jour où elle commençoit, et ne connoît point son père, Sanson de Bourgogne, qui est parti à la suite de Charlemagne. Il a pour compagnons de jeunes chevaliers de son âge, qui ont aussi grandi loin de leurs pères et ne les ont jamais vus. Tous ces

enfants de France, comme le poëte les appelle, se réunissent un jour sur la *grève de Seine*, au nombre de cinquante mille, et prennent la résolution d'élire un roi en remplacement de Charlemagne, depuis si longtemps absent. Ils ne veulent point *déshériter* le grand empereur; mais ils veulent être gouvernés; ils veulent se donner un chef qui soit juge du bien et du mal, et par là éviter de recourir à la force pour terminer leurs différends. C'est Gui de Bourgogne qui est élu, et contraint, comme le Visigoth Wamba, d'accepter la couronne, sous peine d'avoir la tête tranchée. Il accepte donc; mais, au lieu de gouverner en paix son nouveau royaume, à peine a-t-il reçu de ses vassaux le serment de foi et d'hommage, qu'il leur ordonne de se préparer à aller rejoindre leurs pères. Trompés dans leur attente, ils maudissent l'heure où ils l'ont couronné, et à leurs murmures se joignent les lamentations de leurs mères; mais, liés par leur serment, ils obéissent au jeune roi et le suivent en Espagne.

Notre poëme est le récit de cette expédition des fils marchant au secours de leurs pères. Il commence à l'élection de Gui de Bourgogne et se termine au moment où le jeune roi, après une suite brillante d'exploits et de conquêtes, vient se jeter aux pieds de Charlemagne, se mettre à sa merci, et emporter d'assaut la ville de Luiserne, que l'empereur assiégeoit inutilement depuis sept ans.

La fable, comme on le voit, est entièrement neuve. C'est une invention dont on ne retrouve le germe ni dans la chronique de Turpin ni ailleurs, et qui non-seulement sort de la tradition,

mais la trouble et la contrarie en plusieurs points, même sans nécessité, et notamment par le choix du héros. Si, comme nous le pensons, la chanson de Fierabras est antérieure à celle-ci, notre poëte a du connoître une composition aussi importante, qui a été chantée au midi comme au nord de la France, traduite ou imitée en plusieurs langues étrangères, rajeunie et reproduite sans cesse dans les versions en prose qui en ont été publiées depuis le XV[e] siècle jusqu'à nos jours. On se demande, en ce cas, pourquoi il a introduit sur le même théâtre, et pour ainsi dire dans la même action, un second personnage du nom de Gui de Bourgogne, dont le rôle est incompatible avec celui du premier, puisque l'un et l'autre devient roi d'Espagne. Rien n'est moins conforme aux habitudes de nos plus anciens trouvères, qui prenoient grand soin de ne point confondre leurs personnages et de les rattacher les uns aux autres, en telle sorte qu'ils ont créé des familles dont on a pu établir la généalogie. Voilà surtout ce qui nous fait penser que le poëme de Gui de Bourgogne doit être mis au nombre des dernières chansons de geste.

Il ne nous paroît pas, cependant, postérieur au commencement du XIII[e] siècle, et pourroit bien remonter jusqu'au XII[e], à en juger par la langue et par certains détails de mœurs et de costume (1). Ce qui est assuré, c'est que l'un des

1. V. par exemple, à la page 35, le portrait du duc Naimes :

Sa barbe li baloie jusc'au neu du braier,
Par desour les oreilles ot les guernons treciès,
Derier el haterel gentement atachiès.

Par *guernons*, il faut entendre ici les cheveux des tempes,

deux manuscrits qui nous en restent est d'une écriture du XIII[e] siècle, et plutôt de la première moitié que de la seconde. Ajoutons que le dit des *deux bordeors ribaus*, qui date certainement aussi du XIII[e] siècle, fait mention de notre poëme, dont il indique le titre. On sait que dans cette pièce, si curieuse pour l'histoire littéraire, se trouve une énumération des chansons de geste qui étoient le plus en faveur à cette époque, et que tout bon ménestrel étoit tenu de connoître. On sait encore que les titres de ces chansons y sont à dessein grossièrement altérés, pour montrer l'ignorance du jongleur qui se pique de les savoir. Aussi l'auteur lui fait-il dire :

Si sai de Guion d'Aleschans
Et de Vivien de Borgoigne.

En rétablissant l'ordre interverti, on retrouve le titre de *Vivien d'Aleschans*, qui est celui d'une des branches de la grande geste de Garin de Monglane ou de Guillaume au court nez, et le titre de *Guion de Borgoigne*, qui est celui de notre poëme.

Il semble résulter de ce témoignage que le roman de Gui de Bourgogne étoit populaire au XIII[e] siècle et se récitoit avec succès. On peut demander, en ce cas, pourquoi on n'en retrouve aucune trace dans les littératures étrangères, qui, alors plus encore qu'aujourd'hui, puisoient si vo-

que le duc Naimes portoit tressés et rattachés derrière le cou. C'est une mode du règne de Louis VII. — Sur ce sens du mot *grenon*, consultez le traité de Gautier de Biblesworth récemment publié par M. Thomas Wrigth (*Volume of vocabularies, etc.*, p. 146).

lontiers à la source de l'imagination françoise. C'est une question à laquelle nous essayerons de répondre.

Nos anciens poëmes, et en particulier nos poëmes héroïques, ont été, à l'étranger, ou traduits, ou imités, ou compilés, et ce sont naturellement les compilations qui nous ont le plus emprunté. L'ouvrage le plus considérable en ce genre est le recueil italien connu sous le titre de *Reali di Francia*, où l'on s'est proposé d'écrire une sorte d'histoire de la maison de France, en commençant par l'empereur Constantin pour finir à l'empereur Charlemagne et à son neveu Roland, le champion, ou, suivant l'expression italienne, le gonfalonier de l'Eglise. Cette prétendue histoire est composée tout entière à l'aide de nos anciennes chansons de geste, mais de celles-là surtout qui rentroient dans le plan de l'ouvrage. Si l'auteur des *Reali di Francia* n'a tiré aucun parti de la chanson de Gui de Bourgogne, il n'en faudroit pas conclure qu'il ne l'a pas connue, mais que, forcé comme il l'étoit de supprimer les détails qui s'adaptoient mal au corps de son récit, il a dû laisser de côté un poëme aussi épisodique et aussi peu en harmonie avec les autres (1).

L'auteur de la *Spagna istoriata*, autre composition italienne, qui peut être considérée comme une suite en vers des *Reali di Francia*, a recueilli

1. Nous ne parlons pas seulement ici de la partie des *Reali di Francia* qui a été dès longtemps publiée et qui se réimprime sans cesse en Italie. Elle s'arrête précisément au récit de la grande lutte de Charlemagne contre les Sarrasins d'Italie et d'Espagne; mais la partie inédite, qui forme les VII[e] et VIII[e] livres, et qui renferme ce récit, ne fait aucune mention de Gui de Bourgogne.

et groupé avec un certain art tous les récits poétiques relatifs à la conquête de l'Espagne; mais, embarrassé sans doute par la difficulté de faire mouvoir dans son cadre le Gui de Bourgogne de la chanson de Fierabras et celui de notre poëme, ou ne sachant auquel donner la préférence, il a pris le parti de négliger l'un et l'autre. Dans la *Spagna istoriata*, c'est Olivier qui figure comme duc de Bourgogne, Sanson est comte de Picardie, et tout l'épisode des amours de Gui et de Floripe a été omis.

Bien loin de l'Italie, en Islande, nous retrouvons une compilation où l'on a aussi réuni et fondu un certain nombre de nos anciens poëmes sous le titre de *Saga Karla Magnusar og Kappa Hans*. Les chansons d'Ogier le Danois, de Witikind de Saxe, d'Aspremont, de Roncevaux, et même la chanson d'Otinel, en ont fourni les principaux éléments. Le compilateur n'a rien emprunté à celle de Gui de Bourgogne, et toujours, selon nous, parce qu'elle s'écarte trop de la tradition.

Il est vrai qu'il ne s'en rencontre pas non plus de traduction isolée; mais que conclure de là contre notre poëme? Aujourd'hui même les ouvrages qui obtiennent, comme on dit, les honneurs d'une traduction à l'étranger, sont-ils toujours ceux qui en semblent le plus dignes? Et ne voyons-nous pas, au moyen âge, le poëme d'Otinel, par exemple, deux fois traduit en Angleterre, trouver place encore dans le recueil islandais dont nous venons de rappeler le titre? La chanson de Gui de Bourgogne, très supérieure

à celle d'Otinel, méritoit mieux cette fortune à tous égards.

Il faut convenir que la donnée en doit paroître extravagante à un critique moderne ; mais l'impossible, le merveilleux, le surnaturel, étoient les ressorts ordinaires que mettoit en jeu l'imagination des trouvères, et ce n'est pas de notre point de vue qu'il faut juger leurs inventions. Quoi qu'il en soit, une fois admise la supposition excessive sur laquelle repose toute la fable de Gui de Bourgogne, on reconnoîtra sans doute avec nous que le poëte en a su tirer bon parti, et en a fait sortir quelques scènes, tantôt sérieuses, tantôt plaisantes, qui devoient produire un grand effet sur les auditeurs du temps, et sont encore capables d'intéresser aujourd'hui un lecteur intelligent et sans préjugés littéraires. Ce qui ajoute beaucoup au mérite de ces scènes, c'est l'animation et la vivacité des dialogues, où paroît s'être exercé de préférence le talent de notre trouvère anonyme, et où il nous semble qu'il a réussi de façon à se distinguer de ses contemporains. Nous nous plaisons à lui rendre cette justice au moment où nous remettons en lumière son œuvre, depuis si longtemps enfouie et oubliée. C'est la seule manière dont nous puissions répondre à l'appel pressant qu'il adressoit jadis à ses auditeurs (lui ou le jongleur qui récitoit son poëme) :

Qui or voldra chançon oïr et escouter,
Si voist isnelement sa bourse desfermer,
Qu'il est huimès bien tans qu'il me doie doner.

Autrement pour le françois moderne : « Allons,

Messieurs, un peu de courage à la poche! » Cet appel se trouve presqu'à la fin du poëme[1], un peu avant le dénouement, ce qui explique le troisième vers : « C'est le moment de me donner; il en est bien temps. »

La chanson de Huon de Bordeaux renferme, vers le milieu, une parenthèse de ce genre, et plus curieuse encore, où le jongleur renvoie ses auditeurs au lendemain pour entendre la suite de sa chanson, en leur recommandant de lui rapporter chacun une maille. Ces appels, ces recommandations, qui ne s'adressoient pas sûrement à de grands seigneurs, nous paroissent marquer une époque de décadence, où les chansons de geste sont déjà descendues des hauteurs habitées par les barons dans les rues des villes ou des bourgs.

Il ne nous reste que deux manuscrits de la chanson de Gui de Bourgogne : l'un appartient à la bibliothèque de Tours; l'autre est conservé au Musée britannique.

Le premier, qui est de beaucoup le meilleur, et dont nous reproduisons le texte, forme un petit volume in-8, de 72 feuillets. Il est sur vélin et d'une écriture du XIIIe siècle; l'exécution en est modeste, mais assez correcte. Ce manuscrit provient du monastère de Marmoutiers. Nous le désignons par la lettre *a*.

Le second manuscrit fait partie de la bibliothèque Harléienne, sous le n° 527. Il a été succinctement décrit dans le catalogue de cette bibliothèque, p. 341, col. 1; mais M. Francisque Mi-

1. Ci-après, p. 125, v. 4135.

chel en a donné une description plus ample (1), où notre poëme est indiqué sous ce titre : *Un Roman du cycle carlovingien*. Ce manuscrit semble aussi appartenir au XIIIe siècle, mais le texte en est fort altéré (2). Il nous a cependant fourni çà et là quelques bonnes corrections. Nous le désignons sous la lettre *b*.

1. Dans ses *Rapports à M. le Ministre de l'instruction publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Ecosse*. Paris, Imprimerie royale, 1838, *in-4, p.* 116.
2. V. ci-après, aux *Notes et variantes*, p. 133.





SOMMAIRE.

Depuis plus de vingt-sept ans Charlemagne et ses barons étoient en Espagne, où ils avoient conquis nombre de cités, de bourgs et de châteaux. Un jour, après avoir pris la ville de Nobles, l'empereur dit à ses vassaux : « Barons, tout ce pays est à nous ; je ne sais point de château, de bourg, de ville ou de cité où nous n'ayons de force introduit la foi chrétienne, excepté pourtant la riche cité de Cordes, qui obéit au roi Desramé. Là se trouvent en abondance et l'or et l'argent, et les précieuses étoffes de soie, et les destriers rapides, et les faucons mués. Allons-y, barons, au nom du ciel, car de tous ces trésors nous pourrons enrichir nos parents pauvres. » — L'empereur veut partir le lendemain ; mais Ogier le Danois ne l'entend point ainsi : il rappelle les peines et les souffrances que Charlemagne a fait endurer dès longtemps à ses barons, et éclate en reproches contre lui : On dit que c'est Charlemagne qui conquiert tous les royaumes ; par saint Denis ! il n'en est rien. C'est Roland, c'est Olivier, c'est Naimes le barbu, c'est Ogier enfin, qui font toutes ces conquêtes. L'empereur couche dans un bon lit, mange des gâteaux, des paons, des pluviers, menace l'Espagne de la détruire, mais ne donne jamais le moindre coup d'épée. — Réponse de Charlemagne : Ogier est son vassal et commet un grand péché en tenant pareil langage ; d'ailleurs ses

reproches sont injustes : « Il y a vingt-sept ans, dit l'empereur, que nous sommes venus en Espagne, et, depuis lors, je n'ai jamais couché sans ma cotte de mailles. Mes vêtements sont en lambeaux, et, pour moi, me voici plus velu que chevreuil ou biche. Quoique ce soit une vilenie, je me vanterai, puisqu'il le faut : depuis Ouessant sur Mer jusqu'à Saint-Gilles, depuis le mont Joux jusqu'en Galice, et plus loin, vers Rome, en deçà des montagnes, il n'est château, bourg ou domaine que je n'aie réduit par la force. J'ai conquis Bordeaux, j'ai fondé une ville à Pamiers; j'ai pris Le Groing, L'Estoile (1) et Carion; je suis maître et seigneur de toutes ces contrées, et quiconque s'y réclameroit de moi y seroit reçu à grand honneur ! » P. 1-3. — Ce n'est pas l'avis de Richard, duc de Normandie : « Vous dites, empereur, s'écrie-t-il, que tout ce pays est à vous; mais nous ne le disons pas, nous. Je sais telles cités, au nombre de cinq, où l'on se feroit couper la tête si l'on s'y réclamoit de vous comme de son seigneur. — Nommez-les donc, Richard », dit l'empereur. — Refus de Richard. — Insistance menaçante de Charlemagne. — Richard se décide à nommer Montorgueil, Montesclair, Luiserne sur Mer, la Tour d'Augorie et la riche cité de Carsaude. — L'empereur, pour se renseigner, fait mander un de ses interprètes, Floriant de Nubie. Floriant connoît Luiserne, Montorgueil, Montesclair, la tour d'Augorie et la cité de Carsaude; mais que l'empereur les laisse en paix : il ne les prendroit pas. — « Par ma barbe, dit Charles, dussé-je y passer tous les jours de ma vie, je me rendrai maître de ces cinq cités. » — Murmures des François, qui maudissent le duc Richard. P. 3-5. — Le duc Naimes supplie l'empereur de rentrer en France. — Refus de Charlemagne. — Il se couche dans un grand lit à pommeaux d'or, mais il n'y dort point : il a trop à

1. *Le Groing*, Logroño. — *L'Estoile*, Estella.

penser. — Un ange lui apparoît, qui le reconforte, lui ordonne, au nom du Seigneur, de marcher sur Luiserne, et lui promet un puissant secours. — Dès le lendemain matin, Charlemagne, rassuré par cette apparition divine, donne à son armée l'ordre du départ. — Elle s'avance par marches de douze grandes lieues. — Tristesse des François, qui regrettent leurs femmes et leurs enfants. — A ceux qui voudroient s'en retourner Charlemagne offre leur congé, mais à une condition, c'est que quiconque en profitera tombera dans le servage, lui et toute sa lignée. — Quatre mille cinq cents hommes quittent l'armée, tous Gascons ou Angevins, sans exception. — Charles en fait dresser un rôle où leurs noms sont inscrits : c'est de là que date l'origine du servage. — Arrivée à Luiserne : l'empereur en commence le siége le premier jour de l'été. P. 5-7.

Au même moment, les enfants de France se réunissent à Paris, sur la grève de Seine, au nombre de cinquante-quatre mille. Ils ont le dessein d'élire un roi pour remplacer Charlemagne, depuis si longtemps absent : « Il y a vingt-sept ans, dit Bertrand, le fils du duc Naimes, que Charles est parti pour l'Espagne, avec ses barons, avec les pères qui nous ont engendrés. Depuis lors nos mères nous ont tant couchés et levés qu'à la fin nous voici armés chevaliers. Faisons un roi, si vous le trouvez bon, que nous établirons juge du bien et du mal, et de qui nous tiendrons tous nos héritages; car s'il arrivoit mêlée entre nous, ce seroit une grande vilenie. » — Approbation unanime. — « Jurons, ajoute Bertrand, que celui qui sera élu roi ne pourra refuser la couronne, sous peine de la vie. » — Nouvelle approbation. — « Qui ferons-nous roi ? » se demandent les bacheliers. — Bertrand désigne le jeune Gui, fils de Sanson de Bourgogne et neveu de Charlemagne. Si l'empereur revient en France, il ne tuera point le fils de sa sœur; s'il ne revient point, le jeune Gui héritera de la couronne; « car nous ne voulons point,

dit Bertrand, deshériter Charlemagne. » — On offre la couronne à Gui, qui l'accepte, aimant mieux, dit-il, être roi que d'avoir la tête coupée. — On lui rend foi et hommage, et il ordonne à ses nouveaux vassaux de se préparer sur-le-champ à aller rejoindre leurs pères. Ils emmèneront avec eux, dans des chars à quatre roues, pour que le train en soit plus doux, leurs mères, leurs sœurs, et même les vieillards, qui seront là pour le conseil, pendant que les jeunes gens iront au combat. Pour lui, il ne veut tenir en France ni château, ni cité; il ne veut recevoir un denier du revenu des domaines impériaux; il sait bien qu'autrement Charles, à son retour, lui feroit couper la tête. P. 7-9.

Les jeunes chevaliers s'en vont dans leur pays, où ils s'apprêtent au départ. Ils font provision de vivres pour dix ans, et sont de retour à Paris à la Saint-Jean, avec leurs mères et leurs sœurs. — Désolation et clameurs des dames : « Sire Gui de Bourgogne, disent-elles, Charlemagne nous a enlevé nos maris; tu feras grand péché si tu nous enlèves nos fils. » — Mais Gui leur impose silence : « Si quelqu'une de vous ose dire mot, fût-ce la sœur de Charlemagne, fût-ce la belle Aude elle-même, fût-ce ma mère, que j'aime et que je révère tant, je lui ferai arracher les membres. »

Départ de l'armée. — C'est au fils du duc Naimes qu'est confié le soin des chars où sont transportées les dames. — Proclamations du roi relatives à la police de l'armée et à l'achat des vivres. — Miracles à Paris, au moment du départ de Gui de Bourgogne : pluie de sang, éclipse de soleil, appréhension de la fin du monde. — Itinéraire de l'armée jusqu'aux frontières d'Espagne. P. 9-11. — Rencontre d'un pèlerin qui revient de Saint-Jacques. « D'où êtes-vous? qui êtes-vous? demande le pèlerin à Gui de Bourgogne. — Je suis roi de France, répond Gui. — Vous vous moquez, reprend le pèlerin; vous n'êtes point Char-

lemagne, le fort roi couronné: je l'ai vu naguère à Luiserne sur Mer. Hélas! il a les poings et les genoux enflés, à peine peut-il monter à cheval, et tous ses hommes souffrent de la faim. » — Consternation de Gui à ces nouvelles: « Ami, dit-il au pèlerin, puisque tu as fait séjour au camp de Charlemagne, tu dois connoître quelqu'un des douze pairs. — Oui, certes, et je puis vous les nommer tous. » — Noms des douze pairs. — Emotion de Gui lorsqu'il entend nommer Sanson de Bourgogne; il s'informe de lui avec un tendre intérêt. — Il veut savoir la cause de la détresse de Charlemagne et de ses pairs. — « Sire, répond le pèlerin, c'est la cité que vous voyez là, sur cette hauteur. Charlemagne s'y est arrêté quatre ans sans pouvoir la réduire; il l'a laissée sur ses derrières, et ce fut une grande faute, car aujourd'hui ses communications sont coupées, ses convois de vivres interceptés. » — A ces mots, Gui de Bourgogne donne l'ordre de marcher sur la ville, et jure de ne se point dépouiller de ses armes avant de l'avoir prise. P. 11-13.

Marche de l'armée sur la ville de Carsaude. — Erreur des Sarrasins: ils pensent voir Charlemagne qui rentre en France, après avoir levé le siége de Luiserne. — Boïdant, l'un des leurs, les détrompe: ce n'est pas Charlemagne qui s'en retourne, c'est un renfort qui va à son aide. — Boïdant va au-devant des François. — Son entretien avec Gui de Bourgogne, qu'il cherche à détourner de l'attaque de Carsaude. — Retour de Boïdant auprès des siens. On l'interroge: « Quels sont ces gens avec qui tu as parlementé? — Ce ne sont pas des gens, mais des anges, réplique Boïdant. Si vous les voyiez! Leur Dieu veille sur eux; les nôtres dorment. C'est du leur que nous viennent les biens de ce monde: le pain, le vin, la chair salée, le piment, le claret. — Ami, dit le roi Escorfaut, tu m'as tout l'air d'un converti. » Puis il appelle les Sarrasins aux armes. P. 13-16. — Sortie des Sar-

rasins. — Prière de Gui de Bourgogne. — Les François, à genoux et tournés vers l'Orient, reçoivent la bénédiction de l'archevêque Turpin. — Bataille. — Rencontre d'Escorfaut et de Gui de Bourgogne. Mort d'Escorfaut. — Quatre mille païens sont tombés au premier choc; aussi les chevaux ne sont-ils pas rares sur le champ de bataille. Qui veut un bon destrier n'a pas besoin de le disputer à son voisin, ni de fournir caution pour le payement. — Joute du païen Cornicas et de Gui de Bourgogne; défaite et mort de Cornicas. — Les Sarrasins fléchissent: « Vous allez les voir prendre la fuite, dit le jeune Gui; serrez-les de près, et vous entrerez derrière eux dans la ville: c'est le seul moyen de la prendre. » — Fuite des Sarrasins. — Plus de quinze mille François s'introduisent à leur suite dans Carsaude. — Maître de la ville, Gui de Bourgogne exige des vaincus une immense quantité de vivres. — Il en fait charger dix mille mulets, et autant de buffles ou de chameaux, pour les envoyer à Charlemagne, sous l'escorte de dix mille chevaliers. — Noms des principaux chevaliers qui marcheront en tête du convoi. — Sur le point de partir, l'un d'eux, le fils du duc Naimes, dit à Gui de Bourgogne: « Nous allons voir pour la première fois les pères qui nous ont engendrés; nous permettez-vous de leur parler? — Par saint Denis, répond Gui, et par cette couronne que vous m'avez imposée malgré moi, si quelqu'un de vous se fait connoître à son père, il aura la tête coupée au retour. » — Consternation des jeunes chevaliers. Ils maudissent de nouveau l'heure où ils ont couronné Gui de Bourgogne. P. 16-21. — Le jeune roi va reconnoître la tour qui domine la ville, et qui est encore au pouvoir des Sarrasins; il prie Dieu de lui laisser conquérir le grand palais qu'il aperçoit. — Un miracle répond à sa prière: la tour de marbre se fend en deux moitiés, et s'écroule sur les Sarrasins qu'elle renferme. — Nouveau butin. — Départ du grand convoi pour Luiserne. P. 22.

Dans le même temps, le fils de Pepin vient de se lever et s'est assis devant sa tente. Il regarde avec douleur ses jambes et ses pieds noircis et enflés. Puis il fait venir les pairs, à l'exception de Roland et d'Olivier, qui sont allés faire une reconnoissance dans les montagnes : « Je le vois bien, leur dit-il tristement, je ne puis prendre Luiserne ; voilà longtemps que nous l'assiégeons en vain, et nous n'avons plus que pour deux jours de vivres. Il faut lever le siége, hélas ! dont vous me voyez courroucé et marri. » — Il leur raconte un songe qu'il a eu pendant la dernière nuit. — Le vieux duc Naimes l'exhorte à se résigner et à s'en remettre aux volontés du ciel. — A ces mots, Charlemagne regarde dans la plaine et voit venir de loin les chevaliers de France avec leur convoi. — A ses yeux, c'est une troupe de Sarrasins : il donne l'ordre de courir aux armes. — Hésitation et découragement de l'armée. — Ogier lui-même refuse le combat : il a les pieds et les poings si enflés qu'il ne pourroit chausser ses étriers, et qu'en trente coups il n'achèveroit pas un Sarrasin. — « Barons, dit l'empereur, quand vous me verrez mourir, ce sera pour vous une grande honte ; car vous n'aurez jamais meilleur seigneur. O Dieu ! ajoute-t-il, vous me haïssez ! Naguère j'étois accoutumé à prendre châteaux et cités ; il n'étoit forteresse ni donjon qui pût m'arrêter, ni grande salle de pierre, ni muraille, pour si haute qu'elle fût ; et maintenant je ne puis plus rien faire, dont je suis tout assoté. Donnez-moi la mort, ô mon Dieu ! si c'est votre plaisir. » — Il ne peut se défendre de pleurer, et cette vue navre le cœur de ses hommes. — Ogier, le premier, mais sans espoir, appelle ses compagnons aux armes et à la mort. — Ils s'arment et attachent leurs éperons à leurs pieds nus, car ils n'ont plus ni chausses, ni houseaux, ni souliers : tout est pourri. — Ils montent sur leurs chevaux, qui ne mangent plus ni foin ni avoine, et qui ne paissent que l'herbe des champs. C'est ainsi qu'au nombre de quinze

mille, divisés en quatre corps, ils marchent à la rencontre de leurs enfants. P. 22-25. — La rencontre a lieu dans une vallée. — Aux croix peintes sur les écus qu'il aperçoit, le duc Naimes reconnoît des enfants de France. — Plein de joie à cette vue, il pique son cheval, et le premier des jeunes chevaliers qu'il aborde c'est son fils Bertrand. — Il le salue et le presse de questions : Qui sont-ils ? que signifie ce grand convoi ? Seroient-ils, par aventure, des marchands ? Veulent-ils vendre à Charlemagne les vivres qu'ils conduisent ? L'empereur les paiera au poids de l'or. — « Nous ne sommes point des marchands, répond Bertrand, et nous n'avons point acheté ce que vous voyez là. Nous sommes de France, le pays des vins clairs, et hommes du roi. Mais vous-même, qui êtes-vous, qui tirez ainsi la bride de mon cheval ? — Sur ma tête, répond le duc, je vous dirai la vérité : On m'appelle Naimes, et je suis des douze pairs. » — Vive émotion du jeune Bertrand, qui n'ose se faire connoître : Gui de Bourgogne le lui a défendu si sévèrement ! — Mais, à son tour, il va rendre au duc Naimes et la surprise et l'attendrissement qu'il vient d'éprouver : « Votre femme et votre fils ne doivent guère vous aimer, lui dit-il, vous qui ne les avez jamais vus de votre vie — Mon fils ! s'écrie Naimes ; ah Dieu ! ai-je donc engendré un fils ? — Oui, certes, dit Bertrand, un fort beau bachelier, qui n'est pas plus grand que moi, et peut bien être de mon âge. Par le saint apôtre qu'on invoque aux prés de Néron, je lui ai entendu jurer sur les Evangiles que s'il vous peut rencontrer il vous séparera la tête du buste, pour avoir laissé sa mère aussi longtemps veuve ! » P. 26-27. — Même scène, dans le même temps, entre le duc Eudes de Langres et son fils Estout, entre Berard de Montdidier et son père, le duc Thierri d'Ardenne. — Nouvelles questions du duc Naimes ; son étonnement en apprenant la prise merveilleuse de Carsaude. P. 27-29.

En s'entretenant ainsi et en chevauchant côte à côte, les pères et les fils sont arrivés au pavillon de l'empereur. — Il est là, le menton appuyé sur une de ses mains, dans l'attitude de la douleur. — C'est Bertrand qui, le premier, lui adresse la parole, et, de la part du roi de France, lui fait présent des dix mille mulets, des chameaux et des buffles, qui portent assez de vivres pour le nourrir sept ans, lui et ses compagnons.— « De la part du roi de France ! dit Charlemagne, en se levant brusquement, les yeux enflammés de colère : y a-t-il donc en France un autre roi que moi ? — Nous ne vous connoissons pas, répond Bertrand, nous ne connoissons que le roi Gui. Ah ! il feroit beau vous voir à Paris, et toutes les dames du royaume en même temps, chacune armée d'un bâton ; elle vous en frotteroient tant et si bien que, pour n'être point à pareille fête, vous donneriez volontiers le fief d'Avalon. Ne leur avez-vous pas arraché leurs maris ? — Par saint Denis, baron, je le confesse, dit Charlemagne, c'est un grand péché que j'ai sur le corps. » — Il demande où a été pris tout ce butin qu'on lui offre. — « A Carsaude, répond Bertrand. — Et quand donc y êtes-vous venus ? — Il y a quinze jours, continue Bertrand ; nous avons donné l'assaut le matin, et, avant le coucher du soleil, la ville étoit prise. — Comment se nomme votre seigneur ? demande Charles. — Il s'appelle Gui. — De quel comté est-il ? — Je ne vous le dirois pas pour tout ce que vous possédez. » — Colère de Charlemagne, menaces. — Bertrand défend Gui de Bourgogne : il n'a pas pris, dans toute la France, un château, ni une cité ; il n'a pas reçu de rente un denier vaillant. Quel est donc son crime ? A peine couronné, et lorsque ses vassaux croyoient dormir et se reposer en paix, il les a fait chevaucher et courir après l'empereur, pour lui apporter un présent qui ne paroît, certes, pas inutile, à voir la détresse de Charles et

des siens. Il faut en savoir gré au jeune roi, au lieu de le menacer. P. 29-32.

Retour de Roland et d'Olivier; leur étonnement, leur joie, à la vue des bêtes de somme chargées de vivres. — « Beau neveu, dit l'empereur, approchez, vous allez entendre de joyeuses nouvelles. Ils ont fait un roi en France, fort beau bachelier, bon justicier, à ce qu'on me dit, et le plus riche et le meilleur chevalier qui se puisse trouver dans toute la chrétienté. — Sire, dit Roland en riant, ils ont fait là de bonne besogne; puisque ce roi est si gentilhomme, vous lui laisserez sans doute la France à garder, et vous, en revanche, vous prendrez Luiserne pour vous y établir. » — L'empereur ne goûte pas cette raillerie de Roland, et peu s'en faut qu'il lui donne de son gant par le nez. — Olivier prend la défense de Roland et menace de s'en retourner. « J'en ferai autant, ajoute Roland; laissons là ce vieux radoteur, et qu'il aille à tous les diables. » P. 32-33. — Survient Ganelon, avec son compagnon Hardré : il éclate en invectives contre ces garçons de France et contre leur roi; il conseille à Charlemagne de faire mettre à mort les jeunes messagers. — L'empereur réunit ses barons pour prendre leur avis. — Discours de Ganelon. — Réponse du duc Naimes. — Ganelon veut que les vivres soient distribués seulement aux princes, aux ducs, aux comtes et aux marquis : si les pauvres y ont part, ils les auront bientôt mis au pillage. Naimes demande au contraire que les vivres soient donnés à tous; loin de mettre à mort les messagers de Gui de Bourgogne, l'empereur doit les héberger pour cette nuit, et, en les congédiant le lendemain, transmettre au jeune roi ses grands mercis et le faire prier de lui venir en aide. — Fureur de Ganelon : il jure de se venger, avec Hardré, Tiebaut, Alori, et tous ceux de son maudit lignage. Ils ne tiendront que trop leur serment à Roncevaux. P. 33-36.

Distribution des vivres. — Les messagers passe-

ront la nuit au camp de l'empereur. — Pour leur faire place, Charlemagne fait déloger les Allemands de leurs tentes. — Visite de l'empereur et de ses barons aux tentes des messagers. — Entretien amical. — Questions sur le roi Gui. — « Et les dames, que font-elles? demande Charlemagne. — Nous les avons amenées avec nous, répond Bertrand (1); votre sœur y est, et belle Aude aussi, la sœur d'Olivier. » — Joie de Roland à cette nouvelle. P. 36-39.

Charlemagne prend congé des jeunes chevaliers. — Comme il retourne à sa tente, il rencontre un pèlerin, et lui propose d'échanger entre eux leurs vêtements. — Charlemagne en pèlerin. — Pour compléter le déguisement, il se taillade les pieds avec un canif et les souille dans un tas de fumier, puis il raconte à Ogier le projet qu'il vient de former. Ainsi travesti, il veut pénétrer dans Luiserne, pour savoir où les murs sont le moins forts, et, en même temps, pour montrer à tous qu'il est encore capable d'un trait d'audace : « Une fois que je serai dans la ville, dit-il à Ogier, prenez mes armes et mon écu, montez sur mon cheval, et donnez un assaut à la porte, vous et Naimes le barbu, avec une troupe de trois mille hommes. » — Charlemagne arrive à la porte de Luiserne, entièrement défiguré, la tête branlante, la bouche torte, et traînant la hanche; mais, comme il se présente au guichet, un coup de vent abat son chapeau et détruit en partie l'effet de son déguisement. — Il est reconnu par Boïdant, un interprète sarrasin qui a été en France : « Avez-vous jamais vu Charlemagne? dit Boïdant au chevalier qui garde la porte; le voilà. Il vient sans doute pour épier; il va parler

1. Le texte dit *Berart;* mais quelques lignes plus bas, on lit que Roland voudroit avoir un destrier, un bon faucon mué ou un épervier ramage, pour en faire don à *Bertrand*, tant est grande sa joie de savoir que belle Aude est si près de lui. Il faut donc lire Berart ou Bertrand dans les deux passages.

à notre seigneur Aquilant. Suivons-le et nous lui couperons la tête. » P. 39-41. — L'empereur, qui entend ces paroles, implore l'assistance divine. — A peine a-t-il achevé sa prière qu'il voit les cieux s'entr'ouvrir; l'ange Gabriel descend vers lui et lui dit à l'oreille : « Empereur de France, sois sans crainte; celui qui t'a amené ici te conduira. » — Charlemagne, rassuré, se dirige vers le palais du roi sarrasin. Appuyé sur son bourdon, il salue Aquilant en grec, car il sait tous les langages : « D'où viens-tu ? demande Aquilant; où vas-tu? quel est ton pays? — Sire, je suis né à Palerme, et je reviens de la Mecque, où j'ai porté mon offrande. C'est grand merveille que je sois revenu, car Charlemagne a coupé tous les chemins, de façon qu'il n'y a plus de sûreté pour les pèlerins et pour les messagers. J'ai vu naguère votre père, le riche roi Macabré; vous recevrez de lui bientôt un renfort de cent mille Turcs. » — Comme il dit ces mots, survient l'interprète Boïdant, qui l'a suivi. Il va droit au faux pèlerin, le saisit par sa barbe blanche, et le tirant violemment à lui : « Vieux rusé, lui dit-il, on vous a reconnu, et, à cette heure, il faut changer de ton. » — Charlemagne pense qu'il est perdu s'il laisse dire un mot de plus à Boïdant, et d'un coup de poing il l'étend mort aux pieds d'Aquilant. — Colère d'Aquilant : il veut faire pendre le pèlerin, mais le roi Salatré s'y oppose; le coupable, à ses yeux, ce n'est pas le pèlerin, c'est Boïdant. S'il avoit reçu quelque outrage, Aquilant lui eût fait justice; mais il a voulu se venger lui-même, sans défi : s'il lui est arrivé malheur, c'est par sa faute. — Au même instant on vient annoncer à Aquilant que Charlemagne est aux portes, qu'il a brisé le pont et comblé le fossé : « Aux armes! barons, s'écrie Aquilant. Frère, attendez-moi ici, dit-il au pèlerin; je reviens à vous dès que l'assaut sera repoussé. » P. 41-44. — Pendant que les Sarrasins s'élancent aux murailles, l'empereur parcourt les rues désertes de la ville : il l'examine en long et en

large, reconnoît que les murailles ne redoutent aucun assaut, sort par le guichet où il est entré et va rejoindre les siens, auxquels il ordonne de cesser l'attaque. — Rentré dans son camp, Charlemagne congédie les messagers de Gui de Bourgogne, et les charge de demander pour lui l'assistance du jeune roi. » P. 44-46.

Dans le même temps, Gui de Bourgogne interroge le pèlerin qui lui a donné naguère des nouvelles de Charlemagne; il lui demande s'il connoît quelque cité, quelque forteresse, que l'empereur n'ait pu réduire. « J'en sais trois, répond le pèlerin; et d'abord Montorgueil sur Mer, qui obéit au roi Huidelon. » — Description de cette ville, entourée de plusieurs rivières, dont les eaux renferment des aimants. « Charlemagne, dit le pélerin, l'a assiégée trois ans sans succès. Il alla ensuite à Montesclair, et, après huit mois de siége, l'abandonna encore, pour aller à Angorie, où règne le sarrasin Escorfaut. Enfin, il a quitté Augorie pour Luiserne, où il est depuis sept ans. — Tu me mèneras à Montorgueil, reprend Gui; il faut que je prenne cette cité avant de voir Charlemagne. » — Retour des messagers que Gui a envoyés à l'empereur. — Départ de Gui et de son armée pour Montorgueil. — Arrivée devant cette ville. — Campement de l'armée sur le bord d'une rivière. P. 46-50. — Conseil de guerre pour aviser aux moyens de prendre Montorgueil. — La force n'y peut rien; il faut donc employer la ruse : « Faites armer, dit Bertrand, dix jeunes damoiseaux, que vous conduirez vous-même à Montorgueil. Si nous pouvons entrer dans la ville, nous ferons accroire à Huidelon que nous sommes des messagers de Charlemagne, et que nous venons de la part de l'empereur lui demander ses fiefs et ses terres. Une fois introduits dans son palais, si vous le trouvez bon, nous parlerons un tout autre langage. — Sur ma tête, dit Gui, voilà un bon conseil : vous viendrez avec moi; choisissez vos compa-

gnons. » — Débat entre les chevaliers, qui se disputent l'honneur de prendre part à cette périlleuse entreprise. — Turpin veut être du nombre, car s'il est un bon clerc et sait bien invoquer le seigneur Dieu, il ne sait pas moins bien joûter et s'escrimer en bataille. « Voilà un bon prêtre, dit Gui; bénie soit l'heure où il fut engendré! » — Départ de la petite troupe. — Elle rencontre sept cents payens qui, sous la conduite de Maucabré, gardent le château et le fief qui en dépend. — Entrevue de Maucabré et du roi Gui. — « Nous allons à Montorgueil, dit Gui, de la part de Charlemagne, pour mander Huidelon auprès de l'empereur. Charles est en courroux contre son neveu Roland, et a juré de le déshériter. Si Huidelon veut se faire chrétien, c'est à Huidelon qu'il donnera l'Espagne. — Voilà de bonnes nouvelles, dit le Turc. — Oui, reprend Gui, mais comment parler à Huidelon? Nous ne le saurions sans passer ces rivières aimantées, et le moyen, revêtus comme nous sommes de nos hauberts? » — Le Turc s'offre à les conduire par une chaussée qui a dix pieds de large et douze lieues de long. — Miracle : les eaux se retirent pour laisser passer Gui et ses compagnons. — Maucabré quitte les chevaliers après leur avoir montré leur route. P. 50-53.

Entrée du roi Gui et de ses compagnons dans Montorgueil. — Ce qu'ils y voient. — Ils se dirigent vers le palais de Huidelon. — Arrivés à la porte principale, ils y trouvent un géant hideux qui la garde. — Portrait du géant. — « Huidelon est-il là? demande Gui. Pouvons-nous lui parler? » — Réponse du géant, qui lève le bâton auquel il attache ses clefs, pense en frapper Bertrand, mais n'atteint que son cheval, qui tombe mort. — Gui de Bourgogne coupe la tête au portier. — Entrée des messagers dans le palais au moment où Huidelon y harangue ses barons. — Costume du roi sarrasin. P. 54-56. — Son discours. — Il rappelle les conquêtes de Charlemagne, et re-

donte le moment où il reviendra de Luiserne. — Les François arrivent devant lui à l'improviste, couverts de leurs écus, et l'épée à la main. — Discours de Gui : menaces terribles si Huidelon bouge pied ou main. — « Qu'est donc devenu mon portier ? » s'écrie le païen. — Il apprend qu'un des messagers lui a tranché la tête. — Sa colère. — Discours menaçant de Bertrand : il somme Huidelon, au nom de l'empereur Charlemagne, de lui rendre Montorgueil avec ses dépendances, et la tour de Montesclair. — Discours d'Estout, fils d'Eudes de Langres : nouvelle sommation, nouvelles menaces. Il faut que Huidelon consente à se faire chrétien, qu'il noue une grande bourse autour de son cou, en signe de servage, et qu'il la porte à Charlemagne, avec quatre deniers dedans ; sinon, Charlemagne le fera traîner à la queue d'une cavale, lui fera arracher les boutons d'or qui pendent à sa barbe et lui fera brûler ses moustaches. — Discours de Turpin, le gentil clerc : Si Huidelon ne veut point rendre hommage à Charlemagne, on lui arrachera du corps les mains et les pieds, ses fils seront écorchés tout vifs, sa femme sera brûlée ou aura pour le moins les mamelles arrachées. — A ces menaces terribles, Huidelon appelle ses chevaliers et leur ordonne de s'armer. — Mêlée des païens et des François. — Défaite et fuite des païens. P. 56-61.

Restés maîtres du palais, les enfants de France tirent les barres et ferment les portes. — Mort d'un bossu qui garde la tour. — Consternation de Gui lorsqu'il reconnoît que le palais ne renferme point de vivres. — Nouvelles recherches pour en trouver. — Découverte d'une salle d'armes et d'une armoire où se trouvent quelques provisions suffisantes pour tenir huit jours. — Dans le même temps Huidelon assemble ses païens et fait venir ses deux fils de Montesclair. — Les païens, qui savent que les vivres manquent au palais, sont d'avis de réduire les François par la famine. — Aux prises avec la faim, les François

tiennent conseil. — Leurs regrets d'avoir agi si légèrement avec si peu de forces.— Discours de Bertrand. — Il est d'avis d'accuser Huidelon de trahison. Le païen a attaqué les messagers; il faut qu'il se défende de cette accusation les armes à la main. — Gui de Bourgogne partage cet avis : c'est lui qui combattra avec Huidelon. — D'une des fenêtres du palais il défie le roi païen. — Huidelon accepte le défi, prend l'un de ses fils pour champion, se résigne, s'il est vaincu, à reconnoître Charlemagne pour suzerain ; mais, au cas contraire, il menace Gui et ses compagnons de les faire pendre. — Débat entre Gui et les siens à qui se chargera de la bataille : « Je suis votre seigneur lige, dit Gui; c'est à moi qu'est confié votre salut; c'est moi qui me battrai pour vous délivrer. » P. 62-67.

Il sort. — Huidelon lui fait rendre ses armes. — Portrait du roi Gui désarmé. — Il est pâle : il y a trois jours qu'il n'a mangé. — Huidelon appelle son sénéchal et fait servir au jeune roi un pain bluté et un paon, avec un plein hanap de vin. — A la vue de ce repas, Gui de Bourgogne s'attendrit jusqu'aux larmes; mais il ne veut pas donner un coup de dents avant de savoir si ses compagnons en auront autant. — Huidelon le lui promet. — Gui mange le paon tout entier, et le pain aussi; il boit tout le vin qu'on lui a servi. — Raillerie des Sarrasins à la vue de ce fort mangeur.— Huidelon leur impose silence : un homme qui mange si bien, dit-il, ne sauroit jamais faire une lâcheté. P. 67-69. — Huidelon lui fait apporter ses armes, lui donne un cheval et recommande aux Sarrasins de ne faire aucun outrage au jeune roi. — Discours de Huidelon à son fils avant le combat. — Portrait du roi Danemont, fils de Huidelon. — Son armure. — Son cheval. — Harnachement du cheval. —Les deux champions sont mis en présence.—Défis. P. 69-72.

Huidelon veut que les païens se tiennent coi, quand

même son fils seroit vaincu; mais le frère de Danemont, Dragolant, les réunit autour de lui et leur dit; « Il est écrit qu'un païen ne peut tenir contre un François; faites donc armer trois cents des nôtres et faites-les sortir par la fausse poterne. » — Embuscade des païens dans un taillis. — Joûte de Gui et de Danemont. — Incidents divers. — Prière de Gui de Bourgogne. P. 72-78. — Son cheval est tué. — Prière de l'archevêque Turpin. — Le cheval de Danemont est tué. P. 78-81. — Combat à pied des deux champions. — Mouvement de Dragolant au secours de son frère. — Turpin s'en aperçoit et crie à la trahison. — Les François s'arment pour courir en aide à leur roi. — Le vieux Huidelon, de son côté, qui reconnoît la trahison de son fils Dragolant, marche au-devant de lui et de sa troupe, tue le premier païen qu'il rencontre, défend aux autres de faire un pas de plus, puis vient vers Gui et le rassure. — Au même instant accourent les François. — « Pourquoi êtes-vous descendus de la tour? leur demande Huidelon. — Pour secourir ce gentil bachelier, répondent-ils, quand nous avons vu sortir vos Sarrasins. » — Huidelon avoue qu'ils ont eu sujet de craindre, et que Dragolant s'est mal conduit : « On va partout, dit-il, m'accuser de trahison, et je serai montré au doigt à la cour de Charlemagne. » Il veut donc que Gui le conduise au camp de l'empereur; il veut se soumettre au jugement des Francs, et, s'il est déclaré traître, il consent à perdre sa terre et à voir couper la tête de son fils. — Réponse courtoise de Gui : Huidelon sera conduit, comme il le désire, auprès de Charlemagne. — Entrevue de Huidelon et de son fils Danemont. — Reproches de Huidelon. P. 81-85.

Cependant Charlemagne, devant Luiserne, s'inquiète de ne point voir arriver Gui de Bourgogne à son secours. — Le duc Naimes lui conseille de l'envoyer chercher par douze mille chevaliers. — « Allez-y,

duc Naimes, répond Charlemagne, avec Thierri l'Ardenois et Sanson de Bourgogne.» — Départ des barons pour le camp de Gui de Bourgogne. — Ils vont à Carsaude, apprennent que le jeune roi est parti depuis trois jours pour Montorgueil, et se dirigent vers cette ville. — Erreur du roi Gui, qui les prend de loin pour une bande de Sarrasins. — Il se dispose à faire marcher contre eux une troupe des siens; mais Bertrand reconnoît bientôt les vieux barons de Charlemagne, et s'écrie en riant: « Voyez, sire, il faut que Charles de Saint-Denis vous aime bien, puisqu'il vous envoie chercher par ses meilleurs chevaliers. — Dieu! s'écrie Gui à son tour, si mon père étoit du nombre! — Il est là, sur ma tête! répond Bertrand. — Ami, dit le jeune roi, fais-le-moi donc voir. — Le voilà devant vous, reprend Bertrand, avec cette pelisse grise et cette barbe blanche qui lui tombe sur la poitrine. Voilà le duc Naimes à la moustache fleurie; voilà les pères de tous les damoiseaux qui vous ont suivi dans ces contrées étrangères. — Sire Gui de Bourgogne, s'écrient les jeunes chevaliers, laisse-nous aller baiser nos pères. — Par saint Denis! répond le roi, il n'est un seul de vous, quel qu'il soit, s'il se fait connoître à son père, à qui je ne fasse séparer la tête du buste. » P. 85-87. — Huidelon s'informe d'où sont ces chevaliers dont la venue cause si grande rumeur. — « Ils sont de France, beau sire; ils sont de notre pays, répondent les compagnons de Gui; s'il ne vous déplaît point, nous irons ensemble au-devant d'eux. » — Rencontre des deux troupes. — « Où est le roi de France? demande Naimes. — On va vous le faire voir, répond Gui; venez avec nous dans sa tente.» — Entrevue du duc Naimes et de ses compagnons, du jeune roi et de ses chevaliers, dans la tente de Gui de Bourgogne. — Questions du duc Naimes. — Réponses courtoises de Gui. — Mais quand le vieux duc lui demande: « Quel est donc vo-

tre père ? — Vieux radoteur ! lui répond Gui ; par saint Denis de France, si vous dites un mot de plus je vous ferai séparer la tête du buste. » P. 87-89.

La présence des vieux pairs de Charlemagne engage Huidelon à prendre la parole dans cette assemblée. — Il raconte le message des dix François qui sont venus le sommer de rendre hommage à Charlemagne, le combat de Danemont et de Gui de Bourgogne, et la tentative de trahison de son fils Dragolant. Il demande à cette occasion que sa conduite soit examinée et jugée par les François. — Gui de Bourgogne confirme le récit du Sarrasin : il croit qu'on ne sauroit trouver un Turc plus loyal en soixante cités. — Avis du duc Naimes : à ses yeux Dragolant n'est pas coupable, parce qu'il n'est pas chrétien ; on doit lui pardonner, à condition qu'il se fera baptiser. — C'est le sentiment de tous les barons, et Huidelon s'y rend aussitôt : il est disposé à recevoir le baptême, lui, ses fils et tous ses vassaux ; il consent que ceux qui refuseront aient la tête coupée, et se tient prêt à reconnoître Charlemagne pour son seigneur. — Grande joie des barons. — L'archevêque Turpin apprête les fonts, et baptise Huidelon, ses deux fils et ses hommes, au nombre de vingt mille. P. 89-92. — Mais Huidelon veut encore faire baptiser sa femme, qui est demeurée à Montorgueil, et remet aux François les clefs de la ville. — Départ des chevaliers avec les nouveaux convertis. — Leur entrée à Montorgueil. — Baptême de dame Marguerite, femme de Huidelon. — « Maintenant, je vous rends votre terre et votre seigneurie, dit à Huidelon le roi Gui. — Non, certes, répond Huidelon, par la foi que je dois au fils de sainte Marie, je ne tiendrai pas un pied de ma terre avant d'avoir vu Charles, le roi de Saint-Denis. » — On laisse donc la ville à la garde de la reine, et Huidelon retourne au camp des François.

Le duc Naimes fait effort pour ramener Gui de Bourgogne à Luiserne. — Refus du jeune roi : il

veut, avant de voir l'empereur, avoir conquis la forte tour d'Augorie et la cité de Maudrane(1). Il ne cède pas davantage aux instances de son père Sanson de Bourgogne, et lui promet seulement d'envoyer à Charlemagne un nouveau secours en vivres et en armes. P. 92-95.

Retour du duc Naimes et de ses compagnons au camp de l'empereur, sous Luiserne. — L'empereur se réjouit de revoir ses barons, mais ce jeune roi qui a pris Montorgueil et fait baptiser Huidelon, qui est-il? Pourquoi tarde-t-il tant à venir le rejoindre? Ce souci trouble le sommeil de Charlemagne. Toutefois, il ne quittera pas Luiserne avant la venue si désirée de Gui de Bourgogne, car telle est la volonté de Dieu. P. 95-97.

Cependant Gui de Bourgogne s'apprête à conquérir la tour d'Augorie, accompagné de Huidelon et de ses fils. — C'est Huidelon lui-même qui veut mener à bout l'entreprise avec cent de ses meilleurs amis et cent chevaliers françois. — Arrivé en vue de la tour, il se détache de l'armée de Gui avec cette petite troupe et se dirige vers la cité, lui en tête avec les siens, les François derrière.—Le portier laisse entrer Huidelon sans défiance, mais la vue des François l'étonne : « Tous ces chevaliers, beau sire, sont-ils de votre compagnie? —Vous le saurez, lui répond Danemont, avant l'heure de complies. Où est le roi Escorfaut, ajoute-t-il? — Il est là haut, beau sire, avec cent de ses chevaliers. » — Entrevue de Huidelon et d'Escorfaut. — Huidelon raconte à son neveu qu'il a été dépouillé de sa terre par Gui de Bourgogne. — Colère

1. Il paroît manquer (page 94) un vers après celui où le roi Gui exprime le désir de conquérir *la fort tor d'Augorie.* Nous suppléons le nom de Maudrane, qui se retrouve plus loin (page 96, v. 12), et qui a été certainement oublié ici, puisque, quelques vers plus bas, dans la même page, Gui de Bourgogne parle de *deux* cités qu'il veut avoir en sa justice avant d'aller rejoindre Charlemagne.

d'Escorfaut. — Menaces de vengeance. — Inquiétude des chevaliers françois. — Escorfaut considère Berard et Bertrand, et reconnoît qu'ils sont de France : « Qui sont ces chevaliers ? » demande-t-il à Huidelon. — C'est Danemont qui lui répond : « Bel oncle, il n'est plus temps de ruser : ce sont des vassaux de Gui de Bourgogne, qui vous fait sommer par nous de lui rendre hommage et d'embrasser la foi chrétienne ; sinon, c'en est fait de vous. » — Huidelon répète la sommation et les menaces de son fils : « Ni l'amitié ni la parenté ne m'empêcheront, dit-il, de te faire rogner la tête, ni de te faire arracher du corps et les mains et les pieds. » — Les chevaliers françois mettent l'épée à la main, et la mêlée commence. P. 97-102. — Elle se termine bientôt en leur faveur. — Escorfaut, dès qu'il voit la résistance impossible, se soumet aux conditions qu'on lui impose : « J'aime mieux, dit-il, perdre ma terre que ma tête ; mais je cède à la force plus qu'à l'amitié. — Peu m'importe, répond Huidelon : je n'en suis pas moins joyeux. » — Escorfaut met la tête à l'une des fenêtres du palais, et de là voit ses hommes réunis en armes au nombre de plus de trente mille ; il leur parle en ces termes : « Seigneurs, écoutez-moi : j'ai rendu aux François ma terre et mon pays ; je vais me faire baptiser, et vous requiers de rendre aussi vos terres. — Par Apollon ! répondent les païens, nous allons assaillir ces François et les mettre en pièces. — Faites ce dont je vous prie, reprend Escorfaut, ou vous m'allez voir, la tête rognée, et mourir de male mort, car j'aperçois là-bas le roi Gui avec son armée. » Soumission des païens, qui mettent bas les armes. — Bertrand, en signe de victoire, attache une enseigne vermeille au haut de la tour du palais, et, dès qu'il la voit flotter, Gui de Bourgogne s'écrie : « La ville est nôtre ! » — Occupation de la ville par les François. — Proclamation du roi Gui qui défend à ses chevaliers de rien prendre aux Sarrasins. — Huidelon et son fils Dragolant amènent Escorfaut de-

vant le roi Gui : « Tenez, sire, dit Huidelon, je vous livre Escorfaut, lui et toute sa terre, pour en disposer à votre gré. — Ami, dit Gui de Bourgogne au Sarrasin, veux-tu croire en Dieu et recevoir le saint baptême avec foi et humilité ? — Oui, sire, je le veux sincèrement », répond le païen. — Baptême d'Escorfaut et des siens par l'archevêque Turpin. Tous ceux qui refusent de croire en Dieu sont mis à mort. P. 102-104.

Les nouveaux convertis, réunis aux compagnons du roi Gui, forment une armée de plus de cent mille hommes, tout prêts à se porter au secours de l'empereur. — « Combien de temps nous faut-il, demande Gui à Huidelon et à Escorfaut, pour arriver sous les murs de Luiserne ? — Sur ma foi, répond Huidelon, trois jours ne se passeront pas sans que nous voyions le roi de Saint-Denis et les barons de France. — Sans doute, dit en riant Escorfaut, mais auparavant nous trouverons une forte cité assise sur un rocher, et dont les murailles sont de marbre vert et bis. Elle renferme quinze tours fortifiées avec leurs murs et leurs ponts tournants. Il n'est pas d'homme, si puissant soit-il, si nombreux soient ses chevaliers, qui la puisse réduire par la force d'ici au jour du jugement. — Comment a nom cette ville, beau sire ? demande le roi Gui. — On l'appelle Maudrane, répond Escorfaut. Elle obéit à Emaudras, un traître maudit, qui est fils de ma sœur. Si nous le laissons derrière nous, nous avons tout à craindre ; mais il n'y demeurera pas, je vous le promets. Voici Huidelon qui m'a livré : je vous livrerai de même Emaudras. » — Marche de l'armée sur Maudrane. — Aspect extérieur de cette ville. — Huidelon est d'avis qu'elle ne sauroit être prise que par ruse ; la force n'y peut rien. « Mais soyez sans crainte, sire, dit-il à Gui de Bourgogne ; s'il plaît à Dieu et à saint Pierre, avant qu'il soit demain pareille heure, nous la mettrons en votre pouvoir. Donnez-moi dix mille de vos hommes ; j'en prendrai autant de

mes meilleurs barons, mais les vôtres auront pieds et poings liés. Nous ferons accroire aux gardes du pont que ce sont autant de prisonniers, enlevés à l'armée de Gui, et que nous menons à Emaudras pour en faire justice; nous entrerons ainsi dans la ville et nous la prendrons. » — Gui de Bourgogne approuve l'entreprise. P. 105-107.

Vingt mille chevaliers sont armés et partent sous la conduite de Huidelon, de son neveu Escorfaut et de ses deux fils, Danemont et Dragolant. — Les portes de la ville leur sont ouvertes, et ils pénètrent jusqu'à Emaudras, qu'ils trouvent sous un olivier, dans le jardin de son palais, jouant aux échecs avec un de ses barons. — Joie d'Emaudras à la vue des dix mille prisonniers : « Vous avez fait bonne besogne, dit-il à Huidelon et à Escorfaut; il nous faut maintenant aller à Luiserne au secours d'Aquilant, mon seigneur; nous délogerons l'armée de Charlemagne et lui ferons couper la tête. J'ai eu naguères de ses nouvelles par un pèlerin, qui m'a dit qu'à peine peut il se tenir sur ses pieds, que les vivres manquent à son armée, et que les destriers sont épuisés. — Sur ma tête, dit Huidelon, je marcherai l'un des premiers contre lui, car je hais ce vieillard plus que personne au monde; mais faisons conduire les prisonniers là-haut, et laissez-moi pour aujourd'hui dormir et me reposer, car il y a huit jours que je ne me suis dépouillé de mon armure. » — Sous la conduite de Danemont et de Dragolant, les faux prisonniers pénètrent dans le palais, se dégagent de leurs liens et mettent l'épée à la main. — Les portes sont fermées, les ponts relevés. — « Faites ôter les épées à ces prisonniers, s'écrie Emaudras, à la vue des François en armes; nous les jeterons dans la grande chartre. — Ils vous rendront le cœur dolent auparavant, reprend Huidelon, si vous ne voulez croire en Jésus-Christ, le roi d'amour, qui naquit de la sainte Vierge à Bethléem. — Ah! vieillard puant, dit Emaudras, c'est donc ainsi que vous

m'avez trahi! Par Mahomet, je me laisserai jeter dans un feu ardent plutôt que de croire à celui qui se laissa supplicier; lui qui ne voulut pas s'aider lui-même, comment me viendroit-il en aide? » — A peine a-t-il dit ces mots, que Danemont le saisit par la barbe, et d'un grand coup sur la nuque l'abat à ses pieds. — « Laissez-moi parler à ce Turc un langage avenant, dit l'archevêque Turpin. Ami, crois en Dieu, tu rentreras en possession de ta terre, et n'y perdras rien. — Je n'ai que faire de ton sermon, répond Emaudras; je ne croirai jamais en celui qui, sur une vieille planche, à Jérusalem, souffrit les tortures et la mort. » — A ces mots, Turpin le pourfend d'un coup d'épée. — « Certes, voilà un bon prêtre, dit Huidelon. — Et qui confesse bien », ajoute son fils Dragolant. P. 108-111. — « Maintenant, seigneurs, il s'agit de bien faire, disent les chevaliers françois. Allons assaillir les païens avant qu'ils se doutent de rien et qu'ils aient eu le temps de s'armer. » — Les païens, surpris, sont taillés en pièces ou se précipitent eux-mêmes dans la mer. — Pillage de la ville. — Départ de l'armée pour Luiserne. P. 111-113.

Charlemagne, cependant, attend toujours Gui de Bourgogne : « Je ne le verrai jamais », dit-il en soupirant. Mais le duc Naimes le réconforte et lui rend l'espérance. — A ce moment, Roland introduit devant l'empereur un messager qui demande à lui parler. — Il lui apporte de tristes nouvelles : Marsile a juré par Mahomet qu'il viendroit à Luiserne avec toutes ses forces (plus de cent mille Turcs), qu'il contraindroit Charlemagne à en lever le siége, l'écorcheroit tout vif, et couperoit la tête à Roland et à Olivier. — Consternation de l'empereur, de Roland et d'Olivier. — Mais Ogier le Danois relève leur courage. « Quel chevalier! s'écrie Charlemagne; bénie soit l'heure où Gaufrey l'engendra! » — Ganelon, au contraire, conseille à l'empereur de rentrer en France : jamais, dit-il, on ne prendra Luiserne; jamais on ne verra Gui

de Bourgogne. — Le duc Naimes combat cet avis : il veut qu'une troupe de quatre mille hommes soit envoyée en avant sur une hauteur, pour s'assurer de l'arrivée des païens. Il veut que Charlemagne donne cette mission à Ganelon, à Hardré, à Tiebaut, à Alori et à toute leur grande parenté. — Murmures de Ganelon, qui n'ose refuser.

Dans le même temps, Gui de Bourgogne demande à Huidelon : « Quand arriverons-nous à Luiserne ? — Après midi », répond Huidelon. — Grande joie du roi Gui, de l'armée et des dames. — Chacun se pare de ses plus riches vêtements. — L'armée de Gui, disposée dans le plus bel ordre, s'offre aux regards de Ganelon et de ses compagnons dès qu'ils arrivent au sommet de la montagne où l'empereur les a envoyés. — Ils croient voir l'armée de Marsile, et reviennent en toute hâte jeter l'alarme au camp de l'empereur. — Lamentations de Charlemagne. — Résignation du duc Naimes. « Sire, dit-il, vous savez bien qu'il nous faut tous mourir. Si notre jour est venu, recommandons à Dieu nos âmes et nos corps, et vendons chèrement notre vie. » — Le cor sonne et les chevaliers courent aux armes. — Le duc Naimes conseille à l'empereur de ne point précipiter le départ de son armée, de peur que les Sarrasins de Luiserne ne viennent attaquer ses derrières : « J'irai en avant, dit-il, avec dix mille hommes, pour surveiller la marche de l'armée païenne, et je ne reviendrai point sans avoir rencontré les Turcs. » P. 113-118.

Arrivé sur la hauteur d'où Ganelon a cru apercevoir Marsile et les siens, le duc Naimes reconnoît l'armée du gentil bachelier tant attendu, et se hâte de rapporter cette grande nouvelle à l'empereur. — « J'ai assez vécu, s'écrie Charlemagne ; je sais à cette heure que Luiserne sera prise. » — Puis il appelle ses barons, et leur dit : « Barons, désarmez-vous, ôtez vos chausses et vos souliers, et allez tous à terre, sur les mains et sur les genoux, au devant de celui qui nous arrive :

on ne sauroit trop honorer qui amène un tel renfort. » — Etonnement de Gui de Bourgogne à la vue des barons françois dans cette posture. — « C'est humilité, dit Bertrand : leur joie est telle qu'il ne savent comment la manifester. — C'étoit aux plus jeunes, c'étoit à nous, reprend Gui, à nous prosterner ainsi. » Et aussitôt il ordonne à ses barons de tourner leurs épées la pointe en bas et de se précipiter à terre sur les coudes et sur les genoux. — C'est ainsi que les deux armées se rencontrent au milieu d'une prairie. — Charles et Gui se relèvent et s'embrassent d'une telle étreinte qu'on auroit fait une lieue avant qu'ils pussent parler. — Après s'être baisés tendrement l'un et l'autre, Gui de Bourgogne tombe aux pieds de Charlemagne : « Grâce! beau sire, lui dit-il ; écoutez ma parole : il y a vingt-sept ans accomplis que vous emmenâtes nos pères. Un jour, dans une assemblée à Paris, on me fit roi contre mon gré ; si je n'eusse accepté, on m'eût tué. Mais je ne voulus tenir en France ni château ni cité, et je fis chevaucher après vous ceux qui m'avoient élu. J'ai d'abord pris Carsaude, une bonne cité, puis, non loin de là, Montesclair et Montorgueil. J'ai fait baptiser Huidelon et avec lui plus de trente mille païens. J'ai pris encore Augorie et Maudrane. Je remets en vos mains ces cinq cités et toutes leurs richesses. Voici mon épée ; prenez-là, et coupez-moi la tête, si c'est votre bon plaisir. — Par mon chef, répond Charlemagne, vous êtes preux et sensé ; de votre vie vous ne perdrez la couronne que vous portez. Je vous donnerai l'Espagne, si vous la pouvez prendre. — Et maintenant, enfants, à vos pères ! » s'écrie Gui de Bourgogne. — Lui-même se jette dans les bras de Sanson et lui baise plus de cent fois la bouche et le nez. — Depuis que Dieu hébergea saint Pierre aux prés de Néron, et qu'il ressuscita le corps de saint Lazare, on ne vit jamais au monde pareille joie ni pareille foule assemblée. — « Faites venir les dames sans retard, dit le roi Gui au jeune

Bertrand, car c'est merveille comme chacune désire son baron. » — Les dames descendent de leurs chars et se dirigent vers les tentes, précédées de Gille, la sœur de Charlemagne, qui amène avec elle la belle Aude. — Entrevue de la belle Aude et de Roland. — Les dames se réunissent à leurs barons. — Celles qui ne les retrouvèrent point, l'empereur prit soin de les bien marier. P. 118-122.

Charlemagne accorde huit jours à ses barons pour se reposer dans les chars avec leurs femmes. — Ils n'en sortirent qu'à nones ou à vêpres. — Ce temps passé, l'empereur réunit les dames et leur dit : « Dames, je ne puis vous le cacher, il convient que vous retourniez en France ; vous ne pouvez ici partager nos fatigues, jeûner parfois comme nous et endurer toutes les misères. Nous allons marcher contre Marsile, et si Dieu nous permet de vaincre les mécréants et de leur enlever leurs fiefs, nous rentrerons aussi en France à la saint Bastien. Alors Roland prendra belle Aude pour femme, nous couronnerons le jeune Gui, à qui je donnerai en fief ce riche pays, et Roland aura la France, qu'il désire tant. — A vos ordres », répondent les dames. — Hélas ! quel malheur les menace ! Que de milliers de chevaliers se réjouissent de ce retour promis, qui ne reverront jamais ni leurs femmes, ni leurs enfants ! Ils seront vendus à Marsile et souffriront le martyre de Roncevaux ! P. 122-123.

Départ des dames. — Charlemagne rend leurs cités et leurs royaumes à Huidelon et à Escorfaut, mais tous deux reconnoissent le jeune roi d'Espagne pour suzerain. — Départ des convertis, qui retournent dans leurs domaines. — Un ange apparoît à l'empereur et lui ordonne d'aller en Galice adorer saint Jacques ; il lui promet pour son retour un grand sujet de joie. — Départ de Charlemagne pour saint Jacques, avec neuf de ses barons. — Il laisse l'armée à la garde de Gui de Bourgogne. P. 123-125.

L'empereur n'est pas à une demi-lieue que Gui fait

sonner un cor pour appeler les chevaliers aux armes et les lancer contre Luiserne. — Assaut et prise de cette ville. — Mort d'Aquilant et des siens. P. 125-128. — Gui de Bourgogne se saisit du palais d'Aquilant et annonce qu'il le rendra à Charlemagne. — Vif débat, à cette occasion, entre Gui et Roland, qui a contribué aussi à la victoire. Menacé par Roland, Gui de Bourgogne est défendu par les siens. — Retour de Charlemagne, qui apprend avec grande joie la prise de Luiserne. — Le débat entre Gui et Roland se renouvelle en présence de l'empereur. — Charles y met fin en faisant évacuer Luiserne, puis il s'agenouille dans une prairie et demande à Dieu, par une fervente prière, de réduire la ville en tel état qu'elle ne puisse jamais exciter l'envie des deux barons, ni de personne. — Au même moment la cité s'abîme; elle devient plus noire que poix fondue, et les murs en sont vermeils comme rose: c'est ce que peuvent encore voir ceux qui vont dans la contrée. — Après ce miracle, Charlemagne donne l'ordre de lever les tentes, et l'armée prend le chemin de Roncevaux. P. 128-130.





ERRATA.

P. 135, l. 21 : *çà vene*, lisez : çà venez.

P. 141, l. 13 : *qui se couloient*, lisez : qui couloient.







GUI DE BOURGOGNE

Oiez, seignour baroun, Dieus vous croisse bonté,
Si vous commencerai chançon de grant barné,
De Charle l'emperere, le fort roi coronné.
.XXVII. anz tous plains acomplis et passez
Fu li rois en Espaigne, o lui son grant barné;
Bours, citez et chastiaus i prist à grant plenté.
.I. jour estoit li rois à Nobles la cité,
Si ot la vile prise et ot ocis Forré;
Ogier en apela et Naimon le barbé,
Et Rollant son neveu, Olivier le sené,
Et le riche barnage de la crestienté.
« Baron, dist l'emperere, or oés mon pensé:
« Conquis avons les terres en viron et en lé,
« Or ne sai mès chastel, bourc, vile ne cité,
« Où nos n'aions par force mise crestienté,
« Ne mès Cordes la riche, que tient rois Desramé.

« Or la tient l'aumaçor, qui tant a de fierté,
« Et a moult grant empire là dedens aüné;
« Or et argent et pailes i a à grant planté,
« Et maint destrier corant et maint faucon mué.
« Baron, c'or i alons par sainte charité;
« Que, se Diex nos avoit cel avoir destiné,
« Riches en porroit estre no povre parenté.

« Baron, dist l'empereres, fetes pes, si m'oiez :
« En ces estranges terres sont nos cors travilliez,
« Dont je vous ai à tort sevrés de vos moillierz;
« Pou en avés enfans, et je mains chevaliers.
« Gardés demain à l'aube soiés apareilliez,
« Et si faites trosser les murs et les somierz :
« Je m'en irai à Cordres; teus est mes desirierz.
— E[n] non Dieu, empereres, dist li danois Ogierz,
« Vos nos avez sovent penez et travilliez :
« Il a .XXVII. anz acomplis tous antierz
« Que venis en Espaigne o tot mains chevaliers;
« Puis ne jui .IIII. nuis sans mon haubert doublier,
« Très par mileu des mailles m'an est li peus glaciez.
« On dit que Karlemaines conquiert tous les reniez;
« Non fait, par saint Denis! vaillant .IIII. deniers,
« Ains les conquiert Rollans et li cuens Oliviers,
« Et Naimes à la barbe, et je qui sui Ogiers.
« Quant vos estes soef en vostre lit couchiez,
« Et mangiez les gastiaus, les poons, les ploviers,
« Lors menaciez Espaigne la terre à essillier;
« Mais vos n'en ferrés ja en escu chevalier.
« Damedieu me confonde, qui tout a à jugier,
« Se g'estoie là fors, montés sor mon destrier,
« Et fuisse de mes armes mult bien aparilliez,
« Se je ne vos prenoie par mon cors prisonier.
— Par saint Denis! dist Karles, vos dites voir, Ogier;

« Contre vostre proesce ne me voil afichier.
« Je sui vostre droit sires, si faites grant pechié
« Quant vos an tel maniere si me contraliez.

« Baron, dist l'empereres, une rien vos voil dire
« Dont je sui en mon cuer coreciés et plains d'ire :
« Je voi ici Ogier qui à me contralie;
« Mar le pensa li dus, par ma barbe florie.
« La merci Damedieu, le fil sainte Marie,
« Il a .XXVII. anz qu'en Espaigne venismes;
« Puis ne jui .IIII. nuis sans ma broigne treslie.
« Rompus est mes bliaus et ma broigne sartie;
« Certes, plus sui velus que n'est chevrel ne biche.
« Je me vanterai ja, si ferai vilonie :
« [Dès Huiscent] sor la mer de ci que à Saint Gile,
« Dès le mont de Mongiu deci que en Galice,
« Ne par deçà vers Rome, si com li mons tornie,
« N'a cité ne chastel, ne bourc ne manantie
« Que je n'aie par force et par vertu conquise.
« Primes conquis Bordele par ma chevalerie,
« Et si fis à Pamers estorer une vile;
« Pris le Groing et l'Estoile et Quarion ausinques.
« De toutes ices terres ai je la seignorie;
« Qui s'i reclameroit de la moie partie,
« Enorez i seroit, là ne faudroit il mie. »
Après parla Richars, li dus de Normendie,
Qui de Fescamp fist faire la plus mestre abéie;
Encore i gist en fiertre en une tor antie.
Il fu mult sages hon, si dist il grant folie,
Orgoil et grant outrage et mult laide estotie :
« Vos dites, emperere, la terre avés conquise,
« Dès Huiscent sor la mer de ci que à Saint Gile
« N'a il chastel ne vile que vos n'aiés conquise,
« Estorges et Navare, Panpelune la riche;

« Dès le mont Saint Michiel de ci que en Galice,
« Ne par deçà vers Rome, si com li mons tornie,
« N'a cité ne chastel, recet ne manantie
« Que n'aiés pris par force et par vertu conquise:
« Ensi le dites vos; mès nos nel disons mie.
« Je sai teus .v. citez, se Diex me benéie,
« Qui s'i reclameroit de vostre seignorie,
« Il en perdroit la teste, là ne faudroit il mie.
— Richars, dist l'emperere, merveilles avés dites;
« Espoir vos les savez, mais je ne les sai mie:
« Et car les me nomez, se Diex vos benéie. »
Et Richars li respont : « Non ferai, biax dous sire;
« Que François ont congié d'aler de vo servisse.
« Se je les vo nomoie, ce seroit vilonie.
— Richars, dist l'emperere, par ma barbe florie,
« Ne par la foi que doi au fil sainte Marie,
« Se vos des .v. citez noveles ne me dites,
« M'amistés et la vostre ert tote departie,
« Et vos taudrai la teste à m'espée forbie. »
Et Richars li respont : « Ains les nomerai, sire.
« Savez vos Montorgueil et Montesclair la riche?
« Et savez vos Luiserne, qui sor mer est bastie?
« Oïstes ainc parler de la tour d'Augorie,
« La cité de Carsaude, qui tant est bele et riche?
« Certes ces .v. cités n'avez encore mie.
« Qui s'i reclameroit de vostre seignorie,
« Il en perdroit la teste, là ne faudroit il mie. »
Quant l'entent l'emperere, à poi n'enrage d'ire.
Il en a apelé .I. chevalier, Elye:
« Va moi, fai tost venir Floriant de Nubie:
« C'est .I. mien latiniers que Jhesu benéie,
« Que por Dieu a receu créance et batestire;
« Cil me saura mult bien les noveles [en] dire. »
On li a amené, et Karles li escrie:

« Floriant, dist li rois, se Diex vos benéie,
« Sauriez vos Luiserne qui sor mer est bastie?
— Oïl, dist Floriant, se Diex me benéie.
« En trestoute la terre n'a riviere petite
« Que n'aie à mon faucon ane ou sorceille prise.
— Par Dieu! dist l'emperere, por ce le vos voil dire,
« Savez vos Montorgueil et Montesclair la riche? »
« Oïstes onc parler de la tour d'Augorie?
« La cité de Carsaude, qui tant est bele et riche?
Et Floriant respont : « Oïl certes, biaus sire;
« Mès sachiez en son cuer pensa mult grant folie
« Qui de ces .v. citez noveles vos a dites,
« Et orgoil et outrage et mult grant lecherie.
« Rois, lessiez les ester, vos nes penriez mie;
« Onques Jhesu n'i fu reclamez en sa vie.
— Par ma barbe, dist Karles, c'au menton me balie,
« Je i seroie ainçois tous les jors de ma vie
« Que de ces .v. citez n'aie la seignorie.
— Rois, lessiez les ester, vos nes panriez mie. »
Quant François l'entendirent, touz li sans lor fremie;
Tuit maudient Richart, le duc de Normendie.

Li jors est trespassez, li vespres vint atant.
Des noveles Richart furent François dolant.
Dus Naimes en apele Karlon au poil ferrant :
« Car retornons en France, por Dieu le roi amant,
« Et si verrons nos femes et nos petis anfans.
— Non ferons, par mon chief, dist Karles au poil blanc,
« Ne ja n'irai à Cordes, qui tant par est vaillant,
« S'aurai ces .v. citez dont li renons est grant.
Quant François l'entendirent, n'an i ot nul gabant.
Et Karles se coucha en .I. lit qui fu grant,
Dont li pomel estoient à or resplendissant;
Mais il n'i dormi onques, ains va forment pansant.

Atant es vos .I. angre cler et resplandissant,
Que Diex i envoia par son digne commant.
« Karle, ce dist li angres, ne te va esmaiant,
« Fai toi an ton corage baut et lié et joiant,
« Ce te mande li sires à qui li mons apant.
« Ne redouter les eves ne les rivieres grans,
« Les pors ne les passages ne les grans desrubans;
« Mais va t'en à Luiserne, la fort cité vaillant.
« Ainçois que l'aies prise ne vaincus les Persans,
« Auras tu .I. secors si bel et si avenant,
« C'onques si grant n'an ot ne rois ne amirant.
« Je ne te sai plus dire; mais cil te soit aidant
« Qui en la sainte crois soffri mort et ahan! »
Atant s'an va li angres. Karles remest joiant.

QUANT s'an reva li angres, si bessa la clartez.
Karles li empereres fu mult asséurez.
Au matin se leva quant il fu ajornez,
Et commande à destendre et pavillons et trez.
Les somiers font chargier et les oz aroutez,
Puis ne fu .I. seus jors àcomplis et passez
Que .XII. liues grans nes convenist errer.
Karles se regarda et vit François plorer,
Lor enfans et lor femes durement regreter.
« Baron, dist l'emperere, grant duel vos voi mener;
« Je ne m'en mervoil mie, trop vos poez pener.
« Qui or s'an veut en France ariere rétorner,
« Je lor doins bon congié, je ne lor puis véer;
« Mais une chose voil que sachent de verté:
« Par la foi que je doi sainte crestienté,
« Il et touz ses linages sera sers racheté,
« Touz les jors de sa vie sera il sers clamé. »
.IIII^{m}. et .VII^{c}. en sont de l'ost torné,
Gascoins et Angevins; ains n'an i. ot .I. d'el.

Et Karles l'emperere les a tous anbrevez;
Ileuc furent li sers premerai[n] contrové.
L'ost s[e] est aroutée, si pensent de l'errer.
Tant chevauchent par vaus et par puis et par prez,
Par pluies, par orés, par bel tans et par cler,
Tant que il sont venu à Luiserne sor mer.
Si l'a Karles asisse le premier jor d'esté,
Puis i fu il .VII. ans c'onques n'i pot entrer.
Et li enfant de France se furent aüné,
.L. et .IIII^m. à Paris la cité,
En la greve de Saine venu et aüné.
Bertrant, li fils Naimon, a premerains parlé.
« Seignor, ce dist Bertrant, or oez mon pansé :
« Karles est an Espaigne, o lui son grant barné;
« Il a .XXVII. anz acomplis et passez
« Qu'il anmena les peres qui nos ont angendrez.
« Or nos ont tant nos meres et couchiés et levez,
« Merci Dieu, que nos somes chevalier adoubé.
« Car faisons roi en France, se vos le commandez,
« A qui nos clamerons et du bien et du mel,
« Et de qui nos tandrons totes nos heritez;
« Se nos nos mellions, ce seroit grans viltez. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
« Seignor, ce dist Bertrant, il nos convient jurer
« Celui que nouz voldrons faire roi coroné
« Que se il le desdit, le chief aura copé. »
Et cil li respondirent : « Ce fait à créanter, »
.L. et .IIII^m. qui tuit furent sené.
« De qui ferons nos roi? » dient li bacheler.
A une part se traient li .VII. des plus aisnez,
De tous les plus haus homes, du miels anparantez.
« Seignor, ce dist Bertrant, or avons nos juré;
« Foi que doi saint Denis, j'en dirai mon pansé :
« Vés Sanson de Borgoigne, qui gentils est et ber,

« S'a la serour Karlon, le fort roi coroné,
« Et si en a li dus .I. vallet angendré;
« N'a pas encor .I. an que il fu adobé:
« Car fesons celui roi, se vos le commandez.
« Se revient l'empereré ariere en son rené
« Et il trueve celui que l'aions coroné,
« Il ne l'ocira mie, de son linage est né.
« Et se il ne revient, si aura l'erité;
« Car nos ne volons mie Karlon deseriter. »
Et li enfant respondent : « Bien l'avez commandé. »
A icele parole ont l'enfant apelé.
« Sire Guis de Borgoigne, dist Bertrant, çà venez;
« Nos vos volons de France la corone doner.
— Seignor, ce dist li enfes, ce soit de la part Dé.
« Bailliez moi la corone, je ne l'os refuser;
« Ainçois voil estre rois que la teste couper,
« Et si vos pri à tous, fetes moi féautez.
« Seignor, ce dist li enfes, or m'avés coroné,
« Si ai chascun de vos acompli tous ses grez;
« Or voil que refaciés la moie volanté,
« Et qui le desdira s'aura le chief coupé.
« Or s'en revoist chascuns arriere en son regné
« Et si face .I. biau char meintenant atorner,
« Mult bel, sor .IIII. roes, por aler plus soef,
« Et s'i face sa mere et sa serour antrer
« Et tout le plus viel home qu'il a en son rené.
« Quant li jone seront as ruistes cous doner,
« Et li viel demorront por bons consaus doner.
« S'irons après les peres qui nos ont engendrez,
« C'onques ne les véimes an trestous nos aez,
« Si prendrons bon conseil, se Diex l'a destiné;
« Que, par cele corone dont m'avés queroné,
« Qu'en mon chief m'avez mis, trestot estre mon gré,
« Ne par la foi que doi au cors méisme Dé,

« Je ne tandrai an France ne chastel ne cité,
« Ne n'i aurai de rente .I. denier monéé;
« Car, se revenoit Karles ariere en son rené,
« Et il me trovoit ci que fuisse queroné,
« Il me todroit la teste, jel sai de verité. »
Quant li anfant l'entendent, es les vos esfréés;
Lors maudit chascuns l'eure que il fu queronez.
Or quidoient en France dormir et reposer;
Mais il les convendra chevaucher et errer.

Li enfant s'an retornent chascuns en lor païs.
Chascuns a fait .I. char gironé, tailléis,
Chascuns i mist sa mere, sa seror autresis,
Et si i met vitaille à .X. ans accomplis.
A feste saint Jehan revindrent à Paris,
En la greve de Saine se sont ensamble mis.
Les dames de la terre s'escrient à haus cris :
« Sire Guis de Borgoigne, por amor Dieu, mercis!
« Karles li emperere nos toli nos maris;
« Tu feras grant pechié se tu nos tous nos fis. »
Quant li enfes l'entent, à poi n'enrage vis.
Il an jure la crois, par ire, où Diex fu mis,
Qu'il n'i a une seule qui tant soit de haut pris,
« Se [elle] estoit sereur Karlon de Saint Denis,
« Ou se c'estoit bele Aude, qui tant a cler le vis,
« Ou ele estoit ma mere, que je dout mult et pris,
« Se g[e] en oi huimès la parole tantir,
« Que je ne li féisse touz les membres tolir. »
Quant les dames l'entendent, n'i ot ne geu ne ris;
Totes prient ensamble à Dieu qui ne manti
Que lour enfans garisse et lor riches maris.

Au matin par son l'aube, quant li solaus apert,
Lors s'est li enfes Guis et vestus et parez.

Ses chars fist afaiter et bien encortiner
Et l'un encoste l'autre charoier et errer.
Bertrant le fils Naimon a premiers apelé :
« Je vos commant, biaus sire, que bien soient gardé,
« Et si pansez des dames et faites enorer.
— Sire, ce dist Bertrans, si com vos commandez.
« Je ne vos os desdire : rois estes coronez. »
Tot aval la grant ost a fait li rois crier
Se li plus povres hon qui an tote l'ost ert
Barguignoit .I. avoir qu'il vosist acheter,
Que ja mar fust si riches, si hardis ne osez
Que nus i méist offre, ains s'an fust cis tornez ;
Et se il le faisoit, le chief éust coupé.
Encore a fait li enfes autre ban recrier
Que il n'i ait en l'ost ne tolu ne amblé ;
Mès vitaille le suie assez et à planté,
Et face la danrée .III. denier acheter.
Et qui miels ne porra à fin argent peser,
Li rois est riches hon qui lor donra assez,
Tant com il ait denier, que il n'i ait lasté ;
Mar despandra du sien .I denier monéé.
Lors s'en va l'ost de France, ne se sont aresté.
Le jor qu'il departi de France le rené,
Il avint à Paris une merveille tel
Que sans i est pléus endroit midi soné,
Et li soleus esconse quant midi fut passé.
Lors dient par la terre : « Li mondes est finez. »
Et l'ost fu arotée et panse de l'errer.
A Damedeu commandent douce France à garder ;
Tuit ensamble chevauchent, douce France remest.
De ci que à Bordele panserent de l'errer ;
Là trespassent Gironde à barges et à nez ;
Par le mileu des landes se sont acheminé,
Et costoient Belin, une povre freté.

De ci que à la Faue ne se sont aresté;
Li enfant la trespassent, s'ont le chemin trové.
Iluec virent le bois que Karles fist planter.
Jusc'à Ais en Gascoigne ne se sont aresté.
.I. pelerin troverent essillié et gasté,
Qui revient de saint Jake, où il ot converssé,
Et en Jherusalem avoit .III. fois esté;
Et n'avoit .I. seul lieu en la crestienté
Ne bon repaire nul où il n'ait demoré,
Et son cors mainte fois travillié et pené.
L'enfes Gui de Borgoigne l'a premiers salué :
« Paumier, Jhesu te gart par la soie pité! »
Et li paumiers respont : « Diex vos croisse bonté!
« D'ont estes, de quel terre, qui tel avoir menez?
— Rois sui de douce France, de Paris la cité. »
Et li paumiers respont : Or m'avez vos gabé;
« Vos n'estes mie Karle le fort roi queroné,
« N'a gaires que gel vi à Luiserne sor mer.
« Certes, tous a les poins et les genous anflez,
« A paines puet li rois sor son cheval monter,
« Et tuit si home sont de faim si agrevé
« Que li auquant ne pueent très parmi l'ost aler. »
Quant li enfes l'entent, le sens quide derver;
Où qu'il voit le paumier, si l'en a apelé :
« Amis, car me di ore, por sainte charité,
« Quant tu as en l'ost Karle longement conversé,
« Se tu i connoistroies nes .I. des .XII. pers.
— Oïl, dist li paumiers, je les sai bien nomer.
« Je connois bien Rollant et Olivier son per,
« Et Naimon à la barbe et Ogier l'aduré,
« Richart de Normendie et Renier l'alosé,
« Et Yvon et Yvoire et Haton le sené,
« Le duc Tierri d'Ardane et Oede le barbé,
« Et Sanses de Borgoigne, qui est gentils et ber. »

Quant li enfes oï de son pere parler,
Li cuers qu'il ot ou ventre li commence à plorer.
Où qu'il voit le paumier, si l'en a apelé :
« Amis, car me di ore, garde nel me celer,
« Cil Sanses de Borgoigne est il de grant fierté ?
— Oïl, par ma foi, sire, riches hom est assez;
« Mais tous li est faillis, et li pains et li blez.
« Je me jui .IIII. jors malades en son tref;
« Certes, je n'i manjai, ce vos di par verté. »
Quant li anfes l'entent, si l'en a mult pesé,
Par poi qu'il n'est chéu de son destrier pasmez.
Où qu'il voit le paumier, si l'en a apelé :
« Amis, car me di ore, par ta crestianté,
« Qui destruit si Karlon, com tu m'as ci conté ?
— Si m'aït Diex, biaus sire, cele riche cité,
« Vés le là sor cel tertre dont cele tour apert.
« .IIII. ans i sist Karlon le fort roi coroné,
« Ainc n'i mesfist dedens .I. denier monéé;
« Ariere la lessa, si fist que fous provez.
« Certes or li est si li chemins ancombrez
« Que nus n'i puet por voir ne venir ne aler,
« Ne vitaille qui vaille .I. denier monéé.
« Pelerins ne paumier n'i ose trespasser
« Qu'il n'i perde la teste ains qu'il soit avespré,
« Et c'est mult grant merveille quant j'en sui eschapé. »
Quant l'enfes Guis l'entant, s'a Bertrant regardé.
Quant Bertran l'a oï, s'a .I. souspir gité.
« Amis, ce dist li rois, avez vos escouté ?
« Vés vos cele grant tour qui gete grant clarté,
« Qui destruit en Espaigne no riche parenté ?
« Ganchissiés i tout droit, m'oriflambe i portez,
« Et si faisons les chars esploitier et errer;
« Que, par cele corone dont m'avez coroné,
« C'à Paris me donastes trestot outre mon gré,

« Ne par la foi que doi sainte crestienté
« Ne que je doi mon pere le duc Sanson porter,
« Ne m'istra de mon col mes fors escus bouclez
« Ne mes hiaumes ne m'ert de mon chief desposez,
« Ne ne despoillerai mon blanc hauberc saffré,
« De ci à icele oure qu'ert prise la cité. »
Lors remaudient l'eure qu'il l'orent queroné.

OR chevauce li rois et il et si guerrier.
Les buez font charoier et les chars atirier,
Les gonfanons de soie font au vent desploier.
Autresi grant poudriere demainent li somier,
Que parmi ne volast ostoir ne esprevier
Qu'il ne hurtast as fers de lor tranchans espiez.
Tot droit vers la cité vont li enfant rangié.
Sarasin et Persant leverent dou mangier,
As fenestres des murs s'alerent apoier,
Et voient les enfans qui vienent tuit rangié.
Virent les escus d'or luire et reflamboier,
Les gonfanons de soie contre vent baloier,
La poudriere choisirent que mainent li somier.
« Seignor, dist Escorfaus, Karles revient arier.
« Esté a à Luiserne, mès ne la puet bailler;
« Or s'an reveut en France li vieus or repairier.
« Mult estoie musars et de son sens vuidiés,
« Que il s'an quide aler sans aucun anconbrier.
« Armez vos erralment, je vos en voil proier,
« Que ja les assaudrons et devant et derier.
Et Sarrazin respondent : « Biaus sire, volantier.
—Seignor, dist Boïdans, Karles est ci arier;
« En ces estranges terres a son cors travillié.
« Ce n'est mie rois Karles qui France a à bailler,
« Ne Naimon à la barbe, ne Tierri ne Ogier,
« Ne Yvon ne Yvoire, Haton ne Berangier,

« Ne Sanse de Borgoigne, ne Richart ne Renier,
« Par Mahomet mon Dieu, je les connois mult bien :
« Lor escu sont plus noir c'arement en mortier,
« Lor chevaus desferez et ont touz nus les piez;
« Mès c'est secors de France qui après Karlon vient.
« Atendez moi .I. poi; g'irai à eus plaidier,
« Si lor demanderai que ce fu et que iert. »
Et cil li respondirent : « Pansez de l'esploitier. »
Li Sarasins monta sor .I. corant destrier.

Sor .I. corant destrier monta li Sarasins,
Des esperons le broche, de la vile s'an ist,
Jusc'à l'ost des François ne prist il oncques fin.
En arcage grezois les salua et dist :
« Baron, de Mahomet soyez vos benéis! »
Et l'enfes Gui respont, qui le cuer ot hardi :
« Amis, Diex mete en toi créance et saint Espir,
« Que il ne perde l'ame que dedens ton cors gist!
— D'ont estes vos, sire enfes? » li Sarasins a dit.
— Amis, ce li dist Guis, je sui rois de Paris. »
— Non estes, par ma foi, li paiens respondi.
« Vos n'iestes mie Karles, le roi de Saint Denis.
« N'a pas encor .I. mois que l'emperéor vi;
« Par Mahomet mon Dieu, n'a pas si cler le vis.
« Mès dites moi d'ont estes, que il n'i ait menti. »
Et respondi li enfes et por voir li a dit :
« Si m'aïst Diex, dist Guis, bien le sachiés de fi
« Que je sui rois de France, d'Orliens et de Paris.
— Onques mès tel n'oï, ce dist li Sarasins.
« Maléoite soit France de Mahon qui me fist,
« Quant ele puet .II. rois tanser et garantir!
« Mauchief puist ele panre et à mauchief venir! »
Et dist à l'autre mot : « Je n'ai mie bien dit;
« En France croist li blez et si est li bons vins,

« Si i sont li preudome qui ont les cuers hardis,
« Qui bien doivent conquerre et terres et païs.
« Où devez vos àler ? ce dist li Arrabis.
— Si m'aït Diex, dist Guis, cele vile assaillir.
— Vos ferés grant folie, li paiens respondi.
« Karles i sist .III. ànz, li rois de Saint Denis,
« .LX. mangoniaus i fist as murs flatir,
« Ains n'i mesfist dedens vaillant .I. parisi.
— Se Diex plaist, [ce dit] Guis, or i est venus cil
« Dont hontes et domages vos est à avenir.
— Par ma barbe mellée, ce dist li Sarasins,
« Ne cuit pas que soiés li rois de Saint Dènis. »
Quant l'enfes Guis l'entent, tous li sans li fremist.

« SEIGNOR, dist Boïdans, je m'en voil retorner
« Et dire à mon seignor que j'ai à vous parlé;
« Il m'en crera mult bien, par Mahomet mon Dé.
« Par Mahomet mon Dieu, que j'ai mon chief doné,
« Se mes consaus estoit oïs ne escoutez,
« On vous rendroit la vile sans traire et sans giter. »
A icele parole s'an est li Turs tornez;
Ains ne tira sa resne si vint en la cité.
Quant Escorfaus le voit, si li a demandé :
« Diva, quel gens sont ce où tu as converssé ?
— Sire, dist Boïdans, j'en dirai mon pensé :
« Ce ne sont mie gent, ains sont angre anpené.
« Certes, s'or les veiés, sor les chevaus montez,
« Com li cheval les portent les piés amoncelez,
« Les escus à leur cous com s'il erent plantez !
« Par Mahomet mon Dieu, qui j'ai mon cors doné,
« Se tut li Sarasin qui de mere sont né,
« Ne se trestuit li mort erent resucité
« Et erent là aval en ce champ assamblé,
« Si fuissent li enfant avoques eus mellé,

« Ses auroient amort ains soleil esconsé.
« Lor Diex veille por aus, qui les tient en bonté;
« Mès li nostre se dorment, qui tuit sont rasoté:
« Car par le leur nos vient et li pains et li blez
« Li vins, la char salée, li pimens, li clarez.
— Amis, dist Escorfaut, je quit vous i créez. »
Et dist à l'autre mot : « Paien, or vos armez,
« Que ja les assaudrons sans point de demorer. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Lors vestent les haubers, s'ont les hiaumes fermez,
Et ceignent les espées as senestres costez,
Et montent es chevaus corans et abrievez,
Et portent à lor cous les fors escus bandez;
Les espiels ont saisis, dont li fer sont quarez,
Et issent de la porte, les frains abandonez.
Bien furent .xv^{m}. quant furent assamblé.
Les gonfanons de soie lessent au vent aler,
Qui ains ains, qui miels miels pensent d'esporoner.
Quant l'enfes Guis les voit, s'a Jhesu reclamé :
« Glorieus sire pere, qui me féistes né,
« Garissiez hui mon cors que n'i soie afolé,
« Et sauvés ces enfans que j'ai ci amenez,
« C'ancor puissons véoir Karlemaine au vis cler
« Et li façon secours à Luiserne sor mer! »
A icele parole commença à plorer.
Turpins estoit evesque de novel adobez;
Où qu'il voit les enfans, ses a araisonez.
« Enfans, dist l'archevesques, à moi en entandez :
« Alez trestuit à terre, benéiçon prenez. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé,
Les chiés contre Oriant, les genous aclinez.
« Seignor, dist l'archevesques, .I. petit m'entandez :
« Dès le premerain jor que fustes oncques nez
« De ci à icestui où vos estes antrez

« Des pechiés dont vos estes mesfès ne meserrez,
« Certes, j'en remain pleges ici et devant Dé
« Que au jor dou joïse vos randrai tous aubez.
« Chevauchiez par vertu, mar vos esmaierez.
« Penitance vos doins tele com vos orrez:
« De ruistes cous ferir sor paien desfaez. »
Et cil li respondirent: « Si com vos commandez. »

QUANT Turpins ot sa gent seignie et benéie,
Et il les out assous de Dieu le fil Marie:
« Seignor, dist l'archevesques, ne vos esmaiés mie,
« Or i ferés grans cous sor la gent paienie. »
Et cil li respondirent: « Diex nos soit en aïe. »
Trestuit se commanderent à Dieu le fil Marie.
Atant es Escorfaut, le seignor de Nubie;
La lance porte droite, où l'enseigne balie.
Où voit son latinier, fierement li escrie:
« Diva, li quels est rois de France la garnie?
« Certes, je nel vi onques, si ne le connois mie. »
Boydans li respont: « Jel vos mostrerai, sire:
« Vés le là tot armé à cele targe bise,
« A cele grant crois d'or où li ors reflambie.
« Il a l'espée ceinte, où durement se fie;
« Mult resamble bien prince qui ait grant seignorie.
« Par Mahom! c'est li rois de France la garnie. »
Et Escorfaut respont: « Mult est corte sa vie.
« Or ne leroie mie por tot l'or de Pavie
« C'à cest espiel trenchant orendroit ne l'ocie. »
Quant li enfes l'entent, li cuers li atandrie;
Damedieu reclama, où durement se fie:
« Glorious sires peres, qui tot as en baillie,
« Garissiez hui mon cors de tote vilonie,
« Et sauvés ces enfans qu'il n'i perdent la vie,
« C'ancor puissent véoir Karlon de Saint Denise

« Et li fachent secors à Luiserne la riche. »
Atant es Escorfaut, qui son cheval aigrie,
Et l'enfes Guis let courre le destrier d'Orcanie;
Merveilleus cous se donent, qu'il ne s'espargnent mie.
Li paiens fiert Guion sor la targe florie;
Mès la broigne fu fors, qu'il ne l'a desartie.
La lance qui fu droite li est es poins croissie,
Et l'enfes se tint bien, qui an Jhesu se fie.
Le paien a feru sor la targe florie;
Ne li fus ne la targe ne li vaut une alie,
Parmi le gros du cuer le roit espiel li guie,
Outre li fait passer, ne s'i areste mie.
A l'abaissier des lanches an chaïrent .III. mile.

MULT fu fors la bataille à l'estour commencier;
Bien i fierent ensamble li Guion chevalier.
Là oïssiez grant bruit à l'estour commencier,
Car d'Espaigne an i firent .IIII^{m}. trebuchier.
Quant les lances sont fraites, traient les brans d'acier.
Là véissiés le jor tel estour commencier,
Tant bras et tante espaulle et itant hanepier,
L'un mort desore l'autre verser et trebuchier,
Et foïr par ces chans tant auferrant destrier,
Lor regnes traïnant qui erent estraier.
Là véissiez le jor tante teste tranchier,
Qui as paien torna à mult grant encombrier.
Qui le jor fust el champ et vousist bon coursier,
Ja ne l'en estéust à son voisin plaidier,
Ne ostage livrer por son cheval paier.
Atant es Cornicas, qui Diex doinst ancombrier.
Bien fu armés li glous à guise d'ome fier;
Hauberc ot et bon hiaume et espée d'acier,
Et tenoit en son poing .I. roit trenchant espier.
Quant il voit son linage si vilment depecier,

Et dit en son corage, s'il ne le puet vengier :
« Je ne me prise mie la monte d'un denier. »
Quant l'enfes Guis le voit, ne le vout espargnier.
Qui véist au baron son espiel paumoier,
Par desus les enarmes et sous l'escu plongier,
Bien li péust menbrer de noble chevalier.
Et Cornicas se paine de sa honte vangier;
Jhesu Crist le maudie, le verai justicier!
Il broche l'auferrant, et rois Guis le corsier;
Mervilleus cos se donent es escus de quartier.
Li paiens fiert Guion, ne le volt espargnier.
Tant sont fort li hauberc nes porent ampirier;
Par droite vive force convint l'espiel brisier.
Et l'enfes Guis le fiert, qui le corage ot fier;
Li tains ne li vermaus ne li ot puis mestier
Que le fer ne li face ou vermeil sanc baignier;
Tant com hanste li dure le fist mort trebuchier.
Lors escrie *Borgoigne!* por sa gent ralier.
Il n'avoit dame en char, tant féist à proisier,
Ne tenist en sa main son livre ou son sautier,
Et prie Damedieu, le verai justicier,
Qu'il lor enfans garisse de mort et d'ancombrier.

MULT fu fors la bataille et mult fist à douter;
Sarasin s'esmaierent, ne porent plus durer.
« Si m'aït Diex, dist Guis, ja les verrés torner.
« Je vos pri, por celui qui se laissa pener,
« Quant vos verrois paiens sempres les dos torner,
« Qu'il s'en vodront foïr très dedans la cité,
« Por amor Dieu de gloire, de si près les suiez
« Que vos isnelement ensamble o aus entrez;
« Que jamais autrement n'ert prise la citez.
« Karles i sist .III. ans, li fors rois keronez,
« Ains n'i mesfist dedens .I. denier monéé. »

Et cil li respondirent : « Diex en set nos pensez. »
« Sire, ce dist Bertrans, por Dieu, adès ferez,
« Ociez tout à fais quanque vous encontrez. »
A icele parole, es l'Escot Gilemer,
Et Berart l'Ardenois et Turpin l'ordené,
Savari de Tolouse et Estout l'alosé,
Auberi le Borgoing et Jofroi le sené,
Et chascun en son poing le bon branc aceré.
Iluec les véissiez si très bien esprover.
Et l'enfes Guis si est hautement escriez:
« Baron, or du bien faire et du ferir pansez. »
Et li François si firent, si ont paiens hurtez.
Et cil s'an sont foï, si ont les chans lessiez,
Et li enfant les chacent as bons brans acerez;
Jusc'à la mestre porte ne sont asséurez.
Li Sarasin ne sorent en nul sens i garder
Que plus de .XV. mile n'an soit o aus entrez.
Cil qui là sus monterent furent à sauveté,
Et cil qui hors remestrent furent mal ostelé.
Et li enfant les ont le jor tout decoupés,
Et, quant les ont ocis, en mer les ont gitez.
Et l'enfes Guis fait panre et maisons et ostés,
Puis a fait par la vile .I. riche ban crier,
Qu'il facent la vitaille tot ensamble aporter
Et garde[nt] que n'en ostent .I. denier monéé,
Et qui la repondra s'aura le chief copé.
Et li enfant l'ont fait, quant il l'ot commandé.
En mult petit de terme en ont tant assamblé,
Li rois vit la vitaille, s'a tendrement ploré.
Diex de mult riche cuer se prist à porpanser,
Bertrant an apela et Berart : « Çà venés. »
Estout le fil Oedon, Turpin et Gilemer,
Savari de Toulouse, Auberi le menbré,
Et Jofroi l'angevin et Hue le sené,

Et les enfans de France dont il i ot planté;
Mais sor trestous les autres a Bertrant apelé.
« Amis, ce dist li enfes, à moi en entandez:
« Prenez .xm. murs amblans et sejornez,
« Et autretant chameus et de bugles assez,
« Et si soiés .xm. de chevaliers armez.
« Droitement à Luiserne là les me conduirés,
« A Karlon l'emperere les me presenterez,
« De par le roi de France le me saluerés;
« Et si vos pri, biaus sire, que bel à lui parlez.
« Nel tenés pas por vil por ce s'a povertez,
« Mais à vostre pooir le sien cors honorez.
— Sire, ce dist Bertrant, à moi en entandez:
« Por amor Dieu de gloire, qui en crois fu penez,
« Nos verromes les peres qui nos ont engendrés,
« Que onques ne véismes an trestous nos aez;
« Parlerons nous à aus, se vos le commandez?
— Par saint Denis, dist Guis, qui mes chiés est donez,
« Ne par cele corone dont m'avés queroné,
« C'à Paris me méistes el chief outre mon gré,
« Ne par la foi que doi au cors méisme Dé,
« Il n'i a nul de vous de si haut parenté,
« S'il se fait à son pere connoistre n'aviser
« Et il repaire à moi, qu'il n'ait le chief copé;
« Quar g[e] i vodrai estre à grant joie menez,
« Et si voil orendroit que vos le m'afiez. »
Quant li enfant l'entendent, es les vos esfréez;
Lors remaudient l'eure qu'il l'orent queroné.

Au matin par son l'aube, quant il dut esclairier,
Lors fu li enfes Guis mult bien aparillié,
Et va véoir la tour amont sor le gravier.
Entor lui fait venir les jones chevaliers.
« Seignor, ce dist li enfes, or vos apareilliez

« Et prions Damedieu, qui en crois fu dreciez,
« Que il nos laist conquerre ce grant palais plenier,
« Qu'encor puissons véoir Karlemaine au vis fier. »
Et cil li respondirent : « Biau sire, volantier. »
Les chiés contre oriant sont à genous couchiez.
« Hé Diex! ce dist li enfes, qui en crois fu dreciez,
« Si m'aïdes tu, Sire, com tu hons et Diens ies,
« C'ancor puissons Karlon dedens Luiserne aider.
Or oez des vertus com Diex ot Guion chier :
Ainçois c'on fust alé le trait à .I. archer,
Fendi la tour de marbre par mi, an .II. moitiés;
Ains là sus ne remest Sarasin ne paien
Qui là ne fust ocis de piere ou de mortier.
Et l'enfes Guis fait panre et mesons et soliers,
Si en a fait giter et argent et ormier,
Les trés, les pavillons et les cendaus ploiés.
Bertrans, li fils Naimon, ne s'est pas atargiés,
Estous, li fils Odon, Berart de Mondisdier;
Ainçois furent montez .XV^m. chevaliers.
Chascuns fu bien montez sor son corant destrier,
Et si ont fait trousser les murs et les somiers.
Bertrans, Estout, Berart, an furent mesagier;
De Carsaude s'an issent sans plus de delaier.
Cil Sires les conduie qui tot puet justicier;
Car, ainçois que il voient lor seignor droiturier,
Aura chascuns poor de la teste à tranchier.

OR s'an vont li enfant qui oirrent lor chemin :
Cil Sires les conduie qui de l'eve fist vin,
Le jor qu'il sist as noces de saint Arcedeclin!
.I. matin se leva Karles li fils Pepin.
Par ire s'est li rois devant son tref assis,
Et vit amfler ses jambes et ses piés et son vis;
Ses piés a regardez, dont li cuirs est noircis.

Ogier en apela et Naimon le flori,
Et Richart le Normant et Sanson et Tierri,
Et Jofroi le vaillant et Gautier de Berri,
Et Yvon et Yvoire et Haton et Gondri.
« Baron, dist l'empereres, entendez envers mi :
« Si m'aït Diex de gloire, qui onques ne manti,
« Ne puis panre Luiserne, si ai grant piece sis,
« Et n'avons pas vitaille à .II. jors acomplis.
« Por ce m'estovera cest grans siege guerpir;
« Certes, je le ferai coreciés et maris. »
Lors a ploré li rois, ne se pot atenir.
Quant si home le voient, grant pitié lor an prist.
« E[n] non Dieu, ampereres, dist Naimes li floris,
« Ne poés pas vos bons faire ne acomplir;
« Quant li termes vanra que Jhesu i a mis,
« Nos panromes la terre sans nes .I. contredit.
— Naimes, dist l'empereres, Diex vous puist benéir,
« Et nous envoit secours par le sien saint plaisir! »
Mais por noiant s'esmaient; ains que soit avespri
Aura il de vitaille trestot à son plaisir,
Dont porra bien son ost grant piece raemplir.
Et li enfant chevaucent belement par loisir;
Jusqu'à l'ost Karlemaine font les chevaus venir.

Or chevaucent li mes roi Guion le guerrier,
Et mainent la vitaille dont François ont mestier.
Bertrant la font mener devant, le timonier,
Estout le fil Odon, Berart de Mondidier.
.I. jor sist Karlemaines devant son tref plenier,
Et plora tendrement et esgarda Ogier,
Et Tierri à la barbe, et Yvon et Renier;
Mais il n'i choisi mie Rollant ne Olivier,
Ains erent es montaignes garder et espier.
« Baron, dist l'emperere, je sui mult corociés

« Que jo ai tous enflés les jambes et les piés.
« Anuit sonjai .I. songe, je nel vous quier noier,
« Que il m'estoit avis, foi que doi saint Richier,
« Que estions en France, à Paris, el vergier.
« Une si bele gent an issi sans targier,
« Com se ce fuissent angre qui doivent flamboier.
« Trestuit communement me chaoient as piés,
« Et vos, par grant amor, les en releviés;
« Et puis revi la nue vers le ciel repairier.
« Après, si vi sor vos plovoir et gresillier,
« Et à mult grans tropiaus la blanche noif negier.
« Desor vos en ot plus, à celer nel vous quier,
« S'an féissiés grant part as barons chevaliers.
« Naimes, dist l'emperere, se Dieu plaist, ce ert biens. »
Après ce mot regarde les plains de Montiblier,
Voit venir les enfans qui estoient chargié,
Les gonfanons de soie contre vent baloier,
Et choisi la poudriere que mainent li somier.
Lors quida l'empereres que il fust engigniés,
Car il quida que fuissent Sarasins renoiés.
Où que il voit ses homes ses prent à araisnier:
« Baron, dist l'emperere, or de l'apareillier!
« Que ancui nos auront li fort escu mestier.
« Je voi là une eschiele qui Diex doinst encombrier.

CHARLES a les enfans véus et esgardez,
Vit les escus à or et les hiaumes gemés,
Les gonfanons de soie au vent desvolepés,
Et choisi la poudriere des grans destriers ferrés.
Lors quida l'emperere que il fust malmenés,
Si quida que ce fuissent Sarasins et Esclers.
Là où il vit ses homes ses prent à apeler :
« Baron, dist l'emperere, or tost de l'atorner!
« Ceste eschiele premiere nos convient trespasser.

— Sire, ce dist Ogier, mult grant tort en avés;
« Certes, j'ai si les piés et les .II. poins enflés
« Que je ne les porroie en mes estriers bouter,
« N'a .XXX. de mes cous .I. Sarasin tuer.
— Baron, dist l'emperere, quant morir me verrés,
« La honte sera vostre, reprovier i aurés;
« Que jamès en vos vies meillor seignor n'aurés. »
Et dist à l'autre mot : « Hé Diex! vous me haés.
« Ja soloie je panre et chastiaus et cités,
« Ne me pooit tenir chastel ne fermetés,
« Ne grant sale perrine, ne mur, tant fust levés;
« Ne puis mais noient faire, tous an sui asotés.
« Quant vous vient à plaisir, Diex, la mort me donés. »
Lors plora l'emperere, ne se pot contrester.
Quant le voient si home, si lor en a pesé.
« Seignor, ce dist Ogiers, or tost de l'adouber!
« Qui ce fait que il puet on ne le doit blasmer.
« Nos irons au besoing, quels soit dou retorner.
« Ja Damedieu ne place, qui le mont doit sauver,
« Qu'en puisse retorner ne tout li .XII. per,
« Ains soions tuit as armes ocis et decopés. »
Lors ont les esperons sor les nus piés fremés,
Que il n'i avoit chauce ne housiau ne soller,
(Tous porris les avoit li vens et li orés,)
Et [si] vestent haubers, lacent hiaumes gemez,
Et ceignent les espées as senestre costés,
Et montent es chevaux corans et abrievés :
Ne menjuent de fain, d'avoine ne de blés,
For que herbe de chans, d'araines et de prés.
Et pendent à lor cous les fors escus bouclés,
Pristrent les roides lances as gonfanons fermés.
Bien furent .XV^{m}. quant il furent armé;
De .IIII. pârs se sont parti et desevré.
Et li rois les commande au cors méismes Dé

Qu'il les puisse conduire et maint à sauveté.
Et li baron chevauchent as gens cors honorés:
En .I. val, lés .I. tertre, là les ont encontrés;
Ce furent li enfant qu'il orent engendrés.
N'i avoit fors des cous de maintenant doner.
Quant virent les escus croissus et paintures,
Lors set bien li dus Naimes que de France sont nés;
S'il ot en son cuer joie, ne l'estuet demander.
Lors broche le cheval, cele part est alés.
Trestout le premerain que il a encontré,
Ce fu son fil Bertrant, que il ot engendré.
Onques mais ne le vit an trestot son aé.
Et quant Naimes le vit, si l'a plus enamé
Que autant n'ama home en la crestienté.
Il le prist par le hiaume, contremont l'a tiré,
Gentement le salue, ne l'a pas ranposné :
« Cil Damedieu de gloire qui maint en trinité
« Saut et gart ces enfans par la soe bonté !
« Enfant, d'ont estes vos? De quel terre estes nés?
« Estes vos marchéant qui cest avoir menés?
« Se vous le volés vendre à deniers monéés,
« Karles li empereres vos en donra assés.
« A or et à argent sera mult bien pesés;
« Ja ne serés mais povres an trestous vos aés. »
Et Bertrans respondi, qui gentils est et ber :
« Cil sires vos garisse qui en crois fu penés!
« Ne somes marchéant, ne l'avons acheté;
« Ains somes né de France où croissent li vin cler,
« Home somes au roi qui tant fait à loer.
« Et vos, de quel terre estes, qui ma resne tirés?
« Comment avés vos non, qui si m'araisonés?
— Par mon chief, dist Dus Naimes, je dirai verités:
« On m'apele Naimon, et sui des .XII. pers. »
Quant Bertrans vit son pere, s'a le cuer si serré

Que d'une grant loée ne pot sor piés ester,
Por ce qu'il ne l'osa baisier ne acoler,
Que li enfes Guion li ot bien devéé;
A poi qu'il ne chaï de son destrier armé.
Après a respondu, si a haut escrié :
« Dahais ait qui en chaut, ce dist Bertrans li ber.
« Poi vos doit vostre fame et vostre fils amer
« Que onques ne véistes an trestot vostre aé!
— Ha Diex! ce dist dus Naimes, ai ge fils engendré?
— Oïl, ce dist Bertrant, .I. mult biau bacheler.
« N'a encor pas .I. an que il fu adoubés;
« N'est pas graindres de moi, bien est de mon aé.
« Par icel saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Je li oï sor sains et plevir et jurer
« Que, s'il vos puet en champ véoir et encontrer,
« Il vous fera la teste fors du bu desevrer.
« Lessié avés sa mere en longe veveté.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, or puis le sans derver,
« Quant je oi de ma feme et de mon fil parler,
« Que je onques ne vi en trestot mon aé! »

Li dus Oedes de Lengres ot mult cuer de baron;
Il broche le destrier qui li cort de randon,
Prist son fil par la resne, qui mult ert gentils hon,
Envers lui le sacha, si l'a mis à raison.
« Amis, ce dist li dus, comment avés vos non?
— Sire, ce dist li enfes, Estous m'apele on,
« Nés sui de douce France, hons sui le roi Guion,
« Qui envoie à Karlon vitaille et garison;
« Onques nel vit mes sire, si li a fait tel don. »
Et dist Huedes de Lengres : « Je le tien à bricon,
« Quant il corone a prise deseur le roi Karlon;
« Il en pendra encore à grant destruccion. »
Quant Estous l'entendi, si fronci le guernon

Et rooille les ieus, samblant fait de felon.
Où que il voit son pere, si li dit sans reson :
« Par mon chief, dans viellars, je vos tien à bricon,
« Quant vos issi mesdites du riche roi Guion;
« Onques meillor de lui ne chauça d'esperon.
« Par icel saint apostre c'on quiert en pré Noiron,
« Par poi ne vos arrache la barbe et le guernon,
« Ou que ne vos porfent entresci qu'el menton. »
Et dist Oedes de Lengres : « Tu as mult verai non :
« Tu es fel et estous; Estous t'apele l'on. »

Li dus Tierri d'Ardane a brocié le destrier,
Prist son fil par la resne, Berart de Mondisdier,
Envers lui le sacha, si li prist à huchier :
« Amis, comment as non? Garde nel me noier.
— Sire, j'ai non Berart, l'enfes li respondié;
« Hons sui au roi Guion, qui tant fait à proisier,
« Qui envoie à Karlon ces murs et ces somiers,
« Et tuit sont de vitaille et trossé et chargié.
« Et vos, de quel terre estes, qui ma resne sachiés?
— J'ai non Tierri d'Ardane et sui .I. chevaliers. »
Quant Berart vit son pere, mult an fu coreciés,
Por ce qu'il ne l'osa acoler ne baisier,
Que li rois de Borgoigne li ot fet fiancier.
Et dist à l'autre mot : « Dahés ait qui en chiet!
« Fil à putain, gloton, lechiere, pautonier,
« Si vos demaine Karles comme ronci trotier,
« Qui portés par Espaigne vos fers comme somier;
« Je vos pri par amors que ma resne laschiés. »
Quant Tierris l'entandi, n'i ot que coroucier.

« Enfans, ce dist dus Naimes, entendés envers mi :
« Comment a non vos rois? Gardés n'i ait menti.
« Certes, on le devroit vergonder et honir,

« Quant il veut Karlemaine son roiaume tolir,
« Si le velt de sa terre fors metre et departir.
— Que vos a il mesfait? Bertrans li respondi,
« Que ains an tote France n'ot ne chastel ne cit,
« Ne n'i reçut de rante vaillant .I. angevin,
« Et si riche present si vous envoie ici!
— Si m'aït Diex, [dist] Naimes, por nul mal ne le di.
« Où fu pris cis avoirs? Gardés n'i ait manti.
— Il fu pris à Carsaude, Bertrans li respondi.
— Quant i venistes vos, dist Naimes li floris?
— Cis jors est li cinquimes, por voir le vos afi.
« Certes nos l'asaillimes à .I. mardi matin,
« Et si fu le jor prise, ains l'eure de midi.
« Là fu pris cis avoirs, par foi le vous afi. »
— Si m'aït Diex, dist Naimes, onques mais tel n'oï:
« Karles i sist .III. ans, li rois de Saint Denis;
« Si fist bien en .I. jor perieres .XX. jalir,
« Mais dedens n'i mesfirent vaillant .I. angevin.
— Que Damediex le het, Bertrans li respondi;
« Car li rois tout en France as dames lor maris.

— ENFANS, ce dist Tierris, entandez ma raison:
« Je vos pri, por celui qui Longis fist pardon,
« Que ne dites le roi nule riens se bien non;
« Tost vos feroit tolir les chiés sous les mentons.
— Dahais ait, dist Berars, qui le doute .I. boton! »
Tant chevaucent ensamble que au tref le roi sont.
Et troverent le roi devant son pavillon,
Sa main à sa maissele, comme voir dolans hon.
Premerains descendi Bertrans, li fils Naimon,
Et avoques descendent li chevalier Guion.
Bertrans parla premiers, qui fu fils de baron,
Et salua le roi par mult fiere raison:
« Cil Damediex de gloire, qui Longis fist pardon,

« Et suscita de mort le cors saint Lasaron,
« Si herberja saint Pere el chief de pré Noiron,
« Marie Madelaine féis[t] lo vrai pardon,
« Si comme ce est voirs et nous bien le créon,
« Rois, si vous doint il panre des paiens vengison,
« Et de ceus qui ne croient la sainte Asension,
« Et saut et benéie l'emperéor Charlon!
« De par le roi de France .I. present vos faison
« De .x^{m}. mulès trossés de garison,
« Et trestous ces chameus et bugles qui i sont.
« Se le savez garder et mener à raison,
« .VII. ans an porrois vivre et vostre compaignon. »
Karles ot la parole, si besse le menton
Et roeille les eus, samblant fait de felon.
Tost et isnelement est saillis contremont;
Où que il voit Bertrant, si l'a mis à raison:
« Diva, a il en France autre roi se moi non? »
Et respondi Bertrans: « Nous ne vous connoisson,
« [bSi tenum de nuli for sul de rei Guion,
« N'unkes en nostre tans n'i ot rei si lui non.
« Et si vos estes Karles ki fu à Morilon,]
« C'or pléust ore à Dieu qui Longis fist pardon
« Que fuissiés en France, à Paris, sa maison,
« Et si fuissent les dames de par tout le roion,
« Et si tenist chascune en sa main .I. baston;
« Ja vous batroient tant le dos et le crepon
« Que n'i vodriés estre por l'onor d'Avalon;
« De lor maris avés faite desevroison.
—Par saint Denis! dist Karles, vous dites voir, baron;
« Dont jo ai sor le cors pechié et mesproison.

« AMIS, ce dist li rois, à moi en entandez:
« Où fu pris cil avoirs que vos me presentés?
— Il fu pris à Carsaude, dist Bertrans li senés.

— Quant i venistes vous? dist Karles li menbrez.
— Sire, hui a .xv. jours acomplis et passez.
« Certes, nous l'asaillimes quant solaus fu levez;
« Par Dieu! ele fu prise ains soleil esconsé.
« Là fu pris cis avoirs que vous ici véés;
« Je nel di pas por ce que n'en aions assez
« Que nos avons de France avec nous amenés.
— Si m'aït Diex, dist Karles, onques mais n'oï tel.
« Comment a non vo sire? Gardés ne me celés.
— Sire, Guis l'apele on ou païs où fu nez.
« El roiaume de France n'a plus biau bacheler,
« Ne meillor chevalier por ses armes porter;
« Il est boins chevaliers et plains de loiauté.
— Por Dieu, dist l'emperere, de quel terre est il nez?
— Sire, ce dist Bertrans, de France le regné.
— Amis, dist l'emperere, et de quele conté?
— Je ne le vos diroie por canque vous avés. »
— Par Saint Denis, dist Karles, qui mes chiés est donés,
« S'as mains le puis tenir, tous ert ses cors finés;
« Je le pandrai as fourches, ja n'an ert trestornés,
« Et si sera vilment à chevaus traïnés
« De Rains jusc'à Orliens, voiant tot le barné. »
Quant Bertrans l'a oï, à poi qu'il n'est desvés;
S'il ne fust rois de France, mar le séust panser.
Neporquant si respont auques de sa fierté:
« Que vous a il mesfait, dist Bertrans li senez,
« Que ains an tote France n'ot chastel ne cité,
« N'an i reçut de rante .I. denier monaé?
« Trestot le premier jor que il fu coronez,
« Que quidames en France dormir et reposer,
« Nos fist il après vos chevauchier et errer,
« Et si riche present vos a fait aporter.
« Bien est aparissant que mestier en avés:
« Je voi trestous vos homes et velus et anflés

« A paines puet chascuns sor ses .II. piés ester;
« Ne vos ne poés mie sor .I. cheval monter,
« Ains avés .I. baston à coi vous apoés.
« Je quis que cis bienfais nos ert à mal tornés.
« Quant vos le menaciés, n'estes mie senés;
« Mais, se sages fuissiés, vous l'an séussiés gré. »
Quant l'entent l'emperere, si a le chief cliné;
Et quant il se redrece, si s'est haut escriés:
« Par saint Denis de France, vos dites verités;
« D'ore en avant sera mon dru et mon privé.
« Benéoite soit l'eure que il fu angendré! »
Atant es vos Rollant et Olivier son per,
Qui vienent des montaignes dont il sont devalé.
Quant voient les somiers, grant joie en ont mené.
Les enfans esgarderent, que bien sont atorné.
« Biaus niés, dist l'emperere, Rollans, avant venez,
« Si orrois teus noveles dont vous joians serés:
« Il ont fait roi en France d'un mult biau bachelier;
« Mais il n'a si riche home an la crestienté,
« Ne meillor chevalier, si com on m'a conté.
« Il est bons justicier; ja mar le mescrerés. »
Quant Rollans l'entendi, si a .I. ris gité:
« Sire, ce dist li cuens, il ont mult bien ovré.
« S'il est si gentils hon com je vous oi conter,
« Vos li laisserés France à tous jors à garder,
« Et vos panrois Luiserne; bien vous en guerirés. »
Quant l'entandi Karlon, si a le chief crollé,
Qu'il set bien que ses niez Rollans l'a ranposné:
« Ha! glous, dist l'emperere, com tu es forsené!
« Ains ne me fu par toi .I. bons consaus donés. »
Par poi que nel feri de son gant sor le nez.
« Sire, dist Olivier, mult grant tort en avés:
« Il a .XXVII. ans acomplis et passés
« Que je ne jui en sale ne en palais pavé,

« Mès par chans et par terre et par vaus et par prés,
« Et tant avons sosfert de pluies et d'orés,
« De grans fains et de sois et de chaitivetés
« Que nel porroit escrire nus clers tant soit letrés;
« Et or, sans achoison, si fort nos ranposnés!
« Ne mès, par cel Seignor qui an crois fu penés,
« Ja ne verrois .VII. jors acomplis et passés
« Que je m'an quit en France ariere retorner.
« Ne vi pieça ma mere, qui tant fait à loer,
« Ne Aude, ma sereur, qui le viaire a cler.
— Par mon chief, dist Rollans, je ferai autretel.
« Laissomes ce viellart qui tous est assotez;
« A .c^m. dyables soit ses cors commandés! »
Atant es Ganelon et son compain Hardré;
Cil Sires les confonde qui an crois fu penés!
Olivier de Viane a par non apelé:
« Damoisiaus debonaires, à moi en entandés:
« Bien sommes .xv^m. del meillor parenté,
« Qui tuit avons sor sains et plevi et juré
« Que nos an douce France an devons retorner.
« Pris avons les chastiaus, les bours et les cités;
« Canque nous avons fait sera tout oblié.
« Or vienent cil garçon qui de France sont né,
« Qui sont de nos avoirs manans et asasés,
« Et amainent leur roi que il ont queroné.
« Par force nos toldroit totes nos herités;
« Mais, par ce saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
« Se volés otroier la moie volanté,
« Ja seront cist mesage ocis et decoupé. »
Quant Karles l'entandi, si a le chief cliné;
Et quant il se redrece, s'apela son barné.

L'EMPERERE de France en apela Ogier,
Et Naimon à la barbe et Tierri et Renier,

Richart de Normandie et Sanson le guerrier,
Et Yvon et Yvoire, Haton et Berangier;
Et s'an a regardé Rollant et Olivier.
Et s'i est Ganelon et dant Hardré ses niés,
Tiebaut et Alori, le cuivert renoié.
« Baron, dist l'emperere, et car me consoilliez:
« Il ont fait roi en France de Guion le guerrier,
« C'à moi n'à mon poöir n'an pristrent ains congié.»
Quant Naimes l'entandi, sel prist à araisnier;
Par mautalent regarde le bon danois Ogier.
« Baron, dist l'emperere, trop vos voi aquoisier.
— Sire, dist Ganelons, je pallerai premier:
« Mult est de sens mauduit, ne vous set consoiller,
« Et de vostre demande ne vos set apaier.
« Il ont fait roi en France d'un cuivert pautonier,
« Qu'à vous n'à vo pooir n'an pristrent ains congié;
« Certes, c'est une chose dont vos doit anoier.
« Or, faites la vitaille maintenant deschargier,
« Si la faites livrer as barons chevaliers,
« As princes et as dus et as contes prisiés.
« Gardés povres n'an ait vaillant .IIII. deniers,
« Que tost seroit gastée, se vous lor otroiez;
« Puis, faites les enfans trestous nus despoiller,
« C'ancor nos pueent bien lor dras avoir mestier.
« Puis, lor faites lier et les mains et les piés
« Et faites à chascun une corde lacier
« Par desous le menton, fort estraindre et lier,
« Si les faites noer as keues des somiers,
« Et si faites nostre ost meintenant deslogier,
« Et alés sor Guion, ce cuivert pautonier,
« Et si faites ses homes ocire et detranchier,
« Et lui méismes faites as forches ancroier:
« Jamès ne vous porroïs plus belement vangier. »
Quant Karles l'entendi, n'i ot que coroucier.

Dus Naimes de Baiviere an est saillis an piés:
Son mantel lest chaoir, qu'est à or entailliés,
Sa barbe li baloie jusc'au neu du braier,
Par desour les oreilles ot les guernons treciés,
Derier el haterel gentement atachiés;
Mult resamble bien prince qui terre aït à baillier.
A sa vois qu'il ot clere commença à huchier:
« De Damedieu le pere, qui le mont doit jugier,
« Soit honie la char à itel conseillier,
« Et maudis soit li rois qui vos a à baillier,
« S'il selonc vo servisse ne vos rent le loier. »
Quant Ganelon l'entent, le sens quida changier;
Nel vausist avoir dit por plain .I. val d'ormier.

« SIRE, dist li dus Naime, entandés ma raison:
« Ne créez la parole ne conseil Ganelon;
« Vos an repantiriés, par le cors saint Simon.
« Ne volés pas ocire les mesages Guion,
« Que li enfant sont né de nostre region.
« Encor vos dirai plus, empereres frans hon:
« Espoir mes fils i est ou l'Ogier le baron,
« Ou Tieri ou Renier, ou le riche Sanson,
« Ou Richart le Normant, ou le bon duc Odon.
« Mais faites deschargier la vitaille à bandon,
« Si en faites livrer à vostre ost par raison,
« Si que povres ne riches n'an ait fors que par don.
« Puis, prenés les enfans qui sont de grant renon,
« Ses faites envoier en vostre region,
« Jusc'à demain à l'aube que il s'esveilleront.
« Lors, si mandez au roi grans mercis de son don,
« Et vos viegne secorre por Dieu et por son non;
« Et si laissiés ester le consoil del felon. »
Quant Ganes l'entendi, s'an ot grant marison.
Il en a apelé Hardré, son compaignon,

Tibaut et Alori et ceus de Morillon,
Et le riche linage qui ait maléicon :
Bien furent .XV^{m}. li encrimé felon.
Il jurent Damedieu, qui soffri passion,
Que il feront encore dolant le duc Naimon,
Rollant et Olivier, l'emperéor Charlon.
N'en mantirent de mot; li cors Dieu mal lor dont!
Que puis les vandi Ganes au roi Marsilion,
Et traï par envie les .XII. compaignons;
En Reinschevaus morurent à grant confussion.
Huimès porrois oïr une bone chançon;
Jamès par jugléor tele n'orra nus hom.

GANELON s'an repaire. Durement fu irés,
Et jure Damedieu, qui an crois fu penés,
Qu'il les fera encore coreceus et irés.
Et Karles s'an repaire as loges et as trés,
Puis a fait destrousser les mulès afeutrés,
La vitaille par l'ost partir et deviser.
Onques povres ne riches n'an fu de part ostés,
Chascuns selonc sa puissance et selonc sa bontés;
Contremont la grant ost en avoit à plantez.
De boivre et de mangier fu chascun asasez;
Tuit benéissent l'eure que Guis fu coronez.
« Naimes, dist l'emperere, biaus sire, çà venez :
« Véés vos cel enfant qui Bertrans est clamez?
« Damediex me confonde, qui en crois fu penés,
« Se il n'est vostre fils, de vo fame angendrez;
« Je nel vi onques mais, mais bien l'ai avisé.
— Ne sai, ce dist dus Naimes, mès felon l'ai trové.

— SIRE Tierri d'Ardane, dist Karles au vis fier,
« Véés là cel vallet qui tant fait à proisier?
« On l'apele Berart, si est de Mondisdier;

« Damediex me confonde, qui tot puet justicier,
« Se il n'est vostre fils et de vostre moiller.
— Ne sai, ce dist Tierris, foi que doi saint Richier;
« Il me clama jehui felon et pautonier.
« Mais faites les huimès avoc vos herbergier. »
Et respont l'empereres : « Bien fait à otroier.

« ENFANT, dist l'empereres, à moi en entandez :
« Il vous covient huimez avec nous osteler. »
Et cil ont respondu : « A vostre volenté. »
Le duc Hue de Lengres a li rois apelé :
« Dites as Alemans que il vuident leur très,
« Si faites ces enfans richement osteler,
« Jusc'à demain à l'aube, que il soit ajorné. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Tost et isnelement est ou cheval montez;
As Alemans a dit que il vuident lor trez.
L'empereres de France i fait Bertrant mener,
Ses autres compaignons i fait o lui aler;
Et cil se sont assis belement par les trez.
Bertrans, li fils Naimon, le prist à apeler.
« Seignor, ce dist li enfes, à moi en entandez :
« Je vos proi, por celui qui en crois fu penez,
« Que vos tot coiement huimès vos contenez.
« Mangiez à mult grant joie et à reson bevez;
« Et ne vos chaille mie du roi Guion paller,
« Ne qui est li suens peres et li siens parentés;
« Que Karles l'emper[e]re est tant gentils et ber
« Que bien tost nos feroit espier et garder,
« Savoir s'il nos orroit du roi Guion paller,
« Ne qui est li siens peres et li siens parantez.
« Et je ne le vodroie por .I. mui d'or comblé,
« Que jamais à Guion n'oseriens retorner. »
Et li enfant respondent : « Si com vos commandés,

« Et nos nos contendrons comme vos miels vodrez. »

L'EMPERERE de France fist forment à proisier;
Odon en apela et Naimon et Ogier,
Et Tierri l'Ardenois, et Richart et Renier,
Et les barons de France, qui mult font à proisier:
« Seignor, dist l'emperere, montez sans detrier,
« S'irons à ces enfans parler et acointier. »
Et cil ont respondu : « Bien fait à otroier. »
Lors monta meintenant Rollans et Olivier,
Et tuit li autre après, sans plus de l'atargier;
Jusc'às trés as enfant ne volrent detrier.
Premerains les choisi Berart de Mondisdier;
Où que il voit Bertrant, sel prist à araisnier :
« Damoisiaus debonaire, vés ci Karle au vis fier,
« Et si est vostre peres trestout ou premier chief.
— Ausi i est li vostres, Bertrans li respondié.
« Seignor, ce dist Bertrans, vostre reson bessiez,
« Que ne vos oie Karles, l'empereres proisiez. »
Estes vos l'emperere qui descendi à pié.
Encontre lui se dresce Bertrans li mesagiers,
Auberis li Borgoins et Hues l'envoisiez,
Estous, li fils Odon, Berart de Mondisdier.
L'emperere de France les en a araisniez :
« Enfant, ce dist li rois, de Dieu soiez seigniez
« Et de la sainte crois où il fut traveilliez;
« Je suis à vos venus parler par amistiez. »
Et li enfant respondent : « Diex an soit graciez. »
Karles li empereres joste Berart s'asiet,
Et Turpins l'archevesques est assis dalés lié.
Karles en apela Bertrant le mesagier.
« Amis, dist l'ampereres, faites pais, si m'oiez :
« Quels hom est vostre sires? Gardés nel me noiez.
— Par mon chief, fait il, sire, mult est bien enseigniez.

— Si m'aït Diex, dist Karles, il fait mult à proisier;
« Mès fors que d'une chose me puis mult merviller,
« Quant il corone a mise, sans mon loz, sor son chief.
— Que vos a il mesfait? dist Torpin au vis fier.
« Ains n'ot an tote France ne chastel ne plessié,
« Ne n'i reçut de rante vaillant .I. sol denier. »
Et Berart respondi : « Il dit voir par mon chief.
— Et les dames que font? dist Karles li proisiés.
— Sire, ce dist Berars, à celer nel vous quier,
« En chars et en charetes les fesons charier;
« Si i vient vostre suer, à celer nel vous quier,
« Et si i vient bele Aude, la soreur Olivier. »
Quant Rollans l'entandi, s'an est plus mervilliés.
Où que il voit Bertrant, sel prist à araisnier,
Tost et isnelement le corut enbracier :
« Damoisiaus debonaires, par la vertu du ciel,
« S'or éusse avoc moi palefroi ne destrier,
« Ou bon faucon mué ou ramage esprevier,
« Certes gel vos donasse de gré et volentier.
— Sire, ce dist Bertrans, à celer nel vos quier,
« Quant vos serés en France venus et repairiés,
« Et aurés recéu vos rantes et vos fiés,
« S'adont faites por moi, bien vos doi mercier.
— Si m'aït Diex, dist Karles, bien estes enseigniez. »
A icele parole en est levez an piés.
« Enfant, fait [l'empereres], je vos demant congié,
« A ce Dieu vos commant, qui en crois fu dreciés. »
Au departir qu'il firent plorerent de pitié,
Et si plorent andui Rollant et Olivier.
L'emperere de France an retorna arier,
Devant lui regarda, si choisi .I. paumier,
Qui ot espié et paume et chapel en son chief.
L'emperere de France le prist à araisnier :
« Car me prestés vos dras, qui ne sont pas antier,

« Et si vestez les miens, qui sont riche et mult chier.
— Volentiers, à non Dieu », ce li dist li paumiers.
Entre lui et le roi sont andui despoillié.
Karles vesti la guige, mist le chapel el chief,
Les housiaus a liez desi au col du pié,
L'escherpe cordowane a à son col lacié;
Il a pris le bordon grant et gros et antier.
Karles se regarda, si vit blanchir ses piés;
En sa main tint li rois .I. quenivet d'acier,
En plus de .XXX. leus en fait le sanc glacier,
Après les a boutés en .I. tas de fumier;
Mult par furent hideus quant les en a sachiez.
Il en a apelé le bon Danois Ogier.
« Amis, ce dist li rois, mult me puis merviller :
« Il ont fait roi en France de Guion le guerrier,
« A moi n'à mon pooir ne pristrent onc congié;
« Certes, c'est une chose dont me puet anuier.
« Par icel saint apostre que quierent penancier,
« Ne voil que l'an me tiegne à coart n'à lanier,
« Que je encor ne puisse monter sor mon destrier
« Et porter mon escu, ferir dou branc d'acier.
« Je m'an irai léans la cité espier,
« Savoir où li mur sont plus legier à percier.
« Ja Damedieu ne place qu'en puisse repairier
« S'aie éu paor de la teste tranchier;
« Quï la novele an voist à Guion le guerrier,
« Qu'il me crieme et redoute de la teste tranchier.
—Sire, ce dist Ogiers, bien fait à otroier.
« Jhesu de sainte gloire vos en doinst repairier.

— OGIER, dist l'amperere, à moi en entandez :
« Je m'an irai léans espier la cité;
« Quant vos sarois por voir que g'i serai antré,
« Ogier, prenés mes armes et mon escu portez,

« Tost et isnelement sor mon cheval montez,
« Que bien le reconnoissent Sarasin et Escler.
« Assailliez à la porte et Naimes li barbez,
« S'aiez en vo compaigne .IIIm. ferarmez. »
Et cil li respondirent : « Si com vous commandez. »
A icele parole, s'an est Karles tornez,
De ci que à Luiserne ne s'est asséurés,
A la porte bauvere qui siet desus la mer;
Venus est au guichet où il devoit passer.
Or escoutez dou roi com s'est desfigurez :
Le col vers les espaulles commença à trembler,
Et ot la bouche torte contremont vers le nez.
Venus est au guichet, ainc ne li fu véez.
Or escoutés dou roi com s'est desfigurez :
Il traîne sa hanche comme s'il fust quassez;
Contremont vers la tor commença à errer.
.I. vens ataint le roi qui l'a desfiguré,
Qui li a le chapel de la teste gité;
Lors li parut la face et la bouche et le nez.

Es .IIIc. chevaliers fervestus et armez,
Qui gardoient la porte de la riche cité.
Boydans de la porte a premerains parlé :
Ce fu .I. latiniers qui en France ot esté;
Bien connut Karlemaine, le fort roi coroné.
« Seignor, dist [Boydans], entandez mon pensé :
« Véistes onques mais Karlon au poil mellé?
« Vés le là où il vient espier la cité.
« Il va à Aquilant nostre seignor parler;
« Ja le suirons après sans plus de demorer,
« Si li todrons la teste, sans plus de l'arester :
« Einsi nos porrons bien dou siege delivrer. »
Quant Karlemaines ot cele gent si parler,
Ne fu pas de merveille s'il an fu esfraez;

Damedieu le voir pere an prist à apeler :
« Glorieus sire pere, par la vostre bonté,
« Ensi comme Longis vous feri ou costé,
« Ensi comme c'est voirs, si me puissiez sauver,
« Qu'encor puisse véoir Guion le bacheler,
« Et le secors de France que tant puis desirer. »
Contremont vers le ciel an prist à regarder,
Vit entr'ovrir le ciel jusc'à la maïsté,
Et une crois saintisme qui gete grant clarté;
De toutes pars le tienent .IIII. angres anpené.
Paor ot l'emperere, si s'est jus acliné.
Saint Gabriel li angres s'est à lui devalé;
Il li dit en l'oreille coiement, à celé :
« Empereres de France, envers moi entendez:
« N'aies mie paor, tu es à sauveté,
« Que cil te conduira qui t'a ci amené. »
L'empereres l'entent, si est resvigoré;
Vers le ciel anclina, errant s'an est tornez.
Jusc'au maistre palais ne s'est asséurez,
Et trova Aquilant desous .I. pin ramé,
Entor lui .XXX. rois richement coroné;
Por doute de Karlon l'ont léans anserré.
Atant es le viellart o le guernon mellé.
Sour le bordon de fraisne s'est li rois acostez,
Et salue Aquilant com ja oïr porrés,
En langage grejois, que tous les latins set :
« Mahomet vos saut, sire, vos et vostre barné! »
Aquilant le regarde, si li a demandé
D'ont il vient et où va, de quel terre il est né.
« Sire, dist l'emperere, je dirai verité:
« Je sui nez de Palerne, l'amirable cité,
« Et si revien de Meque où je ai converssé.
« Je i portai m' offrande le premier jor d'esté;
« Mès Karlemaine a si les chemins ancombrez

« Paumier ne mesagier n'i ose trespasser
« Qu'il ne perde la teste ains qu'il soit outre alez;
« Et c'est mult grant merveille quant j'en sui eschapé.
« L'autrier fui à vo pere, le fort roi Macabré;
« Il vos mande par moi salus et amistés,
« Et vos prie et commande, ja mar li celerez,
« Gardés bien ceste vile et vostre honor prenez.
« Ainçois que la quinzaine et li mois soit passez,
« Vos envoiera il .c^m. Turs armez,
« Dont serois vers le duc garantis et tansez;
« Par force ert li rois de son siege getez.
« Mahomet vos destruie où vos créance avez,
« Se vos le poez prendre, se vos ne le pandez.
— Paumiers, dist Aquilans, teus noveles portez
« Dont vos serois anqui manans et asasez. »
Li Sarasin qui virent le roi de France antrer
Le sivirent après sans plus de demorer.
Ains que Boïdans l'ait de riens araisoné,
Le saisi par la barbe dont li peus est mellez,
Envers lui le sacha, roidement l'a tiré;
Puis li a dit : « Dans viels, anvers moi entendez,
« Que je vos ai mult bien quenu et avisé;
« De tout autre martin vos convenra parler. »
Quant l'entent l'emperere, si refu esfraés.
De mult très riche engin se prist à porpanser,
S'il li laisse plus mot de la bouche parler,
Il li en puet mult bien à grant meschiés torner.
Il haucha le poing destre qu'il ot gros et quarré,
Parmi le chaaignon li a tel coup doné
Qu'il li froisse et esmie le maistre os moelé,
Les .II. eus de la teste li a fait jus voler;
Très devant Aquilant l'a jus mort craventé.
Et Aquilant s'escrie : « Ce paumier me prenés;
» Orandroit ert pandus sans point de demorer.

— Par Mahomet, mon Dieu, fait li rois Salatrés,
« Plus vos a il mesfait que li paumiers assés.
« Vos dites grant merveille et si antreprenez,
« Qu'il le prist par la barbe, sans point d'aresoner.
« S'il li éust mesfait, bien li fust amandé;
« Vos l'en féissiés droit volantiers et de gré.
« La venjance en a prise, et sans lui desfier;
« S'il l'en est meschéu, n'en fait mie à blasmer.
« Se li paumiers a droit, si l'en laissiez aler. »
Aquilant li respont : « Vos dites verité,
« Il n'aura mès hui garde de mort ne d'afoler. »
Atant es .I. garçon corant et abrievé.
Où qu'il voit Aquilant, si li a escrié :
« Aquilant, gentils rois, trop poez demorer :
« Ja perdrois ceste vile, se vous ne vous gardez.
« Karles assaut as portes, li fors rois coronez;
« Il a le pont brisié et empli le fossé. »
Quant Aquilant l'entent, si s'est haut escrié :
« Or as armes, baron! gardez n'i demorez. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé.
Il méismes ses cors est maintenant montez;
Où qu'il voit le paumier si est haut escriez :
« Paumier, dist Aquilant, frere, ci m'atandez;
« Je revendrai à vous quant l'assaus ert remés;
« Tant vos donrai dou mien que bon gré m'en saurez.
— Sire, dist l'emperere, si com vos commandez. »
Puis dist entre ses dens : « Atandus n'i serez. »
Aquilant de Luiserne est à l'assaut alez.
Karles li ampereres est an estant levés,
Parmi les orbes rues commença à aler
Et regarda la vile et de lonc et de lé,
Et voit les murs si fors et si bien séélé
Qu'il ne doutent assaut d'ome de mere né.
Lors s'en vait à la porte, qui fu d'antiquité.

Li Sarasin des murs commencent à crier :
« Paumiers, se tu t'an vas, il t'auront ja tué. »
Et Karles ne dit mot, ains a tout escouté.
Venus est au guichet, ains ne li fu vaez,
Et, quant il an fu hors, s'est an fuies tornez;
Ne s'i tenist à lui .I. destrier sejornés.
Venus est à l'assaut, si l'a fait arester.

CHARLES a fait l'assaut remanoir et laissier,
Que bien sent que sa force ne li vaut .I. denier.
Dedens son tref demaine en apela Ogier,
Et Sanson de Borgoigne et Naimon le Baivier :
« Baron, laissiez l'assaut, que ne vous a mestier;
« Autre chose i covient c'assaillir ne lancier. »
Icele nuit se couchent deci à l'esclairier.
Lors se leva li rois, il et si chevalier.
Devant lui fait venir Bertrant le timonier,
Bele et cortoisement le prent à araisnier :
« Amis, ce dist li rois, volez vos repairier?
— Sire, ce dist Bertrans, nos n'avons que tardier.
— Saluez moi, dist Karles, vostre roi le guerrier,
« Si li dites por Dieu que il me viegne aidier,
« Si m'aït Diex de gloire, que g'en ai grant mestier;
« Et s'il n'a preu de terre, je li croistrai son fié.
— Sire, ce dist Bertrans, com vos plera si ert. »
Li enfant s'en repairent le jor, après mangier,
Et Karles les convoie, il et si chevalier.
Au departir les a l'empereres baisiez,
Et d'ambes .II. les eus a ploré de son chief.
« Si m'aït Diex, dist Naimes, bien poons anragier,
« Que nos véons ici les fils de nos moilliers,
« Si ne nos daignent mie acoler ne baisier. »
Et Karles s'en torna, il et si chevalier;
Et li enfant chevauchent baut, oiant et lié.

Desi à l'ost Guion ne voldrent atargier.
Et l'enfes Guis se lieve quant il dut esclairier.
Devant lui regarda s'a véu le paumier,
Qui li ot dit noveles de Karlon au vis fier.
« Paumiers, dist l'enfes Guis, à merveilles t'ai chier.
« Quel vile est Montorgueil? car le me di, paumier;
« Di moi vraies noveles, garde nel me noier. »
Et li paumiers respont : « Jel dirai volentiers.

— PAUMIERS, dist l'enfes Guis, or me di verité,
« Par la foi que tu dois sainte crestienté,
« Se vous savez chastel, recet ne fermeté
« Où li rois Karles fust, où ne péust antrer.
— Sire, dist li paumiers, de noient en parlez.
« Encor en sai tieus .III. qui mult font à douter.
« L'une est Montorgueil, qui siet desur la mer;
« Si la tient Huidelon, qui mult est desfaez;
« Et cil a .II. biaus fils de sa fame angendrez :
« Je quit en toute Espaigne n'a plus biaus bacheliers;
« Et Huidelon est mult fel et desmesurez.
« La cité est si noble com ja oïr porrez :
« .III. eves i acourent devant par les chanez,
« L'une a non Rupane, l'autre Marne des guez,
« Si i cort anviron qui cort à Balesguez;
« Escarflaires i cort, dont li floz est levez,
« Et, d'autre part la vile, si cort li flos de mer
« Dedens les clos des vignes, les vignes et les blez.
« Les eves sont si fieres con ja oïr porrez :
« De pierres d'aymant i est grans la plentés;
« Onques Diex ne fist home, s'il i estoit antrez,
« Por coi éust hauberc ne ceint le branc letré,
« Que jamès an issist an trestot son aé.
— Paumiers, dist l'enfes [Guis], m'i sauras tu mener? »

CE dist li enfes Guis : « Parole à moi, paumier :
« Sauras me tu mener à Montorgueil le fier?
— Oïl, par ma foi, sire, oïl mult volentiers;
« Mais ce seroit folie se vous i aliez,
« Que ja jor de cest siecle dedens n'anterriez.
« Karles i sist .III. ans, li fors rois droituriers,
« C'ains ne mesfist dedens vaillant .IIII. deniers.
« N'en i fist mangonel ne periere drecier
« Huidelons, n'en monta an cheval n'an destrier;
« Onques il ne si fil n'en vout armes baillier,
« N'onques ne s'an deigna lever de son mangier.
« Quant ce vit Karlemaines ne la porroit baillier,
« S'ala à Montesclair, dolens et coreciés;
« .VIII. mois i sist li rois qui France a à baillier,
« Au nueve s'an parti, dolans et coreciez;
« S'ala à Augorie, que rois Escorfaus tient,
« Onques n'i laissa prince ne per ne chevalier,
« Ains ala à Luiserne, où il encore siet;
« .VII. ans i a ja sis, mult li doit anoier.
— Or, me manras, dist Guis, à Montorgueil le fier.
« Tant te donrai avoir com en vodras baillier;
« Que, par cele corone que me mistrent el chief,
« Ja n'irai à Karlon, le fort roi droiturier,
« S'aurai pris Montorgueil, qui tant fist à proisier. »

L'ENFES Guis de Borgoigne se prist à regarder:
Contremont vers .I. tertre a son chief retorné,
S'a véu les enfans qui vienent tot armé.
Quant Guis les a véus, si est ancontre alez,
.I. et .I. les besa, s'a Bertrant regardé :
« Damoisiaus debonaires, comment avés erré?
« Véistes vos Karlon, le fort roi queroné?
— Oïl, par ma foi, sire : salus et amistez
« Et vos mande li rois que vos le secorez,

« Por amor Dieu, biaus sire, que vos ne l'obliez,
« Et Sanses de Borgoigne dont fustes engendrez;
« Et se n'avés preu terre, il vos donra assez.
— Si m'aït Diex, dist Guis, ainçois parlerons d'el;
« A Montorgueil irons se Diex l'a destiné. »
Et les dames des chars commencent à crier,
Ains n'oserent au roi son commant devéer.

L'ENFES Guis de Borgoigne en apela Bertran,
Berart de Mondisdier et Estout le vaillant,
Savari de Tolouse, Auberi le sachant,
Et Torpin l'archevesque et les autres enfans.
« Baron, ce dist li rois, entendez mon samblant :
« Faites les trez destandre, gel voil et sel commant,
« Et si faites les chars ateler maintenant;
« S'irons à Montorgueil, se Diex vient à talant,
« Et panrons Huidelon, le cuivert mescréant.
« S'il ne veut Jhesu croire, le pere roi amant,
« Et bautisier sa fame et andeus ses enfans,
« Je li ferai trencher la teste maintenant. »
Et li enfant respondent : « Sire, vostre talant;
« Car nos n'osons desdire le vostre fier commant. »
Lors sonerent .I. graille, et l'ost vait detriant.
Les chars font ateler, si s'aroutent atant,
Et les dames dedens orent les cuers dolans,
Por ce qu'eles n'aloient à Luiserne [la] grant.
Et l'ost s'est arotée et deriere et devant.
Là oïssiés soner plus de .M. olifans,
Grelles et chalemiaus et buisines bruians,
Plorer et lermoier maint damoisel vaillant;
Mais n'osent à Guion desdire son commant.

OR chevauce li rois, li et sa compaignie,
Tot droit à Montorgueil, où li paumiers les guie.

L'enfes Guis de Borgoigne pansa mult grant folie :
Huidelon quide panre à la barbe florie
Et ses fils ambe .II. et sa grant baronie;
Mais il tienent lor terre du riche roi Marsile :
Onques à Karlemaine n'en voldrent rendre mie.
Et les dames des chars, chascune brait et crie,
Por ce qu'ele n'aloient à Luiserne la riche,
Por lor seignors véoir, que merveilles desirent.
Et li rois Guis tantost fait mander dame Gile :
Cele ert suer Karlemaine, le roi de Saint Denise,
Et fame Ganelon, qui li cors Dieu maudie,
Et ert mere Rollant à la chiere hardie.
L'enfes va contre lui, ne se veut targer mie.
Quant le voit la duchoise, durement li escrie :
« Sire Guis de Borgoigne, por Dieu le fil Marie,
« Irons nos à Luiserne, cele cité garnie ?
— Dame, ce dist li enfes, nos n'irons encor mie;
« A Montorgueil irons, se Dex me benéie. »
Quant les dames l'entendent, chascune brait et crie :
« Lasses, maléureuse[s]! com nos somes chaitives!
« Nos ne verromes mès Karle de Saint Denise! »
Et quant Guis l'entandi, li cuers li atanrie.
Venus est au paumier; à Montorgueil les guie.

OR chevauce li rois, li paumiers le guia,
Et par nuit et par jor onques l'ost ne fina.
Quant ce vint au quinzieme, et li os s'arota,
En .I. pré bel et gent li os se reposa.
Tote nuit sejornerent tant que soleus leva,
Si choisi Montorgueil, qui grant clarté geta,
Les bois et les rivieres, dont merveilles i a;
Vit la tor Huidelon, qui luist et flanbia.
Sor le pomel d'or fin .I. aigle d'or i a;
Quant li paumiers le voit, Guion en apela :

» Sire [Guis, ce] dist il, entandez à moi çà :
« Or faites tous vos homes estraver par deçà;
« .XV. ans i poez estre, par Dieu qui me forma,
« Que ja .I. seul de nous le pié n'i metera. »
Ce dist Guis: « C'est an Dieu qui tot le mont forma;
« Quant lui vient à plaisir, panre le nos lera. »

L'ENFES Guis de Borgoigne fu mult gentils et ber;
Quant il vit Montorgueil, Dieu en prist à loer.
En une praierie fist sa gent arester,
Et cil se sont logié dedens .I. bois ramé,
Ens en .I. val parfont, où une riviere ert.
Les chars ont fait estruire et mult bien ateler;
Icelui jor [illec] les convint sejorner.
L'archevesque Turpin ot fet messe chanter,
Et li enfant alerent le servisse escouter.
Quant la messe fu dite, mis sont au retorner.
L'enfes Guis de Borgoigne va ou cheval monter,
.I. mantel sebelin fist à son col poser,
Les enfans en apele, ses prist à regarder;
Lés .I. bruellet les meine, por conseil demander.
« Seignor, ce dist li rois, vos convient porpanser
« Comment ceste cité péussons conquester;
« Force n'i a mestier ne assaus por ruer.
— Sire, ce dist Bertrans, ne vos quier à celer,
« Ja sui ge fils Naimon, qui gentils est et ber,
« Qui set les bons consaus l'emperéor doner,
« Et je, à mon pooir, vos i voil assener.
« Faites .X. damoisiaus fervestir et armer,
« A loi de mesagiers les faites atorner,
« Vos soiés li disiemes por les enfans guier;
« Tot droit à Montorgueil les en faites aler.
« Se Damediex de gloire le voloit créanter
« Que peuissons passage ne chemin encontrer,

« Tant que peuissons estre en la bone cité,
« Huidelon irions le mesage conter,
« Si li ferons acroire et dire par verté
« Que nos i anvoia Karlemaines li ber,
« Et les fiés et les terres de par lui demander;
« Et se poïens estre ou grant palais pavé,
« S'à plaisir vos venoit, si parlerions d'el.
—Par mon chief, ce dist Guis, bon conseil me donez;
« Ja sera tout issi com avez commandé,
« Et vos serois premiers, avoc moi en venrez.
« Or, prenez vos parans teus com vos les voldrez. »
— Par mon chief, dist Bertrans, se g'i sai assener,
« Ce sera des meillors que g'i porrai trover. »
Berart de Mondisdier a par nom apelé :
« Damoisiauz debonaires, à moi en entandez.
— Et je, ce dist Estous, ja ne m'i laisserez.
— Savari de Tolouse, avec moi en venrez,
« Auberi le Borgoing et Hue le menbré. »
L'archevesques Turpin s'est en haut escriez :
« Seignor baron, dist il, car m'i laissiez aler;
« Vous savez bien sans faille que bons clers sui letrez,
« Si sai bien les haus nons Damedieu reclamer,
« Si sai bien chevalier [ferir] et ancontrer.
— Par mon chief, ce dist Guis, ci a bon ordené;
« Benéoite soit l'eure que il fu engendré! »
A iceste parole se corurent armer.
L'enfes Guis de Borgoigne se fist bien adouber,
Que il fu li dieziemes por les enfans guier.
As autres chevaliers command l'ost à garder.
La mere Guion pleure quant vint au desevrer;
A Damedieu de gloire a son cors commandé.
Or li baron chevauchent, que Diex puist onorer.

OR chevauche li rois, il et si compaignon,

Et costoient la mer très parmi le sablon.
Cil Sires les conduie qui Longis fist pardon !
Es .VII^c. chevaliers de la geste Mahom,
Ses conduist Maucabrés dès puis de Carion,
Qui gardent le chastel et l'onor anviron.
Quant il vit nos François, si dreça le menton,
Ses compaignons apele, ses a mis à raison.
« Seignor, dist Maucabrez, entendez ma raison :
« Je voi ci chevaliers qui vienent de randon,
« Par le mien enciant qu'il vienent de Karlon.
« G'irai à eus parler por savoir d'ont il sont ;
« Ja ne vos remuez tant que nos revenon. »
Et cil li respondirent : « Vostre commant feron. »
De ci à nos François ne fist arestoison.
Quant l'enfes Guis le voit, si dreça le menton.

[L'ENFES Guis de Borgoigne] regarda Maucabré,
Et li paiens le voit, si l'a haut salué
En arcage grezois, que il l'ot ancliné :
« Baron, de Mahomet soiez vos honoré !
« D'ont estes ? de quel terre ? ne me soit pas celé.
« Estes vos à Karlon, qui cest chemin errés ?
— Oïl, ce dist li enfes, ja mar le mescrerez ;
« Tot droit à Montorgueil nos envoie li bers.
« Il est à son neveu coreciez et irez
« Tant que il l'a feru de son gant sor le nez.
« Or a li rois juré desor sa loiauté
« Jamès n'aura Rollans plain pié de s'erité,
« Ains mande Huidelon qu'il viegne à lui parler,
« Et li laira sa terre et s'oneur à garder ;
« Et se il reveut croire sainte crestienté,
« Il li donra Espaigne, s'il la puet conquester.
— Par mon chief, dist li Turs, teus noveles portés
« Dont vos serois ancui menans et asasez.

— Voire, dist l'enfes Guis, je sui mult esfraez,
« Que nos ne savons mie ces eves trespasser :
« La piere d'aymant fet mult à redoter,
« Que nos haubers avons vestus et andossez,
« Que nos ne poons mie à Huidelon parler,
« Ce savons nos sans faille, se n'i poons passer.
— Par mon chief, dist li Turs, teus noveles portés
« Que je vous conduirai, puis que la pes querés. »
Contremont la riviere les a li Turs menés;
Iluec truevent l'entrée par où doivent passer.
« Seignor, dist Maucabrez, entandez mon pensé :
« Ci a une chaucie qui a .x. piés de lé,
« Et si a .xii. liues de lonc à trespasser;
« Or entrés belement, gardés n'i meschevés.
« Se vos la destornés, mult bien perdre i porrés;
« Tost vos puet à domage et à anui torner.
— Par saint Denis, dist Guis, ne par saint Honoré,
« Vos i entrerés primes, qui les eves savés;
« Se riens i perdions, vos en seriés blasmés. »
Et li paiens respont : « Si com vos commandés. »
Il broche le destrier, si est avant entrez.
Or oiez les miracles que por Guion fist Dez :
Les eves sont retraites, si vont en lor chanés;
Onques n'i ot cheval qui moillast les costés.
Et quant il vindrent outre, s'a Maucabré pallé :
« Seignor, dist li paiens, or pansez de l'errer.
« Alés à Huidelon vo mesage conter;
« Vos savés bien la voie par où repairerés.
« S'il vos vient à plaisir, je m'en voil retorner.
— Amis, dist l'enfes Guis, à vostre Dieu alez,
[Et] que il te [conduie], s'il puet, à sauveté. »
A icele parole s'an est li Turs tornez,
Et les gens Gui chevauchent, les frains abandonez.

OR chevauche li rois, il et sa compaignie;
Desi à Montorgueil ne s'aséurent mie.
Parmi la [maistre] porte entrerent en la vile
Et virent ces borjois qui à ces portaus sistrent;
Chevaus virent et murs et destriers de Sulie,
Cendaus et siglatons de soie d'Aumarie,
Et virent soie ouvrer as beles Sarasines,
Les riches tors de marbre et les sales perines.
« Hé Diex! dist l'enfes Guis, dame sainte Marie!
« Karles li empereres, à la barbe florie,
« C'a tant fait en Espaigne o sa grant compaignie,
« Qu'il n'a ceste cité en la soie baillie!
Droit vers le grant palais ont lor voie acoillie,
Ja verront Huidelon et sa grant compaignie.
Cil Sire les conduie qui char prist en Marie;
Car il i troveront orgueil et felonie.

OR chevauce li rois, et il et ses barnez,
Droit vers la tor, [el chief] les vers hiaumes gemez.
Sarasins et Persans les ont mult esgardez,
Et dist li uns à l'autre : « Por Mahomet, véés :
« Icist sont de Karlon parti et desevré;
« Li rois n'est gaires loing de cest nostre regné.
« Hui perdra Huidelon par ceus ceste cité;
« Ja ne l'an demorra .I. denier monéé. »
Et li enfant chevauchent, les frains abandonez.
Jusq'à la maistre [porte] n'i ot regne tiré,
Et virent .I. jaiant lés le guichet ester.
Portiers ert Huidelon, mult fet à redouter;
De si fait pautonier n'orrés jamais parler.
Il ot les sorcils grans et s'ot le poil levé,
Et si avoit les dens de la bouche getés,
Les oreilles mossues et les eus enfossés;
Et ot la jambe plate et le talon crevé.

Diex li doinst male honte qui en crois fu penez!
Et dist Guis de Borgoigne : « Sire compains, vées,
« Véistes onques mais nul plus biau baceler?
« Cis portiers Huidelon fait mult à redoter;
« Il a maint gentil home murtri et estranglé. »
Et dist li cuens Bertrans : « Se gel puis encontrer,
« Je li quit .I. tel cop de m'espée doner
« Jamès ne li devra huis de porte garder. »
A icele parole commença à errer.
Quant li jaians les voit, s'est sor [ses] piez levez.
Qui li oïst les dens ensamble marteler,
.I. martel sor l'anglume ne féist noise tel.
Et saisi .I. baston qui fu gros et quarrez,
En plus de .XXX. lius estoit d'acier bandez,
Et en son ce baston si pendoient les clés.
En trestot Montorgueil n'ot si fort bacheler
Qui portast le baston .I. arpent mesuré
Que tuit ne l'en ploiassent li flanc et li costé;
Autresi le paumoie com fust .I. rain pelé.
Atant es les enfans, qui l'ont haut salué;
Tel salu li ont dit dont il ne lor sot gré:
« Diex te saut, ce dist Guis, si com j'ai devisé.
« Est léans Huidelons? porrons à lui parler?»
Quant li jaians l'entent, si a le chief crollé,
Et dist : « Mar i entrastes, cher sera comperé! »
Il hauche le baston qu'il tint, gros et quarré,
Qu'il en quida Bertrant parmi le chief doner;
Sor l'oreille feri le destrier pomelé,
Desous le duc Bertran a le cheval tué.
Voit le Guis de Borgoigne, le sens quida derver.
Il a traite l'espée, dont li brans fu letrez,
Et broche le cheval, cele part est alés.
Li jaians estoit lons, si n'estoit pas armés;
Et li enfes le fiert par si ruiste fierté

Par desus les espaules li a le chief copé
Que le bu et les jambes fait voler ou fossé,
Et la teste a ensamble à .I. perron hurté.
Et dist le cuens Bertrans : « Çà me randés les clés,
« Que je serai portiers por la porte garder.
« Il le m'est eschéu; mon cheval m'a tué.
— Seignor, dist [l'enfes] Guis, envers moi entandés :
« Vos demorrés vos .V. por la porte garder,
« Et nos .V. en iron à Huidelon parler. »
Et cil ont respondu : « Si com vous commandés. »
Cil Sires les conduie qui en crois fu penés!
Que, ainçois qu'il soit vespres ne solaus esconsez,
N'i vodroit li mieudre estre por l'or de .X. cités.

EL palais en monterent tuit li .V. mesagier;
Les escus devant eus, tienent les brans d'acier.
L'enfes Guis de Borgoigne les prist à araisnier :
« Seignor, or escoutés : je pallerai premier;
« Trestuit coi vous taisiés, faites pais, si m'oiés;
« Selonc ce que dirai, pansés de l'esploitier. »
Et li baron respondent : « Biaus sire, volentiers. »
Huidelons l'orguilleus est ou palais plenier.
Vestus estoit li rois d'un vermeil paile chier,
A bendes de fin or par les costes vergiés.
.I. chapel de bonnet ot li glous en son chief,
Sa barbe li baloie jusc'au neu du brayer.
Par desus les oreilles ot les grenons treciez,
Et le baston d'or fin el haterel lacié.
Desus le faudestuef se sist li rois prisiés;
.I. eschamel d'argent ot li rois à ses piés.
Et tenoit .I. baston qui fu à or vergiés;
.XLV. aniaus i pendoient mult chier,
A or et à baricles ert li baston liez.
Quant le fiert sor la table, oiant ses chevaliers,

Trestout fait le palais fremir et gresloier.
« Seignor, fait Huidelons, fetes pais, si m'oiés :
« Karles est en Espaigne, li fors rois droituriers;
« Tous avés nos chastiaus et nos bours essilliez,
« Et ocis nos enfans qu'erent de nos moilliers.
« Primes, conquist Bordele au fer et à l'achier,
« Et prist Ais en Gascoigne, qui fu Forré le viel,
« Et si prist Monjardin, il est si chevalier.
« Estorges et Navare nos ont fait peçoier,
« Et s'a fait une ville estorer à Pamers.
« El boschet de Vaucaire corurent li forier.
« Prist le Groing et l'Estoile, Pampelune le fié,
« Forscasés Carion nos a mis au derrier.
« Il a près de .VII. ans que de Nobles partié,
« Quant ala à Luiserne, où il encore siet;
« .VII. anz i a ja sis, mult li doit anoier.
« Or me dout à merveilles certes dou repairier,
« Que Karles me het plus que nul home sos ciel,
« Et, se il me puet panre, fera moi detranchier. »
Et li enfant monterent sus ou palais plenier;
Les escus devant eus, tienent les brans d'acier.
N'an sot mot Huidelons, il ne si chevalier,
Si vit le roi Guion devant lui apoier;
Gentement le salue, à guise d'ome fier :
« Cil Damediex de gloire qui tot a à jugier,
« Et en la sainte crois se laissa travillier,
« Il saut et benéie le roi Karle au vis fier,
« Et garisse de mort Rollant et Olivier
« Et Sanson de Borgoigne et Naime de Baivier,
« Et puist ton cors honir, confondre, vergoignier!
« Je sui hons Karlemaine, le fort roi droiturier;
« Par icel saint apostre que quierent chevalier,
« Se je te voi movoir ne les mains ne les piés,
« Je te ferai la teste voler an ce foier. »

Quant Huidelons l'entent, n'ot en lui c'aïrier;
Où que il voit ses homes, ses prent à araisnier :
« Diva, fait il à eus, c'avés fait del portier
« Qui me gardoit ma porte vers tos ceus desos ciel ?
« Il a mort de François assés plus d'un millier.
— Sire, dist .I. paiens, li a le chief tranchié,
« Par Mahomet, biax sire, .I. de ces mesagiers. »
Quant Huidelons l'entent, le sens quide changier.

APRÈS Guion parla Bertrans, li fils Naimon;
Fierement salua le paien Huidelon :
« Cil Damediex de gloire qui Longis fist pardon,
« Et suscita de mort le cors saint Lasaron,
« Marie conforta en la maison Simon,
« Et, si comme Diex, fist à la dame pardon,
« Si gart et benéie l'emperéor Karlon,
« Et Naimon à la barbe, et Ogier et Sanson,
« Rollant et Olivier, le barnage Guion,
« Huidelon, toi confonde et doinst maléiçon !
« Je sui hon Karlemaine o le flori guernon;
« Si te mande par moi (por coi le celeron ?)
« Que li rant Montorgueil et le regne environ.
« La tour de Montesclair avoc te demandon,
« Et se ensi nel fais com nos te devison,
« Et Karles te puet panre, ja n'auras raençon
« Que ne te face mettre el col le chéaignon;
« Plus haut te fera pendre que nul autre larron.
« Par icel saint apostre c'on quiert an pré Noiron,
« Par poi que ne t'arache la barbe et le guernon,
« Ou que ne te porfent de ci qu'ens el menton. »
Il volt passer avant sans nule arestoison.
Jal ferist de l'espée, qui pallast ne qui non;
Mais l'enfes de Borgoigne le saisi au giron,
Ariere le sacha, que mult ert gentils hon.

Quant Huidelons l'entent, ne dist ne o ne non.

ESTOUS, li fils Oedon, n'i volt plus arester,
A sa vois qu'il ot clere commença à crier :
« Huidres de Montorgueil, ne te quier à celer,
« Laissié ont du mesage, mès je t'an voil conter
« Canque mes sires Karles m'en daigna commander.
« Trestous premiers te mande, ne te quier à celer,
« Que li rens Montorgueil, qui tant fait à loer,
« Il te fera en fons bautisier et lever,
« Si te randra ta terre maintenant à garder ;
« Et se ce ne veus faire, d'el te covient paller.
« Fai dont une grant boursse entor ton col noer,
« Et, par non de servage, li venras aporter,
« Et fai .IIII. deniers en la boursse poser ;
« Et se tu ci nel fais com tu m'os deviser,
« Et Karles puet ton cors ne tenir ne combrer,
« Il te fera ou col une grant hart noer,
« A la queue d'une yve te fera traïner.
« Mais cele blanche barbe qui tant fait à loer,
« Où je voi cel or pendre et ces botons posez,
« Véistes onques chien que tant soit deschirés
« Qu'il ne se muet des mousches garantir ne tenser ?
« En icele maniere les te fera oster,
« Puis fera les grenons et ardoir et bruller,
« Après, fera ton cors laidement traïner.
« Mult est ore grans hontęs que tant nos fais pener. »
Par poi que nel feri de son branc d'acier cler ;
Mais il se porpensa qu'il le lera ester,
Que miels veut que commencent Sarasin et Escler.
Quant Huidelons l'entent, color prist à muer,
Mais plus n'en osa faire que le chief a crollé.

TORPINS, li gentils clers, s'est .I. poi avanciés,

Où qu'il voit Huidelon, si li prist à huchier:
« Huidres de Montorgueil, à celer nel vos quier,
« Je suis hons Karlemaine, qui tant fait à prisier;
« En ces illes de mer t'a ci adès laissié,
« Ne dois pas Montorgueil ne tenir ne bailler.
« Or li rans Montorgueil, qu'il le te mande et quiert,
« La tour de Montesclair, qui tant fait à proisier;
« Et se tu si nel fais com devise li briés,
« Et Karles te puet panre, mors ies et trebuciés.
« Il te fera la teste fors du bu rooigner
« Et arracher du cors et les mains et les piés;
« Chastel ne seignorie ne t'i aura mestier.
« Et si fera tes fils trestous vis escorcier,
« Après, si les fera en un fu graeillier,
« Et si fera ardoir ta cortoise moillier,
« Ou au meins les mameles de son cors arrachier. »
Quant Huïdres l'entent, le sens quide changer.
Il en a apelé trestous ses chevaliers,
En latin lor a dit : « Armés vos, franc guerrier,
« Certes, s'il vos eschapent, mal somes engignié. »
Et cil li respondirent : « Biaus sire, volentiers. »
En une maison entrent li gloton pautonier,
Et vestent les haubers, s'ont les hiaumes laciez,
Et si cheignent espées, si retornent arier.
Quant Huïdres les voit, onques ne fu si liés.
« Par mon chief, dist Torpin, mal somes angignié.
—Voire, ce dist Estous, pensons de l'esploitier;
« Miels vaut que nos assaillent que l'aions commancié.»
L'enfes Guis de Borgoigne s'est .I. poi avanciez,
Et va ferir Puillart, qui fu fils Aucipier;
La teste en fet voler devant lui el foier,
Et le bu et les jambes verser ens el braier.
Turpins li archeveskes va .I. autre paier,
De ci que es espaulles li fait coler l'acier.

Bertrans, li fils Naimon, reva ferir le sien;
Une grant toise longe li fit voler le chief.
Estous, li fils Oedon, n'a soing de menacier,
Savari de Toulouse pense dou chaploier.
Icil Sires les gart qui le mont doit jugier!
Que il, einçois qu'il voient le soleil abaissier,
N'i vaudroit li mieudre estre por l'or de Monpellier.

MULT fu grans li estours sus el palais mellez.
L'enfes Guis de Borgoigne s'i est bien esprovez,
Et Bertrans [et] Turpin, Estous et Gilemer.
Bien se contint li rois en guise de sengler:
De l'angoisse qu'il ot prist tous à tressuer,
Chascune fois escrie: « Monjoie! car ferés! »
Cil les ont entandus qui là val sont remez.
« Seignor, dist Auberis, envers moi entandez:
« Certes, j'oi moult grant noise sus el palais pavé;
« Par le mien enciant, il se sont ja mellé.
« Car lor alons aidier, franc chevalier menbré. »
Et cil li respondirent: « Ce fait à créanter. »
Il ont fermé les portes, si ont les pons levez,
Que léans n'en entrassent Sarazin ne Escler.
Sus el palais en montent touz les degrés pavez;
Les escus devant aus, traient les brans letrés.
Quant il voient paiens, sis ont haut escriés:
« Fil à putain gloton, certes n'i garirés. »
Quant Sarasin l'entendent, ses ont mult redotés;
Car il quident sans faille plus an i ait assés.
Nes oserent atendre, en fuies sont torné,
Et saillent tuit à terre ens enmi le fossé.
Ains qu'il viegnent à terre ont il les cuers crevés.
Huïdes l'orguilleus est en fuies tornés;
L'enfes Guis l'enchauça, el poing le branc letré.
Aconsuiant le vint de dalés .I. piler,

Qu'il li quida la teste fors du bu desevrer;
Mais li maus li ganci, qui li est eschapés;
Par la basse fenestre s'an est aval colés.
Mais Jhesu le gari qu'il n'ot mie de mel,
Puis fu il en sains fons bautisiés et levés
Et créi en Jhesu, le roi de majesté,
Einsi com vous orrés, se volés escouter;
Puis aida il Guion la terre à conquester.
Et li enfant de France se sont asséuré
Et sacherent les bares, s'ont les huis bien fermés.
En la maistre mirmande en sont trestuit entré,
Et truevent .I. boçu qui la tor doit garder.
L'enfes Guis de Borgoigne l'a par les flans combré,
Tot contreval la sale l'en a jus traîné,
Par une des fenestres l'a gité el fossé;
Ains qu'il venist à terre ot il le cuer crevé.
Puis cerchent le palais et de lonc et de lé;
N'i troverent vitaille, je vos di par verté,
Dont il péussent panre .I. denier monéé.
« Par mon chief, ce dist Guis, mal somes engané;
« Trestuit serons par force ça dedens afamé. »
De sa mere li membre, s'a tendrement ploré.
Bertrans, li fils Naimon, li a haut escrié:
« Par mon chief, sire rois, mult grant tort en avés;
« Encor n'avés vos pas céans .I. mois esté,
« N'encor n'iestes de faim maigre ne descharné.
« Quant vos verrois paiens fervestus et armés
« Assaillir à la tour et lancier et ruer,
« Et vos verrés les pans de la sale verser,
« Adonques à par main vos espoanterés.
— Si m'aït Diex, dist Guis, gentils estes et ber. »
A iceste parole le laissierent ester;
En une chambre à volt en sont tuit .X. entré.
En la sale troverent .I. riche lit paré,

Tyres et piaus de martre et hermins engolé,
Trenchans misericordes et espiels noelés.
« Si m'aït Diex, dist Guis, armes avons assés;
« Or penst Diex de vitaille, qui an crois fu penés. »
Il cercherent la chambre et de lonc et de lé,
.I. aumoire troverent par de jouste .I. piler,
En l'aumaire troverent .IIII. pains buletés
Et .I. lardé de cerf et plain pot de vin cler.
Auberis li Borgoins s'est en haut escriés,
Et a dist à Guion : « Bien nos est ancontré;
« Or avons nos vitaille, Diex en soit aorés.
« Por Dieu, or la prenons et mult bien la gardés :
« .VIII. jors en tendrions le grant palais pavé;
« Après, nous aidera li rois de majesté. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandés. »
Après ont .IIII. jors là dedens sejorné,
Jusque Jhesu le vout qu'il en furent gités.
Huidelon l'orguilleus a ses paiens mandés,
Si fist de Montesclair ses .II. fils amener;
Et cil i sont venu, ne l'oserent véer.
Quant la novele sorent, mult furent esfréé.
Quant Huidelon les vist, ses prist à apeler.
« Seignor, or faites pais, franc chevalier membré :
« Li messager Karlon, le fort roi queroné,
« Sont là sus anserré en ce palais listé;
« Ferons nous à la tour assaillir ne hurter,
« Tant ques aions par force ocis et desmanbré.
— Seignor, dist Danemons, ja sont il mesager,
« Et si n'ont là desus de pain .I. sol quartier,
« Ne ja ne lor venra à boivre n'à menger.
« Ja ne verrois .VIII. jors, ce vos puis afichier,
« Que les verrois de faim morir et baaillier;
« Très parmi les fenestres les verrois trebuchier.
« Par Mahomet, mon Dieu, qui m'a à josticier,

« Ne voil pas c'on abate ce bon palais plenier,
« Qu'il [n'a] meillor, ce quit, de ci à Monpellier.
— Biaus fils, dist Huidelon, ce fait à otroier. »
Or vos lerons des Turs, qui Diex doinst encombrier,
Si dirons des enfans, que Jhesu puist aidier,
Qui furent el palais dolant et corecié,
Et n'orent de vitaille vaillant .IIII. deniers.
Le vin orent béu, le pain orent mengié.
.I. mardi se leverent, quant il dut esclerier,
A la mestre fenestre s'alerent apoier,
Et gardent contreval parmi le sablonier.
Virent les flos de mer, qui furent grans et fiers,
Et si virent les eves où li aïmans ert,
Et virent l'ost Guion, le jone chevalier,
Les aucubes de soie contreval baloier.
Li enfes de Borgoigne les a véus premier;
De sa mere li menbre, près fu de l'enragier.
Par grant amor regarde Bertrant le timonier:
« Si m'aït Diex, biaus sire, confort n'i a mestier;
« Qui or sauroit conseil nel devroit pas noier.
— Sire, ce dist Bertrans, à celer nel vos quier,
« Je vous conseillerai sans plus de delaier.

« SIRE, ce dist Bertrans, entandez mon voloir:
« Si m'aït Diex de gloire, mult nos poons doloir;
« N'avons point de vitaille ne au main ne au soir.
« Encor parlerai ge, ce vos di je por voir;
« Ne sai se ge dirai ou folie ou savoir.
« Nos venimes çà sus ce grant palais véoir,
« Si féismes à croire, ce vos di je por voir,
« Que nos i anvoia Karlemaines li rois,
« Et les fiés et les terres requéismes manois.
« Nos féismes orgueil et mult très grans bofois,
« Trop fierement parlames à petit de pooir.

« Il ont erré vers nos com cuivers maléois :
« Mesager ne doit bien oïr ne mal avoir,
« Ne force n'i vaut mie la montance d'un pois.
« Se tuit li chevalier et serjant et borjois
« Estoient tuit ensamble deci c'à Estampois,
« Et cil de nostre terre, li damoisel cortois,
« Avoient Montorgueil assis et les destrois,
« Si porroient il estre .I. an ou .IIII. mois
« Que il n'i mesferoient le vaillant d'un marchois. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si est en grant esfrois;
Lors a maudite l'ore que il onques fu rois.

SEIGNOR, ce dist Bertrans, à moi en entandez :
« Huidelon l'orguilleus est mult desmesurés.
« Il a ci ses paiens et ses Turs assamblés ;
« Se vos voliés croire mon cuer et mon pensé,
« Nous l'irïons ja [tous] de traïson reter,
« Et s'il a tant en lui corage ne bonté,
« Il s'an desfendera, je vous di par verté.
« Chascuns n'a c'une mort à soffrir n'à passer;
« Quant Diex vient à plaisir, si la prenez an gré.
« Certes, miels voil morir que vivre à tel lasté.
— Par mon chief, dist li rois, or avés bien parlé;
« Je ferai la bataille, ja n'en ert trestorné.
— Sire, ce dist Bertrans, trop vos poés haster :
« Encore n'est cis plais otroiez ne graez,
« Ne je ne sai à dire se c'est no sauvetés.
— Oïl, dist l'archevesques, ja mar an doterés,
« Et si m'en combatrai à .II. Turs tos armez. »
A icele parole est l'enfes Guis levés,
A une des fenestres s'est alés acouter.
Jusque près des espaulles a le chief fors bouté,
Et choisi contreval, sous l'olivier ramé,
Huidelon l'orguilleus et o lui son barné.

A sa vois, qu'il ot clere, li a haut escrié :
« Huidres de Montorgueil, or oez mon pansé :
« On dit que en vous a et valor et bonté;
« Poi nos apercevons de vostre loiauté.
« Nos venismes çà sus an ce palais listé,
« Si nos i anvoia Karles au poil mellé;
« Certes, comme traîtres avés vers nos erré :
« Mesagers ne doit bien oïr ne mal doner,
« Et se vos ce voliés desdire ne fauser,
« Je seroie tous près orendroit de moustrer. »
Quant Huidelon l'entent, si li a escrié :
« Par mon chief, sire Frans, ja arier n'an irés.
« Jo ai .I. fils cortois, qui gentils est et ber,
« Et s'il avoit en vos tant valor et bonté
« Que vousissiés vers lui vos garnimens porter,
« Por tant que traïtor m'osastes apeler,
« Se mes fils i puet estre recréans ne matés,
« Je vos randrai ma terre et tote m'erité;
« Et se vous poés estre destruis ne afolés,
« Vos conpaignons seront as fourches ancroés. »
Quant l'enfes Guis l'entent, s'a Bertrant regardé,
Puis lor a dit : « Seignor, se vos le créantés,
« Je irai là desous à Huidelon parler.
— Sire, ce dist Bertrans, mais moi laissiés aler.
— Mais moi, ce dist Torpins, por Dieu de majesté,
« Que je sai les haus nons au besoing reclamer. »
Es:ous, li fils Odon, en est an piés levés;
Damedieu en jura, le roi de majesté,
« Qu'il n'i a nus de vos de si haut paranté,
« S'uimais l'an oi .I. mot ne tantir ne soner,
« Je le ferrai, je quit, qui qu'an doie peser.
— Seignor, dist l'anfes Guis, à moi en entandés :
« Après Jhesu de gloire, qui en crois fu penés,
« Et après Karlemaine, le fort roi coroné,

« Sui ge vos liges sires, si vos ai à garder,
« Et je vos conduirai, se Diex l'a destiné;
« Je ferai la bataille por nos tous delivrer. »
Puis n'i ot si hardi qui puis osast parler.
Lors a vestu l'auberc, si a l'iaume fermé,
Et a ceinte l'espée au senestre costé.
Les degrés en avale du grant palais pavé,
Mais ains l'ont tuit li autre baisié et acolé;
A Damedieu de gloire l'ont trestuit commandé.
Li rois, ains qu'il s'en parte, a tendrement ploré.
[Or s'en va l'enfes Guis], qui Diex croisse bonté,
Et il ont après lui mult tost l'uis refermé.
[Or s'en va l'enfes Guis] sous l'olivier ramé.
Quant Huidelon le vit, si li a escrié :
« Or me randés ces armes sans plus de demorer,
« Ce hauberc et ce hiaume et ce branc d'acier cler,
« Et je vous en afi la moie loiauté
« Que ja n'i aurois mal dont vos puisse garder,
« Se il par jugement ne vos estuet finer. »

L'ENFES Guis de Borgoigne errant se desarma,
Desceint le branc et l'iaume et son escu osta,
Si est remès tous sengles el bliaut de cendal.
Très parmi les costés grans bendes d'orfroi a;
Le cors ot gent, bien fait, [[b]molt semble bien vassal],
Les [jambes] fors et longes por séoir sor cheval,
Et ot la char plus blance que argent ne cristal,
Les ieus vairs en la teste comme faucon grual;
Les cheveus avoit blons plus que ors ne metal,
Et fu forment palis, que trot ot tret de mal
De faim et de juner el palais principal.
Quant Huidelon le voit, .I. souspir en gita :
« Amis, menjas tu hui? nel me celer tu ja.
—Naie, sire, [dist il], par mon chief, tiers jors a. »

Quant Huidelon l'entent, forment en sospira,
Mahon et Apolin hautement an jura,
Ainçois que coup i fiere, que assés en aura;
Et quant Guis l'entandi, forment l'an enclina.

HUIDELON l'orguilleus fu chevaliers membrés;
Son seneschal apele : « Sinagon, çà venés :
« Une blanche toaile meintenant m'aportés
« Et plain henap de vin et .I. pain buleté. »
Et cil li respondi : « Si com vos commandés. »
Et Huidelon li fait .I. poon aporter;
Il méismes ses cors li vait l'eve doner.
Tant a mené Guion qu'il l'asiet au disner.
L'enfes vit la vitaille, s'a tandrement ploré,
Diex de si riche cuer se prist à porpanser,
A sa vois, qu'il ot clere, commença à crier :
« Ja Damedieu ne place, qui le mont doit garder,
« Que je après cestui doie dantée avaler
« Tant que mi compaignon en aient à planté,
« Qui sont an cele tor là dedens anserré. »
Quant Huidelon l'entent, si a le chief crollé,
Et dist à l'autre mot : « Il en auront assés. »
Tant lor fait de vitaille sus el palais porter
Que .XXX. chevaliers an éussent assés;
Et l'enfes Guis menja, que mult l'ot desiré.
Tot menja le paon et le pain buleté,
Et si but tot le vin qui estoit ou boucler.
Sarasin et Persant l'en ont mult regardé,
Et dist li uns à l'autre : « Por Mahomet! véés :
« Tant par a cil François et pain et vin usé
« Que .IIII. chevaliers an éussent assés.
— Fil à putain gloton, ce dist Huidres li ber,
« Il est bons chevaliers, il est bien anpliés,
« Il n'en a .I. meillor en la crestienté

« Hom qui si bien menjue ne fera ja lasté. »
Quant l'enfes ot mengié, sor ses piés est levés,
Et Huidelon li fet ses armes aporter.
Et li anfes s'adoube sans point de demorer.
Il a vestu l'auberc, si a l'iaume fermé,
Et a ceinte l'espée au senestre costé.
Huidelon en apele Sarasins et Esclers :
« Baron, dist Huidelon, à moi en entandés :
« Se je lais cest enfant ce bon cheval mener,
« Mes fils li ocira, je le sai de verté;
« Mais j'en ai là jus .I. bauçant et poumelé,
« Celui li chargerai, se vous le me loés.
« Se mes fils li ocist, c'en est la verités,
« Je n'an seroie mie demain einsi blasmés. »
Et Sarasin escrient : « Mult avés dit que ber. »
Huidelon li a fait le cheval amener,
Et par devant l'enfant l'a fait bien anseler;
L'enfes Guis i monta par le senestre lé.
Huidelon li bailla son fort escu bouclé;
Il méismes ses cors li a au col posé,
Puis li baille .I. espiel dont li fers fu quarés,
A .III. clous de fin or li gonfanons fermés.
Et Huidelon apele del miels de ses privés :
« Là aval en la place cel enfant me menés,
« Gardés que il n'i soit ledengiés ne blasmés,
« Que, par icelui Dieu à qui me sui donés,
« Si vos li dites riens qui ne li soit à gré,
« Chascun de vos ferai tous les membres couper. »
Et Sarasin s'escrient : « Ja n'an estuet douter,
« Nous ne li dirons chose qui ne li soit à gré. »
En la place l'enmoinent tot fors de la cité.
Sarasins et Persans le keurent esgarder,
Et dist li uns à l'autre : « Véés com bel armé! »
De ci que en la place ne se sont aresté.

Sous .I. arbre s'esturent où lor fu commandé,
Et l'enfes Guis s'apuie sor son arçon doré.
Damedieu reclama, le roi de majesté :
« Glorious sires peres, qui te lessas pener
« Dedens la sainte crois por ton pueple sauver,
« Garissiés hui mon cors de mort et d'afoler,
« Qu'encor puissons véoir Karlon et son barné. »
A icele parole a tendrement ploré,
Et li viels Huidelon a Danemont mandé.

HUIDELON l'orguilleus a mandé son enfant,
Et il i est venu tost et isnelemant.
Quant Huidelon le voit, si li dist maintenant :
« Biaus fils, or perc ma terre et tot mon tenemant
« Et trestout mon roiaume, se tu ne le desfant.
« Çaiens vindrent François par lor grant herdimant,
« Si les i anvoia Karles, li rois des Frans;
« Ma terre me roverent et tot mon chasemant,
« De mesdit et d'anui me firent .I. presant,
« Et quistrent tel orgueil, (que l'iroie celant ?)
« Que les fis assaillir à la paienne gant;
« Mais il se desfendirent com chevalier vaillant,
« Mon palais me tolirent et tot mon tenemant,
« Traïteur m'apelerent; que l'iroie celant ?
« Mès j'en ai pris bataille vers .I. d'aus seulemant,
« Sol à sol, par ton cors, par armes voirement.
« Si mes Diex ne m'aïde, livrés sui à torment;
« Tote perdrai ma terre, jel sai à esciant. »
Et Danemont respont : « Grans mercis vos en rant.
« Par Mahomet, mon dieu, où ma créance apant,
« Teus .X. en ociroie par mon cors seulemant. »
A l'autre mot demande ses riches garnimans;
L'en li a aporté tost et isnelemant,
Et Danemont s'an torne, qui ne fu mie lant.

Il a vestu l'auberc, lacé l'elme luisant,
Et a ceinte l'espée, dont li poins est d'arjant;
.I. vair destrier d'Espaigne li met on an presant.

QUANT li rois Danemons fu en la place armés,
Il n'ot an tote Espaigne .I. si biau bacheler.
Il ot escu et hiaume, et son branc aceré,
Et escu fort et roide, ja meillor ne verrés.
.XXIIII. topaces i ot tous séélés;
Les esmaus ne les pieres ne puet nus hons nombrer.
Le cheval fort et roide, ja meillor ne verrés :
Il ot le costé blanc comme cisne de mer,
Les jambes fors et roides, les piés plas et coupés,
La teste corte et megre et les eus alumés,
Et petite oreillete et mult large le nés,
Et fu covers de soie, d'un vert paile roé;
La sele fu d'yvoire, li arçon noielé,
Et li frains fu mult riches dont il fu enfrenez;
Li estrier et les cengles furent mult bien ovré;
Li poitraus fu mult riches, oevres i ot assés :
.M. escheletes d'or i pendent lés à lés.
Tantost com li chevaus commence à galoper,
Nus deduis ne seroit plus biaus à escouter,
Et fu d'une ive fiere et de tygre engendré,
Qui ne menjue [mie] d'avoine ne de blé,
Mais ces herbes de chans et araines de mer;
Plus tost cort par montaigne que uns autres par prés.
Par son senestre estrier est Danemons montés,
Et Huidelon li baille .I. fort espiel quaré.
A .V. clous d'or d'Arrabe, du meillor d'outremer,
Li fu en l'arestuel li gonfanons fremés.
Huidelon en apele du miels de ses privés :
« Là aval en la place mon enfant m'ammenés;
« Ja verrois la bataille mervilleuse, champel. »

Et cil li respondirent : « Ce fait à créanter. »
Là troverent Guion sous l'olivier ramé;
De ci que en la prée ne se sont aresté.
Quant Huidelon le voit, prist soi à porpenser
C'or i puet avoir honte, s'il ne s'i set garder.

QUANT li rois Danemons fu issus de la vile,
Richement fu armés par mult grant seignorie :
Il ot hauberc et hiaume et espée forbie,
Et escu fort et roide, ainc meillor ne véistes.
Où que il voit Guion, fierement li escrie :
« Par Mahomet, François, trop féis grant folie,
« Quant venis en ma terre à poi de compaignie;
« Je te deffent dès or toute la seignorie.
« Ja n'en tenra plain pié Karles de Saint Denise,
« Ne ja home por lui n'i avera baillie;
« Tu me leras la teste ains ores de complie.
— C'est en Dieu, ce dist Guis, le fil sainte Marie,
« Qui bien nos puet aidier, qui pechéor n'oblie.
« Se Diex plaist, et la crois où il prist la haschie,
« Tel vous quit atorner, ains ore de complie,
« C'on porroit vostre cors esprisier d'une alie.
— Ahi! dist Danemons, ce ne ferois vos mie;
« Ainçois nos combatrons enmi la praerie. »
Et Guion li respont : « Et mes brans te desfie.
— Et je toi, dist le Turs; je ne t'asséur mie. »

QUANT li duï baron se furent desfié,
Li uns eslonge l'autre .I. arpent mesuré.
Et li viels Huidelon se prent à porpenser
C'or i puet avoir honte, s'il ne s'i set garder.
Sarasins et Persans an prist à apeler :
« Seignor, dist Huidelon, entrés en la cité,
« Si me fermés les portes et me bailliés les clez.

« Se véés mon fil point à meschīef torner,
« Vos ne lairiés mie, por les menbres couper,
« Que ne li aidissiés là jus enmi le pré;
« J'en seroie vers aus mentis et parjurés,
« Que je li ai mult bien plevi et afié
« Que il n'i auroīt mal dont le puisse garder,
« Que seul de mon enfant : issi est devisé,
« Ne je n'en mentiroie por les menbres couper. »
Et Sarasin respondent : « Ce fait à créanter. »
En la cité antrerent, si la font bien garder,
Et li Turc s'en retornent, si li baillent les clés.
Dragolans l'orguilleus en est as murs montés,
Et a véu son frère qui est là jus armés.
Sarasins et Paiens an prist à apeler :
« Seignor, dist Dragolans, ne vos quier à celer,
« Escrit est en la loi, por voir le puis conter,
« Que li paiens ne puet vers le François durer :
« Faites .III^{c}. paiens fervestir et armer,
« Par la fausse posterne et conduire et guier. »
Desi que au bruellet ne vodrent arester.
Hé Diex! com grant domage que li rois Guis nel set,
Ne li viels Huidelon, o le guernon mellé!
Ne fust pas consentu por l'or de .x. cités;
Et se cil le séussent qu'en la tour sont remés,
Il saillissent aval sans conseil demander.
Et li rois Danemons a Guion escrié :
« Vassaus, qui estes vos? trop aurai demoré. »
Lors broche le cheval, le frain abandoné,
Et Guis relaisse courre, que n'i a demoré.
Mervilleus cous se donent sor les escus bandez
Que il les ont [perciés] et frais et estroés.
Tant sont fort li hauberc maille n'an est faussé,
Et li espiel sont roide qu'il ne sont pas froé.
Par tel vertu les portent li destrier abrievé

Que les cengles rompirent, ne porent plus durer,
Et seles et estrier refirent autretel.
Par deseure les croupes des destriers sejornés
Se sont li dui baron à la terre porté,
Si que li cuing des hiaumes sont ensamble hurtés,
Et andeus les escus lor sont des cous volés.
De l'angoisse qu'il orent sont il andui pasmé.
Ains péust on mult bien une grant liue aler
Que li uns ne li autres se péust remuer.
Cil de la tour le voient, mult en sont esfréé:
« Par mon chief, dist Bertrans, grans cous se sont doné. »
L'archevesque Turpin a Huidre escrié:
« Biaus sire, à refaire est; por Dieu de majesté,
« Faites les remonter par vostre loiauté.
— Par foi, dist Huidelon, je l'otroi et le gré. »
Lors broche le cheval, cele part est alés,
Et li .VII. chevalier qui o lui sont remés.
Il descendent sor l'erbe des destriers sejornés.
Huidelon les a fait en la place amener
Et le destrier Guion refait estroit cengler,
Le destrier Danemont refait bien anseler.
Atant sont li baron revenu de pasmer.
« Sainte Marie Dame! » dist Guions li senés.
Il fist crois sor son front, à Dieu s'est commandés,
Et Huidelon li fet son destrier amener,
Et li anfes i monte sans plus de demorer.
Et Huidelon li fait son escu aporter,
Puis saisi .I. espiel dont li fers fu quarés.
Et Danemons remonte, qui gentils est et ber.
A sa vois, qu'il ot clere, commença à crier:
« Par Mahomet! mon Dieu, trop avons demoré;
« J'en déusse ore avoir teus .XIIII. tués.
— Se Dieu plaist, ce dist Guis, quant vos m'eschaperés,
« Si ert aparissant comment vos le ferés. »

L'archevesques Turpin s'est en haut escriés :
« Sire Guis de Borgoigne, or vos doit remembrer
« De Sanse vostre pere, qui gentils est et ber,
« Que onques ne véistes an trestout vostre aé;
« Et se vos bien nel faites, jamès ne le verrés. »
Quant l'enfes Guis l'entent, li cuers li est levés;
[Lores] ne doutast il .IIII. rois coronés.
Où qu'il voit Danemont, cele part est alés.

OR furent li baron sor les chevauz de pris.
Il baissierent les lanches as gonfanons de pris,
Et brochent les chevaux, qui furent ademis.
Merveilleus cous se donent es escus d'asur bis;
Jamès de si fort joste n'orra parler marchis.
Les lanches sont brisies, ne porent plus soffrir,
Tot contreval les chans en volent li esclis.
Par tel vertu les portent li bon cheval braidis
Des escus de lor cous se fierent ens es pis,
Que regnes et enarmes firent tot desartir.
De ci jusqu'es espaulles sont des cous estordis;
Nis li oeil de lor testes lor furent esbloïs,
Ains éussiés alé .II. arpens et demi
Que l'uns ne set de l'autre quel part il est guencis.
L'enfes Guis de Borgoigne fu mult amanevis,
Mervilleus cop li done en l'escu d'asur bis,
Que les flors et les pierres an fist aval saillir.
La coiffe li trancha du blanc hauberc treslis;
Se ne fust la cuirie que li Turs ot vesti,
Tot l'éust porfandu contreval jusqu'el pis.
Por quant si l'a du cop encombré et aquis
Sor le col du destrier li fist les dens venir;
Li arçons de la sele est froissiés sor son pis.
Contreval vers senestre est li bons brans gancis,
Amont desus l'espaulle a l'auberc consuï,

Plus de .IIII^c. mailles, où fu li ors sartis,
En a fait defauser, si com dist li escris.
Li chevaus s'agenoille, ne pot le cop sosfrir,
Si qu'en l'erbe du pré li musiaus an feri;
Et quant il sailli sus, si fu tous esfréis,
Teus .IIII. arpens galope parmi le pré flori
Que ne sot Danemons quel part il dut gancir.
L'enfes Guis li escrie : « Deçà vous ai senti;
« Pansés de l'aleger, vous avés avant pris. »
Cil de la tour l'entendent, et chascun en a ris.

QUANT li rois Danemons sent que cil l'a feru,
Et Huidelon ses peres avoit le coup véu,
Bien set cil de la tor en ont grant joie éu;
Plus li est de la honte que de l'ahan ne fu.
Il broche le destrier, sore li est coru,
Où que il voit Guion, ne li rent nul salu,
Ains li a escrié par mult ruiste vertu :
« Par mon chief, dans vassaus, grant cop m'avés feru;
« Se je, ainçois le vespre, ne vous ai confondu,
« Jamès ne soit pucele qui me tiegne à son dru. »
Il broche le cheval, plus n'i a atandu,
Mervillous cop li done desor le hiaume agu
Amont es maistres quares, qui à or fu batu.
La coiffe li trancha del clavain qui bons fu;
Se ne fust li ganbais que l'enfes ot vestu,
Et la force de Dieu, c'on apele Jhesu,
Et les bones prieres où l'archevesques fu,
Jusqu'el neu du braier l'éust tot porfandu.
Por quant l'a si du cop chargié et confondu
Sor l'arçon de la sele l'a envers abatu,
Et li trança tout outre le quartier de l'escu.
Desus la jambe destre a l'auberc conséu,
Plus de .IIII^c. mailles en a jus abatu;

Pié et demi feri l'espée el pré herbu.
Danemont l'en resache, qui mult ot de vertu;
Où que il voit Guion, ne se tint mie mu,
Aincois li escria : « Deçà vous ai santu.
« Cuidiés vous que g'éusse le cuer si esperdu
« Que por vostre ranposne m'éussiés decéu?
« Jamès ne reverrés Karlon, le viel chanu,
« Et tous vos compaignons de ce palais volu,
« Se je puis esploitier, seront ars ou pandu. »
Quant l'enfes Guis l'entent, s'ot le cuer irascu;
Où qu'il voit le paien, sore li est coru.

L'ENFES Guis de Borgoigne durement s'aïra.
Ceus de la tour oï, dont chascuns s'escria;
De sa mere li menbre, sa vertu recovra.
Il broche le destrier, que mult fort le porta,
Et tint l'espée nue et l'escu enbraça.
Où qu'il voit Danemont, .I. grant cop li dona
Amont desor son hiaume, qui grant clarté gita,
Que les flors et les pierres aval an trebucha.
Et li Turs feri lui, au pooir que il a,
Amont desus son hiaume, que tot li enbarra.
La coiffe de l'auberc li rompi et faussa
Et puis le ganbison, si qu'el chief le navra,
Si que li sans vermaus contreval en raia.
Quant li anfes le voit, mult s'en espoanta,
Dieu de vrai cuer reclaime et mult fort sospira,
Qui par son saint commant à la Dame manda
Que il de lui naistroit, et puis s'i aombra.
« Hé Diex! ce fu grant joie quant la dame enmeira;
« En icele léesce saint Josep l'espousa.
« Quant la verge florie en sa main verdoia,
« Josep en fist grant joie et forment l'anora;
« Et quant ce vint au terme que Diex le destina,

« La dame sans dolor, Sire, s'an delivra.
« Biaus Diex! tote naissance à ce jor esclera;
« Li oisel et les bestes, qui erent grant pieça,
« Chascune endroit sa forme grant joie en demena.
« L'estoile en Oriant par ton commant leva,
« Li troi roi vos requistrent, chascuns vos aora,
« El temple Salemon la Virge vos porta,
« El bras saint Simion vostre cors commanda.
« Diex, pere glorieus, qui le mont estoras,
« Le cors saint Lasaron de mort resucitas,
« Marie Madelaine de ses pechiés mondas,
« A la Pasque florie en Jhrusalem entras,
« Au jor d'Acension sus ou ciel en montas,
« Par grant humilité l'asnesse chevauchas,
« Felon juïf vos pristrent, ce ne fu mie gas,
« En la crois vos poserent par le commant Judas,
« En guise de larron la mort i anduras,
« El sepulcre vos mistrent, envols d'un cher siglas,
« Au tiers jor surexis, de mort resucitas,
« Marie Madelaine el vergier confortas
« Et de bele clarté le monde enluminas;
« Sire, si com c'est voirs que tu ensi erras,
« Si garisses tu m'ame de ce felon Judas,
« Qu'encor puisse véoir Karlon qui mult est las. »

TANTOST com li rois Guis ot finé sa proiere,
Li revient Danemons par estrange maniere.
Quant l'enfes Guis le voit, s'a hauchie la chiere,
En son poing tint l'espée, que merveilles ot chiere,
Vait ferir Danemont sor l'iaume de Baiviere.
Et li Turs refiert lui desus l'iaume deriere,
Qui le cercle li trenche, où il ot mainte piere,
Puis li a escrié à haute vois pleniere :
« Par mon chief, sire Frans, poi pris vostre baniere;

« De vous ferai anqui une novele biere. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si dist parole fiere :
« Vos mentés! se Diex plaist, qui est voirs justiciere,
« N'enporterés du mien qui vaille une estriviere,
« Que del sanc de ton cors ne soit bien esligiée.
— Hé Diex! dient Francois, biaus pere justiciere,
« Garissiés hui mon cors par la vostre proiere,
« Que ne l'ocie en champ cis cuivers losengiere. »

OR sont li dui baron ensambe enmi le pré.
Danemons li cort sore com chevaliers menbrés.
Merveillous cous se donent sor les hiaumes gemés,
Que les flors et les pieres en font jus avaler;
Li cous descent aval sor le hauberc saffré.
Li enfes le refiert com chevaliers menbrés,
Par desus les espaulles l'a mult bien assené,
El haterel deriere mult ruiste cop doné,
Sor le col du destrier l'en a outre porté;
Mès tant sont fors les armes ne les pot enpirier.
Quant l'enfes Guis le voit, le sens quida derver.
Cil de la tour commencent hautement à crier :
« Sainte Marie Dame, et car nos secorés!
« Ceste ruiste bataille tant aura hui duré! »
Et li rois Danemons a le cheval hurté,
Vers Guion esperone par mult ruiste fierté;
Et l'enfes le reçut, l'escu amont torné.

OR furent li baron es destriers misodors.
Danemons li cort sore comme chevalerous.
Quant l'entent [l'enfes] Guis, si mua la color.
Li chevaus li ganci, si mua ses adous;
A ses armes failli, si fiert le misodor,
Le col li a tranchié par dalés les arçons;
Li chevaus chiet el pré à tout le Borguignon.

Cil de la tor s'escrient hautement à .I. ton :
« Sire Guis de Borgoigne, mal vos sovient de nous,
« Biaus sire, des ostages qui céans sont por vous;
« Se vos estes vaincus, nos morrons à dolor. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si mua la color.
Lors s'escria forment Huidelon l'orguillous;
Où que il voit son fil, si li dit par fieror :
« De Mahomet mon dieu, qui fait croistre la flor,
« Soit maudite la brache et li brans de color
« Qui ocist le cheval et lessa le signor. »
Quant Danemons l'entent, si an ot grant iror.

QUANT Gùion de Borgoigne vit mort son auferrant,
Ice sachiés de voir, mult ot le cuer dolant;
Tost et isnelement est saillis an estant.
Et li Turs li revint, o l'ire qu'il ot grant,
Mervilleus cop li done sor son escu devant,
Plus de .X. piés li fist remuer son estant.
Et l'enfes Guis chéi ens el pré verdoiant;
A genoillons se mist et à paumes devant.
Cil de la tour le voient, mult an furent dolant.
L'archevesques se couche, le chef contre Oriant,
Damedieu reclama, le pere omnipotant :
« Glorious sire pere, qui formastes Adant
« Et Evain sa moillier, dont li pueples est grant,
« En paradis, biaus sire, préis herbergemant,
« Tot lor abandonastes fors .I. fruit solemant;
« Mais Eve en menja, ce fu dolor mult grant,
« Par engin del dyable en fist manger Adant,
« Caïns murtri Abel es desers d'Abilant,
« El decors de la lune tramist Dieus de son sanc,
« Encor an est plus trouble, bien est apparissant;
« Einsi com ce est voirs et g'i sui bien créans,

« Garissiés hui de mort Guion le combatant,
« Qu'encor puissiens véoir Karlon au poil ferrant,
« Et li façon secors à Luiserne la grant. »
A icele parole est saillis an estant.
Et li rois de Borgoigne sailli sus maintenant,
Et tint l'espée nue et l'escu mist avant.
Où qu'il voit Danemont, cele part vint corant,
Mervilleus cop li done sor son helme luisant,
Por poi que le nasal n'an abati devant;
En contreval vers terre va li cous descendant,
Par de devant les jambes consuï l'auferrant,
Le col li a tranchié et l'espaulle ensemant.
Li chevaus chiet el pré, Danemont vait chéant.
Quant l'enfes Guis le voit, si li dist maintenant :
« Par mon chief, sire Turs, or vos va málemant;
« Poi priserés anqui Mahom et Tervagant.
« Si vos quit atorner, ains le soleil couchant,
« Qu'on porroit vostre cors esliger d'un besant. »

QUANT li rois Danemons vit son cheval el pré,
Que l'enfes Guis ot mort, mult an fu adolés;
Il est saillis an piés comme home forsenés,
Où que il voit Guion, cele part est alés.
L'enfes Guïs le reçut com vassaus esprovés;
Estes les vos ensamble com lyons abrievés.
Onques ne vit nus hons .II. martiaus acoplés
Ausi menuement et venir et aler
Ne ferir sor l'englume, quant li fers est chaufés,
Con li dui baron font de lor brans d'acier cler.
« Cuivers, dist Danemons, ja vis n'an estordrés. »
Et li anfes respont : « Cuivers, vous i mantés !
« Se Dieu plaist et ses nons, la teste m'i lairés. »
Il osta son escu, si le gita el pré,
Par de desus l'aissele a le Turc acolé.

Il le bessa vers lui, de terre l'a levé,
Puis li fist .I. biau tor, à terre l'a gité,
Desous le pon du branc l'a envers acouté.
Et li paiens s'estort, qu'il se cuide lever.
Et l'enfes se tint bien, qui gentils fu et ber;
Del branc le fiert en l'iaume, qu'il avoit entamé,
Que li sans en devale sor l'erbe vert el pré.
S'encor .I. autre coup i éust recovré,
Il n'en levast jamès an trestot son aé.
Quant Dragolans le vit, si l'a haut escrié :
« S'or ne secor mon frere, dont aie mau dahé.
« Or movons erralment, sans plus de demorer. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé;
De la vile s'en issent, les frains abandonés.
Cil de la tour le voient, si an sont esfréé :
« Par mon chief, dist Torpin, nos somes malmené,
« Il i a traïson; or somes nos alé!
— Sire, ce dist Estous, d'el vos convient parler;
« Or prenons tost les armes, sans plus de demorer. »
Et cil si firent sempres, n'ont soing de l'arester,
Et vindrent as estables quant il l'ot commandé,
Et montent es chevaus, quant il furent armé.
Et li baron chevauchent, les frains abandonés,
Par la gaste posterne, en .I. gaste fossé;
Il secorront Guion, qui qu'en doie peser.
Mais li viex Huidelon fu mult gentis et ber :
Envers le roi Guion tint bien sa loiauté.

HUIDELON l'orguilleus fu chevalier nobiles,
Et preudom et loiaus et plain de seignorie.
Quant vit venir son fil o la gent paienie,
Lors ot tel duel au cuer tous li sans li fremie;
Il a pris .I. espiel, par vertu le paumie,
Et broche le destrier par mult grant aramie.

Le premier Turc feri sor la targe florie
Que il li a fandu et la broigne sartie,
Mort l'abat dou cheval, à haute vois s'escrie :
« Fil à putain, dist il, malvaise gent haïe,
« Il n'i a nul de vos de si grant seignorie,
« Se il vient plus avant, par ma barbe florie,
« Qu'il ne perde la teste à l'espée forbie. »
Quant Sarasin l'entendent, chascuns sa resne tire.
Et Huidelon li vieus, à la barbe florie,
A saisi le destrier, par la resne le tire,
Venus est à Guion, si li a pris à dire :
« Sire, montés tantost, ne vos esmaiés mie.
« Par Mahomet, mon Dieu, qui tot a en baillie,
« Vos n'i perdrés huimès membre ne cors ne vie. »
Et li enfes respont : « Grans mercis, biaus dous sire. »
Et Danemons chevauche, qui ne s'atarge mie,
Sor .I. cheval mult bon que li suen li randirent.
Atant es vos Bertrans et sa chevalerie
Qui i poignent ensemble, chascuns an Dieu se fie.
Quant Huidelon le voit, tous li sans li fremie;
Forment s'an esfréa, nel mescréés vous mie.

HUIDELON l'orguilleus fu chevalier menbré,
Quant il vit nos Françoiz qui vienent tous armés.
Bertrans venoit devant .I. arpent mesuré;
Quant Huidelon le voit, si li a escrié :
« Qui vos fist de la tour issir ne devaler?
— Sire, nostre besoing, ja ne le quier celer.
« Nos véismes issir Sarasins et Esclers,
« Si venimes secourre ce gentil bacheler.
— Par mon chief, ce dit Huidres, mult avés dit que ber.
« Malement m'a mes fils Dragolant demené,
« Que j'en ere partout de traïson reté;
« Je quit à la cour Karle serai au doi mostré. »

Où que il voit Guion, ne s'i est arestés :
« Damoisiaus debonaires, à moi en entandés :
« Se vos avés en vous et proesce et bonté,
« Que vos en l'ost Karlon me vousissiés mener,
« Que je n'i soie entr'aus ledengiés ne chosés,
« Au jugement des Frans me voldrai atorner.
« Que, se ai envers vous con traïtres erré,
« Je voil perdre ma terre et tote m'ireté,
« Et mes fils Dragolant aura le chief copé.
— Sire, dist l'enfes Guis, mar vos esmaierés ;
« Se Diex plaist et sa mere, bien conduis i serés,
« Se vos par jugement n'i estes esgardez,
« Si que ja n'i perdrés .II. deniers monéés. »
Puis despoille ses dras, si s'est tous desarmés.
Après le fist li enfes de riches dras parer;
Lors n'ot il plus bel home en la crestienté.
Atant es Huidelon et son riche barné
Qui descendent à terre des destriers sejornés.
Où que il voit Guion, parfont l'a encliné,
En son sarasinois mult biau l'a salué :
« Sire, Diex vous garisse où vo créance avés!
— Amis, ce dist li anfes, Diex vos puisse sauver,
« Et face vostre cors bautisier et lever! »
Et li rois Danemont a Guion regardé;
Mult l'a bien connéu, quant il l'a avisé.

HUIDELON l'orguilleus est ens ou tref assis,
Et si duc et si conte, si prince et si marcis.
Tuit li enfant de France corent le roi véir.
Et Danemont regarde le roi Guion ens el vis;
Son pere en apela, Huidelon le marchis :
« Par Mahomet! biaus sire, ice sachiés de fi
« Que c'est li chevaliers à cui me combati.
— Tais toi, dist Huidelon, tu ies musars et bris;

« Se François t'apercoivent, bien t'en püet estre pis. »
Or lerons ci des Turs, que Diex puist convertir,
Si dirons de Karlon, le roi de Saint Denis,
Qui fu devant Luiserne coreçous et maris.
Ogier en apela et Naimon le flori :
« Seignor, ce dist li rois, je sui mult maubaillis
« De Bertrant le vassal, qui le presant me fist,
« Et de ses compaignons qui vindrent avec lui.
« Il m'ont bien oublié de ce que je lor dis,
« Que le roi m'amenassent, que voloie véir;
« Mais il n'i venra pas tant com je soie vis.
« Se Diex me laisse encor de ce siege partir,
« Je m'en quit repairier en France, se je vif.
« Teus m'i aura mesfait que je ferai morir.
— Sire, dist li dus Naimes, entendez envers mi :
« Se mes consaus estoit entandus ne oïs,
« Vos panrois de vos homes de ci à .XII^m.
« Si faites le roi querre, que vos desirés si;
« Il venra à nostre ost sans nes .I. contredit. »
Et respont Karlemaines : « Dus Naimes, alés y,
« Entre vous et Ogier, et l'Ardenois Tierri,
« Et Sanson de Borgoigne, le chevalier hardi,
« Si li dites qu'il viegne .I. poi parler à mi,
« Qu'il me face secors, s'il veut, et je l'en pri. »
Li baron s'apareillent el demain par matin.
Bien furent .XII^m. sor les chevaus de pris,
De tous les meillor homes et des plus bien apris.
De Karlemaine sont sevré et departi,
Maintenant s'arouterent et entrent el chemin.
De ci que à Carsaude ne pristrent onques fin;
Mais por noient i vont : li rois s'an est partis;
A Montorgueil estoit, passés est li tiers dis,
Et li baron s'en tornent, que Diex puist benéir.
Teus .IIII. jors errerent ne pristrent onques fin.

Quant ce vint au cinquime, que jors fu esclercis,
Qu'il virent Montorgueil, qui sor la roiche sist,
Sivirent les .IIII. eves où li aymans gist,
Sor destre regarderent parmi .I. prè flori,
Choisirent l'ost Guion, le chevalier de pris,
Virent les trés de soie yndes, vermaus et bis,
Virent les aigles d'or dont reluist li païs.
Et quant ce vint dus Naimes, entendés envers mi,
L'enfes Guis de Borgoigne s'est levés par matin,
Vers destre se regarde, vit les barons venir,
Quida que ce fuïssent paiens et Sarasins.
Bertrant le mesagier à apeler an prist :
« Amis ce [li dist] Guis : « Entendés envers mi :
« Je voi ici [vers nos] mult fiere gent venir;
« Car prenés de vos homes de ci à .xv^{m}. :
« Ce seroit mult grans hontes s'estīons si sopris.
— Mult volentiers, biaus sire », dist Bertrans li marchis.
A icele parole est sus ses piés saillis.
Quant il vit les vieus homes, si a gité .I. ris;
Où que il voit Guion, si li dit à haus cris :
« Si m'aït [Diex], dist il, or poés estre fis
« Que durement vos aime Karles de Saint Denis;
« Véés : des meillors homes de trestot son païs
« Il vos envoie querre; je le sai tout de fi. »
— Hé Diex! ce dist li enfes, or t'an ran ge mercis,
« S'or i estoit li pere dont sui angenoïs. »
Et Bertrans li respont : « Par mon chief, si est il.
— Amis, ce dist li enfes, faites le moi véir. »
— Sire, ce dist Bertrans, tout à vostre plesir :
« Vés le là tout devant, à ce pelichon gris,
« A cele blanche barbe qui li gist sor le pis,
« Et li autres, dus Naimes, o le guernon flori,
« Et li autres après, li Ardenois Tierri,
« Qui est peres Berart, que vous véés ici;

« Et li autre sont pere as damoisiaus de pris
« Que faites ostoier an estrange païs. »
Quant li enfant l'entendent, si crient à haus cris :
« Sire Guis de Borgoigne, frans chevaliers gentis,
« Lai nos aler nos peres besier et conjoïr. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si jura saint Denis :
« N'i a .I. seul de vous qui tant soit de haut pris,
« S'il se fait à son pere connoistre ne véir,
« Que ne li face ancui le chief du bu tolir. »
Quant li enfant l'entendent, es les vos esfréis;
Lors maudient tuit l'eure que Guis si longes vit.
« Seignor, dist Huidelon, entendés envers mi :
« D'ont sont cil chevalier dont vos menés tel cri?
— Biaus sire, il sont de France, de cest nostre païs;
« Or ne vous poist il mie se les alons véir? »
Et Huidelon respont : « Par mon chief, non fait il. »
A iceste parole se sont as chevaus pris,
Encontre les vieus homes sont à la voie mis.
L'enfes Guis de Borgoigne les a à raison mis :
« Seignor baron, dist il, bien puissiés vous venir! »
Et dus Naimes respont, qui ot le poil flori :
« Seignor, Damediex puisse les vos cors benéir!
« Li quels est rois de France? bien le poons véir?
— Par mon chief, ce dist Guis, il vous sera bien dit.

— SEIGNOR, ce dist dus Naimes, envers moi entandez :
« Li quels est rois de France? gardés nel me celés.
— Par mon chief, ce dist Guis, bien vos sera mostré;
« Vous vanrois avec nous là dedens, en son tré. »
Et cil li respondirent : « Si com vous commandez. »
A icele parole se sont acheminez.
L'enfes Guis de Borgoigne s'an est avant alés,
Et Bertrans et Berart, Torpins et Gilemers.
Lors s'est li enfes Guis gentement conréés :

.I. mantel sebelin a à son col geté,
.I. chapel de bonet li ont el chief posé;
Sor .I. faudestuef monte, qui d'or fu esmeré,
.I. bastoncel a pris en sa main par fierté.
Atant es les barons qui descendent el tré,
Trestuit communalment en sont dedens antré,
Puis se sont tuit assis belement par les trés.
Mais Naimes de Baiviere est sor ses piés levés,
Son mantel laist chaoir, qu'il avoit afublé,
Le chapel de bonet a de son chief osté.
Sa barbe li baloie jusc'au neu del baudré,
Par deseur les oreilles ot les guernons tornez;
Mult resamble bien prince qui terre ait à garder.
Où que il voit Guion, si l'a haut salué :
« Cil Damediex de gloire qui meint en Trinité,
« Il saut le roi de France et son riche barné! »
Et Guion li respont : « Diex vos croisse bonté! »
Quant l'entent li dus Naimes, s'a tendrement ploré;
Bel et cortoisement a l'enfant apelé :
« Sire, ce dist dus Naimes, por Dieu de majesté,
« Levés vos en de ci, venés à moi parler.
— Sire, ce dist li enfes, volentiers et de gré. »
A icele parole issirent fors del tré.
Ains n'i ot chevalier de si haut parenté
Qui léans avoc aus i fust onc apelés.
« Sire, ce dist dus Naimes, or ne vos soit celé,
« Je vos conjur de Deu, le roi de majesté,
« Et de la sainte crois en coi il fu penés,
« Te pri ge et requier que me dies vertez.
— Par saint Denis, dist Guis, bien m'avés conjuré;
« Mais, par cel[e] corone dont il m'ont queroné,
« Que à Paris me mistrent el chief estre mon gré,
« Se vos me dites chose dont me doie peser,
« Je vos ferai la teste fors du bu desevrer.

— Par mon chief, ce dist Naimes, dont nos covient garder.
— Voire, ce dist li anfes, se vous tant vos amés.
— Biaus sire, ce dist Naimes, por ce l'ai demandé;
« Ne ce premerain char, qui si est acesmés,
« A ces .IIII. crois d'or, qui gietent grant clarté,
« A cele ensaigne lée, à ce dragon fermé,
« Qui est il? ce me dites, por Dieu de majesté. »
Et li anfes respont : « J'en dirai verité :
« C'est Gile la duchoise, au gent cors onoré,
« Qui suer est Karlemaine, le fort roi keroné,
« Et fame Ganelon, le compaignon Hardré,
« Et est mere Rollant, le chevalier menbré.
« Por ce l'ai mis devant, je vos di par verté.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, que preus estes et ber,
« Qui est en l'autre char, gardés ne me celés,
« Qui n'est mie mains riches ne noaus acesmés ?
— Par mon chief, ce dist Guis, ja ne vos ert celé,
« Ce est li chars ma mere, qui tant a de bonté;
« Por ce l'ai mis après que rois sui coronés.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, gentils est[es] et ber;
« Qui est donques li peres dont fustes engendré ?
« Comment! [b dist l'enfes Guis], dans viellars radotés,
« Par saint Denis de France, se plus me demandés,
« Je vos ferai la teste fors du bu desevrer.
— Sire, dist li dus Naimes, et je le lais ester. »
A icele parole sont revenu el tref,
Et li baron de France sont encontre levé.

L'ENFES Guis de Borgoigne s'asist ou pavillon.
Joste lui est assis ses chiers peres Sanson,
Et d'autre part s'asist li gentils dus Naimon,
Et li autre barnage s'asiet tot anviron.
Huidelon se dreça, qui est de grant renon;
De sa barbe li pendent contreval li flocon.

Où qu'il voit le barnage, si l'a mis à raison :
« Or entandez, fait il, franc chevalier baron,
« Qui estes home lige l'emperéor Karlon,
« Et plus avés de sens que n'ont cil enfançon.
« Por ce vos di à tous que me dites raison :
« Montorgueil est tos miens et le regne environ,
« Asséur que doie estre là sus en ce donjon,
« Quant .x. François me vinrent, de par le roi Karlon,
« Requistrent moi, ma terre et l'onor environ,
« Et grant orgueil me distrent, ja nel vos celeron,
« Et aracher me voldrent ma barbe et mon guernon.
« Je les fis assaillir, por coi en mentiron?
« Mais il se desfendirent com chevalier baron ;
« Mon palais me tolirent et ma maistre maison.
« Traïtor m'apelerent, por coi le celeron?
« Mais j'en oi pris bataille par mon fil Danemon
« Et si lor créantai, deseur mon Dieu Mahon,
« Que il n'i auroit mal fors que de Danemont;
« Mais Drago[la]ns mes fils, qui cuer ot de felon,
« Ne le volt pas soffrir, ains pensa traïson,
« Quant il vit que ensamble furent li dui baron.
« Bien sai que le poior an éust Danemont;
« Mès Dragolans mes fils, qui cuer ot de felon,
« Lors le voloit aidier, ja nel vous celeron;
« Mais je li destornai, ne li fist se bien non.

« SEIGNOR, dist Huidelon, envers moi entandés
« Por ce que je li oi et plevi et juré
« Que il n'i auroit mal dont le puisse garder,
« Sui je venus à vos jugement demander;
« Que, se j'ai envers eus com traïtres erré,
« J'en voil perdre ma terre et tote m'erité,
« Et mes fils Dragolant aura le chief copé. »
Quant Naimes l'entendi, si a .I. ris gité;

.XV. contes apele, si sont issus du tré.
L'enfes Guis de Borgoigne est avoc aus alé :
« Seignor, ce dist li enfes, tot ce fu verités;
« Issi fu tous li chans com vous oï avés.
« Or vos pri jo, por Dieu qui an crois fu penés,
« Que vos le jugiés si qu'il en soit honorés,
« Qu'il n'a plus loial Turc en .LX. cités.
— Si m'aït Diex, dist Naimes, j'en dirai mon pansé :
« Li hons qui ains ne fu bautisiés ne levés,
« Ne onques ne crut jor sainte crestienté,
« Se il aida son frere, n'en fait mie à blasmer;
« Certes, on li en doit le mesfait pardoner,
« Por qu'il voille reçoivre sainte crestienté. »
Et li baron respondent : « Si com vous commandés. »
A icele parole resont venus es trés,
Et content Huidelon ce qu'il ont devisé.
Quant Huidelon l'oï, s'a ses fils regardés,
Par mult grant amisté les a araisonés :
« Avés oï François plains de grant loiauté;
« Mult par est fous qui n'aime sainte crestienté. »
Où que il voit Guion, si l'a araisoné :
« Gentils rois debonaires, por Dieu de majesté,
« Or faites le mien cors bautisier et lever,
« Et mes fils ambes .II., qui mult font à loer,
« Et tous ceus de ma terre, qui de moi sont chasé;
« Et qui Dieu ne vodra croire ne sa bonté,
« Si li coupés la teste, sans plus de demorer,
« Et nous vos jurerons homage et féeuté.
« Lors irons à Karlon, le fort roi coroné,
« Si devenrons si home et si riche chasé,
« Et li aiderons bien la terre à conquester. »
Quant li baron l'entendent, grant joie en ont mené.
L'archevesques Turpin a les fons aprestés;
Après, se fu li rois de ses dras desnués,

Et si fil ambedeus et si home dalés.
Iluc sont bautisié, d'eve rengeneré;
Mais lor nom ne lor sont changié ne remué.
Bien furent .xv^{m}. esléu et nombré
Qui tuit por Huidelon pristrent crestienté.

QUANT or fu Huidelon levés et batoiziés,
Et si fil ambes .II. et tuit si chevalier,
Bien les puet on nombrer à plus de .XX. milliers.
Huidelon l'orguelleus a Guion araisnié :
« Sire, dist li viellars, por la vertu du ciel,
« Venés à Montorgueil : les clés vos voil baillier,
« Et ferons bautoizier ma cortoise moillier,
« Et tous ceux de mon regne, et mes borjois prisiés;
« Lors irons à Karlon, le fort roi droiturier. »
Dont se lieve Dus Naimes et Sanses et Ogiers :
« Si m'aït Diex, biaus sire, bien fait à otroier;
« Jhesu puisse sauver si vaillant chevalier! »
A icele parole se vont aparillier,
Et chevauchent ensanble, sans plus de delaier,
Li vieillart et li jone et tuit li bautoisié,
Et passent les .IIII. eves où li aïmans siet.
A Montorgueil entrerent baut et joiant et lié.
A la france roïne le vait .I. mes noncier,
Et ele li escrie : « D'ont viens tu, chevalier?
— Dame, de l'ost Guion, à celer nel vous quier.
« Je vi vostre seignor lever et bautoisier,
« Et ambes .II. vos fils vi ge en fons plongier.
« Ici vient li rois Guis o sa gent, .III. milliers,
« Et feront vostre cors lever et bautoisier.
—Hé Diex! dist la roïne, tu soies graciés! »

QUANT or ot la novele la dame Marguerite
Si fils sont bautoizié et Huidelon ses sires,

De la joie qu'ele ot tous li cuers li sospire.
Qui dont véist aler la cortoise meschine;
Il n'ot en la cité riche drap ne cortine,
Tires ne siglaton ne pailes d'Aumarie
Qu'elle ne face tout estendre par la vile.
Atant es Huidelon et sa grant baronie.
La dame va encontre, qui moult fu eschevie.
Quant a vu son seignor, si li a pris à dire :
« Bien soiés vous venus et vostre compaignie!
— Dame, dist Huidelon, Diex vous doinst bonne vie!
— Por Dieu, ce dist la dame, estes bautoisiez, sire?
— Oïl, ce dist li rois, nel vos celerai mie,
« Si voil que recevois créance et bautestire. »
Et li rois de Borgoigne ne s'aséura mie,
Et commande à Turpin : « Faites les fons, biaus sire. »
Cil les fait maintenant, qui bien set le servisse.
Tantost font bautoizier la cortoise roïne;
Bien puet on aesmer la gent à .XV. mile
Qui por Dieu i reçurent créance et bautestire.
Et li rois de Borgoigne ne s'aséura mie;
Où qu'il voit Huidelon, molt belement li prie :
« Je vos rant vostre terre et vostre seignorie.
— Par mon chief, dist li rois, issi n'ira il mie;
« Par la foi que jo doi au fil sainte Marie,
« Ja ne tanrai plain pié de ma terre garnie
« S'aurai véu Karlon, le roi de Saint Denie;
« Moi et tote ma terre metrai en son servisse. »
Quant li baron l'entendent, mult très grant joie en firent.
La terre ont commandée la cortoise roïne,
Et laissierent o lui de la chevalerie.
De si à l'ost Guion ne s'aséurent mie.
Et les dames des chars plorent forment et crient.
L'enfes Gui fait crier par mult grant seignorie
Que s'il a dame en char nesune tant hardie,

Se ele se demoustre, que ne perde la vie.
Cil demanderent l'eve et au mangier s'asistrent.
Quant il orent mengié, tuit fors des trés saillirent.
Dus Naimes de Baviere, à la barbe florie,
Est venus à Guion, si li a pris à dire :
« Sire rois, gentils hom, por Dieu le fil Marie,
« Vanrois vous à Karlon, le roi de Saint Denie? »
Et respondi li anfes : « Nel vos celerai mie,
« Quant j'aurai pris par force la fort tor d'Augorie,
« Dont irai à Karlon por faire son servisse ;
« Certes, je n'irai pas tant que je l'aie prise.
— Dont, n'i venras tu ja, dist Naimes, en ta vie.
— Si ferai, dist li enfes, ne vous esmaiés mie,
« Se Diex me veut aider, li fils sainte Marie. »

DUS Sanses de Borgoigne fist forment à prisier,
Et sachiés tot sans faille qu'il ot Guion molt chier,
Qu'il l'avoit engendré de sa france moillier.
Bel et cortoisement le prist à araisnier :
« Sire rois, gentils hom, por Dieu ne me noier;
« Quant tu méis en France corone sor ton chief,
« Et tu féis venir les fils de nos moilliers,
« Por coi ne venis tu à Karlemaine aidier,
« Si m'aït Diex de gloire, que il en a mestier?
— Par Dieu, ce a dit Guis, qui le mont doit jugier,
« Ja n'irai à Karlon, le fort roi droiturier,
« S'aurai ces .II. citez sos moi à josticier,
« Et les randrai Karlon, si m'en aura plus chier.
—Si m'aït Diex, dist Sanses, trop avez le cuer fier.
« Ja ne verrés Karlon, se vous tant delaiés.
— Si ferai, ce dist l'enfes, or ne vos esmaiés.
« Salués moi le roi, mon seignor droiturier;
« Je li envoierai .M. murs et .M. somiers,
« Tuit seront de vitaille et trossé et chargié,

« Et .M. haubers saffrez et .M. hiaumes gemés,
« Et .M. escus à or, .M. brans et .M. espiés.
— Sire, dist li dus Naimes, com vous plera si ert;
« Nous li porterons bien canque li envoiés.
— Il n'i a plus, dist Sanses, mais demandons congié. »
Li baron li demandent, Guis lor a otroié.
Quant il furent monté, Guis les a convoiés,
Et Bertrant, et Berart, et Turpins li proisiés.
Au departir qu'il firent plorerent de pitié.
« Si m'aït Diex, dist Sanses, or poons enragier
« Quant nos véons ici les fils de nos moilliers,
« Si ne nos deignent mie acoler et baisier. »
Il a dit à Guion : « Retornez ent arier.
« Certes nos en partons dolent et coreciés. »
Quant Guion l'entendi, si plore de pitiés;
Des lermes qu'il ploroient sont durement moillié.
Qui là véist la joie que font li chevalier!
Chascuns baise le sien trestot sans atargier.
Ains éussiés alé bien demi liue à pié
Qu'il péussent tenir ne voie ne santier.
Li enfant s'an retornent, li vaillant chevalier;
Ne sai de lor jornées deviser ne noncier.
.I. mardi sont venu à Luiserne le sier,
Maintenant descendirent desous le tref roié.
Quant Karles les choisi, onques ne fu si liés;
Il baisa le duc Naime et Sanson et Renier :
« Naimes, dist l'emperere, com vos plera si ert.
« Véistes vos Guion, ce chevalier proisié?
— Oïl, sire, dist Naimes, mentir ne vos en quier;
« Il vos mande par moi salus et amistiés.
« Tel present vos envoie dont devés estre liés :
« Escus, haubers et lances et assés à mangier.
— Si m'aït Diex, dist Karles, mult a bien esploitié;
« Encor me laist Diex vivre qu'ancor li puisse aidier!

— E[n] non Dieu, emperere, ce dist Rollans ses niés,
« Del present le devés amer et tenir chier;
« Mais demandés Naimon et Sanse le guerrier
« Quant il venra à vous, li riches rois prisiés.
« Certes, je le verroie de gré et volentiers.
— Ne sai, sire, dist Sanses, quant li siens plaisirs iert;
« Mais pris a Montorgueil, qui siet sor le rochier,
« Si a fait Huidelon lever et bautisier,
« Et ses fils ambes .II. et sa france moillier,
« Et des gens de sa terre plus de .XXX. milliers,
« Dont il a recéu les onors et les fiés.
« Or panra Augorie et Maudrane le fier;
« Lors si venra à vous, il et si chevalier.
— Se Diex m'aït, [ce] dist Karlemaine au vis fier,
« S'il ne fust mes parens mes cousins ou mes niez,
« Il ne l'osast panser, por les membres tranchier,
« Ne li enfant de France ne l'éussent laissié
« Que ja corone d'or éust mis sor son chief.
— Ne sai sire, dist Sanses, à merveilles l'ai chier;
« Certes .II. fois me vint acoler et baisier,
« A poi qu'il ne chaï pasmés de son destrier.
— Sanses, dist l'emperere, par la vertu du ciel,
« Je quit c'est vostre fis et de vostre moillier;
« Maris estes ma suer, je quit qu'il est mes niés.
— Ne sai, sires, dist Sanses, mès moult a le vis fier,
« Et ce qu'il vodra faire nos estuet otroier. »
A ces paroles vont li baron herbergier,
Et Karles est remès dolans et corecíés.

Li baron sont alé à lor herbergeries,
Et Karles est remès couroucíés et plains d'ire.
En .I. lit se coucha, mès il n'i dormi mie :
« Hé Diex! ce dist li rois, qui tot as en en baillie,
« De quel terre est li enfes qui meine tel justice,

« Qui a pris Montorgueil par sa chevalerie,
« Huidelon bautoizié et tote sa maisnie?
« Ne daigne à moi venir, tant ne m'aime ne prise;
« Mais, par icel Seignor qui fu nés de Marie,
« Ja ne lairai Luiserne qui sor mer est bastie,
« Si ert venus cil enfes que j'aim tant et desire,
« Que Diex le m'a mandé, qui tout le monde guie. »
Or leron de Karlon, que Jhesu benéie,
Si dirons de Guion à la chiere hardie.
.I. matin s'est levés, quant l'aube est esclercie,
Huidelon an apele, à la barbe florie,
Et Dragolant son fil, et Danemont méisme.
« Seignor, ço dist li enfes, ne lerai ne vos die,
« Certes, molt me desire Karles de Saint Denise,
« Et les dames des chars, qui fort plorent et crient
« Por ce qu'ele n'aloient à Luiserne la riche.
« Comment irai à Karle, le roi de Saint Denise?
« S'aurai prise Maudrane qui sor mer est bastie.
— Sire, dist Huidelon, à ce ne doutés mie.
« Vous m'avés bautisié, je vos en doi servisse;
« Ja ne verrés passer la quinsaine acomplie,
« Se Diex plaist, et la fois où tous li mons se fie,
« Que je tout vos rendrai en la vostre baillie. »
Quant li anfes l'entent, bonement l'en mercie.

« SIRE, dist Huidelon, entendés envers mi :
« Vous m'avés bautoisié, la vostre grant merci,
« Et je sui vos hom liges, si vous en doi servir;
« Faites movoir vos homes el demain par matin,
« Cil qui mainent les chars si muevent autresi,
« S'irons à Augorie belement et seri.
« Je ferai cest mesage, bien le sachons de fi,
« Vers le roi Escorfaut que mes peres norri.
« Certes, il est mes niés, par verté le vos di;

« Par la foi que je doi Karlon de Saint Denis,
« Se il veut trespasser ne mes fais ne mes dis,
« N'i aura amisté vaillant .I. angevin.
— Sire, ce dist li rois, la vostre grant merci ! »
Ici le cuit lessier deci à l'enserir.
Et li rois de Borgoigne fist ses homes garnir,
Les chars fist esteler, ses mistrent el chemin
Huidelon l'orguilleus et Danemont son fil.
Là oïssiés buisines et soner et tantir;
Une moult grant liuée font la terre fremir.
Quant cil devant s'aroutent el demain par matin,
Ne revinrent ariere ains ore de midi,
Tant estoit l'oz espesse de chevaliers gentis.
Cil Sires le conduie qui en la crois fu mis!
Tant ont erré ensamble c'à .I. mardi matin
Ont chosi d'Augorie les murs d'araine bis.
Quant Huidelon le voit, à Guion dit : « Amis,
« Or poés d'Augorie la riche tour véir,
« La riche fermeté, que ains meillor ne vi.
« Faites loger vostre ost contreva[l] cest larris,
« Chargiés moi de vos homes .C. chevaliers gentis,
« Et j'en remanrai .C. de mes meillors amis. »
Et l'enfes Guis respont el nom de Jhesu Crist.
Bertrant en apela et Bernart et Turpin,
Savari de Tolouse, Estout et Auberi.
« Por Dieu, ce dit li enfes, qui onques ne manti,
« Faites .C. chevaliers aprester et garnir,
« Ses manra Huidelon trestout à son plaisir.
— Seignor, ce dist Bertrans, Diex nous an soit aidis ! »
.C. en ont fait sevrer de tous les plus hardis,
Et li rois de Borgoigne fist les os establir,
Et ses homes loger parmi ces prés floris.
Il est venus as chars, ses a en ordre mis,
Et commande les dames gentement à servir.

Gile, la suer Karlon, ot moult le cuer noirci;
Où qu'ele voit [ᵇGuion], gentement li a dit :
« Grant tort en avés, sire, par le cors saint Denis;
« Vos déussiés aler à Luiserne la cit,
« Por véoir nos seignors que nos desirrons si.
« Or nous fais ostoier en estrange païs;
« Grant pechié en avés, par le cors saint Denis.
— Par saint Denis de France, ce dist Guis li marchis,
« Se je n'ai Augorie et Maudrane la cit,
« De ci que à .x. ans ne verrés vos maris. »
Quant les dames l'entendent, à plorer se sont pris.
Huidelon l'orguilleus s'est à la voie mis;
Là oïssiés buisines et soner et tantir.
Et Bertrans et Berart sont à la voie mis;
.II^c. furent ensamble des meillors du païs.
Cil Sires les conduie qui en la crois fu mis !

OR s'an va Huidelon et sa chevalerie;
Li rois Guis les commande au fil sainte Marie,
Qu'il les puisse aconduire à santé et à vie.
Et li baron chevauchent, qui Jhesu benéie;
Onques cil ne finerent de çi en Augorie.
Huidelon va devant et sa gent de Persie,
Qui tuit erent armé à la loi paienie,
Par la porte s'an entrent en la cité garnie;
Il n'i ot si hardi qui pas le contredie.
Et cil ont chevauchié à bele compaignie,
Venu sont à la porte de la grant tor garnie.
Huidelon les apele à la loi paienie,
Et li portiers li oevre, ne li contredit mie.
Quant virent Huidelon, mult grant joie li firent;
Mais, quant voient François, forment s'en esbahirent.
Dient à Huidelon : « Bien vigniez vos, biaus sire.
« Sont tuit cil chevalier de vostre compaignie? »

Quant Danemont l'entent, à haute vois s'escrie :
« Vos le saurois mult bien eins eure de complie.
« Où est rois Escorfaus, à la chere hardie ?
— Biaus sire, il est là sus, à mesnie escharie;
« N'a que .c. chevaliers o lui en compaignie. »
Quant Huidelon l'entent, ne puet muer ne rie.
Lors descendirent tuit sous l'olive foillie,
Et monterent amont en la sale voutie,
Et truevent Escorfaut à la barbe florie.
Quant Huidelon le voit, fierement li escrie :
« Biaus niés, dist Huidelon, je ne vous salu mie.
« L'enfes Gui de Borgoigne, qui tant a seignorie,
« De trestoute ma terre ne m'a il lessié mie
« Dont je prange de rante valissant .i. alie. »
Quant l'entent Escorfaut, ne puet muer ne die :
« Mar le pansa li glous, par ma barbe florie!
« Or manderai paiens deci en Augorie,
« Et si ferai venir Butor de Salorie,
« Et manderai Maudran, de Maudrane la riche.
« Quant j'aurai assamblé ma grant chevalerie,
« Lors m'en irai vers Gui, si ne m'en tenrai mie,
« Trencherai lui la teste à m'espée forbie,
« Et si ferai destruire sa grant chevalerie;
« Raemplir an ferai ma terre desertie. »
Quant Bertrans l'entendi, tous li sans li fremie;
Où que il voit Berart, en basset li escrie :
« Avés oï paiens vanter de grant folie?
« Mar le pansa li glous, se Diex me benéie!
— Seignor, ce dit Estous, por Dieu le fil Marie,
« Vous pri je et requier que ne vos hastés mie,
« Quant amené nos ont ceste gent paienie,
« Et se sont bautoizié por Dieu, le fil Marie;
« Et se miex ne nos font, il ne nos faudront mie.
« Et se vos [les] vées commencer la folie,

« Chascuns fiere grant cop de l'espée forbie. »
Quant li enfant l'entendent, chascun d'aus li escrie :
« Bien fait à otroier, Diex nos soit en aïe !
« S'or voloit Huidelon, à la barbe florie,
« Nos aurïons anqui ceste grant tor garnie,
« Et rendrions Guion ceste chastelerie.
— Certes, dist Danemons, il ne vos faudra mie. »

ESCORFAUT d'Aumarie est levés an estant;
Bien connut au viaire et Berart et Bertrant
Que il estoient né de la terre des Frans.
Où qu'il voit Huidelon, si li dist maintenant :
« Qui sont cil chevalier? celer n'i vaut noiant.
« Par Mahomet, mon Dieu, il nos vont mult gabant;
« S'il ne sont à la loi de Turs et de Persans,
« Il perdront ja les testes à mon acerin brant. »
Quant Danemont l'entent, si sailli maintenant :
« Se Diex m'aït, biaus oncles, celer n'i vaut noiant. »
Où qu'il voit Escorfaut, si li dist en riant :
« Il sont home Guion, ce chevalier vaillant.
« Ce vos mande par nous, que l'irïon celant?
« Que devenés ses hom hui cest jor en avant,
« Et créés en Jhesu, le pere omnipotant.
« Et se tu si nel fais, de ta vie est noiant;
« Herbergié as teus hostes qui te feront dolant! »

HUIDELON l'orguilleus fist forment à proisier;
Où qu'il voit Escorfaut, si li prist à huchier :
« Amis, ce dist li rois, à celer nel vous quier,
« Diex nous a assené au meillor chevalier
« Qui onques portast armes ne montast an destrier;
« Il nos a fait trestous lever et batoizier,
« Et si nos a randues nos terres et nos fiés.
« Or te somes venu por Dieu querre et proier

« Que tu li rans ta terre, tes homes et tes fiés,
« Ou ce non, par l'apostre que quierent chevalier,
« Amors ne parentage ne t'i aura mestier
« Que ne te face ja la teste rooignier,
« Et arracher du cors et les mains et les piés. »
Après ce mot regarde Bertrant le timonier,
Estout [de Lengre], ausi Berart de Mondisdier.
Quant li enfant le voient, ne se vodrent targier,
Ains desvestent les chapes, traient les brans d'acier.
Bertrans, li fils Naimon, va ferir Marchepier,
Et Berart vait ferir Murgalant de Rausier,
Et Turpin l'archevesques le roi de Montefier;
Et tuit li autre i fierent, ne se vodrent targier.
Estous, li fils Oedon, à Escorfaut s'an vient;
Ja le ferist du branc, sans plus de deloier,
Quant Huidelon li crie : « Por Dieu, ne le touchier! »
Escorfaut s'an fuioit à Huidelon le viel;
Bien voit [que] n'i vaut force valissant .I. denier,
A sa vois, qu'il ot clere, commença à huchier :
« Faites ens rebouter ces riches brans d'acier,
« Et je rendrai Guion mes terres et mes fiés,
« Et crerai en Jhesu qui le mont doit jugier.
« Mieus aim ma terre perdre que la teste tranchier;
« Mais c'est li plus par force, li moins par amistiés.
— Ne m'en chaut, ce dist Huidres, que je en sui touz liez. »

QUANT or voit Escorfaut que il est si sorpris,
Otroier li convient et lor fais et lor dis,
Ou, ce non, de sa vie est malvaisement fis.
Où qu'il voit Huidelon, si li crie à haus cris :
« Or sera li rois Guis de ma terre saisis,
« Et si fera garder ma terre et mon païs.
— Par mon chief, ce dist Huidres, merveilles avés dit.
« Vos n'i perdrois [de] voir vaillant .I. angevin;

« Ains metés vostre cors du tout en son plaisir,
« Que vos n'i aurois mal dont vos puisse garir. »
Et Escorfaut respont : « Tout à vostre plaisir. »
Par une des fenestres a defors son chief mis,
Et choisi les paiens armés et fervestis,
Plus de .xxx^{m}. homes; ses a à raison mis.
« Seignor, dist Escorfaut, entendez envers mi :
« J'ai randu as François ma terre et mon païs;
« Baptisier me ferai, que je le voil issi;
« Je voil que vous randois vos terres autresi. »
Et paien respondirent : « Par no Dieu Apolin,
« Nous les assaudrons ja par force et par estri
« Tant que tous les aurons detranciés et ocis. »
Et Escorfaut respont : « Merveilles puis oïr :
« Ou vos ferois tot ce que je vous ai requis,
« Ou vos me verrois ja de male mort morir.

« SEIGNOR, dist Escorfaut, à celer nel vous quier,
« Se vos ne faites ce que vous pri et requier,
« Ja me verrois la teste fors du bu rooignier,
« Que je voi là Guion qui fait sa gent logier. »
Et cil li respondirent : « Nos estuet otroier;
« Nous ne vous faudrons mie por les testes trenchier. »
La porte font ovrir et les pons abessier,
Puis mistrent jus les armes sans poi[n]t de delaier.
Del palais avalerent serjant et escuier,
Et vont en l'ost Guion les noveles noncier.
Bertrans, li fils Naimon, est alés atachier
Au pomel de la tor du grant palais plenier
Une enseigne vermeille, i a fait baloier;
Cil de l'ost la choisirent, li jone chevalier;
L'enfes Gui de Borgoigne commença à huchier :
« Or tost, la vile est nostre! pensons de l'esploitier.
« Dieu en devons ensamble loer et gracier! »

A cest mot en monterent tel .L. millier,
Qui jusc'à la cité ne se vodrent targier.
A ces dames des chars n'i ot qu'esléecier,
Dont chascune tenoit son livre ou son sautier.

EN la cité entrerent li chevalier vaillant,
Et ont prise la vile et ariere et avant.
L'enfes Guis fait crier par la cité vaillant
Qu'il n'i ait chevalier, tant soit de haute gent,
Qui toille à Sarrazin son or ne son arjant,
Tyres, pailes, ne dras, ne riens sans son commant;
Il en perdra la teste, ja n'i aura garant.
Quant Sarrazin l'entendent, s'en sont lié et joiant,
Et dist li uns à l'autre : Ci a mult bone gent!
« Por eus devons nos croire en Dieu communement. »
Atant es Huidelon et son fil Dragolant
Qui tienent Escorfaut et derier et devant.
Huidelon voit Guion, si li va escriant :
« Tenez, sire, dist il, roi Escorfaut vos rant,
« Lui et tote sa terre, por faire vo talant.
— Seignor, dist l'enfes Gui, Jhesu omnipotant
« Nos laist si esploitier dès ici en avant
« Que puissons faire à Karle auques de ses talans!
« Laissiés me à Escorfaut parler par avenant :
« Amis, veus tu reçoivre créance voiremant,
« Foi et humilité et saint bautisemant?
— Sire, dist Escorfaut, gel voil moult bonement. »
L'archevesques Turpin va les fons aprestant,
Le seignor i baptisent et des siens ne sai quans;
Et qui Dieu ne veut croire, tous les vont ociant.
Aesmer les puet on, par le mien enciant,
A plus de .XXX^{m}. qui en Dieu sont créant.
Et Huidelon an ot .XXX^{m}. et .VII. cent,
Et Guis .L^{m}., qui tuit furent créant.

Bien furent .C. millier cele compaigne grant
Qui tuit sont à Karlon de bien faire entendant.
La cité commanderent à .IIII^c^. serjans,
Et Escorfaut s'en torne et Huidelon li frans;
D'aler à Karlemaine est chascuns desirans.
Or iront tuit ensamble, li viel et li enfant,
Le chemin vers Luiserne, se Diex le lor consant.

Or chevauchent ensamble li chevalier de pris;
Les chars font arouter, si les ont devant mis.
Or les conduie Diex, li rois de paradis!
L'enfes Guis de Borgoigne fu chevaliers de pris;
Huidelon en apele et Danemont son fis,
Et li roi Escorfaut et Dragolant ausis :
« En conbien venrons nous à Luiserne la cit?
— Par foi! dist Huidelon, gel vos aurai tost dit.
« Ja ne verrois .III. jors passés ne acomplis
« Que nos verrons Karlon, le roi de Saint Denis,
« Et les barons de France que vos desirrés si. »
Quant Escorfaut l'entent, si a gité .I. ris,
Et dit à Huidelon : « Merveilles avés dit;
« Ainçois aurons trové une mult riche cit,
« Que plus riche ne tint paiens ne Arabis,
« Et siet sor .I. regort, sor .I. rochier antif.
« Li mur en sont trestuit de marbre vert et bis,
« .XV. tours i a hautes, qui sont de marbre bis,
« Entor chascune cort de mur .I. mult grant fil,
« Et à chascune porte est li pons tornéis.
« Li sires qui la tient i a par droit assis
« .C. homes qui la gardent, armé et fervestis.
« Onques Diex ne fist home, tant soit poestéis,
« Ne tant éust o lui de chevaliers de pris,
« Qui la préist par force jusc'au jor dou joïs.
— Comment a non, biaus sire? ce li a dit rois Guis.

—On l'apele Maudrane, Escorfaut respondi,
« Si la tient Emaudras, .I. cuivers maléis;
« Il fu de ma serour nez et angenoïs.
« S'il après moi demeure, bien nos aura traïs;
« Mais, se g'en devoie estre traïnez à roncis,
« Ne demorra il pas, par foi le vos plevis.
« Se il veut trespasser ne mes fais [ne] mes diz,
« Je li ferai crever le cuer desous le pis.
« Vé[é]s ci Huidelon : par lui sui ge traïs;
« Ausi ert il par moi, par foi le vos plevis,
« Si en ferai present Karlon de Saint Denis. »
Quant l'enfes Guis l'entent, si a gité .I. ris,
Et après l'en randi plus de .V^{c}. mercis.
Icele nuit se logent enmi le pré flori,
Et l'endemain à l'aube sont à la voie mis.

OR chevauchent ensemble à joie li baron.
Cil sires les conduie qui Longis fist pardon!
Li char erent devant là où les dames sont,
Qui volenters verroient l'emperéor Karlon;
Lor costoient la mer qui brunoie environ.
A esploit chevaucherent jusc'à none de jor,
Puis montent sor .I. pui et regardent desous,
Et voient la cité sour .I. regort réont,
Et ausi grant richesce tele ne vit nus hon :
Mesons, sales perrines, qui bien fondées sont,
Et choisirent les murs, qui haut sont contremont;
Voient les .XV. portes où li chevalier sont,
Li .XV. bras de mer qui gietent grant bruior,
Et de lé ot chascun le trait à .I. bozon.
Et voient les forès et vignes par en son,
Et si très grant richesce tele ne vit nus hon.
L'enfes Guis de Borgoigne en dreça le menton;
Escorfaut en apele et le viel Huidelon :

« Or poés vous véoir de Maudrane la tour. »
— Vos dites voir, biaus sire, ce respont Huidelon.
« Or faisomes loger nostre ost ci environ.
« Si par engin n'est prise, ja dedens n'entreron;
« Se trestous li empires de la terre Karlon,
« Et tuit li Sarrazin qui ains furent ne sont
« L'avoient assegie entour et environ,
« Si porroient il estre jusc'au daerrain jor
« Que ja n'i mefferoient la monte d'un boton. »
Quant li anfes l'entent, si tint le chief enbron.
« Ne vos esmaiez mie, sire, dist Huidelon.
« Se Dieu plaist et saint Pierre, c'on quiert en pré Noiron,
« Ains demain à ceste eure la cité vos randron.
« Chargiés moi de vos homes, .x^{m}. compaignons,
« Et g'en menrai .x^{m}. de mes prisiés barons;
« Mès ge ferai lier as vos et piés et pons,
« S'aura chascun vestu son haubert fremillon,
« Le vert hiaume lacié, ceint le brant de color,
« Et si serra chascun sor son destrier gascon.
« Quant nos venrons à ceus qui là gardent le pont,
« Si lor ferons acroire que ce sont tuit prison,
« Ses avons gaaigniez en l'ost le roi Guion,
« Et, por justice faire, à Maudras les menon.
« Par icele maniere là dedens entrerons;
« Se Dieu plaist et saint Pierre, la vile issi panrons.
— Par mon chief, ce dist Guis, ci a bone raison;
« Mais gardez, biaus dous sire, qu'il n'i ait traïson.
— Par cel seignor, dist Huidres, qui soffri passion,
« Je nel feroie mie por paor de prison,
« Qui me devroit tolir le chief sous le menton! »
Et li anfes respont : « Diex vos face pardon!

LI rois Guis de Borgoigne, qui tant fait à proisier,
Bertrant, le fils Naimon, en prist à araisnier,

Estout, le fil Odon, Berart de Mondisdier :
« Seignor, faites à Huidre tot ce qu'il vos requiert,
« Et si pansés por Dieu de m'onor essaucier. »
Et cil li respondirent : « Ce fait à otroier. »
Tost et isnelement se vont apareillier,
Et erralment s'adoubent .xx^{m}. chevalier,
Qui por Dieu se sont tuit levé et bautisié.
Quant il furent ensamble, bien furent .xx. millier.
Huidelon les conduit, et Escorfaut ses niez,
Et Dragolans li preus, et Danemons li fiers.
Li rois les commanda au glorieus du ciel,
Qu'il les puis[t] raconduire sain et saus et entiers.
Et li viels Huidelon ne s'est pas atargiés,
Ains a fait as François et bras et poins lier;
Mais ne sont pas estroit, qu'il ne lor est mestier :
Tost aura li uns l'autre poins et piés desliés.
Tout les ont mis devant et pansent d'esploitier;
De ci c'à la cité ne se sont atargié.
Au maistre pont troverent les paiens haubergiés,
Qui gardoient la porte et les fossés premiers;
Cornicas an ert sires, qui Diex doinst ancombrier.
Atant es Escorfaut qui commence à huchier :
« Amis, oevre la porte sans point de delaier,
« Lé moi léans antrer, que g'en ai grant mestier;
« A Emaudra, mon oncle, que je ai forment chier,
« Je li voil presant faire de .x^{m}. prisoniers :
« En l'ost le roi Guion les avons gaaigniés,
« Si les amaine Huïdres et Danemons li fiers. »
Quant Cornicas l'entent, onques ne fu si liés :
La porte li a fait tantost deveroillier,
Jusques à Emaudras les a fait convoier.
Et nos François trespassent tout le palais plenier,
Et truevent Emaudras desous .I. olivier,
Où il ·ue as eschés à Murgale le fier,

Et avoit entor lui planté de chevaliers.
Quant il voit nos François qui vienent prisonier,
Tost et isnelement an est saillis an piés.
Quant Huidelon le voit, primes l'a araisnié :
« Mahomet vos saut, sire, qui tout a à jugier!
« Prisons vos amenons qui mult font à prisier,
« De .x^{m}. François, que véez tous liez. »
Quant Emaudras l'entent, onques ne fu si liés.
« Où furent ces gens pris? gardés ne me noiés.
— Biaus sire, en l'ost Guion, dist Escorfaut ses niés;
« Il furent à Augorie avant ier essillié,
« Et vindrent à la porte assaillir et lancier;
« Trestuit i furent pris, à celer nel vous quier.
« [[b]Si ne fust Huidelon] qui me vint aïdier,
« Assamblé i fuissiens je et mi chevalier,
« Trestuit i fuissiens mort, ocis et detrenchié.
« Prenés or ces cheitis, jes vous rant prisoniers;
« Ce ert la vostre pars, s'en soiés josticiers. »
Et a dit Emaudras : « Bien avés esploitié.
« Or an irons ansamble à Luiserne logier,
« Aquilant, mon seignor, et secorre et aidier;
« S'irons l'ost Karlemaine par force deslogier,
« Et li ferons la teste fors du bu rooignier.
« L'autr'ier m'en dist noveles .I. moult cortois paumier,
« Qu'à paines se pooit ester desor ses piés,
« Qu'il n'ont en l'ost vitaille n'à boivre n'à mangier,
« Et tuit sont recréu li auferrant destrier.
— Par mon chief, ce dist Huidres, à celer nel vos quier,
« Je serai au devant, se je puis esploitier,
« Car plus hé le viellart que nul home sos ciel.
« Mais faisons là deseure mener ces prisoniers;
« Demain si les ferons mener à nos herciers.
« Lessiés moi anuit mais dormir et aaisier,
« Que ne me despoillai il a .VIII. jors entiers,

« Ne que n'ostai ma broigne ne mon hauberc doublier. »
Et Emaudras respont : « Ce fait à otroier. »
Lors s'aroutent ensamble trestuit li mesagier,
Et Danemons les guie et Dragolans li fiers.
A l'entrer du palais truevent le maistre huissier,
Et tenoit .I. baston grant et gros de pomier,
Et va ferir Bertrant deseur l'escu vergié :
« Or çà, dist il cuivert, à vo grant encombrier ! »
Quant Danemont le voit, le sens quide changier :
Il a traite l'espée au pon d'or entaillié,
Tel coup li a doné tot le fist enbronchier :
« Outre ! dist il, lecherres ; si se doit on vangier
« De gloton qui se dresce por franc home empirier ! »
Et li enfant s'en montent contremont le planchier.
Ains qu'il fuissent amont, furent tuit deslíé ;
Maintenant ont des fuerres sachiés les brans d'acier.
Huidelon vient devant et Escorfaus ses niés,
Et ont fermé les portes et les ponts sus sachiés,
Que là amont n'an entre Sarrazins ne paiens.

OR furent el palais deslié [li] enfant,
Et tienent en lor poins les bons acerins brans.
Atant es Huidelon et Emaudras avant.
Où qu'il voit nos François, si se va mervillant :
« Faites à ces chetis oster ces riches brans,
« Ses ferons trebucher an cele chartre grant. »
—Par mon chief, ce dist Huidres, ains vos feront dolant,
« Se vos ne volés croire Jhesu, le roi amant,
« Qui de la sainte Virge nasqui en Belliant. »
Quant Emaudras l'entent, si li mua li sans,
Et dist à Huidelon : « Sire viellars puans,
« Avés me vos [anuit] traï si faitemant ?
« Par Mahomet, mon Dieu, que ge trai à garant,
« Je me leroie einçois giter en fu ardant.

« Que créisse en celui que penerent tyrant;
« Quant lui ne vout aider, mal me seroit garant. »
Quant Danemons l'entent, si est passés avant,
Par la barbe le prist, si le tira avant,
Deriere el haterel li done cop si grant
C'à ses piés l'abati, si li dist en riant :
« Fil à putain, traïtres, fel viellars recréans,
« Certes, mal mesdéites de Dieu, le roi amant,
« Qui nos paist et governe et fait soleil luisant! »
Turpins li archevesques vint cele part poignant :
« Lessiés moi tost parler au Turc par avenant. »
Et cil li respondirent : « Tot à vostre commant.
— Amis, car croi en Dieu, le pere roi amant;
« Tote rauras la terre, tu n'i perdras noiant. »
Quant Emaudras l'entent, les eus va rooillant,
Et a dit à Torpin : « Sermons n'i vaut noiant
« Que créisse an celui qui, en Jherusalent,
« En une [bplanche veille] soffri mort et ahan;
« Ja ne crerai [ben lui], ce te di vraiemant. »
Quant Turpins l'entandi, le cuer en a dolant;
Il hauce contremont le bon acerin branc,
Par milieu de la teste li done .I. cop si grant
Entre ci que el pis le vait tot porfendant.
« Certes, ci a bon prestre, dist Huidelon li frans.
—Voire, qui bien confesse, dist ses fils Dragolans;
« Mès de sa penitence n'est il mie joians,
« Que jusqu'ens el braier li est coulés li brans.
— Seignor, or du bien faire! ce dient li enfant,
« Si que ne s'aperçoivent Sarrazin ne Persant.
« Alons les assaillir, gel voil et sel commant,
« Ains qu'il praignent lor armes ne lor acerins brans,
« Que gent qu'est desarmée ne vaut pas .I. besant.
— Bien fait à otroier », dist Huidelon li frans.
« Or doit chascun de nous mostrer son hardemant

« Por conforter Guion, mon seignor le vaillant,
« Et por aidier à Karle, à Luiserne la grant!
— Bien fait à otroier », respondent li enfant.
A cest mot sont trestuit de la mort desfendant :
Huidelon va s'espée par force paumoiant,
Le poncel abaissierent et les pons par devant,
Et voient les paiens l'un à l'autre joant.
Huidelon lor ala hautemant escriant :
« Mar i entrastes ens, fil à putain puant! »
Vait ferir Cornicas, qu'il consivi avant,
S'i l'a par mi tranchié comme ce fust .I. gant.
Atant es Huidelon et son fil Dragolant,
Escorfaut d'Aumarie et Berart et Bertrant,
Savari de Tolouse et Torpin le vaillant,
Auberi le hardi, Estout le combatant.
As paiens sont venu, de ferir desirant.
Quant Sarrazin les voient, en fuies sont tornant;
Li enfant les enchaucent, qui les vont ociant.

SE là fuissié[s] le jour, par desous l'olivier,
Que François assamblerent à la gent aversier,
Dont véissiés paiens et foïr et chacier,
Hurler, glatir et braire, crier et abaier.
Et nos François les fierent, qui Jhesu puist aidier.
Qui lor véist le jor ces paiens domagier,
L'un mort desore l'autre verser et trebuchier,
Plus en ont mis [François] devant eus el gravier
Qu'en .I. jor ne tuassent .IIII^{c}. charpentier.
Trestuit sont desarmé, desfens n'i a mestier,
Dont oïssiés paiens à haute vois huchier :
« Hé Mahom! [nostre] sire, car nous venés aidier;
« Aiés merci des ames, c'or en avons mestier!
Lors véissiés sor aus crestïens aïriés;
Trestous les ont ocis, n'en remest .I. antier,

Fors seulemant bien près la monte d'un millier.
Et cil se sont feru en la mer por noier.
Et nos François s'assamblent, plus de .xxx. miliiers,
Et tuit li converti qui Diex puist conseillier.
Lors firent tous les mors dedens la mer lancier.
Là ot le jor sesi meint grant palais plenier,
Mainte meson perrine et meint riche solier,
Si firent la vitaille assambler sans targier.
Qui huimès veut oïr chançon bel commencier
Si se traie en avant et laisse le noisier,
Con rois Guis s'acorda à Karlon au vis fier,
Et com il li tandi la teste por tranchier,
Quant ot prise Luiserne, le grant palais plenier.

De la cité issirent à bele compaignie,
Et chevauchent ensamble, Diex lor doinst bone vie!
Huidelon va devant, à la barbe florie,
Et Bertrans, et Berart à la chiere hardie.
L'enfes Guis de Borgoigne hautement lor escrie :
« Gentils rois debonaires, est la cités saisie?
— Oïl, dist Huidelon, el non Sainte Marie,
« Et Emaudras li glous a la teste tranchie;
« Turpins an prist venjance à l'espée forbie,
« Por ce qu'il despisoit Jhesu, le fieus Marie.
« Gentieus rois debonaires, or ne nos tardons mie;
« Mais alons à Luiserne, cele cité garnie,
« Et secorons Karlon à la barbe florie,
« Qui grant mestier en a, j'en ai novele oïe. »
Lor chars font ateler, s'ont lor voie acoillie,
Les pavillons destendent de la grant praerie,
Tost et isnelement à la voie se mistrent.
Or dirons de Karlon, le roi de Saint Denise,
Qui siet devant Luiserne, coreçous et plains d'ire.
Ogier en apela, si li a pris à dire,

Et Naimon à la barbe, le duc Sanson le riche :
« Baron, dist l'emperere, por Dieu le fil Marie,
« Jamais ne verrai Gui, ne sai que plus vous die. »
Lors a ploré des eus et tendrement souspire.
« Sire, ce dist dus Naimes, ne vos esmaiés mie.
« Il a plus de .VII. ans c'asevis ceste vile,
« Et rois Gui, qui amaine la grant chevalerie,
« N'a pas .III. ans passés que il en a .III. prises.
« Quant il aura la terre trestote en sa baillie,
« Certes, à vous venra à bele compaignie.
—Certes, dist Karlemaines, li miens cuers le desire,
« Ne après sa venue ne vodroie plus vivre. »

CHARLES, li rois de France, formant se redota;
Mais Naimes de Baviere formant le conforta.
Atant es .I. garçon qui es loges antra.
Rollant et Olivier en sa voie encontra;
Il venoit des montagnes qu'il gardoit, tiers jors a.
Quant Rollans l'a véu, en haut li escria,
Si li a demandé où il vient et où va;
Mais li garçons respont que moult bien lor dira,
Mais qu'à Karlon le mainent et à lui parlera.
Et Rollans li respont : einsi com lui plaira.
Devant le roi le mainent, et il le salua;
Devant le roi de France li mes s'agenoilla.
Quant Karles l'a véu, tantost li demanda
D'ont il est, de quel terre, et quel besoing il a.
« Sire, dist li mesages, ne menjai tiers jor a;
« Bien a passé .I. mois que m'envoiastes là.
« Ier matin, quant solaus esclarci et leva,
« Me parti de Marsile, qui sor Mahon jura
« Qu'il vanroit à Luiserne au pooir que il a,
« Et dit que tout par force de ci vos levera,
« Et vostre cors méismes tot vif escorcera,

« Rollant et Olivier les testes tranchera.
« Sire, dist li mesages, com faites gens il a!
« Plus de .c^{m}. Turs, nel vous celerai ja. »
Quant l'entent l'emperere, son chief en enclina;
Rollant et Olivier forment en sospira.
Li rois dist à Ogier : « Qui me conseillera?
— Sire, dist li Danois, ne vous esmaiés ja;
« V^{c}. dahais ait il qui très bien n'i ferra,
« Et qui son branc d'acier sor eus n'essaiera. »
Quant François l'entendirent, chascuns se conforta.
« Hé Diex, dist l'emperere, quel chevalier ci a!
« Benéoite soit l'eure que Gaufroi l'engendra! »

L'EMPERERE de France fu formant effréez,
Ogier en apela et Naimon le barbé.
« Seignor, dist l'emperere, commant porrons durer? »
Atant es Ganelon qui Diex puist mal doner.
« Sire, dist il au roi, mult avons fol pansé,
« Se issi nos laissons ocire ou afoler;
« Ralon nos an en France, drois empereres ber,
« Laissons ceste cité, Diex la puist craventer!
« Que ja ne sera prise par home qui soit nés.
« Vos atendés tel chose que jamés ne verrés :
« Guion et les enfans que vous tant desirés,
« Qui conquierent les marches anviron de tous lés. »
Quant l'entendi dus Naimes, si est en piés levés,
Et a dit à Karlon : « Cestui pas ne créés.
« Se vos ce volés faire, vos an repantirés;
« Mès fetes une chose que je vous loeré :
« Fetes .IIII^{m} homes fervestir et armer,
« Si faites l'avangarde sorvéoir et monter,
« Savoir se il verroient Sarrazins et Esclers.
— Naimes, dist l'empereres, qui i porroit aler? »
Et li dus li respont : « Je l'aurai tost trové.

« Envoiez i, biaus sire, Ganelon et Hardré,
« Tiebaut et Alori, et le grant parenté;
« Qui tel conseil vos done bien doit son cors pener.
— Certes, dist l'emperere, bien fait à créanter. »
Ganelon en apele et son grant parenté.
« Amis, ce dist li rois, vos garnemens prenez,
« Si faites ceste angarde sorvéoir et monter,
« Savoir se vous verrez Sarrazins et Esclers;
« Et se vous véés chose qui ne vos soit à gré,
« Retornez tost ariere ces noveles conter.
— Sire, dist li traïtres, nos ne l'osons véer. »
Puis dist entre ses dens, qu'il n'i fu escoutez:
« Par la foi que je dois à ceus dont je suis nez,
« Je vous ferai encore coreçous et irez! »
Tost et isnelemant se corurent armer,
Et furent bien .x^{m}. sor les chevaus montés;
Lor chevauchent ensamble, Diex les puist craventer!
Et l'ost au roi Guion ne volt asséurer;
Li roi Guis en apele Huidelon le menbré:
« Sire, quant venrons nous à Luiserne sor mer?
—Par mon chief, ce dist Huidres, ains ert midis passés.»
Quant li enfes l'entent, grant joie en a mené.
Tost et isnelemant se sont bien acesmé
De riches dras de soie et d'ermins engolés
De riches dras de soie, qui sont à or ovrez,
De manteaux vairs et gris, qui mult sont à loer.
Lors resamblent [btuz] angre de sainte majesté,
Et montent es chevaus corans et abrievés.
Les chars font maintenant esploiter et errer,
Les uns encoste l'autre et rangier et serrer,
Et ont fait les enseignes desur les chars fermer.
Se les dames ont joie, ne l'estuet demander.
Lors commencent .I. mont belement à monter.
Et Ganelon chevauche, Alori et Hardré,

De ci qu'en son le tertre ne volrent arester.
Et gardent contreval, s'ont l'ost Guion visé,
Les enseignes vermeilles et les escus dorez,
Et virent d'autre part touz les chars arotez,
Et .I. si grant empire nus ne les puet esmer.
Lors quident que ce soit Marsiles li menbrés;
Tel paor ont éu, ariere sont tornez.

Li traïtor retornent, que Diex puist maléir!
Qui ains ains, qui miels [miels] chevauchent par estrif,
Trestouz en font suer les bons chevaus de pris;
De ci à l'ost Karlon n'i ot regne ganchi.
Quant les voit l'empereres, si est an piés saillis,
Et Naimes et Ogier et Sanses et Tierris;
Et Ganes, le traïtres, s'escria à haus cris:
« Sire, dist il au roi, ci vient nostre enemis,
« Or vos covient le siege laissier et deguerpir;
« Montés sor vos chevaus et pansés dou foïr.
« Vés ci si grant empire, ne vos en quier mentir,
« Puis que Diex de la virge en Beléant nasqui,
« Ne fu teus gens véue com il venra ja ci.
— Hé Diex! dist l'empereres, aiez de moi merci!
« Ahi! Guis, gentils rois, com sui por vous maris!
« Jamès ne vos verrai, biaus amis, ne vos mi;
« Cil sires nous conduie qui onques ne menti,
« Et sauve la compaigne qui est ensamble ci,
« Et vous laist après moi douce France tenir! »
Après ce mot se pasme, ne se pot atenir.
Rollans et Olivier et Ogiers li gentis
L'ont moult bien conforté, com chevalier de pris.

« Sire, dist li dus Naimes, vous avés moult grant tort:
« Vos savez bien sans faille, tuit morrons d'une mort;
« Se li jors est venus, si prenons bon confort,

« Si commandons à Dieu nos ames et nos cors.
« Or faisomes armer nos hommes par esfors,
« Vos méisme, vestés la broigne en vostre doz,
« Et montez el cheval, l'escu à vostre col,
« Si i ferés premiers por esbaudir les nos;
« Cherement nos vandons ains que nos soions mors. »
A icele parole firent soner .I. cor.
Quant li baron l'oïrent, si s'arment tuit par l'ost;
Li rois est adoubez et dus Naimes mult tost.
Lors est montés li dus desus .I. cheval sor,
Et fist François loger, n'i ot gieu ne deport.
Olivier va devant et Ogiers au gent cors.
« Sire, dist li dus Naimes, n'alez mie si tost;
« Lessiés me à vous parler, por conseiller vostre ost. »

Dus Naimes de Baviere a Karlon apelé,
Et Oger le Danois, et Sanse l'alosé.
« Sire, dist il au roi, or oez mon pansé:
« Faites vostre grant ost tot coiement monter,
« Que ne nos aperçoivent la gent de la cité;
« Que si li Sarrazin sevent la verité,
« Il nos venront deriere fervestu et armé;
« Por ce porïons estre plus tost acoveté.
« Et g'irai cele angarde sorvéoir et monter,
« Et menrai avec moi .x^{m}. ferarmés;
« Par la foi que vos doi, sire empereres ber,
« Ne retornerai mès s'aurai Turs encontrés.
— Naimes, dist l'emper[er]e, à Damedieu alés,
« Que garisse ton cors et te puisse sauver! »
A icele parole pense d'esperoner,
De ci que en l'angarde ne vodrent arester.
Et gardent contreval, virent Guion monter,
O lui son grant barnage et les chars arouter;
Virent les escus d'or luire et restinceler,

Les gonfanons de soie contre vent vanteler.
Et quant Naimes les vit, si les connut assés;
A ses compaignons dist : « Assès avons alé,
« Retornons ent ariere à Karlon le sené,
« Si li dirons noveles du gentil bacheler
« Qui le secors amaine, que tant poons amer. »
A icele parole ont les chevaus hurtés ;
Par tel aïr les brochent tous les font tressuer,
De ci que à Karlon ne sont aséuré.
Et quant Naimes le voit, si l'a haut escrié :
« Sire, fait il au roi, soiés asséurés,
« Que, puis que Jhesu Cris fu en la crois penés,
« Ne fu si biau secors com ja véoir porrés,
« Que vous envoie ci li jones queronés. »
Quant Karles l'entendi, li cuers li est levés :
« Hé Diex! ce dist li rois, or ai vescu assés.
« Or sai ge bien sans faille que prise ert la cités. »
Atant es vous Guion qui le tertre a monté,
Et ses riches barnages après lui arouté.
Et quant Karles le voit, grant joie en a mené;
Ses barons en apele, com ja oïr porrés :
« Baron, ostés vos armes et si vous desarmez,
« Alés tuit à la tere sans chauce et sans soller,
« A genous et à paumes encontre lui alez :
« Qui tel secors amaine bien doit estre honorez. »
Et il si firent sempres, quant il l'ot commandé;
Méisme l'empérere a son cors desarmé.
Et li rois de Borgoigne a tout ce esgardé;
Où que il voit Bertrant, si li a demandé :
« Amis, ce dist li enfes, dites moi verité :
« Qu'etoit ce que ses gens sont issi atorné?
— Sire, ce dist Bertrant, ce est humilité;
« Si grant joie ont de vous ne sevent où aler.
— Helas! ce dist li enfes, com somes mal mené!

« Ce déussons nos faire, qui somes li moisné. »
A sa vois, qu'il ot clere, commenca à crier :
« Baron, or tost à terre! n'i ait plus demoré,
« Et li pon des espées soient desus torné,
« Et coutes et genous à la terre metez. »
Et il si firent semprés dès qu'il l'ot commandé,
Et tuit li converti refirent autretel.
Li uns encontre l'autre très par milieu du pré :
Karles connut Guion, s'est encontre levez;
Andeus, brace estendue, se sont entr'acolé.
Ains péust on avoir une grant liue alé
Que il s'entrelassassent ne péussent parler.
Et quant il s'entrelaissent, si se sont regardé;
Lors se corurent sore, si se baisent souef.
L'enfes Guis de Borgoigne li est au pié alés.
« Merci, dist il, biaus sire, ma parole escoutez :
« Il a .XXVI. ans acomplis et passés
« Qu'enmenastes les peres qui nos ont engendrés;
« Nos fumes à Paris an .I. jor assamblé,
« Si firent de moi roi trestot estre mon gré;
« Se je ne l'otroiasse, il m'éussent tué.
« Mès ains ne ting en France ne chastel ne cité,
« Ains les fis après vous chevaucher et errer.
« Tous premiers pris Carsaude, une bone cité,
« Et après Montesclair et Montorgueil delés,
« Et si fis Huidelon bautoisier et lever,
« Et plus de .XXX^{m}. que Persans, que Esclers,
« Et si pris Augorie et Maudrane dalés.
« De tous ces grans avoirs et de ces .V. cités
« Vous rent je la baillie, s'en soiés avoués.
« Et si vés ci m'espée, et si la recevés;
« S'il vos vient à plaisir, la teste me coupés.
—Par mon chief, ce dist Karles, preus estes et senés.
« Ja jor de vostre vie querone ne perdrés,

« Ains vous donrai Espaigne, se panre la poés. »
Atant es le barnage d'ambes pars assamblez;
Lors reprenent lor dras, chascuns s'an est levés.
L'enfes Guis de Borgoigne s'est en haut escriés :
« Enfans, or à vos peres, et si les acolés! »
Et cil ont respondu : « Si com vous commandés. »
Il méisme ses cors est à Sanson alés,
Plus de .C. fois li baise et la bouche et le nés.

L'ENFES Guis de Borgoigne est alés à Sanson,
Plus de .C. fois li baise la bouche et le menton,
Et Berars à Tierri et Estous à Oedon.
Bertrans, li preus [vassals], est alés à Naimon,
Et tuit li autre [aussi], sens nule arestoison.
Puis que Diex herberja saint Piere en pré Noiron,
Et qu'il resucita le cors saint Lasaron,
N'ot nus hon tel joïe en fable n'en chançon,
Ne ne vit tant de gent en cité n'en donjon
Que le jour sous Luiserne esgarder péust on.
Cele joie fesant vindrent au tref Karlon.
L'enfes Guis en apele Bertrant, le fils Naimon :
« Faites venir les dames sans nule arestoison,
« Car merveilles desire chascune son baron.
— Sire, ce dist Bertrans, à Dieu benéiçon! »
Quant il les vit venir si s'escrie à haut ton.
Primes descendi Giles, la suer au roi Karlon,
Et avec lui bele Aude, vestue .I. siglaton;
Il n'ot si bele dame el tref le roi Karlon.

QUANT les dames l'entendent, si lor vint mult à gré;
Main à main sont venues as loges et as trés,
Et Karles va encontre, et Naimes li barbés,
Et Sanses, et Ogiers, et Richart l'aduré,
Li dus Oedes de Langres, et des autres assés.

Chascuns a pris sa feme, grant joie i ont mené.
Le jor fut cele lie qui ot son avoé,
Et qui ne le trova, si a grant duel mené,
Et Karles l'emperere la fist bien marier.
Li rois prist bele Audain, s'a Rollant apelé :
« Biaus niés, vés ici cele que tant devés amer.
— Si fas je voir, biaus oncles, ja mar le mescrerés. »
Plus de .C. fois li baise et la bouche et le nés.
Karles li empereres a fait par l'ost crier
Que tuit li chevalier voisent es chars entrer,
.VIII. jors avoc lor femes se voisent sejorner,
Et proient Damedieu, le roi de majesté,
Que il leur lest en eus conçoivre et engendrer,
Que après aus meintiegnent tote lor herités.
Et cil si firent tuit quant il l'ot commandé ;
O lor beles moillers sont en lor chars entrés,
Et demainent grant joie par molt grans amistés.

MOULT demainent grant joie les dames o lor prinches ;
.VIII. jors tous plains i furent, que onques n'an issirent,
Se ce ne fu à vespres ou à none serie.
.I. matin se leva Karles de Saint Denise :
Devant lui fait venir sa riche baronie,
Et cil i vindrent tuit, qui ne l'osent desdire.
Li rois les a menés arier à .I. concile ;
Iluec les araisone, si lor a pris à dire :
« Seignor, dist l'emperere, ne lerai ne vos die,
« Et, se vous l'otroiez, li miens cuers le desire,
« Ces dames s'an revoisent en France la garnie,
« S'enmainent avoc eles lor nieces et lor filles,
« Et la bele Aude avec, que Rollans a plevie ;
« Si lor metons .I. jor dont soient esbaudies.
— Bien fait à otroier », tuit li baron s'escrient.
A icele parole ariere s'en revindrent.

Quant les dames le voient, totes en piés saillirent.
Karles prist bele Audain, qui fu de sens garnie,
De biauté, de proesce et de grant cortoisie;
Si apela Gilain, sa serour l'eschevie,
Et puis la mere Gui, qui moins ne valut mie :
Totes les autres dames sont par les prés asises.
Et Karles se dreça, si parla com nobiles.

L'EMPERERE de France a parlé en oiant :
« Dame, ce dit li rois, celer n'i vaut noiant,
« Vos en covient aler en France la vaillant;
« Ne poez en Espaigne soffrir les grans ahans,
« Ne les jors jéuner, ne soffrir les tormans.
« Nous irons vers Marsile, se Diex le nous consant.
« S'il nos avoit doné l'onor des mescréans,
« Ques poïssons avoir veincus et recréans,
« Lors r'irions en France, dont je sui desirans,
« [[b]A la seint Bastien, tut en séez créant].
« Lors si panra sa fame mesmes li dus Rollans
« Et ferons coroner Guion, ce jone enfant,
« Si li donrai en fié ceste terre vaillant,
« Et Rollans aura France dont moult est desirant. »
Et les dames respondent : « Tot à vostre commant. »
Hé Diex ! quele aventure qui lor va aprochant !
Tel .x[m]. furent liés de cel créantemant
Qui onques puis ne virent ne fames ne enfans;
Que Ganes les vandi as cuivers soduians,
Ses vendi à Marsile à or et à arjant,
Dont fu en Reinschevaus li martires si grans!

L'EMPERERES se drece qui tot a devisé,
Si a faites les dames dedens les chars entrer;
De l'ost se departirent, grant duel i ot mené.
Tel baisa son seignor et tel l'acolé.

Jamès ne le verra an trestot son aé.
Karles li empereres les convoia assés,
Et, quant il s'en parti, conduit lor a livré ;
Et par nuit et par jor ont li char tant erré
Que chascune s'en va dedens son erité.
Et quant ce vint au terme que Karles ot nomé,
Mult furent atandu par trestout le regné,
[Et] quant il ne revindrent, grant duel i ot mené.
Karles fu à Luiserne, li empereres ber,
Si a fait son barnage de devant lui mander,
Si i a fait la terre partir et deviser.
Huidelon a randue ambesdeus ses citez,
Et trestout son roiaume, et de lonc et de lé ;
Augorie randi Escorfaut le menbré ;
Mès tuit ont recéu Guion à avoé,
Que Karles li dona tote Espaigne à garder.
Li converti s'an vont por lor terre garder ;
Il demandent congié, Karles lor a doné.
Li jors tret à declin, si fu tost trespassés ;
Karles li empereres se coucha en son tref.
Après la mie nuit, quant son songe ot finé,
Atant es .I. bel angre qui gete grant clarté
Aussi com s'il tenist .I. grant chierge alumé.
« Karles, ce dist li angres, dirai toi verité :
« Ne sui pas hons terestre, ains sui esperités ;
« Ce te mande li Sires qui en crois fu penés
« Que ailles en Galisce por Saint Jake aorer.
« Aincois que tu reviegnes, je te di par verté,
« Orrois vos teus noveles dont vos joiant serés,
« Après ceste joïe autre joie raurés ;
« Mais ne t'esmaier mie, drois empereres ber,
« Qu'icil te conduira qui tout a à garder.
« Je ne te puis plus dire que ne m'est commandé ;
« Mais cil qui nos servons et iver et esté

« Gart ton cors et ta vie et ton riche barné! »
Atant s'en va li angres, et Karles est remez;
De ce ot moult grant joie que Diex li ot mandé.
Et quand vint au demain, et Karles est levés,
Lors est li empereres vestus et conréez.
Rollant et Olivier a devant lui mandé,
Et Naimon et Oger et Sanson le sené,
Et Yvon [et] Yvoire et Haton l'alosé;
Le jone roi d'Espaigne n'i a pas oblié;
Quanque l'angres li dit lor a tout raconté.
Quant li baron l'oïrent, forment lor vint à gré.
« Sire, dist li dus Naimes, or tost de l'aprester!
« Nos irons avec vous, se vos le commandés.
— Je ne menrai que .IX., dist Karles li senez. »
Le jone roi d'Espaigne a Karles apelé :
« Sire Guis de Borgoigne, cest ost me garderés,
« Que il n'i ait mellée, noise ne cri levé;
« Mais ce gardés, biaus sire, que pas n'i assaillés
« De ci à icele oure que soie retornez.
« Et vos, biaus sire niez, de ceste oevre pansez.
— Sire, ce dist li cuens, si com vos commandez. »
A icele parole an est li rois alés,
Et Naimes et Ogiers et Sances l'adurés,
Et Richars et Reniers et Tierri l'alosé;
A loi de pelerins sont chascuns atorné.
Il n'orent mie bien demie liue alé
Que li rois de Borgoigne a fait .I. cor soner :
[ᵇCe est signefiance ke se dei[vent] armer].
Qui or voldra chançon oïr et escouter,
Si voist isnelement sa boursse desfermer,
Qu'il est huimès bien tans qu'il me doie doner.

LOR s'armerent par l'ost à force et à baudor.
L'enfes Guis fu armés el destrier misodor;

Les enfans fait venir qui erent li meillor.
Rollans et Olivier se sont mis au recor;
Les viellars font armer de la terre maior.
Sarrazin les choisirent là dedens en la tor,
Dont sevent bien anqui auront de mort paor.
Aquilans s'escria à une vois hautor :
« Baron, or de l'armer, sans nul point de sejor!
« Ja seront assailli li grant et li menor. »
Tot contreval Luiserne sonerent .M. tabor
Et tymbres et buisines, et meinent tel fréor
Que cil defors oïrent la noise et la tristor,
Et Sarrazin se logent trestous as murs entor.

QUANT tuit se sont armé cele gent paienie,
Aquilans de Luiserne ne s'aséura mie,
Ains a fait aprester une riche jalie.
S'il voit qu'il a besoing, si garira sa vie,
Et o lui .XXX. rois du regne de Persie.
L'enfes Guis de Borgoigne ne s'aséura mie,
A sa vois, qu'il ot clere, mult hautement s'escrie :
« Seignor, or du bien faire! Diex nos soit en aïe! »
Dont oïssiés par l'ost itele melodie
Et defors et dedens tele ne fu oïe.
Del fossé font amplir une mult grant partie,
Et de monter ces murs chascun d'eus se gramie.
Et paien se desfendent, qui li cors Dieu maudie!
Gietent pierres et fus et pois qui ert boulie,
Teus .C. en eschauderent dont chascuns pert la vie.
« Hé Diex! ce dist li anfes, dame sainte Marie,
« Qui ce Seignor portastes dont fustes raemplie,
« Par qui nos somes tuit raiens de mort à vie,
« Ne me laissiés destruire ma bele compaignie,
« Mais donez moi conquerre ceste grant tor antie! »
Et Karles l'emperere ne s'aséura mie;

Venus est à Saint Jake, il et sa baronie,
Faite i a s'orison, s'offrande a establie.
Et cil de l'ost assaillent par moult grant seignorie.

CHARLES li empereres ariere retorna.
Et cil de l'ost assaillent, que nus n'i sejorna.
El point de miedi, quant li solaus leva,
Einsi com nostre Sires le volt et commanda,
Del mur de la cité .I. pan en craventa.
Quant l'enfes Guis le voit, vers Dieu an anclina,
Del cheval descendi, à terre se coucha,
Par grant humilité Jhesu Crist reclama.
Quant ot fait s'orison, ou cheval remonta,
L'espée a traite fors et l'escu enbracha,
D'entrer en la cité les enfans esforça;
Et cil si firent sempres, quant il le commanda.
Parmi les murs versés .IIII^{m}. en entra,
Et paien se desfendent, mès rien ne lor vaudra,
Que chascun del ferir mult grant desirier a.
Ocient et abatent et si fierent à tas;
Encor ne set Rollans, qui assaut d'autre part.

QUANT li mur sont versé, lors entrent li marchis,
Ocient et abatent paiens et Sarasins;
Onques ne vit nus hons si grant abatéis.
Là poïssiés véir .I. si fier huéis,
Soventes fois Monjoie escrier à haus cris.
Cil de là fors l'entendent, li chevalier flori,
Qui o Rollant assaillent as murs d'araisne bis;
Tost et isnelement cele part sont guencis,
En la vile en entrerent, les escus avant mis,
Et troverent paiens detranciés et ocis.
« Par mon chief, dist Rollans, mult est cis rois gentis,
« Car por lui fait vertus li rois de paradis;

« Mult est fors sa puissance et il est de haut pris. »
A ces paroles vindrent au grant abatéis,
En la presse se fierent entre les Arrabis.
Qui dont est encontrés bien est de la mort fis.
Quant or voit Aquilant qu'il estoit si sorpris
Que ne lui vaut desfendre vaillant .II. angevins,
A la galie vient, meintenant s'i est mis,
Et o lui .XXX. rois du regne de Persis.
Il desancrent la nef, au nager se sont pris;
Or les puist governer Pylate et Antecris!

QUANT li rois Aquilans fu entrés en la mer,
Il et trestuit li roi quiderent eschaper;
Mais Damedieu de gloire ne le vout andurer,
Ains fist dedens le voile .I. grant vent venteler,
Qui la fist peçoier et le mast tronçoner,
Dont les covint par force ariere retorner,
Par le commant de Dieu, et ariere amener.
Covint cele galie au grant palais hurter,
Issi très durement venir et encontrer
Qu'il la covint par force partir et esfondrer;
Dont véissiés les rois parmi la mer floter.
Cil qui par la mer va ne puet mie eschaper,
Et cil qui ariva fu fis du chief couper.
Quant l'enfes Guis le voit, Dieu prist à mercier.
Rollans et Olivier pensent de decouper,
De ferir et d'abatre, d'ocire et de tuer.
Une nuit et .II. jors covint ce plait durer,
Tant que tuit furent mor Sarrasin et Escler;
Puis ont fait tous les cors dedens la mer ruer.
Et l'enfes de Borgoigne ne se volt oblier;
Maintenant en monta el palais principel,
Et dit qu'il le randra Karlemaine au vis cler,
Si l'an feront presant li jone bacheler.

Quant Rollans l'entendi, le sans quide derver :
« Comment! dist il, dans rois, ne l'osés ja panser
« Que vos deseure moi puissiez si haut monter!
« Lessiez moi le palais, je le doi bien garder;
« Je le randrai Karlon, qui qu'en doie peser.
— Sire, ce dist li enfes, ne vous quier à celer,
« Si m'aït Diex de gloire qui se laissa pener
« Ens en la sainte crois por son pueple sauver,
« Je randrai le palais, qui qu'en doie peser;
« Maugré en aiés vos, je le doi bien garder. »
Quant Rollans l'entendi, à lui se volt meller,
Et dist qu'il le ferra, que mar l'osa panser.
« Par mon chief! dist Bertrans, or oi musart parler.
« Donques mar le féimes en France queroner,
« Se nos ne le poons vers vostre cors tenser.
« Certes, se l'osïés nis par mal esgarder,
« Ja vous verriés ce branc parmi le cors bouter.
— Voire, ce dist Berars, ou la teste couper. »
Quant Rollans l'entendi, vis quida forsener.
Guis, tant com il vesqui, ne le pot puis amer.

LA dedens en Luiserne fu moult grans [*l*]'asemblée;
Rollans fu mult iriez, c'est verités provée,
Par pou que vers Guión ne commença mellée;
Mais li baron de France en font la desevrée,
Car des frans damoisiaus fust mult cher comperée.
Atant es vos Karlon à la chere menbrée;
Qui revient de Saint Jaque o sa gent onorée.
Quant il sot la novele la vile est conquestée,
Mult an fu li rois liez, grant joie en a menée;
En la vile s'an entre à grant esperonée,
De ci que au palais n'i ot fait arestée.
Quant le voit sa mesnie, contre lui est alée;

Mult par fu grans la joie que en li a menée,
Et si ot de pité mainte larme plorée.
Quant Rollans vit Karlon, si li dist sa pansée :
« Biaus oncles, je vous rant ceste grant tor quarée.
— Mais je, dist l'enfes Guis, que je l'ai conquestée,
« Et la bele compaigne que je ai amenée.
« Ainques nen fu par vous teste de bu copée,
« Ne n'i feristes onques de lance ne d'espée.
—Par mon chief! dist Rollans, c'est mençonge provée;
« Vos en aurés encor cele teste copée. »
Et Guis li respondi une raison menbrée :
« Vous ne vostre ire pris une pome parée. »
Quant Karles l'entendi, s'a la color muée.
Après en a li rois sa grant barbe jurée
Mar i aura folie dite ne porpansée;
Puis si a fait crier par moult grant alenée
Tuit issent de la vile sens nesune arestée;
Et il si font tantost, qui ains ains, à huée.
Et Karles se coucha desor l'erbe en la prée,
S'a faite .I. orison bien faite et enparlée,
Que cele vile soit à tel fuer atornée
Que de ceus ne d'autrui ne soit mès golosée.
Dont n'éussiés vos mie demie liue alée
Que la citez est toute en abysme coulée,
Et par desus les murs tote d'eve rasée,
Si est assés plus noire que n'est pois destemprée,
Et li mur sont vermeil comme rose esmerée;
Encor le voient cil qui vont en la contrée.
Quant ce voient li prince, merveilles lor agrée;
Chascun contre Oriant a sa chiere tornée.
Lors commande li rois que l'ost soit destravée,
S'iront en Reinschevaus à lor fort destinée.
Seignor franc chevalier, la chançons est finée.

Diex garisse celui qui le vous a chantée,
Et vous soiés tuit sauf qui l'avés escoutée.

EXPLIXIT
LI ROMANS DE GUION DE BORGOIGNE.





NOTES ET VARIANTES.

a désigne le manuscrit de Tours.
b désigne le manuscrit de Londres.

Voici le début, tel quel et sans essai de restitution, du manuscrit conservé au Musée britannique :

Oiez, seignurs baruns : Deu vus creisse buntez.
Ci vus comencerai chançun de grant nobilité,
De Karlon l'emperere, le fort rei coroné,
Le meillur ke fust en la crestienté.
Vint e sis ans tut pleins, kar Deu l'ot mandé,
Fu Karles en Espaigne, cel estrange rengné;
Burcs, citez, chastels i prist à grant plenté.
Un jur fu li reis à Nobles la cité,
E ot pris la vile e ocis Furré;
Ogier apela e Neimes le barbé,
E Rolant sun nevou e Oliver le sené,
E l'enseur barnage, dunt i ot plenté.
« Baruns, dit l'emperere, or oiez mien pensé :
« Conquis avuns la terre en virun et en lé;
« N'i a remis chastel, burc nen fermeté;
« Or irums à Corde, l'amirable cité.
« Amachor la tient k'ad mut grant forté
« E mut grant empire là dedens amené;

« Baruns, kar i aluns por seinte charité;
« Kar si Deu cele aver nos ot destiné,
« Riche en poriuns fere nos povre parenté,
« Pus irruns en France ke tant avuns desiré. »

P. 1, v. 4 :

.XXVII. anz tous plains acomplis et passez.

Leçon de *a* : *.XXXVII. anz;* mais plus loin, (p. 2, v. 17; p. 3, v. 9) le même manuscrit donne .XXVII. Nous rétablissons donc ici cette leçon, qui semble la bonne, pour mettre le poëte d'accord avec lui-même. On lit d'ailleurs dans *b* : *vint e sis*. C'est un espace de temps qui suffit et au delà à la fable imaginée par le trouvère.

P. 2, v. 26 :

Et mangiez les gastiaus, les poons, les ploviers.

Après ce vers, *b* ajoute :

Et beviez le claré, le piment, le vin velz.

P. 2, v. 7 :

Riches en porroit estre no povre parenté.

b ajoute le vers ci-dessus (ligne 4), mais ne donne point les sept premiers vers de la seconde tirade. D'après ce manuscrit ce n'est pas Ogier qui répond à Charlemagne, c'est Thierri l'Ardenois :

Dist Terri l'Ardenois : « Tu as le sen devé;
« Vos ne fustes mie nez for por secle pener
« E pur gent destruire, honir et vergunder.
—Terri, dit Karlemaines, (1) *molt grant tort en avez.*
« Chascun n'ad k[e] une ame en sun cors à garder;
« Si nel fetes pur mei, si le fetes por Dé. »

P. 3, v. 14 :

[Dès Huiscent] *sor la mer de ci que à Saint Gile.*

Leçon de *a* : *d'Avignon sor la mer.*

Nous empruntons notre correction à un vers qui n'est que la répétition de celui-ci, et qui se lit plus bas, même page, v. 31.

1. Nous supprimons ici *vos*, qui fausse la mesure du vers.

P. 3, v. 25 :

Après parla Richars, li dus de Normendie.

b ajoute :

C[e] est Richart sans pour, ke de Roen fu sire.

P. 4, v. 11 : *Et car* les me *nomez.*

Nous corrigeons ainsi le manuscrit *a*, qui donne :

Et car le mes *nomez.*

P. 4, v. 30 :

Va moi, fai tost venir...

Il faudroit lire peut-être :

Va, fai moi tost venir....

P. 6, v. 21 :

Que .XII. *liues grans nes convenist errer.*
Karles se regarda et vit François plorer.

Entre ces deux vers se placent dans le manuscrit *b* trois tirades où sont brievement racontées des défaites de Charlemagne.

P. 7, v. 11 :

Et li enfant de France se furent aüné.

La partie du récit comprise entre ce vers et celui-ci,

Sire Guis de Borgoigne, dist Bertrant, çà vene,

(p. 8, v. 12), est beaucoup plus développée dans le manuscrit *b*; au lieu de 37 vers, elle en renferme 166, divisés en quatre tirades, dont le texte est, par malheur, fort incorrect. Dans la première tirade, les fils des douze pairs sont nommés :

Premerain i vint Gui, le fiz al duc Sampçon;
Après i vint Bertran, le fiz al duc Neimon,
Berard de Muntider, fiz Terri le baron;
S'i vint Estus de Lengres, [le] fiz al duc Odon,
E Gefrei l'Angevin, le fiz à Salemon,
E le fiz Angeler, Savari le Gascon;
E s'i fu Albers, fiz Basin le Burgoinon;
Le fiz Richard i fu, k[i] ot nun Terrion;

S'i fu le fiz Ivoire d'Ivorie, Haston,
E le fiz Ansëis; s'i fu le fiz Huon;
S'i fu le fiz Gerin, Gerin sun compainon. (sic)
Tut li meillur i vindrent et de plus grant renon.

C'est Bertrand, le fils de Naimes, qui prend la parole le premier, comme dans le manuscrit *a*; l'objet de son discours est le même, seulement ses raisons sont un peu plus développées. « Faisons un roi, conclut-il; « sinon, douce France ira à sa perte; le plus fort « enlèvera au plus faible sa maison. Faisons un roi

« *Ke nus tendra en France en pes et à reson :*
« *Ja ne valt un rëalme san segnor un boton.* »
Et li enfant dient : « *Et nos ben l'otrëum.* »

La seconde tirade est, au commencement, une répétition de la première, et, en quelques points, se rapproche beaucoup pour la forme du texte du manuscrit *a*; mais après le seizième vers se trouve un discours du fils cadet de Ganelon, qui est une invention toute nouvelle, et semble annoncer une version remaniée :

Un des fiz Guenelon s'en est en pez levez;
Maucion ot [à] nun, si fu [li fiz] mainës.
Grant fu e parcrëu, si ot pendant le nës,
Si ot la barbe rousse, et fu molt [lonc] et lez.

. . . .

« *Bertran, dit Maucion, certes ben dit assez :*
« *Si l'em feit rei en France, je m'en sui presentez,*
« *Si demant la corone, ke vos la me donez.*
« *Si de mei feites rei, grant honur en aurez,*
« *Kar vos serrez por mei enhaucë et amez.*
« *Baruns, je seie reis, si vus le comandez;*
« *Molt ert bien enploïe en mei la realtez,*
« *Kar je sui gentils hom e de grant parentez :*
« *Alorin est mi niep, e mun cosin Hardrez,*
« *Et Richart mun parent e Focher le barbez,*
« *Et Isoart li jesnes e Brihan li einnez,*
« *Malveisin e Malingres, et Miles et Forrës.*
« *Ne sai ke plus en die; trop sui enparentez.*

« E si est mun pere Guenes, k'od Karlon est alez;
« Sa serur od a femme, si ke ben le savez:
« Pur ce dei en France estre haltement coronez. »

. . . .

E dit Estus de Lengres : « Trop vos estes hastez;
« N'atendist[es] pas tant ke fussez apelez.

. . . .

« Maucion, teisez vos; n'en déussez parler. »

Ici se termine la seconde tirade.

Estout de Langres continue : « Bertrand a bien parlé, dit-il, cherchons un prudhomme parmi nous pour en faire un roi. Je ne parle pas de moi; si je voulois la couronne, je l'aurois et serois roi de France, quoi qu'on en pût dire; mais je ne veux pas l'être, j'ai le cœur trop felon. Il y faut un homme sage et plein de *grand amour*, qui garde et conduise le pays par la douceur. — Je me suis présenté le premier, reprend Maucion,

« Si demand la corone, je la ruis à vos tuz;
« Si d'altre fetes rei, ja n'ert si gentils homs
« Je n'en prenge la teste par desuz le mentons. »

Estout de Langres, sans s'effrayer du ton menaçant de Maucion, reprend à son tour :

« Je dirrai mun pensé, ki k'en peise ne ki non :
« Ben [vos] déussez tere, en nun Deu, Maucions,
« Vos e vostre lignage avez esté tuz jurs,
« E tut vostre ancessur, retté de trëicuns.
« Dehait [ait] traitres rei el col et el mentun!

Pour mettre fin à ce débat, Berard est d'avis qu'il faut aller au moutier implorer l'intervention de Dieu. « Choisissons parmi nous, dit-il, quatre cents des plus sages, qui prêteront le serment sur les évangiles de faire un roi du mieux qu'ils sauront. Le roi une fois nommé, s'il refuse, on lui coupera la tête. — Par ma foi, dist Estout de Langres, voilà qui est raisonnable. »

Ainsi se termine la troisième tirade.

Al conseil de Berart se sunt tuz acordez :
Quatre cent eslisent de vaillanz bachelers,
Ke sur les relikes e sur seinz unt jurés
K[e] il eslirrunt [rei], solum lur léaltez,
Trestut le plus prodomme k[e] il porrunt trover.

Mais Maucion proteste d'avance contre le résultat de l'élection, s'il ne lui est pas favorable :

« *Ne m'ubliez vos mie, je m'en sui presentez :*
« *Si d'altri fetes rei, vos perdrez m'amistez ;*
« *Mal vos porchacerei, si serez puis grevez.* »

Sur quoi, Estout de Langres menace Maucion d'un bâton qu'il trouve à sa portée :

Il le prinst à deu mains, si l'ad en halt levez ;
Ja éust à Maucion parmi le chef donez
Quant son lignage l'at [et] sustret et ostez.

Cette scène terminée, le récit continue comme dans le manuscrit *a*, et à peu près dans les mêmes termes. Bertrand propose de choisir pour roi le fils de Sanson de Bourgogne, le jeune Gui, le héros de ce poëme.

P. 7, v. 3 :

Ileuc furent li sers premerain contrové.

Cf. Beaumanoir sur l'état des personnes. L'une des origines du servage est, selon lui, celle qu'indique ici notre trouvère.

P. 9, v. 30 :

Que lour enfans garisse et lor riches maris.

Leçon de *b* : *de mort et de perils.*

P. 18, v. 14 :

Mult fu fors la bataille à l'estour commencier.

Toute cette tirade manque dans le manuscrit *b*.

P. 21, v. 33 :

Seignor, ce dit li enfes, or vous apareilliez.

Leçon de *b* : *kar vos agenuillez.*

P. 22, v. 27 :

Or s'en vont li enfant qui oirrent lor chemin.

Entre la tirade qui commence par ce vers et celle qui la précède se trouvent dans le manuscrit *b* deux tirades, l'une de 78, l'autre de 63 vers.

Première tirade :

Or s'en vunt li messages ki Deus pust honorer,
E menent la viande à Karlon à vis fer.

Après deux journées de marche, le convoi est en vue de Montorgueil, une cité qui a résisté aux efforts de Charlemagne et à un siége d'une année. Estout de Langres veut qu'on la prenne et qu'on en déloge les païens. Ses compagnons lui représentent la folie de l'entreprise; mais lui, il estime qu'il seroit honteux de revoir Charlemagne sans avoir eu une rencontre avec les Sarrasins. Son vœu est bientôt exaucé : à une lieue de là, le convoi est arrêté par une bande de quatre cents Sarrasins.

Cil gardent les passages, les destreis et les guez.

Leur chef Danemont, fils de Huidelon de Montorgueil, réclame de chacun des chevaliers françois un tribut de mille besans d'or. — Indignation d'Estout de Langres. — Il passe un gué qui le sépare de Danemont et de sa troupe. — Rejeté dans l'eau par un coup terrible du chef sarrasin, il va périr, lorsque ses compagnons accourent à son aide. Un miracle les favorise : l'eau se retire pour les laisser passer.

Deuxième tirade :

Combat des François et des Sarrasins. — Joute de Danemont et d'Estout de Langres. — Le chef sarrasin, abandonné par les siens, est contraint de prendre la fuite avec eux, et va porter l'alarme à Montorgueil. — Les François continuent leur route vers Luiserne.

P. 24 : Le quatorzième vers ne semble guère venir à point après les autres. Nous pensons qu'il y a là une lacune.

P. 29, v. 11 : *Cis jors est li* cinquimes.

Le même personnage répond à la même question, p. 31, v. 2 : *Sire, hui à* .XV. *jours*. Ces deux chiffres

ne sont pas d'accord; il est donc probable qu'il faut lire ici *quinzimes* au lieu de *cinquimes*.

P. 30, v. 3: *feis*[*t*]. *a* donne *feis*, forme de la seconde personne; mais il faut ici la troisième.

P. 33, v. 14:

Atant es Ganelon et son compain Hardré.

b ajoute, après ce vers:

Tebalt et Alori, Malvaisin et Mauré.

P. 33, v. 16:

Olivier de Viane a par non apelé.

Leçon de *b*:

Guenes veit Olivier, si l'a aresonez.

P. 39, v. 4:

Que vous a il mesfait? dist Torpin au vis fier.

Leçon de *b*:

Que vous a il mesfait? Bertran li respondi.

P. 39, v. 26:

Enfant, fait [l'empereres], *je vous demant congié.*

Leçon de *a*:

Enfant, fait il, *je vous.....*

P. 40, v. 4:

Karles vesti la guige, *mist le chapel el chief.*

Leçon de *b*:

Karles vesti la here.....

leçon qui nous semble préférable. On se revêt d'une *haire*, et non d'une *guige*, qui est un cordon.

P. 41, v. 25:

Seignor, dist [Boydans], *entandez mon pensé.*

On lit dans *a*: *Seignor, dist* il.

P. 43, v. 19:

Le saisi par la barbe, dont li peus *est mellez.*

On lit dans *a*: *peust*, qui est inadmissible; nous corrigeons et lisons: *veus* pour *pels*, poil.

P. 44, v. 21 :

Il méismes ses cors est *maintenant* montez.

Leçon de *b* : *s'est* maintenant *armez*.

P. 46, v. 19 : On lit dans *a* : *mult* fel et *mult* desmesurez, leçon qui fausse le vers.

P. 46, v. 21 :

.III. *eves i acourent*.....

Voyez p. 86, v. 3 : *Sivirent les* .IIII. *eves*.
Si l'on adopte cette seconde leçon il faudra lire ici :

L'une a non Rupane, l'autre Marne des guez ;
Si i cort Anviron.....

que nous n'avons osé considérer comme l'une des quatre rivières aimantées qui se couloient à Montorgueil.

P. 50, v. 9 :

Quant lui vient *à plaisir, panre le nous lera*.

Leçon de *b* :

Quant lui *ert* à plaisir...

P. 52, v. 16 :

[L'enfes Guis de Borgoigne] *regarda Maucabré*.

Leçon de *a* :

Li enfes Guis regarda Maucabré.

Vers de dix syllabes seulement. La correction est empruntée au premier vers de plusieurs des tirades précédentes.

P. 52, v. 18 :

En arcage grezois..... Leçon de *b* : *En parole grejoise*.

P. 53, v. 32 :

[Et] *que il te* [conduie], *s'il puet à sauveté*.

Leçon de *a* :

Que il te maint, s'il puet, à sauveté.

Vers de dix syllabes seulement. — L'addition de *et* semble naturelle, et *conduie*, qui a le même sens que

maint, est employé vingt fois dans le poëme en semblable cas.

P. 54, v. 1 :

Or chevauche li rois, il et sa compaignie.

Leçon de *a* :

Or chevauche li rois, et *il et sa* grant *compaignie.*

P. 54, v. 3 :

Parmi la [maistre] *porte.*

Maistre manque ici dans le manuscrit *a*. Au dixième vers de la tirade suivante, c'est le mot *porte* qui manque, comme l'indique le manuscrit *b*, qui donne *posterne*. Nous complétons ces deux vers l'un par l'autre.

P. 54, v. 5 :

Chevaus virent......

Nous corrigeons le manuscrit, qui donne *vinrent*.

P. 54, v. 30 :

Il ot les sorcils grans et s'ot le poil levé.

Leçon de *b* : et s'ot *large le nez.*

P. 56, v. 7 :

Seignor, dist [l'enfes] *Guis, envers moi entandés.*

Leçon de *a* :

Seignor, ce dist Guis, envers moi entandés.

Nous corrigeons le manuscrit en retranchant *ce* et en reproduisant ici une forme qui se retrouve en vingt autres passages.

P. 56, v. 28 :

Desus le faudestuef *se sist li rois prisiés.*

Leçon de *b* : *faldestol.*

P. 67, v. 11 :

[Or s'en va l'enfes Guis] *qui Diex croisse bonté.*

Ce vers n'a que dix syllabes dans le manuscrit *a* :

L'enfes s'en va qui Diex croisse bonté.

Nous proposons de le corriger comme ci-dessus, et nous répétons cette correction deux vers plus bas, où on lit dans le même manuscrit :

L'enfes s'en va sous l'Olivier ramé.

P. 67, v. 24 :

Le cors ot gent, bien fait, [[b]molt semble bien vassal.]

Encore un vers de dix syllabes dans le manuscrit *a* :

Le cors ot gent et bien fait contreval.

b nous fournit la correction.

P. 67, v. 25 :

Les [jambes] *fors et longes por séoir sor cheval.*

Leçon, évidemment fautive, du manuscrit *a* :

Les *chevaus* fors et longes......

P. 71, v. 8 :

.XXIIII. topaees i ot tout séélés.

Le manuscrit *a* donne *scelés*, qui fausse le vers.

P. 75, v. 7 :

[Lores] *ne doutast il* .IIII. *rois coronés.*

Le manuscrit *a* donne *lors*, qui fausse le vers. Au lieu de *rois coronés*, on lit dans *b* : *Turcs defaez.*

P. 89, v. 22 :

Comment! dist [l'enfes Guis], *dans viellars radotés.*

Leçon du manuscrit *a* :

Comment ! *dist* li *angres*, dans.....

P. 99, v. 2 :

Où qu'ele voit [[b]Guion], *gentement li a dit.*

Leçon de *a* : *Karlon.* C'est une faute manifeste.

P. 104, v. 33 :

Et Guis .L[m]. *qui tuit furent créant.*

Nous supprimons devant Gui *l'enfes*, qui se lit dans le manuscrit *a*, et qui fausse le vers.

P. 109, v. 14 :

[Si ne fust Huidelon] *qui me vint aïdier.*

Leçon de *a* : *Et Huidelon.* — Le vers est faux et inintelligible.

P. 111, v. 18 et 19 :

En une [planche veille] *soffri mort et ahan*,
Ja ne crerai [b en lui], *ce te di vraiemant.*

Leçons de *a* : *place vies.* — *celui.*

P. 113, v. 23 :

Por ce qu'il despisoit Jhesu, le fieus Marie.

Le manuscrit *a* porte : *le fieus sainte Marie.* Nous supprimons *sainte*, qui fausse le vers.

P. 123, v. 17 :

[*A la seint Bastien, tut en sìez crìant.*]

Ce vers manque dans *a*.

*P. 125, v. 28 :

[b *Ce est signefiance ke se dei*[vent] *armer.*

Ce vers n'est pas dans *a*, et se lit ainsi dans *b* :

C'est signefiance ke se deit armer.

Les trois vers qui suivent celui-ci ne se trouvent pas dans *b*.

P. 126, v. 21 :

Dont oïssiés par l'ost itele melodie.

Leçon de *b* : *une tele bundie.*

P. 127, v. 28 :

Tost et isnelement cele part sont guencis.

Leçon de *b* : *vertis.*

P. 129, v. 21 :

Là dedens en Luiserne fu [*moult*] *grans* b[l'asemblée].

Leçon de *b* : *la mellée*, qui revient au second vers après celui-ci ; mais, cette fois, la leçon est bonne.

P. 130, v. 12 :

Vous ne vostre ire pris une pome parée.

Nous corrigeons ainsi la leçon vicieuse de *a*, qui donne ce vers faux :

Vous ne vostre ire ne pris pas une pome parée.

OTINEL

CHANSON DE GESTE

Paris. — Imprimé par CHARLES JOUAUST. 338, r. S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

[ii.]

OTINEL

CHANSON DE GESTE

Publiée pour la première fois, d'après les manuscrits de Rome et de Middlehill

PAR

MM. F. GUESSARD ET H. MICHELANT



PARIS
Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVIII



PRÉFACE.

La chanson d'Otinel est le récit d'une expédition de Charlemagne en Lombardie contre le Sarrasin Garsile ou Marsile. Otinel, le héros de ce poëme, y apparoît d'abord comme messager de Garsile. A ce titre, il vient à Paris sommer Charlemagne de rendre hommage au roi son seigneur et d'abjurer la foi chrétienne; mais, par un effet miraculeux de l'intervention divine, c'est lui-même qui bientôt renie sa croyance et abandonne la loi de Mahomet pour celle de Jésus-Christ. Filleul de Charlemagne, qui le fiance à sa fille Belisent, Otinel prend place parmi les douze pairs, marche avec eux contre Garsile, dont il devient l'ennemi le plus acharné et le plus implacable, et, après avoir contribué autant que personne à la défaite du païen, reçoit pour récompense la main de Belisent et la couronne de Lombardie.

Quoiqu'il se dénoue en Italie, le poëme d'Otinel se rattache à l'histoire légendaire de la con-

quête de l'Espagne par Charlemagne, et s'intercale, comme une sorte de parenthèse, dans le récit de cette grande expédition. L'auteur suppose, en effet, qu'après la prise de Pampelune (1) Charlemagne est rentré en France avec ses pairs, et qu'il est sur le point de retourner en Espagne pour y combattre

... contre Garsilion,
Le roi d'Espaigne, qui tant par est felon (2),

lorsque Otinel arrive à Paris et s'annonce en ces termes :

Seignors, dit il, Otes m'apele l'on;
D'Espaigne sui, la noble region (3).

L'idée de ce retour en France de Charlemagne ne se retrouve nulle part ailleurs, que nous sachions. La chanson de Roland annonce, dès le début, que l'empereur a été en Espagne sept ans *tous pleins*. Ce long séjour et les difficultés de la conquête ont été encore augmentés et exagérés dans le poëme de Gui de Bourgogne, l'un des derniers sans doute, avec celui d'Otinel, non-seulement du petit cycle d'Espagne, mais même du cycle carlovingien tout entier. A entendre l'auteur de Gui de Bourgogne, ce n'est pas sept ans, mais vingt-sept ans,

1. Voy. p. 18 le discours de Clarel, qui dit en parlant de Roland : « Je ne l'aime point et j'en ai bien sujet, car, dans une joûte sous Pampelune, il m'a tué mon frère Sansoigne de Montbran.

2. Ci-après, p. 2.

3. *Ibid.*

que Charlemagne combattit contre Marsile sans revoir la France.

Pourquoi donc notre poëte a-t-il ainsi contrarié la tradition? C'est que, selon nous, il vouloit rattacher sa chanson aux poëmes déjà célèbres qui racontoient la conquête de l'Espagne, et, ne trouvant plus de place sur le même théâtre pour y développer une action, il a été contraint de transporter ailleurs ses personnages. Il a donc imaginé que Charlemagne étoit rentré en France, et que, durant ce temps, Marsile étoit allé prendre Rome, puis s'établir solidement en Lombardie dans une ville fortifiée. C'est de là que part Otinel pour venir à Paris s'acquitter de son message; c'est là aussi que le poëme se dénoue.

Il résulte de cette invention que tous les personnages importants de la chanson d'Otinel sont bien connus, à l'exception du héros. L'auteur, il est vrai, pour mieux rattacher sa composition à d'autres, a fait de lui un neveu de Ferragus; mais ce nom d'Otinel n'en est pas moins un nom nouveau, qu'on chercheroit inutilement dans la chronique de Turpin et dans tous nos anciens poëmes. Il n'a aucun rapport, comme on pourroit être tenté de le croire, avec le surnom du célèbre Rainouart : c'est simplement un diminutif du nom à double forme Otes, Oton; et la preuve en est que, dans le cours du récit, ces formes simples remplacent plus d'une fois la forme diminutive (1).

1. Dans l'un des manuscrits de notre poëme, celui de Middlehill, on rencontre deux fois la forme *Otuel*, très lisible. Dans

On souhaiteroit que le caractère et le rôle d'Otinel fussent aussi nouveaux que son nom; mais le plus grand mérite du poëme composé à sa gloire est d'être très court. Il n'y faut chercher aucune de ces beautés natives qui éclatent dans les plus anciennes chansons de geste. C'est une œuvre de la décadence, intéressante toutefois à ce titre, et comme terme de comparaison, pour le critique et pour l'historien littéraire.

Quoiqu'elle nous paroisse une des dernières productions de notre poésie héroïque du moyen âge, la chanson d'Otinel n'est pourtant pas de beaucoup postérieure à la première moitié du XIII[e] siècle. Quatre vers seulement nous permettent d'en juger ainsi. Ils se trouvent comme égarés au folio 106 v° d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui renferme *les enseignements Trebor* (1). On les y lit sous cette forme :

Rolans a dit au paien mescréant :
« Je te desfi de ce jour en avant. »
Dit Otinel : « Et je tei ensement;
La mort mon pere Fernagu te demant » (2).

Bien qu'ils diffèrent un peu de ceux qu'on lira

le poëme anglois, dont il sera parlé ci-après, on lit toujours *Otuwel*. De même, dans des chartes angloises du 13e siècle, on trouve *Otwel de Needham*, *Otuel de Bovill*, et en même temps, *Odenell de Unframoill*, *Odinellus*, *Otynellus*, *Otenellus*, etc.

1. Ou sans doute *les enseignements Robert*, dont *Trebor* n'est que l'anagramme. Ce ms. est le n° 273 du fonds de Notre-Dame.

2. On voit que dans la version d'où ces vers sont tirés Otinel étoit le fils, et non le neveu, de Ferragus.

ci-après (p. 15, v. 22-26), il est impossible, cependant, de méconnoître l'identité des deux passages; et, comme ces quatre vers sont d'une écriture de l'an 1250 ou environ, nous en concluons naturellement que le poëme dont ils font partie est antérieur à cette époque. Les deux manuscrits dont nous nous servons pour notre édition ne nous permettroient pas cette conclusion, puisqu'ils sont, l'un et l'autre, du XIVe siècle.

Nous n'apercevons nulle part, dans les monuments de notre ancienne littérature, aucun témoignage, aucune allusion qui se rapportent à la chanson d'Otinel; mais la littérature angloise nous en offre deux traductions libres ou imitations en vers, qui ont été analysées par Ellis dans ses *Specimens of early english metrical romances*, sous le titre de *Sir Otuel* (1). De ces deux ouvrages, l'un est demeuré manuscrit, l'autre a été publié en 1836, pour le club d'Abbotsford, par M. Nicholson (2). L'analyse d'Ellis suffiroit à démontrer que l'Otinel françois a servi de modèle aux auteurs de *Sir Otuel;* mais la publication de M. Nicholson le démontre bien mieux encore. Que le poëme de *Sir Otuel* soit écrit *with great spirit and animation*, comme nous l'assure le savant éditeur, nous l'accordons volontiers; mais il n'est point original, ainsi qu'il est facile

1. A new edition, revised by J. O. Halliwel; London, 1848, 1 vol. in-8, p. 357-379.

2. The romances of Rouland and Vernagu, and *Sir Otuel*, from the Auchinleck manuscript, printed at Edinburgh, M.DCCC.XXXVI, presented to the members of the Abbotsford club by Alexander Nicholson.

de s'en convaincre en le comparant au texte françois que nous publions.

La chanson d'Otinel n'a pas seulement traversé la Manche; elle paroît avoir pénétré jusqu'en Islande. Dans un catalogue de sagas inédites, qui nous a été communiqué par M. Rafn, nous trouvons la mention d'un récit intitulé *Otinel rimur*. Nous voyons aussi dans une compilation islandoise qui a pour titre *Saga Karla Magnusar og Kappa Hans* un épisode où reparoît, sous la forme *Otuel*, le nom de notre héros.

Nous avons inutilement recherché ce nom dans les *Reali di Francia*, dans la *Spagna istoriata* et dans les nombreux poëmes italiens dont le sujet est d'origine françoise. Un seul petit poëme populaire, que nous avons sous les yeux, est intitulé : *Istoria di Ottinello et Giulia, dove s'intendono varie disgrazie a loro accadute e come al fine si sposarono* (Lucca, con permesso); mais ce poëme n'a aucun rapport avec le nôtre.

Nous ne connoissons que deux manuscrits de la chanson d'Otinel : l'un est conservé à Rome, dans la bibliothèque du Vatican; l'autre fait partie de la riche bibliothèque de sir Thomas Phillipps, à Middlehill.

Le manuscrit de Rome, inscrit sous le n° 1616 au catalogue de la bibliothèque de la reine de Suède, est un petit in-8° de 124 feuillets en parchemin. Il se compose d'ouvrages ou de fragments d'ouvrages très divers, qui paroissent depuis

longtemps réunis et reliés ensemble. Il a appartenu à l'abbaye de Fleury, comme l'indique la mention ci-après, qui se lit au verso du fol. 20, et qui remonte au XIIe siècle : *Hic est liber sancti Benedicti Floriacensis, quem si quis furatus fuerit, vel aliquo ingenio tulerit, anathema sit.* De la même main, à ce qu'il semble, a été écrit plus bas ce vers singulier :

Sepe comesta bovis caro plus placet, auget amorem.

Le manuscrit est de ceux qui, pour un temps, ont appartenu à la France; on y voit le timbre de la bibliothèque nationale à côté de celui de la bibliothèque apostolique. Il contient :

1° (Du fol. 1 au fol. 16 v°). *Tractatus magistri Guidonis Augensis super musica.* — XIIe siècle.

2° (Fol. 17 et 18 r°). Sept fables de Phèdre (1). — XIe siècle.

3° (Fol. 18 v° et 19 r°). *Oratio sancta.* — XIIe siècle. — Incipit :

O mi custos, o mi heros, mi pater misericors.

4° (Fol. 19 et 20). *Kurie eleison.* Grec et latin interlinéaire. Le grec est écrit en caractères romains : *Olin tin imeran* (tota die) — *tin suchim*

1. De bove et asino. — Cervus ad fontem laudat cornua. — Vulpis ad corvum. — Canis ad ovem, lupus testis. — Mulier parturiens ad virum. — Canis parturiens ad alteram. — Leo deficiens, aper, taurus, asellus. — C'est le manuscrit de P. Daniel.

(animam) — *tin proseuchin* (orationem) — *kè* (et) — *simion* (signum). — XIIe siècle.

5° (Du fol. 21 au fol. 92). Le roman de Fierabras, en vers françois, incomplet; manuscrit daté de l'année 1318.

6° (Du fol. 93 au fol. 102 v°, et du fol. 109 au fol. 124 et dernier). Le roman d'Otinel. — XIVe siècle.

Ce poëme est incomplet. On y remarque une première lacune dès le début, au fol. 93 v° du manuscrit. Une seconde lacune, plus considérable, s'ouvre au fol. 103. Ce feuillet et les suivants, jusques et y compris le feuillet 108, appartiennent au roman de Fierabras et ont été reliés par erreur avec le roman d'Otinel.

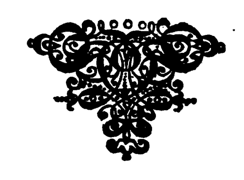
Le manuscrit de Middlehill est inscrit sous le n° 8345 au catalogue de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps (1). C'ést un petit in-folio, vélin à deux colonnes, d'une écriture du XIVe siècle, intitulé au dos : *Ancient mss. in french.* La chanson d'Otinel y occupe les feuillets 210 à 221. Sir Thomas Phillipps a bien voulu permettre qu'on en prît une copie, qui a été faite par M. le docteur Ch. Sachs, jeune savant allemand, chargé naguère par M. H. Fortoul d'une mission en Angleterre.

Ce manuscrit est complet, mais parfois si incorrect que nous avons dû renoncer à le pu-

1. Catalogus librorum mss. in bibliotheca D. Thomæ Phillipps, Bart. A. D. 1837. Impressus typis Mediomontanis, mense maio 1837.

blier en entier. Nous nous en sommes aidés seulement pour remplir les lacunes du manuscrit de Rome et pour en corriger le texte, qui n'est pas non plus très pur, mais qui, à tout prendre, est encore préférable à celui du manuscrit de Middlehill. Ce mélange de textes écrits dans des dialectes différents offre sans doute une fâcheuse bigarrure; mais de deux inconvénients nous avons choisi le moindre, en l'atténuant singulièrement par l'indication précise des points où commencent et finissent les morceaux de rapport. On trouvera cette indication aux *Notes et variantes*.

Nous désignons par *a* le manuscrit de Rome, par *b* celui de Middlehill.





SOMMAIRE.

Cette chanson est la fleur de la geste du fils de Pepin et des douze pairs. — Les jongleurs n'ont pas épuisé la matière; ils ignorent une grande expédition qui donna fort à faire à Charlemagne. P. 1-2. — C'étoit à Pâques (1); le roi tenoit cour plénière à Paris, entouré des douze compagnons et d'une foule de princes, de comtes, de barons et de chevaliers. Il étoit question de retourner en Espagne pour y combattre le roi Garsile (2), lorsqu'un messager arrive à Paris, vient au palais, demande Charlemagne. — « D'où êtes-vous? qui êtes-vous? lui dit Ogier, auquel il s'adresse. — On m'appelle Otinel, répond le messager, je suis d'Espagne, et c'est le puissant roi Garsile qui m'envoie à Charles le felon. — Le voilà, continue Ogier; voilà aussi son neveu Roland et le comte Olivier. » P. 2-3.—Le Sarrasin s'emporte en invectives, auxquelles réplique Ogier, puis il s'avance vers le roi. — « Je ne te salue pas, fait-il, parce que je ne le dois point. Que Mahomet te confonde, toi et les tiens! » — Il poursuit sur ce ton; mais Roland se rit de son

1. C'étoit le jour des SS. Innocents (28 déc.), d'après le ms. *b*. Voyez ci-après p. 76, aux *Notes et Variantes*.
2. *Marsile* dans le ms. *b*. Voyez même page.

insolence et de ses menaces. Il l'assure qu'il peut continuer sans rien craindre, et le roi confirme cette assurance pour huit jours. » — Je ne crains rien de personne, reprend Otinel, tant que j'aurai Courrouceuse à mon côté, cette épée qui a tranché la tête à mille François, il y a moins de neuf mois. — Et où donc, frère? demande le roi. — Vous ne le saurez que trop », réplique le païen; puis il annonce à Charlemagne que Rome, sa puissante cité, a été détruite par le roi Garsile, et que plus de vingt mille hommes y ont péri sous les coups des Sarrasins. Quant à lui, il a si bien frappé de son épée qu'il en a eu pour huit jours les poings enflés. P. 3-4. — A cette nouvelle, l'assistance se soulève; Estout de Langres menace le messager; Roland rappelle qu'il est inviolable; mais un Provençal mal avisé surprend Otinel par derrière et le renverse. Le Sarrasin se relève et lui tranche la tête. — Grand tumulte dans l'assemblée. — Otinel est contraint de remettre son épée à Roland pour éviter quelque nouveau malheur. — « Exposez votre message, et ensuite allez-vous en », lui dit le neveu de Charlemagne. P. 4-6. — « Charles, fait Otinel, voici ce que te mande mon seigneur: Abandonne la foi chrétienne, crois à Mahomet et deviens son homme, toi et tous les tiens, puis viens t'en au puissant roi Garsile; il te donnera avoir et richesses, te laissera la Normandie et l'Angleterre, donnera la Russie à ton neveu Roland, l'Esclavonie à Olivier; mais, pour la France, elle est donnée à Floriant de Syrie: c'est lui qui en sera le maître et seigneur. — Qu'en dites-vous? demande Charlemagne à ses barons. — Il n'en sera pas ainsi, s'écrient-ils. Guide-nous, grand empereur, jusqu'à ce que nous trouvions cette maudite engeance, et malheur au roi Garsile si nous le rencontrons en bataille. » — Réponse dédaigneuse d'Otinel. — Le duc Naimes l'interroge: « Si Charles assemble son ost, où pourra-t-il trouver le roi Garsile? — Quelle folie! dit le Sarrasin. Si vous venez là, vous y périrez tous. Les

païens sont plus de trois cent mille; ils ont en Lombardie une cité qu'on appelle Atilie, construite et fortifiée entre deux cours d'eau. Dieu ne créa personne capable de la leur enlever. Si Charles y vient avec son ost, on verra aux coups d'épée qui a belle amie; mais vous n'y viendrez pas, vieillard, si vous m'en croyez; vous ne romprez plus de lances, vous ne partirez plus de boucliers; jamais pucelle n'aura envie de vous : restez chez vous, et gardez qu'il n'y entre escoufle, corneille ni pie. » P. 6-8. — Fureur du duc Naimes à ces paroles; il se tire la barbe si fort que tout son front en rougit. — « Tu ne t'en retournerois pas, dit Roland, et tu mourrois aujourd'hui de ma main, n'étoit l'assurance que je t'ai donnée. — Sans doute, dit Otinel. Eh bien donc, allons sur le pré demain matin, seul à seul. » — Roland accepte le défi; les deux adversaires échangent leurs paroles et s'assurent mutuellement. P. 8-9. — Charlemagne veut savoir de quel lignage est Otinel. — « Sire, répond-il, je suis le fils du roi Galien : toute la Marche est à moi. Le roi Garsile est mon cousin germain, et le noble Ferragus, que Roland m'a tué, étoit mon oncle. C'est une affaire qui se videra demain. — Tu es assez gentil (noble), repart le roi; il est malheureux que tu ne sois point baptisé. — Ce seroit une honte pour moi, dit le Sarrasin; car votre Dieu ne vaut pas deux parisis. »

Charlemagne donne l'ordre au chambellan Renier de conduire Otinel à la maison Garnier (1), et de donner cent sous à l'hôte pour son manger. Il le recommande, en outre, aux soins du duc Naimes et d'Ogier le Danois. P. 9-10. — Souper de l'empereur. — Le lendemain, il assiste à la messe, qui est chantée par l'abbé de Saint-Omer. — Offrande : Charles donne un hanap d'or rempli de parisis; Roland offre son épée Durandal, qu'il rachète au prix de dix marcs. — Le Sarrasin vient, après la messe, pour sommer

1. Quelque grande hôtellerie de Paris.

Roland de sa parole. — Préparatifs du combat. — Roland est armé par les douze pairs. — Description de son armure. P. 10-11. — Son coursier Blanchard. — Il prend congé de Charlemagne pour combattre le Sarrasin. — Charlemagne le recommande à Dieu et lui donne sa bénédiction. — Otinel demande au roi un haubert, un écu, un heaume et un épieu; pour un destrier, il en a un, le meilleur qui se puisse voir, et le tranchant de son épée taille bien. — C'est à sa fille Belisent que Charlemagne confie le soin d'armer le Sarrasin. Elle s'en acquitte de la meilleure grâce du monde, avec l'aide de deux de ses damoiselles : Flandrine de Montbel et Rosette de Ruissel. — Description de l'armure d'Otinel — Son coursier Migrados. — Otinel demande à Belisent son congé. Elle l'engage à se bien garder de Durandal. P. 12-14.—Les deux adversaires sont mis en présence. — Charlemagne, accoudé à sa grande fenêtre, donne le signal du combat. — Roland et Otinel se défient et en viennent aux prises.— Récit du combat.— Après de grands coups de lances et d'épées, chacun des deux adversaires a son cheval tué sous lui. P. 14-17. — Au plus fort de la lutte, Charlemagne s'agenouille, et, tourné vers l'orient, adresse à Dieu une fervente prière en faveur de Roland. — Le neveu de Charlemagne, de son côté, conjure son adversaire d'abandonner Mahomet pour croire en Jésus-Christ; s'il y consent, il aura pour récompense Belisent, la fille du roi Charles, la cousine germaine de Roland. — Sur quoi il est raillé par Otinel : c'est un méchant clerc, qui vient de manquer son premier sermon et qui ne sait pas lire sa leçon. Otinel la lui apprendra. — Le combat, un moment interrompu, recommence plus terrible. P. 17-19. — Prière des François, qui sont inquiets du sort de Roland. — Leur vœu est exaucé : le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descend sur Otinel et le convertit. — Le Sarrasin renie ses dieux, qui ne valent pas la couture d'un gant, et em-

brasse la foi chrétienne. — Les deux adversaires tombent dans les bras l'un de l'autre, à la grande joie de Charlemagne et de ses barons. P. 20-21. — Roland demande au roi sa fille Belisent pour Otinel. — Consentement empressé du roi. — Baptême d'Otinel par l'archevêque Turpin. C'est Charlemagne qui est son parrain. P. 22. — Survient Belisent, fraîche et vermeille comme une rose en fleur. « Fille, lui dit Charles, qui vous auroit une nuit dans ses bras sentiroit sa valeur doublée, et ne songeroit jamais à couardise. Ainsi en sera-t-il d'Otinel, si Dieu lui donne vie. » — Puis s'adressant à son filleul : « Que Jésus te bénisse ! Maintenant que tu as abandonné Mahomet, prends ma fille, baron ; avec elle tu auras un riche domaine, tu seras seigneur de toute la Lombardie. — Sire, je ne refuse pas, si la pucelle me veut », répond Otinel en s'inclinant. — Consentement de Belisent, qui s'estime heureuse d'avoir un tel mari. — Otinel la laissera au pouvoir de son père jusqu'à l'issue de la guerre qui s'apprête ; les noces se feront sous les murs d'Atilie, quand il aura tué le roi Garsile. P. 23-24.

Préparatifs de la guerre. Charlemagne tient conseil. L'expédition est fixée au mois d'avril suivant (1). — A cette époque, l'ost s'assemble à Paris. — Noms des douze pairs qui s'y trouvent avec l'empereur. — Énumération par provinces des bandes de guerriers qui y affluent de tous les points de l'Empire. P. 24-25. — Départ. — Itinéraire de l'armée. — Arrivée et campement sur les bords du Ton, en vue d'Atilie. — Construction d'un pont.

Pendant que l'armée se repose de ses marches, Roland, Ogier et Olivier s'arment à l'insu de leurs compagnons, passent le pont et se dirigent vers Atilie, cherchant occasion de jouter. — Dans le mê-

1. D'après le ms. de Middlehill, qui donne pour date à cette résolution le 28 décembre, jour des SS. Innocents, et non le jour de Pâques, comme le ms. de Rome.

me temps, du côté de l'ennemi, quatre rois sarrasins, Barsamin, roi de Ninive, Corsabre, Escorfaut le tyran et Clarel, se sont aussi mis aux champs. P. 26-27. — Ils chevauchent à plus d'une lieue de la ville, et, la menace à la bouche, s'entretiennent de Roland et d'Olivier. — L'un d'eux surtout est animé contre Roland des sentiments les plus hostiles ; il en a bien sujet : son frère, Sansoigne de Monbrant, a péri, sous les murs de Pampelune, de la main du redoutable neveu de Charlemagne. P. 27-28.

François et Sarrasins s'aperçoivent et courent les uns sur les autres.— Attaqué par Escorfaut (1), Roland l'abat mort de son destrier. —Joute de Corsabre et d'Ogier; mort de Corsabre.—Joute d'Olivier et du roi de Ninive; mort du roi. — Clarel, qui survit seul, veut venger la mort de ses compagnons. Il a affaire successivement à Ogier et à Roland, puis, après une vigoureuse défense, il finit par se rendre. P. 29-31. — Les trois pairs, emmenant leur prisonnier, vont donner contre une troupe de quinze cents Sarrasins qui reviennent de fourrager. — La rencontre est des plus périlleuses; mais elle ne peut s'éviter ; c'est l'avis de chacun. « Sire Roland, dit Ogier, vous êtes fort, hardi et redouté ; Olivier est un chevalier éprouvé, et pour moi, je me suis tiré de maint pas difficile. Voici les païens : vous ne pouvez reculer; n'attendez de secours que de vous-mêmes. » — Et aussitôt, au cri de Monjoie, s'engage cette lutte si inégale. P. 31-33. — Roland, Olivier, le Danois, se multiplient, frappent à coups redoublés et jonchent le sol de morts. — Hauteclaire, l'épée d'Olivier, s'est frayé à travers les païens un tel chemin que quatre chars s'y pourroient croiser. — Épisodes divers. — Blessé et renversé deux fois, Ogier est contraint de rendre son épée au roi Clarel, à celui qu'il emmenoit prisonnier tout à l'heure. P. 33-35. — Le captif est livré à huit

1. Ascanart, selon le ms. de Middlehill.

Sarrasins, qui reçoivent l'ordre de le remettre à la garde de la belle Alfamie, la fille du roi Garsile, l'amie de Clarel. — Curiosité d'Alfamie : elle veut savoir des gardes d'Ogier où et comment le chevalier a été pris. Elle l'interroge lui-même sur son nom, sur son pays. Aidée de deux gentilles pucelles, elle le désarme, lave ses plaies, le fait coucher, et lui donne à manger d'une herbe douce et divine. — Ogier s'endort. A son réveil, il se sent tout léger et plus sain qu'une prune de prunier.

Cependant, Roland et Olivier sont demeurés fermes sur le champ de bataille; mais, si nombreux sont encore leurs ennemis, si terribles les coups qui les assaillent, qu'à la fin les deux guerriers prennent la fuite. P. 35-37.

Dans le même temps, au camp des François, Otinel s'aperçoit de l'absence des trois pairs. — Il devine où ils sont allés, s'arme aussitôt, et part lui-même avec sept cents chevaliers, non sans prier le roi d'ordonner sur le champ l'attaque d'Atilie. — Le cor sonne; les François courent aux armes et se mettent en marche. — Otinel les précède avec ses chevaliers, qui sont ceux de Belisent. — Son destrier Flori. — Son armure. — Il rencontre Roland non loin d'un vivier. « Sire Roland, lui dit-il, venez-vous de pêcher ? Pensez-vous à vous seul manger tous les païens ? Par saint Riquier ! il y aura à ronger et pour vous et pour moi. » — Il regarde à sa droite, et voit Olivier fuyant, poursuivi par un roi païen. — Il court à la rescousse, et d'un fier coup de lance délivre Olivier de son ennemi. P. 38-39. — Les compagnons d'Otinel imitent son exemple. — Exploits d'Estout de Langres, d'Isoré, de Gautier de Termes, d'Engelier. — Mort de Droon l'Allemand et de Girard d'Orléans, tués par le Turc Arapater, parent d'Otinel. — Otinel les venge en tuant son parent. P. 40-43 — Fuite du roi Clarel et des siens. — Ils rencontrent une bande de vingt mille Sarra-

sins qui vient à leur secours. La bataille recommenceroit si le jour ne venoit à manquer. — Clarel rentre dans Atilie, monte aux créneaux, et de là interroge Otinel : « Qui es-tu donc, et de quel lignage, toi qui montres une telle valeur de baron ? — Je suis Otinel, fils de Galien et de Ludie; je suis baptisé; le roi Charles m'a donné la Lombardie et sa fille Belisent, la belle, l'accomplie. De ma vie je n'aimerai les païens. — Tu es fou, reprend Clarel, tu es enchanté; reviens à toi, baron, répare l'outrage que tu as fait à Mahomet en le reniant, et je te réconcilierai avec le roi Garsile. » — A son tour, Otinel veut convertir le roi Clarel à la foi chrétienne, et lui faire abandonner ses dieux, qui ne valent pas une pomme pourrie. — « Toi et ton Dieu, vous ne valez pas une pie », réplique Clarel. — Echange de menaces et de défis. — Un combat singulier décidera entre la loi de Mahomet et celle de Jesus-Christ. P. 43-45.

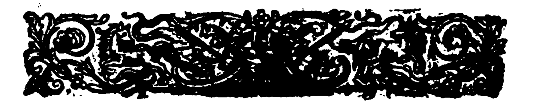
Campement des François sous les murs d'Atilie. — Soins touchants de Belisent pour son fiancé Otinel. — Les Bourguignons et les Allemands à la garde du camp. — Le lendemain, l'empereur est levé de grand matin; il va se promener près de la ville. — Interpellé par le roi Clarel, il se fait connoître. — Echange de menaces et d'injures entre Clarel et Charlemagne. — « Ne t'en fais pas accroire, dit Clarel au roi de France, tes jours sont usés, tu es si vieux que tu en es tout rassoté. — Mauvais mâtin, reprend le roi hors de lui, tu seras honni et confondu! Qu'on m'apporte mes armes, dit-il à ses hommes. » Mais Otinel intervient et requiert le roi de lui laisser cette bataille, engagé qu'il est dès la veille avec Clarel. — Consentement de Charlemagne. P. 46-48. — Otinel est armé par Olivier; c'est Belisent qui lui tient l'étrier. — Rencontre des deux adversaires. — Récit du combat. — Mort de Clarel. P. 49-53. — Alfamie, à cette nouvelle, fait attacher Ogier à un poteau et le fait torturer par cinq païens. P. 53-54.

— Douleur du roi Garsile : il s'apprête à venger la mort de Clarel.— L'ost des François se prépare aussi à la bataille. — Charlemagne confie son enseigne au duc Naimes, et, à cette occasion, lui fait don de son destrier Volant, et le saisit de cinq châteaux par la remise de son gant. P. 54-56. — On se met en marche. Naimes fait développer l'enseigne de Charlemagne. Le roi Garsile fait lever son étendart. — La bataille s'engage. — Joute de Floriant de Syrie et de Roland; mort de Floriant. P. 56-58. — Exploit d'Olivier. — L'ost des François essuie un choc si violent qu'il plie et recule plus de quatorze arpents en arrière. P. 58-60.— Un jeune chevalier, Hardouin, fait prisonnier le roi Corsabre, coupe la tête à dix autres païens, et par là rend courage aux François, qu'il ramène en avant. P. 60-61. — Otinel, de son côté, répand partout l'épouvante et la mort. — Sombre fureur du roi Garsile. — Ses efforts pour soutenir la lutte. — Mais Otinel, Olivier, Turpin, Roland, Engelier, Gautier le Normand, Geoffroi d'Anjou et Hernaut l'Allemand se réunissent pour accabler leurs ennemis. — Charlemagne voit avec joie ses barons prendre le dessus; mais il songe avec regret à Ogier captif. P. 61-65. —

Durant ce temps, le Danois profite d'un moment où il n'est point surveillé pour briser ses fers.— Une fois libre, sans autre arme que ses poings carrés, il assomme ses cinq gardes, court à l'écurie, où il retrouve son destrier et ses armes, en ressort tout armé et monté, tranche la tête au portier, qui fait mine de verrouiller l'huis, et, d'une traite, court jusqu'au champ de bataille, où ses compagnons l'accueillent par des transports de joie. P. 65-69. — Avec un tel renfort, ces fiers jouteurs décident de la journée. — Garsile voit qu'il a tout perdu, pique son cheval et s'enfuit vers la ville; mais Otinel le poursuit, l'atteint, et le provoque par des paroles amères, puis essaie de lui faire renier Mahomet. — « Mauvais rené-

gat, lui dit Garsile, tu vas payer cher ton abandon de la loi de Mahomet. Si je n'en tire vengeance, je ne me prise un pois. » P. 69-71. — Combat de Garsile et d'Otinel P. 71. — Garsile est vaincu et se rend à Roland, qui survient au moment de sa défaite. — Le prisonnier est conduit à Charlemagne, qui le tiendra en sa chartre, où il mourra dans la honte et dans la douleur. — Les François achèvent leur victoire : la ville est prise et mise à sang. P. 72. — En ce moment solennel, Charlemagne appelle près de lui sa fille et Otinel. — Mariage des deux fiancés. — Charlemagne partage entre ses barons le royaume conquis ; Otinel en est proclamé seigneur et roi. — Départ de Charlemagne, son retour à Paris. — Otinel fut un grand roi et redouté : il protégea et glorifia le christianisme. Sa fin fut belle. Que Dieu ait son âme! *Amen.* P. 73 74.





OTINEL

QUI veust oïr chançon de biau semblant,
Si face paiz, si se traie en avant,
S'orra la flor de la geste vaillant
Du fiz Pepin, le riche roi poissant,
Des .XII. pers, qui s'entramerent tant.
Tant s'entramérent, ce trovon nos lisant,
Ne se grepirent onques en lor vivant
De ci au jor que il furent morant
En Roincevaux, où furent combatant
Contre Garsile, le riche roi poissant,
Que li fel Guennes, le cuvers sodiant,
Les i vendi, ce sevent li auquant.
Cel jor méismes qu'il furent combatant,
En i morut .XXX^{m}. et .VII. cent
De noz barons, dont Kalles fu dolant.
Cil jugléour n'en dient tant ne quant;

Car il ne sevent le grant encombrement
Qu'avint à Kalle, que Dex parama tant
Qu'il fist miracles por lui en son vivant.

Ce fu à Pasques, si comme oï avon,
Tint sa cour Kalles à Paris, sa meson.
Adonc i furent li .xii. compaignon;
Mult fu pleniere, de gient i ot foison;
Maint conte i ot, maint prince et maint baron,
Maint chevalier qui sunt de grant renom;
Nus n'i remaint qu'il n'i viengne à bandon,
Qui de lui tiengne ne chastel ne donjon.
.I. plet devisent dont sont en contençon,
Que il iront contre Garsilion,
Le roi d'Espaigne, qui tant par est felon;
Mès ainz que faille du jor la luoison,
Orront novelles dont seront en friçon.
Se Dex n'en pense par son saintisme nom,
De douce France perdront la region.
Es .i. message qui Otinel ot non,
Messages fu au roi Garsilion;
Parmi Paris chevache à esperon,
Vint ou palès, si descent au perron,
Les degrés monte, si demande Karlon.
Ogier encontre et Gautier le baron;
Il li demande[nt] bellement, sans tençon:
« Amis, d'ont [estes]? comment avez vos non?
— Seignors, dit [il], Otes m'apele l'on;
« D'Espaigne sui, la noble region.
« Li rois Garsile, qui tant est riches hom,

« M'envoie à Karle, le cuvert, le felon,
« Le viel redois, qui ait maléiçon. »
Ogier respont sans nule arestoison :
« Véez le là, à ce flori grenon,
« A la grant barbe, à l'ermin peliçon;
« Et c'est Rollans au vermeis ciglaton,
« Et, d'autre part, son très chier compaignon,
« Ce est li quens qui Olivier a non. »
Adont dit Otes, li Sarrasin felon :
« Car pléust ore à mon seignour Mahom
« Que je l'éusse pendu au chaïgnon,
« Les .xii. pers tués à .i. baston ! »
Et dit Ogier : « Mult par estes felon;
« Tu pues mult bien esmovoir tel tençon
« Dont tu auras ou col le chaïgnon. »
Dist Otinel : « Ne vos prise .i. bouton,
« Ne vos ne home vaillant .i. esperon. »

Li Sarazin en vient devant le rei.
« Charles, feit il, ore entend envers mei :
« Messager sui, ço quid, al meillur rei
« K'unques féust en la paiene lei.
« Ne te salu, k'à dreit faire nel dei,
« Forfait en es vers Mahum et vers mei;
« Cil te confunde en la ki lei jo crei,
« E tuz ces altres qui sunt envirun tei,
« E ton nevu Rollant, que jo ci vei.
« Si uncore un jor le truis en tornei,
« Ke mun destrer puisse acurser vers lei,
« De m'espée le quid faire un espei

« Parmi le cors; molt ert fort si nel plei. »
Rollant se rit, si reguarde le rei.

« SARAZIN frere, fet Rolland l'alosez,
« Tu poez bien dire tutes tes volentez,
« Ja pur Franceis ne serras atuchez.
— Nun, ço dit Charles, puis ke vos le volez;
« De meie part est il bien afiez,
« De hui en cest jor desk'à uit jurs passez. »
Dist Otuel: « De folie parlez;
« Ne redut humme qui de mere seit nez,
« Tant cum aurai cest' espée à mun leez,
« Ço est Curçuse dunt jo sui adubez;
« Nen at mie uncore nef meis passez
« K'à mil Franceis en ai les chefs colpez.
— U fu ço, frere? » fet Charles li membrez.
Dit Otinel: « Jo vos dirra assez:
« Ore at wit meis, el nefme sui entrez,
« Destruite iert Romme, ta vaillante citez,
« De laquele estes emperere clamez.
« Li reis Garsie la prist o sis barnez;
« Vint mil [le] hummes, tut à cunte numbrez,
« Hummes que femmes uncore plus assez
« I avium mort, n'[en] est un eschapez,
« E jo i feri tant de m'espée de lez
« Ke uit jurs pleners oï les poinz enflez. »
Dient Franceis: « Mar fustes unques nez. »
Estult de Lengres s'[en] est en piez levez;
Tint un bastun qui devant fu quarrez.
Ja le ferist, ço savum nos assez;

Meis li niés Charles en [est] encontre alez,
Se li a dit : « Sire Estult, reposez,
« Pur meie amur, si de rien m'amez;
« Kar le paen est de mei afiez,
« Laissez lui dire tutes ses volentez. »
Un chevaler i sist qui fu mal senez,
Provencel iert, de Seint Gile fu nez;
Al messager est derere alez,
Amdui ses puinz li at el chief mellez,
Trait le à terre, kar cil ne s'est gardez.
Meis Otinel est molt tost relevez;
Trait Cur[e]çuse, dunt le punz fu dorrez,
Ferir le veit, ne s'est pas ubliez,
K'as piez le rei en est le chef colpez.
Franceis s'escrient : « Barun, kar le prenez ! »
Otinel s'est à une part tornez,
Les oïlz roïlle, les grenuns a levez,
Liun resemble qui seit enchaenez.
En halt s'escrie : « Baruns, ne vos remuez,
« Kar, par [cel] Dex à qui me sui donez,
« Ja mur[er]unt set cenz, si vos croulez. »
L'emperere s'en est en piez levez,
Si lui a dit : « L'espée me donez. »
Dit li paien : « De folie parlez. »
Dunc dist Rodlant : « A mei [si] la rendez,
« Assez l'auerez quant vos departirez. »
Dit Otinel : « Beal sire, or la tenez;
« Mès molt vos prie ke bien la me guardez.
« Ne la doreie pur set de vos citez,
« Uncore en ert de [lui] voz chief colpez. »

Dit Rodlant : « Par fei, trop vos avancez;
« Vostre message dites, puis vos en alez.
— Jo volenters, dist-il; ore escutez :

« CHARLES, fet il, jo ne te celerai mie
« Messager sui l'emperur Gars[il]ie,
« Ki tient Espanie, Alexandre et Roussie,
« Tyre e Sydonie, Perse e Barbarie.
« Par mei te mande : leisse cristienie,
« Crestienté ne valt pas une alie,
« Et qui la croit, si fait il grant folie;
« Mès croi Mahom qui [btut le munde guie],
« Et ciel et terre et la mer qui ondie;
« Deviens ses hons et toi et ta lignie,
« Puis si t'en vien [bal riche rei Garsie].
« Il te donra avoir et [bmanantie],
« [bEn surketut te lerra] Normendie,
« Et d'Angleterre [bles porz] et la navie;
« A ton nevou Rollant donra Roussie,
« A Oliver donra Esclavonie;
« Mès douce France ne te laira il mie,
« Qu'il l'a donée Florient de Sulie.
« N'a plus preudome en tote paienie,
« Ne plus hardi de tote chevalerie,
« Ne qui miex fiere de l'espée forbie;
« Cil tendra France et la grant seignoirie. »
Et dit li rois : « Ensi n'ira il mie.
« Qu'en dites [bvos], ma mesnie norie ? »
Tot le barnage à haute voiz s'escrie :
« Drois emperere, nous nel soufrerons mie,

« Que ja paiens ait France en sa baillie;
« Mès fai ta gient mander à ost banie,
« Puis, se tu [bvols], si [bdeske là] nos guie,
« Tant que truison la [bpute gent] haïe.
« Se en bataille trovon le roi Garsile,
« Ja de sa teste n'i aura garantie. »
Dit Otinel : « [bOre] oi grant briconie :
« Tex manace [bore] le roi à tollir vie,
« Qui il fera dolereuse envaïe,
« D'arme et de cors fera la departie;
« E quant mes sire aura son ost banie,
« Et [as]samblé sa grant chevalerie,
« Sus vous vendra à bataille re[n]gie.
« N'i a François, tant ait la char hardie,
« Quant le verra venir par aatie,
« Ne vosist etre jus au port de Hungrie. »
Et dit dus Naimes à la barbe florie :
« Paien message, or ne me çoille mie;
« Se Karles mande sa gent à ost banie,
« Et il assamble sa grant chevallerie,
« Où porra il trover le roi Garsile. ? »
Dit Otinel : « Or oi grant estoutie.
« Par Mahomet, qui nos gouverne et guie,
« Se là venez, et vos fetes folie,
« Tuit i morrez à duel et à haschie;
« Quar paien sunt par .x. foiz .xxx. mile,
« A blans haubers, à hiaumes de Pavie.
« Une cité ont fet en Lombardie,
« Paien l'apelent la cité d'Atillie;
« Entre .II. eves est fremée et batie,

« L’une a nom Soigne et l’autre a nom Hastie.
« Diex ne fist home qui lor tollist navie,
« Ne lor chatel ne lor grant manantie.
« Se là vient Karle à la barbe florrie,
« Et il i voile commencer estoutie,
« Là verra on qui aura belle amie,
« Au bien ferir de l’espée forbie.
« Mès vos, veillart, là ne vendrez vos mie,
« Par mo conseil, que n’i perdez la vie.
« Par vos n’ert mès fete chevalerie,
« Ne hante route, ne fort targe partie;
« Jamès pucelle n’aura de vos envie,
« Ainz garderez ceste herbergirie
« [[b]K’escufle i entre ne corneile ne pie]. »
Quant ot [dus Naimes] que si le contralie,
Par mal talent a sa barbe sachie,
Si fort la tire tout le front li rogie;
N’ot mès tel duel en trestote sa vie.

Li quens Rollans s’en est en piez levez,
Mal talent at, à poi n’est forsenez.
Il saut avant, de grant ire embrassez,
Où qu’il voit Otes, si li a escriez :
« Fix à putain, gloton demessurez,
« Mult te seras hui prissez et vantez;
« Mès par celui qui en croiz fu penez,
« Ja moruissez, n’en fussez trestornez,
« Si de ma part ne fussez afiez ! »
Dit Otinel : « Ce savon nos asez;
« Mès car alons le matin en ces prez,

« Tout seul à seul,se fere le volez. »
Et dit Rollans : « Vous le m'afierez. »
Dit Otinel : « La moie fai tenez.
« Qui an faudrè, si soit couart clamez,
« Et l'esperon li soit du pié otez ;
« Jamès en court ne doie etre honorez,
« Ne [de] predome servis ne alevez. »
Lor foiz plevirent, si sont entrefiez.

Lors parle Karle, le rois de Saint Denis :
« Sarrasins frere, par la loi dont tu vis,
« De quel linage es tu an ton païs ?
« Commant as nom [[b]par ta lei] quar me dis.
— Sire, dit il, Otes li Sarrasins.
« [[b]Fiz sui al rei] Galien au fier vis ;
« Moie est la Marche et trestot le païs,
« Et Benoas, qui tant est de haut pris,
« Une contrée qui moult est postéis
« De totes pars d'estraingles Sarrasins ;
« Et aumacours et tous les Barbaris,
« Tous me redotent, par foi le vos plevis.
« Li rois Garsile est mes germains cousins,
« Mes oncles fu Fernagu li gentis,
« [[b]Icil de Nazze], que Rollans m'a ocis.
« Demain en iert .I. fier chaple bastis. »
Et dit li rois : « Tu es assez gentis ;
« Mar fu ton cors quant n'as bapteme pris. »
Dit Otinel : « Je seroie honis,
« Car vostre Dieu ne valt .II. parisses. »

Li rois apelle son chambrelens Renier :
« Venez avant, prenez ce mesagier,
« Si le menez à la meison Ganier;
« Donnez à l'oste .c. sols pour son mengier. »
Puis [[b]si] apele dus Naimes de Baivier
Et avec lui le bons Danois Ogier :
« A vos commant, feit il, cest messagier
« [[b]Sil servez bien de ço qu'il at mestier]. »
Cil l'en menerent sens point de doloier,
Le commant font Karle le droiturier.
Li emperere s'est asis au mengier.

Nostre emperere est asis au souper,
Et entor lui si demaine et si per.
Quant ont soupé, si s'en vont reposer
Jusque au matin, que le jour paru cler.
Karle se lieve, si fet Rollant mander,
Et il li vint sans point de demorer.
A la chapele sont alez por [[b]urer],
La messe chante l'abe de Saint Omer.
.I. hanap d'or fit Karles aporter,
De parisez le fist trestot combler;
S'offrande fet, et puis li .xii. per.
Rollans ofri Durendal, son bran cler,
Pour la rençon i fist .x. mars donner.
Après la messe, si vont tuit esgarder
Le Sarraïm qui vient au roi parler.

Li Sarraïm vint orgeilleusement

Où qu'il voit Karle, si li dit fierement :
« Dan rois, dit il, où est [[b]ore] Rodlant,
« Par qui François se vont asséurant ?
« De foi mentie l'apel et recréant,
« Se il ne tient vers moi le convenant
« Que nos féimes en la cort en oiant. »
A ces paroles se tret Rollans avant,
Puis dit .II. mos com chevalier vaillant :
« Ffoi que j'é Dieu, en qui je sui créant,
« Je ne laïrai, por nul home vivant,
« Que ne te rende tout vancu en estant,
« Ou de la mort souffreras le torment. »
Dit Otinel : « Faites donques itant.
« Prenez vos armes et je vos acréant ;
« Se vos an fail, pendez moi maintenant. »
Dit Olivers : « Mult parlez hautement,
« Jhesu de gloire te confonde et cravent ! »
Li .XII. per an ont mené Rollant,
Si l'ont armé bel et cortes[e]ment.
Ou dos li vestent .I. haubert jaserant ;
Grosse est la maille et deriere et davant.
Ou chief li lacent .I. vert hiaume luissant,
A cleres piers, où vertu aroit grant.
Au col [li] pendent .I. fort escu pesant,
Paint à azur et à or gentement :
[[b]Envirun l'urle current li quatre vent,
Li duze signe e li meis ensement,
Et de l'abisme i est le fundement,]
Et ciel et terre feit par compassement ;
Dessus la boucle le soleil qui replent.

On li aporte Durendal la trenchen;
La sele est mise sus Bla[n]chart le corant,
Qui plus tot court que esperver n'est volant.
Rollans i monte, qu'à arçon ne s'i prant.
En son poin tint .I. roit espié trenchant.
Le gonfanon vait au vent ventelant,
Vermeil et inde, jusqu'as poins baloiant.
.I. eslais fet vers Karles le poissant.
« Sire, dit il, le congié vous demant,
« G'irai là hors mon cheval essaiant.
« Se li paien tient bien son convenant,
« Que moi et lui soiomes combatant,
« Grant fiance ai en Dieu le tout poissant
« Que le rendrai tot vaincu en estant,
« Ou de la mort sentira le torment. »
Et respont Karle : « Jhesu te soit aidant! »
Leve sa main, [bsi a seinié Rollant].
Li .XII. per monterent maintenant,
Entre .II. eves en ont mené Rollant;
Ce est le pré où furent combatant
Li dui baron, quiconqu'en soit dolant.
Devant Karlon fu [Otes] en estant :
« Karle, dit il, .I. haubert te demant,
« Escu et hiaume et .I. espié trenchant;
« Car j'ai destrié et bon et remuant,
« Il n'a meillor de ci en Oriant,
« Et de m'espée taille bien le tranchant.
« Se sui montez sus mon destrier courant,
« Je te créant, sus mon Dieu Tervagant,
« Ainz qu'il soit vespre ne le soleil couchant,

« Vous ocirai vostre neveu Rollant
« De Couroucousse, m'espée la tranchant. »
Et dit li rois : « Jhesu te soit nuisant !
« Car mult me fez couroucé et dolant. »
Garde sus destre, s'a véu Belisant,
Qui de sa chanbre issoit au pavemant.
[bTut le paleis de sa bealté resplent] :
« Ffile, dit il, ce paien te coumant,
« Donez li armes trestout à son talant,
« Gardez par ermes n'i ait encombremant.
— Sire, dit elle, jel ferai bonemant;
« Bien ert ermez trestout à son talant,
« Si que par ermes n'i perdera .I. gant. »

CELLE en apelle Flandrine de Monbel,
Et ovec li Rosete de Ruissel.
Ces .III. puceles armerent Otinel
En une croute qui fu fete à quarel.
Ou dos li vestent .I. haubert Samuel,
En la ventaille ot .I. riche fressel,
Ffet fu de soie, d'or furent li noiel,
Et l'ovre en vaut trestout l'or d'un chatel.
Celui li flue Flandrine de Monbel.
Ou chief li lacent l'elme Galatiuel,
.I. cercle i ot, nus home ne vit si bel.
La file Karle, qui ot le cuer dansel,
Li çaint l'espée au roi Zacariel,
C'est Couroucousse, dont taille le coutel.
[bCeste] movra à Rollant tel chenbel,
Si lonc puet [estre] que ne li ert ja bel.

Au col li pendent .I. fort escu novel,
Blanc comme noif, à [.I.] vert lioncel,
Entre ses piez portoit .I. dragonnel.
Uns esperons li a chaucé isnel
La damoisele Rossete de Ruissel.
La sel' est mise sus Migrados l'inel,
Qui plus tost court que ne vole arondel.
Le destrier voit venir le damoisel,
Bien reconoist son seignour Otinel,
Henist et grate [ausi] comme porcel.
[bCil li salt sure], qui plus set de cembel
[bE] de batales que fevres de martel.

Li Sarrasin est ou destrier montez,
Un eslais fet, puis s'en est retornez.
A Bellisant s'en [est] tout droit alez :
« Belle, dit il, le congié me donez ;
« Vostre merci, mout sui bien adoubez.
« Se truis Rollant, mort est et afolez.
— Sire, dit elle, à la batale irez;
« Mès de s'espée Durandal vos gardez :
« Se de la vostre bien ne vos deffendez,
« [b Ja par vos mais n'ert] tenue citez. »
A ces paroles l'en a Ogiers menez,
Li bons Danois, qui tant est alossez,
Et li dus Naimes est avec lui alez.
Entre .II. eves l'ont mené en uns prez.
Ou grant palès s'en est Karles montez,
As grans fenestres s'est li rois acoutez.
Les .XII. pers a o soi apelez :

« Seignours, dit il, à moi en entendez,
« Ffaites François isir hors de ces prez. »
Et il si firent pus que il l'ot commandez.
Adons s'escrie Karles li coronez :
« Seignours, dit il, dès or vos combatez. »
Dit Otinel : « Jeu sui tous aprestez,
« Por autre chose je ne me sui ermez. »

Or sont ansemble li chevalier vaillant,
De la bataille est checuns desirant.
Li quens Rollans s'en vait asséurant,
Dieu et sa mere va formant reclamant,
Et de bon cuer docement depriant
Qu'il ait victoire contre le mescréant;
Mès, ainz que il soit vancu ne recréant,
Li fera il anui fort et pessant.
Tant a en lui valor et hardement
Que il ne doute ne roi ne amirant.
Vanter s'en puet le preu conte Rollant
Que ins sa vie ne trova si poissant.
Atant ez vos Rollans esperonant,
Vers le palais s'en va isnelement.
Si li a dit hautemant en oiant :
« Je te defi [dès ici] en avant. »
Dit Otinel : « Et je toi ensement.
« De moi te garde, que je ne t'aim noiant;
« La mort mon oncle Fernagu te demant. »
Et dit Rollans : « J'oi bien ton covenant. »
Il lesse corre le bon destrier corrant,
Et Otinel Migrados le brivant.

Les chevaux brochent tant aïréement,
De lor radour va la terre trenblent;
Tel noisse mainent li destrier auferrant,
Ce samble foudre qui du ciel voist chéant.
Les lances tindrent li chevalier vaillant,
Li confanon vont au vent ventelant.
Grans cous se donent [ben lur escuz] devant,
Rompent les guiges de paile de Oriant.
Flours ne painture n'i pot avoir garant;
Mès li haubert ne vont mie faussant,
Tant [furent] fort nen i va nul ronpant.
Sus les petrines ploient li fer tranchant,
Outre s'en passent andui si quitemant
Que l'un ne l'autre n'i a perdu niant.
« Diex, dit li rois, or voi mervoille grant
« Que cil paiens s'est tenus vers Rollant. »
Dit Belissant : « Bon sont mi garnemant,
« Cil qui les porte ne va pas couardant. »
Et Rollans tint Durendal la trenchant;
Ffiert Otinel sus son hiaume lussant,
Que le nasal li a trenché devant.
A l'autre cop a feru l'auferant,
Le chié du bu li ala dessevrant.
Le paien chiet, quant son cheval li ment,
Mès vitement est sauluz en estant,
Et dit .II. mos com chevalier vallant :
« Dan chevalier, vos n'estes pas sachant,
« Quant beste vive tuez si fetement,
« Et le seignour lessiez sus en [estant];
« C'est à prodome molt grant avillement.

« Mès Mahomet me confonde et cravant,
« Si je n'en pren mult crueil vengement.
« Ja ton cheval nen s'en ira gabant,
«. Que ne li rende la boute mai[n]tenant,
« Se je l'ataing de m'espée tranchant;
« Et toi méisme meterai ge à torment. »
Du fuerre sache Courouçouse la grant
Et fiert Rollant sus son escu devant,
Que flors et piers en va jus abatant.
Le cop descent sus l'escu par devant,
Jusque à la terre a trenché le brivant;
Bien .IIII. piés en terre antra le brant.
En haut s'escrie le cuvert mescréant :
« Rollans, dit il, tenu t'ai convenant !
— Diex ! dit li rois, com cist cop est pesant !
« Sainte Marie, garissés moi Rollant ! »
Se Rollans chiet, n'en soiez merveillant,
Quant son cheval est desous lui morant.
Rollans saut sus, n'i va pas sorjornant,
Tint Durandal à .II. poins mult formant,
L'escu anbrace, alé est en avant,
Ffiert le paien, par grant aïrement,
Desus [le] hiaume burni et flanboiant,
Que .I. quartier contreval en descent;
Trenche les mailles du haubert jasarant,
De l'ourléure une mitié en prent,
Son fort escu jusqu'en la bocle fent.
Ja l'éust mort trestot outré[e]ment;
Mès Otinel reprent son hardement,
De Coureçousse [[b]l'acuilt] comme vaillant,

Et Rollans lui, nel va pas esparnant.
Grans cos se donent, mult se vont travaillant;
Vers lor espées ne vaut arme noiant
Que tot ne tra[n]chent quanque vont ataignant.
Li haubert vont durement desronpant,
Les mailles chéent sus l'erbe verdoiant.
Dit Belissant : « Or fierent [[b]gentement]. »
Mult sont andui plain de grant hardemant,
Et Duronda[l] ne va pas reboisant,
Ne Couroçouse ne va afebloiant.
« Diex! dit li rois, tretot le cuer me mant. »
En croiez se jete Karle contre Oriant,
Une praïre a fet molt gentement :
« Diex, qui es roi par desus tote giant,
« Et home et fame [as] fait à ton talant,
« Et de la Virge nasquis an Beliant,
« Hé! vras rois sire, com jel croi fermement
« Que ce est voir que je vois ci disant,
« Gardez Rollant que il n'i soit morant,
« Et convertis Otinel le tirant. »
La terre baise, si s'est levé atant,
A la fenestre a mis son chief au vent,
Voit les barons combautre fierement;
De lor escu n'avoient [il] pas tant
Dont il [[b]couvrir peussent] lor pis devant.

MULT fu l'estour orgeillous et felon,
Bien se requierent li nobile baron.
Li quens Rollans s'escria à haut ton :
« Otinel frere, quar relenquis Mahom,

« Si croi en Dieu, qui sofri pasion.
« Ber, car le fai, si en reçoif grant don,
« C'est Bellisant, la file à roi Karlon.
« Ma cousine est germaine, ce dit on,
« Ja la te dons, sens nule traïson.
« Et moi et toi soromes compaignon,
« Si conquerrons et [[b]chastel] et dongon;
« Ja plus de toi ne quier .I. esperon. »
Dit Otes : « Or oi parole de bricon;
« Male honte ait qui de vos fist clerçon.
« Ffaillé avez à ce premier sermon,
« Ne savez pas bien lire la leçon;
« Mès je sui metre, si le vos apenron.
« S'or[e] te puis encontrer à bandon,
« [[b]Tel] te donrai sus ce hiaume réon,
« [[b]Ke] ne poras dire ne ou ne non.
« Vien çà [Rollans], car je t'apel felon. »
Rollans l'entant, si taint comme charbon.

En Rollant n'ot, sachiez, que courocier:
Formant li poise qu'il s'o contralier.
Tint Durondal, dont le pung fu d'ormer,
Fiert sus son hiaume [[b]Otinel le guerrier],
Que flors et pieres en fet jus trebuchier.
Le cop fu grant, le paien fist ploier.
Dient François : « Quel cop de chevalier! »
Li plusors dient du cortois messagier
Que vencuz est, ne se pot mès aidier;
Mès poi connoissent Otinel le guerreer.
Il fait un saut, si va ce cop vengier,

Les iex roïlle ausi com liemier;
S'or ne se sait Rollans de lui gaitier,
Jamès nul jor ne porra chevachier.

MOLT par fu grant et ruiste la mellée.
Li Sarrasin a la color muée;
Tint Couroçouse, dont la lemele est lée;
Au neveu Karle la fera ja privée;
Desus son hiaume le fiert à entesée.
Ja fust la teste du bu Rollant sevrée,
Quant Couroucouse li est es poins tornée.
A l'autre cop l'en donne une colée,
Entre le col et l'escu mist l'espée,
Desus ses armes a la targe copée,
Que à ses piez li chéi en la prée.
Du bon haubert consuit la gironnée,
Toute li a rompue et depanée,
Jusqu'en la terre a fait couler l'espée.
Au resachier a sa voiez escriée :
« Par Mahomet ! bien est trenchant m'espée,
« Bien trenche fer, je l'ai bien esprovée.
« Sire Rollans, ci a piesme jornée,
« Anqui en ert vostre teste coupée. »

MULT fu l'estur orgeillous et pessant,
Li uns va l'autre durement domagant.
[[b]Li chevaler reguardent fierement,]
Durement doutent les cops qui sont pessant;
De lor espées taille bien le trenchant.
François se jetent en croiez contre Oriant,

Grant p[a]or ont de lor seignor Rollant;
Durement prient le pere tot poissant
Qu'il le garisse contre le mescréant,
Et qu'il n'i soit vaincu ne recréant.
A ces paroles vint .I. colon [[b]volant];
Karles le vit et tote l'autre gent.
Saint Espirit sus Otinel descent,
Le cuer li mue par le Jhesu commant;
Puis dit .II. mos qui sont bien avanant:
« Rollans, dit il, trè toi là maintenant,
« Ne soi quel chose me va ci conseillant,
« Qui m'a mué mon cuer et mon talant.
« Je relinquis Mahom et Tervagant,
« Et Apolin et [[b]Jovin le puant],
« Et tot les diex où j'ai esté créant;
« Ne vallent pas la couture du gant.
« Si croi en Dieu qui sofrit le torment,
« Quant le pendirent en la croiz li tirant,
« Et en Marie de qui il fut issant.
« Dès orc mès le[s] trerai à garant
« Que il me soient à mon besoing aidant. »
Rollans l'entent, si li dit en riant:
« Jentis hons sires, es tu dont voir dissant? »
Dit Otinel: « Je le sui [[b]veirement]. »
L'espée jete sus l'erbe verdoiant,
Les bras tendus se vont entrecolant.
Grant joie menent li chevalier vaillant;
Karles le [vit], si se va escriant:
« Hé Diex! dit il, com ta vertuz est grant!
« Il m'est avis qu'il ont fait convenant.

« Ffrans chevaliers, quar i alez courant. »
Et il si firent tost et isnelement.
Li rois mesime i va esperonnant,
Rollant apelle, si li a dit mai[n]tenant :
« Biaus niés, dit il, com vos est convenant ?
« Dites le moi, quar j'en sui moult engrant.
— Sire, moult bien, merci Dieu le poissant.
« Combatus sui au melour combatant
« Qui onques fu ne jamès soit vivant;
« La merci Dieu, esplotié avon tant
« Crestienté veust et bautis[e]mant.
« Retenez le, biau sire, alez avant,
« Si li donez [[b]honur à] son talant,
« En sorquetout vo file Belisant.
— Diex ! dit li rois, j'ai ce que ge demant,
« C'est la proïre que je aloie fesant. »
Otinel vont mai[n]tenant desermant,
Puis le monterent sus .I. destrier courant;
Vers la cité s'en vont esperonant,
Au moutier l'ont mené isne[le]ment.

Au moutier l'ont mené Sainte Marie.
Turpin de Rains a l'estole seisie,
Le satier prent, si dit la letainie.
Grant fu la prese de la chevalerie
Por Otinel qui reçoit bautestire ;
Son parrin fut Karles de Saint Denise,
Son nom li lessent, ne li cha[n]gierent mie.
Bautisé fu, si a sa loi grepie,
Si crut en Dieu le fix Sainte Marie.

Atant ez vos Belissant l'echevie,
Elle est plus blanche que nule magerie,
Et plus vermoille que [la] rosse florie :
« Ffile, dit Karles, mult estes coulorie;
« Qui une nuit vos auroit an baillie
« Bien devroit estre sa valor enforcie,
« Ne li devroit menbrer de couardie;
« [[b]Si sera il, si Deu li done vie,
« De quei Franceis ont li plusur envie.]
« Ffilloeil, dit il, Jhesu te benéie;
« Or as Mahom et ta loi deguerpie,
« Si crois en Dieu le fix Sainte Marie,
« Jhesu de gloire croiras mès an aïe.
« Ber, pren ma fille, Belissant l'echevie;
« Por li aurez mult riche manantie,
« Sires serez de tote Lumbardie. »
Otes l'entent, vers la terre se plie :
« Sire, dit il, te ne refuse je mie;
« Se la pucelle me veut, je bien l'otrie. »
Dit Belissant : « Ge m'en tien à garnie;
« De tel mari doi je bien estre lie,
« Jamès m'amor n'ert de vos eslongnie. »
Dit Otinel : « Par foi, je vos afie,
« Por vostre amor feraie chevalerie
« Desus paien la [pute gent] haïe,
« Au branc d'acier, par devant Atilie.
« Droiz emperere, je vos lais en balie
« La vostre fille, qui a ma druerie,
« Tant que vendrons [es] plains de Lombardie;
« Les nosces erent es prez souz Atylie,

« Quant j'aurai mort l'empereor Garsilie. »

ENS ou palès s'en est li rois entrez;
Son grant barnage est avec lui alez.
Le me[n]gier est tot prest et conreaez,
Cil le mengierent à qui il fu donnez.
Après mengier, si est checuns levez,
Li rois méisme est en sa chembre alez.
Dormir se vont, si ont les [[b]ius] fremez
Jusqu'au matin, que le jor paru cler.
Li rois se leve, s'a ses homes mandez,
Sur une table d'eschuine est muntez,
Tient un bastun tut à or néëlez :
« Seingnurs, dit Charle, un petit m'entendez :
« Conseilez mei, car faire le devez,
« Del rei Garsie dunt vos oï avez,
« Ki par sa force est en ma terre entrez.
« Mes chastels art e brise mes citez,
« Ja ert destruite sainte cristientez ;
« Irrum nos i ainz que vienge estez,
« U atendrum treske yver seit passez ? »
Dient Franceis : « De merveille parlez.
« Celui n'i a ne seit tut aprestez,
« Mar i auera altre terme nomez.
— Si ert, fait Charle, puis que tuit le volez,
« [Avril entrant,] quant marz iert passez.
« Pur meie amor lores vos aprestez. »
Dient Franceis : « Si cum vos comandez. »

NOSTRE emperere fait escriure ses briefs,

Par sun empire tramet ses messagers,
Ke ne remaine néis uns chevalers,
N[e] ume à pié, ne sergent, n'arblaster
Qui dunt n'i vienge; e qui ne poet aler,
A seint Denise rende quatre deners.
Or va decembre, si est passé jeneuers,
Feverier e marz, e vient li tens legers.
A Paris est nostre emperere fiers,
Li duze pier, Rollant et Olivers,
E Anséis, Girard e Engeliers,
Estult de Lengres e Torpins e Giriers,
[E] Bertoloi e [Otes] li guerreers,
Naimes li duc e li Daneis Ogiers.
As grans fenestres en ont mis hors les chiés
Virent venir Alemans e Beviers
E Loerencs, ceus as corages fiers,
E Peitevins, Provencels le[s] guerriers,
E Burguiuns, Framenes e Puiers,
De Normendie la flur des chevalers.
Bretuns i vienent as escuz de quartiers,
En destre meinent les auferanz destriers.
Celui n'i a n'ait quatre esquiers,
Se mestiers ont, dunt il frunt chevalers.
Desuz Munmartre s'aünent à milliers.

PRIM jor d'avril, quant l'aube est esclarzie,
[Munte li Reis o sa chevalerie].
De Paris eissent, si vont à Saint Denise,
Le congé prennent, lur veie ont acullie,
Plurent ces dames, si maldient Garsie,

Sonent ces corns e cil destriers henissent;
Ore s'en irra [l'os] desk' en Lunbardie.
Li duc Rollant al primer chief les guie,
Deriere est Naimes od la barbe florie;
Mais Otinel ne volt leisser s'amie;
Belisent munte sur un mul de Hungrie,
Que plus tost veit l'ambléure serrie
Ke par la mer ne veit nef ne galie.
Set cent baruns at en sa mainburnie,
Tuit joefne gent de grant chevalerie.
Eissent de France, Burgonie ont guerpie.
Passent Mungiu la fiere compaingnie,
Eissent des munz, [si] vienent à Morie,
Desuz Vergels passerent à navie.
Muntferant muntent, si veient Hatelie,
La fort cité ù est la gent haïe,
Sus Monpoün prennent herbergerie,
Lez l'eve del Ton, en[mi] la praerie.

Nostre emperere fait Franceis arestier,
Sur l'eve del Ton les a fait osteilier,
Vint jors pleniers les i feit demurer.
Lur chevals funt seiner e reposer,
E lur malades guarir e mesciner.
Karles li rois ne se vot oblier,
Endeme[n]tiers a fait un pont lever,
Par où François peussent outrepasser.
Desus le pont estoit Karles le ber,
A max de fer a fet les puelz piler,
A fortes bandes l'a fet mult bien fremer.

Ffors est li pons, bien s'i puet on fier.
Ffrançois s'en vont as herberges diner;
Mès li niés Karle se courut adober,
Si que nel sot nesuns des .XII. per,
Ne mès Ogier et Oliver le ber.
Ces .III. s'adoubent sens point de demorer;
Es destriers montent, si vont le pont passer,
Vers la cité commencent à aler,
Joste vont querre, si la puent trover;
Mès ainz que viene, ce quit, à l'avesprer,
Li plus hardis aura [btant à] penser,
N'i vodroit estre por .M. marz d'argent cler.

FORS d'Atylie, à une liue grant,
Ot .IIII. rois de la gent mescréant.
Issus s'en sont, si se vont departant;
Bien sont armez chaucuns à son talent:
L'un Barsamin, .I. roi de [bNinivent],
L'autre Corsabre, [b.I. rei de pute gent],
Onques n'ot foi à nul home vivant.
Li tiers ot nom Escorfaut le tirant,
Mort a .M. homes à s'espée tranchant.
Li quart, Clarel, à la chiere riant,
N'ot plus bel home tant comme soloeil replent;
Il n'est nus home qui joste li demant,
Ne si hardi, se il à cop l'atant,
Qu'il ne l'ocie ou abate sanglant.
Par les chans vont lor destriers assaiant,
Formant [bmanacent Oliver e Rollant],
Jurant Mahom et Jupiter le grant

Et Apolim et lor [dieu] Tervagant,
S'en douce France poeent mener lor gent,
Ja Karlemaine [bn'aura vers eus] garant.
[bDes duze piers frunt trestut leur talent].
Ce dit Clarel à la chiere riant :
« J'ai mult oï parler du du Rollant,
« N'a si prodome de si en Oriant,
« Envers s'espée n'a nulle arme garant;
« Or pri Mahom, [Jovin] et Tervagant
« Que encore aie de lui aaisemant,
« C'un cop li donne de m'espée trenchant
« Amont ou chief, sus son hiaume luisant.
« Mult par iert dur se jusqu'es dens nel fent.
« Car j'ai grant droit se je ne l'ainz noiant,
« Car il ocist [bSamsoinie] de Monbrant,
« Souz Pampelune, à .I. tornoi[e]ment;
« Il est mon fraire, s'en ai le cuer dolent,
« De duel morai si n'en preng ve[n]gement. »
Ffrançois chevachent tut .III. serréement,
Delez le bois c'on claime Forest grant,
La noisse en[ten]dent, si arestant atant.
Li quens Rollans les vit primierement :
« Seignors, dit il, or estez en estant;
« Véez paien souz la roche pendant.
« Ne sont que .IIII., par le mien essiant;
« Bien i poons joster séurement,
« La merci Dieu, li roi omnipotent. »
Et cil [brespunent] : « Tot à vostre talant. »
Les lances drecent chacuns sus l'auferrant,
Vers les paiens s'en vont esperonant.

Clarel [primiers] regarde vers levant,
E veit les contes brochier mut fierement;
Ses compaingnuns apele ignelement :
« Seingnors, fait il, aiez grant hardement,
« Treis chevalers vei de deçà puinant;
« Alez encontre, sachez qu'il vont querrant. »
E il leissent curre sanz nul retenement;
N'i ont plus dit ne demandé nient
Qu'il sunt, d'unt vienent, ne qu[e] il vont querrant;
Meis de lur lances [les] fierent durement.
Ascanars fiert sur l'escu [à] Rollant,
Desuz la bucle le depiece e [le] fent;
Fort est la brunie, ne depiece nient,
Frusse la lance en son le fer devant.
Li qons le fiert tant asceméement
K'escu ne halberc ne li val[u]t nient,
Le piz li trenche, le curaillie li fent,
Mort l'abati del bon destrier curant.
Puis [lor] a dit [quens] Rollant en riant :
« Fiz à putain, trové avez Rollant,
« K'aliez ore si forment manaçant ! »

CURSABLE juste à Ogier le curteis,
Grant colp li done sur sun escu de peis,
Ultre l'en passe l'ensenne de cicleis,
De l'halberc trenche mailles [bien] trente treis,
Lez le costé li met le fer galeis,
Enpeint [le] bien, mès ne li valt un peis.
Ogier le fiert en l'escu demaneis,
Parmi les armes li met le fer galeis,

Ne li valt mie le bon halberc un peis,
El cors li met le penun à orfreis,
Mort le tresturne del destrier espaneis.
El repairer li dit dous moz curteis :
« Fiz à putain, ço est Ogier le Daneis,
« Pur tels colps feire m'aime Charle li reis. »

OLIVER juste al rei de Ninivent,
A Balsami qui at grant hardement,
Sur sun escu ù out un liun peint;
Mès Oliver le fiert si dreitement
Sur la ruele que par mi [tot] le fent.
La belle bruinie ne li val[u]t nient,
L'ensenie met tut dreit el cors devant,
Mort l'abati del destrier sanglent,
Puis li a dit : « Al malfé te comant ! »
Al turn k'il feit, si vint Clarés puinant.
Cil enprendra del paien vengement,
Si Oliver à icest colp l'atent;
Meis li niés Charle li traverse devant.
Clarés le fiert [en] sur l'escu devant,
La bone bruinie li fu de mort garant,
Li bon destrier lieve les piez avant,
Le destrer recule, si l[e] veit consivant,
Ke à un munt chiet le destrer Rollant.
En halt s'escrie, s'enseine raünant,
Vers la cité s'en volt aler fuiant;
Mès li Daneis li est alé devant,
Grant colp li dune de l'espée trenchant,
Emmi le piz, sur cel halbert luisant,

La bone bruinie ne false ne n'estent,
Delez un munt l'abat de l'auferant.
Oliver prent le bon destrier curant,
Vient à Rollant, par le frein [le] li rent.
« Sire, fait il, muntez ignelement;
« De part Ogier le vos doins e present:
« Meildre est del vostre, jo qui qu'il valt les cent. »
Li qons salt sure, k'à arçun ne se prent,
E li paen est lievé en estant.
Treit at s'espée, Mellée la trenchant,
L'escu enbrace [et] forment se defent,
[Et] Rollant sake Durendal le vaillant.
Un colp li veit doner de mantenant;
Meis li paen jette l'escu devant,
Trestut li trenche quanke l'espée enprent,
Fort se conbat, mès ne li valt nient:
« Seingnurs [fait il], ma vie vos demant;
« Pernez mei vif, eschec avez fait grant.
« Quels est li sires? par m'espée me rent. »
S'espée rent, li qons Rollant la prent;
Puis li ameinent un neir destrier muvant
Dunt fu occis li rei de Ninivent.

Li conpaingnun repairent de juster,
Clarel ont pris, si l'[en] quident mener,
A Charlemaine le volent presenter.
Meis einz qu'il puissent une liuue aler,
D'altre matire lur estuvera parler;
Kar Sarazin repairent de préer,
Mil e cins cenz, tant i pot hum aismer,

Oient les corns, les busines suner,
Veient les healmes menu estenceler,
E les enseines par amunt venteler.
Rollant les veit, si comence à sifler,
A ses estriers [si] s'afiche li ber.
Envers Ogier prist li quons à jurer :
« Par cel Seingnur qui Deu se fait clamer,
« S'à Durendal me peusse à eus meller,
« Tant me verrez occire e decolper
« Ke les noveles irreient ultre mer.
— Seignurs baruns, ço li dit Oliver,
« A sages hummes j'ai oï reconter
« Hum ne se pot de tut ses mals garder,
« Ne um ne pot tuz jurs senz joste ester,
« E quant hum quide grant léesce encontrer,
« Idunc est il plus près del desturber.
— Veirs, dit Ogier, a à mal à penser,
« Ne ci n'auera mester d'espo[e]nter ;
« Véez paens, nes poez eschiver,
« Parmi lur lances nos estuvera passer ;
« Ore deit chascun sa pruesce mustrer.
« Puis k'um est pris, nel deit hum afoler ;
« Kar bien [al rei] nel poüns amener,
« Bien le nos pot encui reguerdoner. »
E dist Clarés : « Franc quor te fist parler.
—Sire Rollant, ço dit Ogier le ber,
« Fort estes e fiers, hardiz e redutez
« E de bataille [mult] bien enluminez,
« E Oliver est chevaler pruvez,
« E jo méisme de main pas eschapez.

« Véez paens, refuser nes poez,
« N'altre sucurs d'umme n[en] atendez;
« Ki ore n'i fierge, il ert cuard pruvez. »
Munjoie escrient, eis les vus ajustez;
Là i auera des morz e des navrez.
Rollant feri un paien, Berruier,
Qui plus est neir que mure de murer;
Mort le tresturne en miliu d'un sentier.
Oliver fiert Balsan de Muntpellier,
Li Danais juste al Sarazin Motier;
Mort les abatent, cil furent li primer.
.III. ont occis des hanstes de pummer,
Puis [si] ont treit les espées d'ascer.
Rollant les veit od Durendal trenchier;
Par un e un les feit trebuchier.
Oliver trovent li païen mult fier.
A Halteclere [a il] fait tel sentier
Bien i purreient quatre chars encontrer.
Li bons Daneis i fet molt à preiser,
De bien ferir ne se volt [a]targier,
Estreint Curteine, si broche le destrier,
A .xxx. paens a fait les chiefs voler.

ATANT est venu Carmel de Tabarie,
Un Sarazin qui tus les altres guie;
Bien est armé, si set sur Pennepie.
En sun language, à halte voiz, escrie :
« Ke faites vos ? Mahumet vos maldie !
« Que dirrum nos à l'emperur Garsie ?
« Ke par .III. hummes est si grant gent hunie ?

« Je toldrai ja à un des .III. la vie. »
Puint le destrier, li lance a brandie,
E fiert Ogier sur la targe flurie,
Desuz la bucle l'a freint[e] e percie.
La bone bruine ne li valt une fie,
El cors li met l'enseinie d'Orcanie,
Naveré l'abat, ki ke peist u [ki] rie.
Veit le Rollant, ki ke peist u ki rie,
Ferir le vet sur le healme de Burie,
Tut le purfent sanz nule garantie.
« Culvert, fet il, Deu del ciel te maldie!
« De quel vassal m'as tolu compaingnie! »
Par le champ broche l'alfage de Nubie,
Un Sarazin que Dampnedeu maldie,
Cusins fu [il] à la bele Alfamie.
Huï matin li promist druerie,
E il promist colp de chevalerie.
Si Deu n'en pense, le fiz Seinte Marie,
Il lur f[e]ra [ja] mult grant estultie.
Fiert Oliver sur la bruine sarzie;
Fort est l'auberc qui li garda la vie;
Jus l'abati, mès il nel navra mie.
Li quens relieve, si salt sur Pennepie,
Le bon destrier Carmel de Tabarie.
A halte voiz sun compaingnun escrie:
« Sire Rollant, ne vos esmaez mie:
« Jo vos en ai la meie fei plevie,
« Ne vos faldrai tant cum auerai la vie. »
Ore comence le bruit e la folie
De nos Franceis e de la paienie.

Li bon Deneis haste de relever,
Grant est la presse, ne pot el bai monter.
Lor[e]s comence l'espée à reguarder :
« Oï ! Curteine, tant vos poï amer,
« En la curt Charle vos feissez à loer,
« Hui estuvera mei e vos deseverer;
« Mès, einz que muire, [jo] vos voil esprover. »
Fiert un paen sur sun héalme cler
[E] desk'as denz li fait le brant culer.
Rollant recleime, mès il ne l'ot, li ber;
Kar il a tant endreit sei à penser
Qu[e] il ne set quel part il deit aler.
Oger assaillent Sarazin e Escler;
Il se defent cum[e] gentil e ber.
Li reis Clarel le veit mult [fort] pener
E de l'espée ruistes colps [li] doner.
En halt escrie : « Paien, laissez ester !
« Rent tei, Ogier, ne t'estuet pas duter;
« Tu te poz bien sur mei [asséurer],
« N'averas mal dunt [ne] te peusse aider. »
Dist l'almaafle : « Vos nel poez tenser,
« Ja li verrez tuz les membres colper. »
Clarel l'entent, vif quide forsener,
Treit a s'espée, un colp li veit doner
K'en mi le champ li fet li chief voler;
Puis li a dit : « Leissez Ogier ester. »
Vient al destrier, si fait le duc monter,
Uit Sarazins a [il] fet demander
De sa meinée, ù plus se deit afier :
« Seingnors, fet il, ore pensez de l'errer,

« Dites m'amie que face Ogier guarder. »
Il lur livra, sis a laissé aler.
Sovent li funt ses plaïes pasmer.
La fille al rei, Alfamie al vis cler,
En un vergier entra pur deporter,
Ensembl' od lui Guaïte e Belamer.
Virent paiens à la barre passer,
Dit l'une à l'autre : « Alum à eus parler,
« De lur corage saver e demander. »
Dist Alfamie : « Baruns qu'iluec estez,
« De vos noveles kar [or] nos recontez :
« Cil cheualer ù fu il encontrez ?
« Fu il pris en juste o en estur navrez ?
— Pucele gente, fait li velz almafez,
« Par Mahumet, por quei nul en gabez ?
« Ja avum nos les qors itant enflez
« Ke nos nen prent de rire volentez.
— Ki a ço fait ? guarde nel me celez. »
E dient cil : « Cist fol buinard pruvez ;
« Il e dui altre ont si les noz menez
« K'à cent paens ont les testes colpez.
« Clarel vos mande, vostre ami le senez,
« Pur sue amor que cestui bien guardez. »
Dist la pucele : « Ore vos returnez,
« Pernez les altres, [si les] mi amenez. »
Dient paiens : « Einz passera estez. »
Puis dit al cunte : « Ore vos en venez,
« Jo vos promet que bon ostel auerez.
« Cum avez nun ? de quel gent estes nez ?
— Ogier ai nun, le Daneis allosez ;

« En la curt Charle en est mi parentez. »
Dist la pucele : « Ore vos conuis assez. »

CES .III. puceles ont amené Ogier
En une place, desuz un oliver.
Primerement areinent le destrer,
[Et] puis desarment le curteis chevaler.
L'une prent le halme, l'altre le brant d'ascer,
Del dos li treient le bon halberc dublier,
Ses plaies levent, si l[e] mettent culchier.
D'une herbe duce li donent à mangier,
Ke Deu méisme planta en sun vergier;
Seine at à nun, tel pot hum préiser.
Cil dormi tost, qui en at grant mester.
Quant il s'esveille, si se sent tut legier,
E plus fu sein que prune de pruner.
Ore leissum ci del curteis Ogier
Qui assez at de quank'il at mestier.
Del duc Rollant dirum e d'Oliver,
Qui se combatent as espées d'ascer.
Uncore i a des paens un millier;
Ne poent mès les granz colps enchacier,
S[e] il s'enffuient n'est pas à merveiller.
Fuiant s'en vont tut un chemin plener,
Paens les sivvent por les testes colper.
Otinel fait les contes demander;
Lors s'avert bien, quant nes poent trover,
Ke vers Atille sunt alé pur juster.
Ignelement se curut aduber,
E ovec lui tel set cenz chevalier,

Trestut le pire purreit un rei mater.
El destrier munte, si veit al rei parler :
« Sire, Franceis faites vistement armer,
« Alum le seige mettre e ordener,
« Kar vostre niés m'at por cuard prué.
« Huï matin est alé pur juster,
« Si mal li vient, qui en doit [on] blasmer?
« Trop se volt faire sur tuz hummes loer.
« Meis, par celui qui Deu se fait clamer,
« Si jo puis hui Sarazins encontrer,
« Bien m'i orrez Munjoie escrier,
« E de m'espée si ruiste colp doner,
« Ja de Rollant n'estuvera parler.

NOSTRE emperere a fait un corn soner;
Franceis s'adubent, si vunt le punt passer;
Al duc Samsun fist l'enseine porter.
Là véissiez tant gunfanuns lever,
Tanz hanstes dreites, tant pennuns venteler,
Deu ne fist humme kis péust anunbrer.
Forment s'afichent cil legier bacheler,
[Li] uns vers les altres comencent avancer,
De ruistes colps sur Sarazins doner.
De l'ost s'en partent cil set cent bacheler
Que Belesent a tuz à sun manjer.
Otinel broche Flori, son bon destrier,
Devant les autres, le tret à .I. archier.
Bien est armez à loi de chevalier :
Ses armes furent d'un bon paile très chier,
Nus hons qui vive ne les puet esprisier;

Car fer ne eve ne les puet empirier;
Et qui en a la monte d'un denier,
Tant nel set on ne naffrer ne plaier,
Se en la plaie le puet de plain couchier,
Que maintenant ne soit sain et legier.
La fille Karle, qui moult fait à proisier,
Lors li bailla l'enseigne au roi Gaifier,
Et Otes broche le bon corant destrier.
Rollant encontre à l'issir d'un [[b]viver];
De sa parole le va contralier :
« Sire Rollans, venez vos [[b]de] peschier?
« Quidez [[b]vos sul les paienz tuz mangier]?
« Par cele foi que je doi saint Richier,
« Et moi et vos i aurons à rungier. »
Sor destre garde, s'a véu Olivier
Qui s'en fuioit contreval .I. sentier.
Uns rois paiens le suit por mehaignier;
Il li avoit navré son bon destrier,
En .IIII. lieus li fist le sanc raier.
Otinel broche, ne se vout plus targier,
Vers le paien se set bien adrecier.
Le cheval broche des esperons d'ormier,
Et a brandie la hante de pomier;
Fiert le paien sus l'escu de quartier,
Ausi le fent com .I. raim d'olivier.
La bone broigne ne li vaut .I. denier,
Ne le clavain n'i pot avoir mestier;
S'enseigne blanche li fist ou cors baignier,
Mort le trebunche contreval le rochier.
Mout en fu liez le prou comte Olivier.

Estouz de Lengres ala ferir Maugier,
.I. Sarrazin qui Diex doint encombrier.
Tant estoit fort et orgoillous et fier
De nos François a mort plus d'un millier.
Estouz le fiert sur l'escu de quartier,
Que il li fet croissir et depecier,
Parmi le cors li fet l'espié baignier,
Mort le trebunche par delez .I. gravier.
« Monjoie! escrie, ferez i, chevalier! »
Et il si font, n'en furent pas lanier.
Lui quatorziesme est ilec arestez,
Lancent li lances et faussarz acerez.
En .xxx. lieus fu son auberc faussez.
Malement est Engillers atornez,
N'est pas mervoille se il fu effraez.
De l'espée a tant ruiste cop donez
Que bien si est venduz et achatez.
A la rescousse vint poignant Ysorez,
Gautier de Termes et Girart l'alosez;
As paiens sunt maintenant assemblez,
De bien ferir est chascuns aprestez.
Monjoie escrient, à eux se sunt mellez,
Tant i ferirent des bons brans acerez,
Et tant en ont à terre cravantez.
Par droite force fu Engillerz montez
Sus .I. cheval qui li fu amenez,
Au col li pendent .I. fort escu bendez.
Quant Engillers fu ensi acesmez,
As paiens est par mautalent mellez,
L'un après l'autre en a .V. decopez.

Au branc d'acier les a si confessez
Jamès par mire ne seront resaciez.
Ausi se meine com s'il fust forsenez.
Ysorez jouste par mult ruiste fiertez
A .I. paien qui Talos ert nomez;
Si s'entrefierent sus les escuz litez
Perciez les ont, si ont les fuz troez.
Talos se drece, n'est gueres demorez,
Vers Ysoré s'en est tantost alez.
Mult ont les cuers de grant ire enbrasez,
Andeus ont mis les mains as brans letrez.
L'acier reluist et giete grant clartez.
Grans cops se donnent sus les hiaumes gemez;
Ja fust le chaple du quel que soit finez,
Ne fust la presse qui les a desevrez.
Girart d'Orliens a à Margot jostez,
Mort l'abatit, l'ame enportent malfez.
Nos François ont grans travaus endurez,
As paiens trenchent les piz et les costez.
Li plus puissant estoit mult encombrez,
Du sanc vermoil estoit roge li prez.

ARAPATER, .I. Turc de Floriant,
Une cité de la Inde la grant,
Vint à Clarel, par la rengne le prent:
« Sire, dist il, nos n'i feron noiant,
« Cist François sont nobile combatant.
« Par Mahomet! nos suimes recréant. »
Claret respont: « Ja iert aparissant. »
Contre François s'en vait esperonnant,

En haut s'escrie s'enseigne mescréant.
A cest mot vienent Sarrazin et Persant;
N'i a celui n'ait gofanon pendant
Ou arc turquois ou gavelot trenchant.
François reculent plus de demi arpant.
Arapater fiert Droon l'Alemant,
L'escu li perce souz la bocle d'argient,
Ou cors li met le fort espié trenchant,
Mort l'abati, voiant François, ou champ.
Girart d'Orliens refiert si durement
Lez le nasal, sor le sorcil devant,
Que la cervele contreval en espant.
Quant il l'ot mort, si s'en va galopant.
Mès Otinel li est venuz devant,
Ferir le vait par si fier mautalant
L'escu li perce, l'espié va tronçonnant.
Du fuerre tret l'espée maintenant,
Desus son hiaume li dona .I. cop grant.
Ja l'éust mort sanz nul demoremant,
Quant en .II. pieces va l'espée brisant;
Mès ne fu pas Corrousouse la grant,
Encor l'avoit à son costé pendant;
La main i met, n'i va pas delaiant,
Du fuerre l'a sachiée maintenant,
Il la regarde, si la va essuiant.
Le cheval broche par grant aïremant,
Et va ferir le cuvert mescréant,
Par tel vertu, sus l'elme verdoiant,
Jusques es dens va l'espée colant,
Pus li a dit Otinel le vaillant :

« Fiex à putain, tu ieres mon parant,
« Por ton service ton guerredon te rent. »
Li rois Clarel est ou tornoiement,
Entre François se fiert iréement,
De totes pars voit afuier sa gient,
Tel duel en a toz taint de mautalant.
Le cheval broche qui ne cor mie lent,
Et tret l'espée dont [[b]li pons] fu d'argient.
Ocis nos a Richart conte d'Eglent,
[[b]Garnier d'Angiers e Hugun de Clarvent].
Hors de la presse se met isnelement,
Bien set et voit qu'il li va malement;
Sone ses grelles por ralier sa gient;
Mais de .xx^{m}., par le mien escient,
Ne pot avoir de chevaliers que cent,
Mort sunt li autre à duel et à torment.
Donc voit il bien qu'il n'i fera noient;
En fuie torne entre lui et sa gient,
Les chevaliers qu'il ot de remanant,
Devant les autres Clarel esperonant,
Vers la cité, tant com [chevals] li rent,
Et tuit li autre après lui ensement.
François les sievent mult angoissosement,
Qui les ocient et metent à torment.

Paiens s'en fuient les plains de Lombardie
Jusqu'as destroiz d'une roche naïe.
Ilec encontrent mult fiere compaignie
De la mesnie l'emperere Garsile,
Jhesu de gloire les confunde et maudie!

.XX^{m}. sunt de pute gient haïe.
Ja refust bien la bataille enforcie;
Mès le jor faut, si passe la complie,
L'ost se desoivre chascuns à sa partie.
Paien s'en entrent en la cité garnie,
Clarel met jus la grant targe florie,
As creniaux monte, ne s'i atarge mie,
Et voit François venir par ahatie.
A haute voiz, vers Otinel s'escrie :
« Vassal, di moi, Mahomet te maudie!
« 'Comment as nom et de quelle lignie
« Tu es estret, qui tant as baronie. »
Cil li respont : « Ne te celerai mie;
« C'est Otinel, Damedex te maudie!
« Fix Galien; ma mere ot nom Ludie.
« Baptisiez sui, si ai laissié folie;
« Karles li rois m'a doné Lombardie
« Et Belissent, la bele, l'eschevie.
« Jamès paien n'amerai en ma vie. »
Respont Clarel : « Or ai merveille oïe!
« Foul, as tu donc ta bone loi guerpie?
« Enchanté es, si as béu oublie
« Par quoi ces mires font avoir estoutie.
« Ber, revien t'en, si te reconcilie.
» Fai droit Mahom de ta renoierie
« Et de l'outrage que as sa loi guerpie,
« Et je te di vraiement, sans boidie,
« Que tant ferai au roi de Tabarie,
« Ce est Garsile, qui tant a seignorie,
« Qu'entre vos .II. ert la paiz establie. »

Dit Otinel : « Or oi plait de folie,
« Je nel feroie por tote paienie ;
« Mès croi en Dex, le fix Sainte Marie,
« Si lesse tote ta loi de paienie;
« Car toz tes Dex ne valent une alie.
« Mal dehez ait tote lor compaignie,
« Car il ne valent une pome porrie,
« Ou, par cel Dieu qui vint de mort à vie,
« Ja de Garsile n'i auras garantie,
« Si je puis prendre la cité d'Atylie,
« Que ne te pende en haut, comme une espie,
« Le roi Garsile et tote sa meisnie. »
Dit li paien : « Or oi plet de folie;
« Mult par es plain de grande felonnie.
« Par Mahomet, que je aore et prie,
« Prest sui que face vers toi une escremie,
« Que cele loi que tu as recoillie
« Envers la nostre ne vaut pas une alie;
« Toi ne tes Diex ne valent une pie. »

Dist Otinel : « Diable sunt en toi,
« Qui veus deffendre Mahomet contre moi;
« Fai moi séur qu'il ne remaigne en toi,
« Je deffendrai Damedex et sa loi. »
Le Sarrasins li a levé le doi,
Et Otinel li otria sa foi
Que la bataille ne remaindra en soi.

De mautalant s'en est Clarel tornez
Et Otinel en a les siens menez.

Herbegiez sunt nos François es vers prez,
Tendent lor loges, sont lor feuz alumez.
Cil mire portent oingnemenz par ces prez,
Les morz conroient, si les ont enterrez,
Et les malades ont toz medecinez.
Au tref le roi en est Otes alez;
Nostre emperere est contre lui alez
Et Belissent et Naimes li senez.
La fille Karle li cerche les costez,
Que il ne soit ne plaiez ne naffrez,
.III. foiz le baise quant il fut desarmez :
« Filloeil, dit Karles, cortoise amie avez.
— Sire, dit il, Diex en soit aourez,
« Ce comparront Sarrasin et Esclers. »

NOSTRE ost gaitierent Borgoings et Alemant,
La nuit se jut Karles séuremant,
Et Sarrasin guetierent ensemant,
Cornent et crient jusqu'à l'ajornemant.
Clarel se lieve entre lui et sa gient,
De la chambre ist, si apele .I. serjant,
Plus li a dit qu'il li aport errant
Ses garnemenz, et cil i va corant,
Si li aporte devant lui en present,
Et cil les prent, qui mult est prouz et gient.
N'ot si bel home de ci en Oriant,
.XV. piez a, quant il est en estant.
Trestous les voit de fier contenement,
A soi méismes à dementer se prent :
« Mahomet sire! com grant encombrement!

« Je quit Garsile toudront son tenement,
« Car plus sont fier que lyon ne serpent. »

NOSTRE Empe[re]re s'est par matin levez,
Par desus l'eve d'Atilie est alez
Por deporter, o lui de ses privez.
Rollans i fu et Naimes li barbez
Et Olivers et Otes li membrez.
Karles li rois s'est de l'eve aprimez;
Clarel le voit, si s'est haut escriez :
« Qui estes vos, qui de là cheminez ? »
Dit l'emperere : « Biaus amis, que volez ?
« Je sui roi Karles, por quoi le demandez ? »
Respont Clarel : « Jel te dirai assez :
« Je maudi l'oure que tu fuz onques nez,
« Si fas je cele que tu fuz engiendrez;
« Maléoit soit trestot ton parentez.
« Trop as toz jors cels de ma loi grevez;
« Ja est ton regne et ton païs donnez
« Au meillor Turc c'onques fust adobez,
« C'est Florient, qui tant est alosez,
« Qui de Sulie a les granz heritez;
« Celui sera rois de Paris clamez. »
Karles respont : « Mult es or emparlez
« Et de folie dire bien aprestez;
« Mult sembles bien cuvert desmesurez.
« J'ai .xv. rois et conquis et matez;
« Je te promet, et si iert veritez,
« Que jamès n'ert cest siege destraez,
« Si ert Garsile et pris et afolez,

« Sa cité arse et ses murs cravantez. »
Et dit Clarel : « Tu diz que forsenez,
« Ne faiz acroire, [btrop as tes jurs usez,]
« [bChief as chanu,] si est le poil mellez;
« Jamès par toi n'ert chevaliers matez,
« Tornoi feru ne escu destraez;
« Tant par es viel que toz es rassotez,
« Pieça déusses estre à .I. pel tuez. »
Li rois ot honte, s'a François regardez :
« Paien, dit il, mult es desmesurez,
« Mauvès matin, tu aies mal dehez !
« Par tans sera[s] honiz et vergondez. »
Par mautalant s'est li rois desfublez,
Dist à ses homes : « Mes armes m'aportez,
« Si irai combatre au paien desfaez. »
Otinel saut, cele part est alez,
Et a parlé com chevalier membrez :
« Sire, dist il, vostre cors reposez,
« Car dès ier soir suis à lui afiez,
« Et il à moi, ja mar en doterez;
« Ceste bataille, s'il vos plest, me donnez.
« Je di Mahom ne doit estre honorez,
« Car il ne puet d'enfer estre jetez :
« Tot son pooir ne vaut .II. aux pelez.
« Clarel me dit, comme fol assotez,
« Que rien ne vaut sainte crestientez
« Ne le bautesme dont sui regenerez;
« Se la bataille vers lui ne me donez,
« Jamès de moi ne serez bien amez.
— Filleoil, dist il, par cest gant la tenez,

« Cil vos aïst qui en croiz fu penez
« Vers le paien, que il soit vergondez. »

Li rois Clarel entendi la raison
Et les paroles de Karlon et d'Oton :
« Vassal, dist il, quar reconnois Mahom,
« La loi saintisme que nos tenir devon,
« Par quoi nous touz vendrons à raençon ;
« Car le tien Dieu, qui Jhesu a à non,
« Est pieça pris et mené en prison
« Souz Tartarie, ou feu de baratron.
« Ou grant enfer en gisent li braon,
« Jamès nul jor n'aura autre perdon.
« Va, pren tes armes, car je t'apel felon. »
Dit Otinel : « Ja ne vos en faudron. »
Il demanda ses armes à bandon.

Olivier prent le cortois messagier,
Gientement l'arme desous .i. olivier :
Ou dos li vest .i. bon hauberc doublier,
Ou chief li lace l'elme au roi Galier,
Qu'en Babiloine conquist au guerroier,
Et Corrosouse li çaint li fiex Renier ;
Onques nul fevre ne pot meillor forgier.
Au col li pent .i. escu de quartier ;
Estout de Langres li va l'espié baillier,
Le fer fu bon, le fust fu d'un lorier.
Uns esperons li chauça Olivier,
Et Belissent si li tint son destrier,
Et Otinel l'ala .iii. foiz baisier

Estroitement, puis monta ou destrier.
« Dame, dist il, je irai Dieu vengier,
« Paiene gient honir et vergondier;
« La vostre amor comperront il mult chier,
« Se Dex me gart sain et sauf et entier.
— Amis, dist elle, Dex vos gart d'encombrier! »
A l'arcevesque le fist li rois sainier,
D'eve saintisme ses garnemenz moillier.
Jhesu de gloire le puisse conseillier,
Et il le gart sain et sauf et entier!

Quant Otinel fu issi adoubez,
La hante lieve, si a passé le guez.
Li rois Clarel est à l'encontre alez,
A haute voiz s'est li gloz escriez:
« Mar i passastes, renoiez perjurez,
« Anqui serez à grant honte livrez
« Et detrenchiez, honiz et vergondez;
« Ne te porra aidier ton parentez.
« Diva, es tu encor reporpensez
« Que Mahom doie estre tes avoez,
« De tot le mont sires et rois clamez?
« Qui en lui croit sages est et senez,
« Et celui Dieu à qui tu es tornez
« Ne vaut vers lui .II. deners monéez. »
Dist Otinel: « Mult t'es ore vantez,
« Mult as tes diex et prisiez et loez;
« Mès, par celui qui en croiz fu penez,
« Ne mengerai devant qu'eres tuez,
« Car Jhesu Crist a mult grant poestez,

« N'autre de lui ne doit estre aorez.
« Je vos defi, de moi bien vos gardez. »

OTINEL broche le bon destrier corant,
Et rois Clarel contre lui fieremant.
Sus les escuz se fierent duremant,
Que parmi passent andui li fer trenchant;
Les bons haubers lor sont de mort garant.
Si durement se vont entr'encontrant
Que des arçons vont andui trebunchant.
Rollans s'en rist et dit à Belissent:
« Mult ont esté cist primier cop pesant. »
Dit la pucele: « Mult m'en vois esmaiant.
« Sainte Marie! mon ami vos commant! »
Paien s'escrient, entre eus vont glatissant,
Et Mahomet doucement depriant
Qu'il soit Clarel hui en cest jor aidant,
Qu'il ait victoire, par son commandemant,
Vers Otinel, qui tant est combatant.
Clarel se drece, si met la main au branc,
Et Otinel rest sailliz en estant:
Amdui sont plain de mult grant hardemant.
As brans d'acier se vont entr'acointant;
Tant fort chaploient sor les hiaumes luisant
Que flors et pierres en vont jus abatant;
Li feus en saut sus l'erbe verdoiant.
Ains tel bataille ne vit nus hom vivant.

LI Sarrasins fu mult bon chevalier;
Mellée tint, dont le pong fu d'ormier,

Fiert Otinel .I. cop grant et plenier
Amont, au biaume, mès nel pot empirier,
Et nequedent Otinel fist ploier.
« Sainte Marie ! dit Karles au vis fier,
« Garissiez hui le cortois messagier,
« Qui se combat por vo loi essaucier ! »
Ote se drece, en lui n'ot qu'aïrer,
L'escu enbrace, ja se voudra venger.
Tint Corrosouse, si la va emploier,
.I. cop li done qui ne fu pas legier,
Que de son hiaume li osta .I. quartier ;
La lievre enporte et trestot le joier,
Si que les denz véissiez blanchoier.[1]
Dit Otinel : « Issi doit on changier
« Cop por colée, maille por denier.
« Ja Alfanie ne vos aura mestier,
« La vostre amie, que vous aviés tant chier. »

Li paien fu mult durement navrez ;
Bien set et voit jamès n'iert honorez.
Il tint Mellée dont il fu adoubez,
Vers Otinel s'est toz abandonez.
Se Dex n'en pense par la soue bontez,
Dont Karles ert corrouciez et iriez ;
Mès Otinel n'est mie espoentez,
Ainz est plus fier que lion effraez.
Sor son chief mist son fort escu bendez ;
Clarel i fiert com hom desmesurez,
Par mi li trenche, ou champ li est volez.
L'elme li fent qui est à or gemmez,

Jusqu'à la coife li est li brans colez;
Ne fust l'aubert qui tant estoit saffrez,
Jamès par home ne fust medecinez.
Mès neporquant si fort fu estonez
Parmi la bouche li est le sanc volez.
« Par foi, dit Otes, trop est cist cop alez;
« Mès, par Saint Pere, qui est mes avoez,
« De Corrouçouse, dont li pons est dorez,
« Vos sera ja si ruiste cop frapez,
« Par tel maniere, si bien ne vos gardez,
« Jamès par vos n'ert tenue citez.

Otes roueille les iex de mautalant,
L'espée lieve, son cop vait entesant,
Et fiert Clarel sus son hiaume luisant;
Quassé li a, ne pot avoir garant;
Coiffe ne broingne n'i fist deffendemant
Que nel porfende deci es denz devant.
Cil ne se puet plus tenir en estant,
Mort chiet à terre, si se va estendant,
Et Mahomet son seignor maudisant.
Otinel est baut et liez et joiant,
Monjoie escrie hautement en oiant.
François sunt lié et paien sont dolant,
Grant joie font d'Otinel le vaillant.
Mès or oiez com grant encombremant
Vint à Ogier, le chevalier vaillant :
Quant Alfanie oï le convenant
Que Clarel ert et mort et recréant,
De duel et d'ire se va .III. foiz pasmant.

Quant el' revint, si se lieve en estant,
Ses chevaliers apele mantenant.
Plus de .XL. sont vers li acorant.
« Seignors, dist ele, faites tost mon comant;
« Prenez Ogier, le cuvert sodiant,
« Si le liez à une atache grant.
« Ja li François de nos n'iront moquant.
— Dame, font il, tot à vostre comant. »
Vers Ogier vont, si le vont saisissant;
Mès Ogier fu vertuous et poissant.
De son poing destre en vait .I. si frapant
Delez l'oïe, mort l'abat maintenant;
Pus fiert .I. autre, tot autretel li rent;
Mès ne li vaut la monte d'un besant,
Que trop estoient Sarrasin et Persant.
Par force l'ont à une estache grant
Lié mult fort, par les flans, maintenant;
A .V. paiens l'alerent commandant,
Qui mult li firent angoisse et paine grant.
De lui lairons, Jhesu li soit aidant!
Quant lieus sera, bien serons repairant.

La bataille est et li estour vaincu.
.I. paien est à Garsile venu,
Qui li aporte mult doloreus salu,
Que Clarel est mort sanglent abatu:
Otes l'a mort, qui tant a de vertu.
Quant ot Garsile le message entendu,
Ains mès nul jor ausi dolent ne fu.
Il le regrete comme foul mescréu:

« Ahi ! dist il, Clarel, or t'ai perdu;
« Cil qui t'a mort m'a bien au cuer feru.
« Si ne te venge, ne me prise un festu. »
Il prent .i. cor, n'i a plus atendu.
Plus de .iii^{m}. li respondent menu;
.XXX^{m}. sunt au premerain issu,
De cels derier n'i a conte tenu;
Tant en i a ainc tant n'en fu véu,
Qui tuit menacent Karlon, le viel chanu,
Rollant le conte et Olivier son dru.
Se Diex n'en pense par la seue vertu,
Tuit i morront et i seront vaincu.

Or est li ost Karlon bien [^{b}ajustée],
Crient et poignent par milieu de la prée,
Et Rollans a sa grant ost ordrenée;
Ffet .ii. eschieles de sa gent honorée,
Qui de bataille est bien enluminée.
A .xx^{m}. homes est la menor esmée
De cels de France, à qui prouece agrée.
Anqui auront paien male soudée;
Mult i atendent dolerouse jornée,
Car là aura mainte teste copée.

As cops ferir vont François lieement,
Bien fu armez chascuns à son talent.
Li rois chevauche sor .i. destrier corant;
Naimon apele, si li dit en oiant :
« Amis, biau frere, m'enseigne vos comant;
« Portez la, sire, je vos donrai Volant,

« Le mien destrier, que vos me prisiez tant.
« De .v. chastiaux vos saisis par cest gant.
« En vo compaigne apelez Guinemant,
« Robert de Troies, Gautier le Tolosant.
— Sire, dit Naimes, tot à vostre commant.
« Se Diex de gloire nos i veust estre aidant,
« Por bien porter n'i perderez noiant. »

NOSTRE emperere vait ou cheval monter,
Li quens Rollans et Olivers le ber.
François les sivent sanz plus de demorer;
De ci à l'eve n'i voudrent arester,
Isnelement passent sanz demorer.
L'enseigne fist Naimes desvoloper,
Vers Otinel s'en prenent à aler.
.I. bon destrier li fet li rois doner;
Cil [i] monta qui mult fist à loer,
Escu et lance li fait renoveler,
Quar li siens est empirié au chapler.
Atant es vos Garins de Saint Omer,
Fromont de Troies et Girart de Moncler;
Vers la bataile commencent à aler.
Paien s'esmuevent serré por assambler:
Tant en i a nus nes porroit nombrer;
A .I. des noz en puet on .III. conter.
Son estandart fait Garsile lever.
Dient paien : « Alons à els joster,
« Faisons nos lances desus els tronçonner. »
Vienent avant li legier bacheler,
Cil qui de France se voudront heriter;

As brans d'acier le voisent conquester.
Or puet chascuns son hardement mostrer :
« Nostre est la force, or pensons du mater. »

FRANÇOIS chevauchent mult efforciéement,
Et Sarrasin mult orguillousement.
De l'ost se part .I. Turc premierement,
C'est Florient de Sulie la grant.
Mort a .III. homes à s'espée trenchant,
Au roi Garsile a demandé le gant,
Du premier cop por ocirre Rollant
Ou Olivier ou Otinel le grant;
Lequel qu'il truist, n'ira autre querant.
De chieres armes s'est armez jentement,
Mult iert li gloz de grant efforcement.
D'un drap de soie, qui fu de Bonivent,
Estoit covert son haubert jacerant,
Et son cheval, qui tant par est movant
Ne s'i tendroit .I. levrier en corant.
D'une manche ot .I. gofanon pendant,
Que li dona hui matin en riant
La fille [bal] roi Garsande le tirant,
Ce est Cormande au gient cors avenant.
Por la pucele a pris tel hardement
Dont a moru ainz miedi passant.
La hante lieve, le fer a mis au vent,
Le confanon vait à vent ventelant,
Qui est ferré à .IIII. clous d'argient.
Des esperons a hurté l'auferrant,
Contre les noz s'en vint esperonant,

En haut se va durement escriant :
Rollant demande le noble combatant,
Mult le menace qu'il le fera dolant,
Mort l'abatra sor l'erbe verdoiant.
Il dit que France au roi Garsile apent
Ne que roi Karles n'i doit avoir noient;
Rollans l'entent, si taint de mautalant,
Vers le paien broche son auferrant,
Et Florien contre lui fieremant.
Rollant feri sor son escu luisant;
Ne fu pas cop de garçon ne d'enfant,
Mult est cil fort qui le va soustenant.

Le Turc feri Rollant sor son escu,
Desouz la boucle li a fraint et fendu.
De son haubert a le pan desrompu,
Les pieces volent du bon espié molu.
Lez le costé li avoit embatu,
Le destre estrier li a du pié tolu,
Enpaint le bien, ne li vaust .i. festu,
Sa lance brise, et Rollans l'a feru
Desouz la boucle .i. cop par grant vertu;
L'escu li perce, l'aubert li a rompu,
Ou cors li met le fort espié molu,
Mort l'abati emmi le pré herbu.
Monjoie escrie, paien l'ont entendu,
Et dit li quens : « Fel cuvert mescréu,
« Jamès en France n'ert de vos plet tenu. »
Dit l'amirant, qui mult dolent en fu :
« Par Mahomet! cestui avons perdu,

« Ce est Rollans qui le nos a tolu;
« Se ne le venge, ne me prise .I. festu. »

Li amirans s'eslesse à Olivier,
Et li quens broche Fauvel, son bon destrier.
Li Sarrasins le feri tout premier,
L'escu li perce au fer et à l'acier,
.C. mailles trenche du bon haubert doublier,
Et du costé li fait le sanc raier.
Li quens le fiert sor l'escu de quartier.
Ne li valut la monte d'un denier,
Ne son hauberc le rain d'un olivier.
Ou cors li met la hante de pomier,
Mort le trebunche devant lui ou sentier.
« Monjoie! escrie, ferez i, chevalier! »
Lors i ferirent Flamenc et Hainuier,
Et Loherenc, qui ne sont pas lanier,
Normans, Bretons, Angevin, Berruier.
Grans criz i ot as enseignes bessier,
Les hardiz joingnent, les rens font formoier.
Fort sunt et fier li glouton losengier,
Dex les confonde, qui tot a à baillier!

Fort fu l'estor et ruiste la mellée.
Des nos i ot mainte sele versée,
Que li paien ont mult chier comparée.
Bien se contienent noz François à l'espée;
As paiens copent et forcele et corée.
Maint Sarrasin i gist goule baée.
Or escoutez de la gient desfaée:

Quant lor ost virent ensi desbaratée,
Chascuns en haut a la teste levée,
Trop sevent mal la pute gient faée.
De lor bliaus trenchent grant gironée,
Es fers des lances l'a chascuns afirmée.
Por ce le firent, c'est verité provée,
Que l'ost de France en fust espoentée.
Seure lor corent de mult grant randonée;
Par tel vertu ont nostre ost si hastée
Que forment l'ont arriere reculée.
Ne porent faire as paiens contrestée;
Tant en i a de la gient deffaée,
Couvert en sont les mons et la valée.

Ariere sont noz François reculez
.XIIII. arpenz et demi mesurez;
Paien les ont durement malmenez.
Lez .i. perron s'aresta Corsabrez;
Fors est et fiers et menbruz et quarrez.
A haute voiz s'est li Turs escriez :
« Or i parra, paien, quel le ferez. »
L'escu enbrace, s'est vers les noz alez;
Ja les éust malement confessez,
Quant .i. des noz est vers lui galopez :
Hardoin est par son nom apelez,
Jones hom est, mult est proz et senez,
Novelement ot esté adobez.
Le paien fiert sor son escu dorez,
Si roidement li est au front hurtez
Por poi li oil ne li sont hors volez.

Le paien est si dou cop estonez
Ne set quel part son cheval est tornez.
Par les espaules l'a li ber acolez,
Son prison est et à lui afiez.
.V. de ses homes a l'enfant apelez :
L'un fu Gaudin et Foques li senez,
Et Baudoin et Lambert l'alosez,
Et cil d'Aurences, qui tant est renomez.
Ce dit li enfes : « Cest paien me gardez,
« A Karlemaine, mon seignor, le livrez,
« De moie part vos pri que lui rendez. »
Et cil respondent : « Si com vos commandez,
« Nos le ferons à vostre volentez. »
Mult le fit bien le novel adoubez ;
L'espée hauce qu'ot pendu à son lez,
A .x. paiens en a les chiés coupez.
Nus ne le voit n'en soit espoentez ;
Ne l'atendissent por .M. mars d'or pesez.
Monjoie escrie, François sont retornez,
Par sa prouece rest l'estor assemblez ;
Des abatuz en i a .C. montez,
Qui i ferirent des bons brans acerez ;
De hardement est lor poeir doublez.
.I. chevalier qui de Bretaigne est nez,
Hellin ot nom, grant fut son parentez,
.I. paien fiert, qui estoit rois clamez,
Dessus son hiaume qui fu à or gemez ;
Si pesant cop li a le ber donnez
Jusques es espaules li est li brans colez,
Mort l'abati, Monjoie est escriez.

Lors véissiez Bretons acheminez;
De bien ferir fu chascuns aprestez.
A Hellin vienent li François adoubez;
De bien occirre les paiens deffaez
Estoit chascuns forment entalantez.
Anqui seront paien mal arivez.
Dex! c'or ni fu Otinel li menbrez!
Ja éust prise l'enseigne Barbarez;
Mès aillors ert, n'est mie reposez,
Où .M. paiens a mors et afolez.
Du sanc en a les poins ensanglantez,
A l'estandart a ja .III. foiz hurtez,
A. III. rois a les chiés du bu sevrez.

Li rois Garsile a dit à Adragant:
« Amis, dit il, mult me va malement,
« De mes barons ai mult le cuer dolant,
« Qui sunt ocis, trestoz mes iex voiant;
« Mès si Karlon, qui le poil a ferrant,
« Et Olivier, Otinel et Rollant
« Ne pent as fourches, ainz que soit jor faillant,
« N'aurai mès joie en trestot mon vivant.
« Se de son cors ne me vois esclairant,
« Et en bataille ne le fas recréant,
« Jamès en France ne doit clamer .I. gant. »
Dit Adragant: « C'alez vos menaçant?
« Par Mahomet, en qui je suis créant,
« Ne foi que doi Jupin et Tervagant,
« Il ne vos dote la value d'un gant;
« Car avec lui est son nevou Rollant,

« Et Olivers qui tant est combatant.
« Je les i vi dès le commencement.
« Rollans feri Sinagon le vaillant,
« Tout porfendit et lui et l'auferrant.
« C'est uns déables, un malfé, .I. tirant;
« Contre s'espée n'a nul' ame garant;
« Mult par est fox cil qui à cop l'atent.
« Par Mahomet en qui je sui créant,
« Si vers moi vient, je l'irai tost fuiant. »
Et dit Garsile: « Il n'i aura garant
« Que il ne muire, si je puis vivre tant. »
Lors apela Lanquedin d'Aquilant:
« Amis, dist il, ne soiez sejornant,
« .X^{m}. paiens prenez à vo comant,
« Si secorez mes homes maintenant. »
Et cil respont: « Tot à vostre commant. »
Lanquedin monte ou bon destrier corant,
Ses homes fait monter isnelemant,
Vers la bataille s'en vint esperonant.
Donc recommence li estour mult pesant,
Ains en sa vie nus hom ne vit si grant.
Li quens Rollans vait la presse rompant,
O Durandal va les rens chalonjant;
Qui il consuit, il n'a de mort garant.

MULT le font bien Baiver et Alemant
Et Borgoignon et Pouhier et Flamant,
Mult en ocient et metent à tormant;
Mès Sarrazin ne se vont esmaiant,
Ne il ne volent ne pais n'acordemant.

Mult fierement s'aloient contenant;
Qui entr'els chiet, malvais loier atent.
De nule part ne vont afebloiant.
Tant en i a, Damedex les cravant!
N'en sauroit conte nus hom qui soit vivant;
Covert en sont et li pré et li champ.
Otinel vient à esperon brochant,
Garde sor destre, s'a véu Guinemant;
Abatu l'orent .III. Sarrasin Persant,
Ja fust ocis, quant il i vint poignant.
Tret Corrouçouse du fuerre maintenant,
Les .II. a mors, li tiers s'en va fuiant.
A Guinemant rendi son auferrant.
Cil i monta, qui mult en fu joiant;
N'ot mès tel joie en trestot son vivant,
Il nel rendit por mil mars d'or pesant:
Otinel vait durement merciant.
Isnelement trait du fuerre le branc;
Celui qui fuit ala si consivant
Tot le fendi jusques es dens devant.
Et Otinel vait Monjoie escriant,
De Corrouçouse va les paiens trenchant.
Nus ne le voit qui le voist atendant;
Devant lui fuient et il les va chaçant;
Plus tost qu'il puent vont devan lui fuiant.
Olivier trove et Turpin et Rollant
Et Engiller et Gautier le Normant,
Jefrei d'Anjou e Hernaut l'Alemant.
Adonques vont paien acraventant,
Mult en ocient et metent à tormant.

« Diex! dist Oton, vraiz pere tot poissant,
« Ces compaignons aloie je querant. »
Or sunt ensemble li chevalier vaillant.
Lor armes bruient comme faucon volant.
As brans d'acier mainent tel chaplement
C'on n'i poïst oïr nes Dieu tonant.
Forment les doutent li cuvert mescréant,
Et il ont droit, ne font pas comme enfant.
Li rois Garsile s'en va mult esmaiant;
Ne set que face, se il s'en voit fuiant.

Li rois Corsuble fist une traversée,
Au bruit des lances a s'enseigne escriée;
.III. foiz s'escrie, pus a trete l'espée,
Fromont de Troies en donne tel colée
Desus sa targe, de si grand randonnée,
Ne li valut une pome parée;
Tote l'espaule li a du cors sevrée.
Mès Otinel li vint, trete l'espée,
En haut li a sa parole escriée :
« Felon cuvert, ja n'i aurez durée,
« Tornez vers moi vostre targe bendée;
« Vez ci vo mort où je l'ai aportée,
« Par tens morrez de male destinée. »
Et dit li rois : « Mar l'avez afiée. »
Fiert Otinel sus la targe bendée
Que la moitié en abat en la prée;
Du haubert prent toute la gironée,
Le cheval trenche très parmi l'échinée,
En .II. moitiez chéi mort en la prée;

Mès Otinel saut sus de randonnée ;
Vers le paien s'en vint par aïrée,
De Corroçouse li a tele donnée
Hiaume ne coiffe ne la broine saffrée
Ne li valut une pome parée ;
Toute la teste li a esquartelée,
Tout li porfent le piz et la corée,
Jusqu'en la sele est l'espée arestée.
Cil ne pot pas endurer tel colée,
Mort chiet à terre ; la guerre en est finée.
Dit Otinel : « Isi fet cop m'agrée ;
» Au vif déable soit s'ame commandée ! »
Prent le destrier par la regne dorée,
Maintenant saut en la sele florée ;
Nel donast pas por l'or d'une contrée :
N'ot tel cheval jusqu'à la mer salée.
Lors fu Monjoie hautement escriée.
Naimes li dus a l'enseigne portée
Entre paien plus d'une arbalestrée.
Poignant l'enchaucent la pute gient desvée ;
Il quident bien avoir borse trovée,
Quant Naimon voient de sa gient desevrée.
Parmi eus toz s'en va teste levée
Desus Volant, qui court de randonnée,
De ci as lices n'i a regne tirée.
Dont recommence le bruit et la mellée.
François i fierent, chascuns trete l'espée ;
Ainc tel bataille ne pot estre trovée,
Toute jor dure de ci à l'avesprée.
Muerent et versent la pute gient desvée :

Ainz mès nus hom n'esgarda telle mellée.
Diex dont paien male courte durée !
Si orent il, ainz que fust l'avesprée.

NOSTRE emperere fu mult joians et liez
Por ses barons, quant il les vit haitiez ;
Mès por Ogier est dolens et iriez,
Qu'en prison est et tenuz et liez.
Mès les mains a delivres et les piez ;
Parmi le gros du cors est atachiez
A ffors chaienes, dont son cuer est iriez ;
De .v. paiens est tozjors bien guetiez.
Doucement prie Ogier les renoiez :
« Por Dieu, seignors, ces chaienes lachiez,
« Ou cors me blecent, trop me par destraigniez. »
Dient paien : « De folie plediez ;
« Encor serez mult plus contraliez,
« Quant Karles iert vaincuz et essiliez.
« Adonc serez du tot à mort jugiez,
« Penduz ou ars ou en la mer noiez,
« Ou vos serez trestoz escorchiez.
« Car Otinel, li cuvert renoiez,
« A mors Clarel, qui tant estoit prisiez,
« Sor vostre cors tornera li meschiez. »
Ogier l'entent, à poi n'est enragiez ;
De duel et d'ire li est le sanc changiez ;
S'il onques puet, il en sera vengiez.
Tant atendi de lui sont esloigniez ;
Lors prent les fers dont il estoit liez,
A ses .II. mains les a toz depechiez.

Quant fu délivre, vers eus s'est eslessiez,
As poins quarrez les a si camoissiez
Qu'il lor a fet voler les iex des chiés;
Toz .v. les a ocis et detrenchiés.

Quant fu delivre le bon Dañois Ogier,
Vint à l'estable quen i vot destrier;
Quanque porta a retrové arrier.
Tot maintenant ensela son destrier,
Et bie[n] l'atorne, n'i ot autre escuier,
De frain, de sele, de quanque fu mestier.
Pus prent ses armes, ne les voust pas changier,
Nules si bones ne péust esligier.
Armez s'en est à loi de chevalier;
Ou cheval monte sanz point de l'atargier,
Prist son escu et son espié d'acier,
De l'estable ist, armez sor son destrier;
A Sarrasins commença à huchier :
« Seignors, dist il, ne vos voeil engingnier,
« Car ge m'en vois mes compaignons aidier
« En la bataille, où le chaple[s] est fier;
« Je revendrai tant m'en saurez proier,
« Mès ce sera à vo grant encombrier. »
Quant cil l'oïrent, n'i ot que corrocier;
En hault s'escrient li cuvert pautonier :
« Par Mahomet! n'en irez, losengier! »
As armes corent sans plus de l'atargier;
Mès li Danois n'ot soing de delaier.
Vint à la porte, s'a trové le portier
Qui contre lui voloit l'uis verroillier;

Mès li Danois li est alez paier,
Le chief li trenche d'un branc forbi d'acier,
Parmi la porte se prist à chevauchier,
Le destrier broche, si se mist au frapier.
Paien le sievent, mès nel poent baillier,
Prient Mahom que li doint encombrier.
Va s'ent Ogier, qui mult fet à proisier,
Jusque à l'estor n'i vot regne sachier.
Quant il i vint, si a trové Garnier,
Rollant le conte et le proz Olivier,
Et Otinel, le vaillant chevalier,
Naimes le proz et le comte Gautier;
Il les salue de Dieu le droiturier.
Quant il le voïent, si le courent baisier,
Puis li demandent s'il est sain et entier.
Il lor respont comme prouz chevalier :
« Seignors, dist il, ainc ne fui plus legier,
« Ne plus poissant por estor commencier,
« La merci Deu, le pere droiturier. »

Or sont ensamble nostre fier joustéor;
Por le Danois mainent joie et baudor.
Tot maintenant se fierent en l'estor,
Paien detrenchent et metent à dolour;
Tex mil en muerent dont jamès n'ert retor.
Voit le Garsile, au cuer en ot tristor,
Il voit ses homes qui muerent à dolor :
Tot a perdu, ce dit, sans nul retor.
Le cheval broche, si ist hors de l'estor;
N'est pas mervoille si il ot grant fréor :

Vers la cité s'en fuit par grant vigor.
Voit le Ostinel, le hardi poignéor :
Après Garsile s'en voit par grant irour,
A soi méisme a dit l'empoignéor
S'il li eschape, jamès n'aura honor.

OTINEL broche le fons d'une valée,
En sa main tint toute nue l'espée,
Et voit Garsile qui s'en fuit à celé[e];
Por encontrer a sa regne tirée.
Quant l'aprocha, si li dit sa pensée :
« Sire Garsile, lessiez vos la mellée ?
« La vostre gient lessiez mult effréé[e]
« Et sanz seignor, dolente et esgarée !
« Hé ! mauvès rois, ta vie est afinée :
« Mult mal véistes onques ceste jornée,
« Se Dex me sauve et ma trenchant espée. »

DIT Otinel : « Por amor Deu, dan rois,
« Quar relenquis Mahomet et ses lois,
« Celui créez qui fu mis en la crois,
« Por pechéors soufri les granz destrois,
« Si recevez le bautesme françois.
« Karles mes sire vos rendra toz voz drois,
« Ja n'en perdrez la value d'un pois. »
Et dit Garsile : « Mahom, quel là ferois,
« De cest gloton si ne me vengerois ?
« Fix à putain, dit il, malvès renois,
« Mar grepesistes Mahomet et ses lois,
« Hui en cest jor mult chier le comperrois;

« Se ne m'en venge, ne me pris pas .I. pois. »

Li rois Garsiles fu mult forment iriez,
Por le mesdit li a .II. darz lanciez;
Le cheval broche des esperons des piez,
Brandit la hante, vers lui s'est ellessiez,
Fiert Otinel sus son hiaume vergiez
Que flors et pierres en a jus trebuchiez.
Ja fust li rois [d'Oton] bien essauciez
Et de son cors mult cruelment vengiez,
Quant son estrier li brise en .I. des piez;
Vosist ou non, à terre est trebunchiez
Par son déable dont il est engingniez;
Le destre braz li est par mi brisiez.
Li rois se pasme, quant se senti blechiés.
Rollans regarde contreval .I. plessiez,
Et voit Garsile qui estoit trebuchiez;
Sachiez de voir qu'il n'en fu pas iriez.
Le cheval broche, si s'est bien afichiez,
[Al miex] qu'il pot s'est li ber avanciez,
Ainz que Garsiles poïst estre dreciez.
Li quens Rollans li est tant aprochiez,
As mains le prent, onques ne fu si liez;
Quant il le tint, si fu bien justiciez.
Garsile crie : « Seignors, ne me touchiez;
« A vos me rent, ma vie me lessiez,
« Atant vos pri que vos ne m'ociez. »

Li .XII. per sunt illec assemblez,
Garsile voient qui est pris et matez;

Trestuit ensemble l'en ont au roi menez.
Mès li Danois est illec demorez :
Voit .I. paien fuiant parmi les prez
Vers la cité, por avoir sauvetez.
Mult estoit fier et fort desmesurez;
Amirans ert de mult grant parentez;
Trestuit si home erent mort et tuez.
Cel jour avoit mult nostre gient grevez,
Mien escient, plus de .ccc. tuez;
Mès li Danois li est devant alez.
Les lances baissent, si se sunt encontrez,
Le paien faut, qu'il ne l'a adesez;
Mès Ogier l'a fierement assenez,
Parmi le cuer li a l'espier passez :
« Avant, dist il, cuvert desmesurez,
« Jamès par vos n'ert François destorbez. »
Monjoie escrie, outre s'en est passez,
Jusqu'à l'estor n'i a regne tirez.
Nostre Emperere a son prison gardez,
Dedens sa chartre fu mis et enserrez.
Illec moru à duel et à viltez;
Jamès prodome ne toudra heritez:
Et nos François sont bien resvigorez,
Chascuns i fiert du branc d'acier letrez,
Paiens ocient et metent à viltez.
Ainz qu'il soit vespre ne soleil resconsez,
Les ont vaincuz et prise la citez.
Dedens la vile s'en sont li nostre entrez,
Tot ont ocis quanqu'il i ont trovez.
De la vitaille truevent à grant plentez.

Karles li rois a Oton apellez,
Et il i vint, bel s'i est presentez;
Sa fille mande par Naimes le barbez,
Cil li amaine, n'i a pas demorez.
Karles la donne à Oton le senez.
Tot maintenant sont au mostier alez,
[Et] l'arcevesques a la messe chanté.
A la loi Dieu se sont entr'espousé.
Quant sont sacré, arriere sont torné,
Ou haut [palais] sont ensemble montez.
Li keu avoient le mengier aprestez,
L'eve aporterent, si a li rois lavez.
Grans sont les noces, .xv. jors ont durez,
Nules plus riches ne vit hom qui soit nez.
Nostre emperere ne s'est mi[e] oubliez:
Après mengier a son nevou mandez,
Et Olivier li preuz et li senez,
Et ses barons cels où plus s'est fiez,
Pus si lor a le rengne devisez,
L'un après l'autre a paié à son grez.
Otinel est ou païs demorez,
Et Belissent, ou gient cors honorez;
De la terre est et saisi et chasez,
Pus en fu il sires et rois clamez.
Nostre emperere a son erre aprestez,
Venir s'en voust en France, à son rengné.
A Otinel a congié demandé
Et à sa fille au grelle cors mollé,
Et il li donne volentiers et de gré.
Au departir ot maint cheveil tiré,

Lermes plorées et grant duel demené.
Kalles baisa Otinel l'alosé,
Et Belissent, quar mult l'avoit amé.
A ces paroles se sunt acheminé
Et Otes remest à garder la cité.
Par ses jornés à nostre rois erré
Tant que il vint à Paris sa cité.
De ses François fu forment honoré,
Mult ont grant joie quant Dex l'ot amené.
Par ses chastiaux s'est Karles reposé,
Et Otinel a gardé le rengné.
De totes parz l'a fierement gardé,
Pour ce que fu et grans et redouté,
Et si fu prouz et plain de léauté,
Et essauça sainte crestienté.
Bien tint sa terre les jors de son aé;
Sa fin fu bele, plaine de grant bonté:
Diex en ait l'ame par la soe pitié.

AMEN.

EXPLICIT LE ROMANS DO OTINEL.





NOTES ET VARIANTES.

a désigne le manuscrit de Rome.
b le manuscrit de Middlehill.

Voici le début du poëme dans le manuscrit *b* :

Ki volt oïr chançun de beau semblant,
Dunt bien sunt fait les vers par consonant,
Ore laist la noise, si se treie avant :
Dirun la flur de la geste vallant
Del fiz Pepin, le noble combatant,
Des duze pers, qui s'entramerent tant
K'unc ne severerent, tresk'à un jor pesant
Ke Guenes les traï, od la salvage gent.
Un jor mururent vint millier et set cent
De cel barnage, dunt Charles ot doel grant.
Cil jugléor n'en dient tant ne quant;
Tuit l'ont leissé, k'il ne sevent nient.

P. 2, v. 5 :

Tint sa cour Kalles à Paris sa meson.

C'est une correction que nous proposons pour rétablir la mesure du vers. Voici la leçon du manuscrit *a* :

Ce fu à Pasques, si comme oï avon,
Que Kalles tint sa cour à Paris, sa meson.

Ce vers excepté, tous ceux de la même tirade sont de

dix syllabes. Dans le manuscrit *b*, au contraire, presque toute la tirade est en vers alexandrins, comme on en peut juger :

Seignors, ço fu le jor dunt li Innocent sunt;
A Paris est, en France, Charles de Cler[e]munt,
U tint sa curt plenere; li duze per i sunt.
Molt par est la joie grant que li baruns i funt.
Un plai ont establi k'en Espaine irunt (1),
Sur le rei Marsilie; le serement i funt :
Co ert après avril, quant herbe fresche aurunt.
Einz que finent lur parole, teles noveles orunt
Dunt vint mil chevaler de noz Franceiz murunt,
Si Dampnedeu n'en pense, qui sustent tut le mund.
Un Sarazin d'Espaine, qui Otuel a nun,
Messager Garsi[li]e, bien resemble barun,
Parmi Paris chevalche, à coite d'espurun.
Quant [cil] vient al paleis, si descent al perun,
Les degrez monte, si demande Charlun.
Ogier encontre e Galter e Naimun :
« *Seignor, fait li paen, kar me mustrez Charlun;*
« *Messager sui un rei qui ne l'aime un butun.* »
Premer i a parlé Galter, cil de Balun :
« *Vei le tu là ù set à cel fluri gernun;*
« *Celui o la grant barbe, à cel veir peliçun,*
« *Ço est Rolland si niés el vermeil ciclatun.*
« *De l'altre part vëez ù siet son compaignon,*
« *Le gentil conte qui Oliver a nun.*
« *Ço sunt li duze pier qui lur sunt envirun.*
— *Mahun! fait li paen, ore conus jo Charlun.* »

P. 2, v. 26 :

Amis, d'ont [estes]? comment avez vos non?

Le manuscrit *a* porte : Amis, d'ont *estois?* leçon qui fausse le vers.

1. Lisez ce vers sans élider l'*e* final d'*Espaine*, ou de cette façon :

Un plai ont establi k'en Espaine irunt.

P. 3, v. 18 :

Li Sarazin en vient devant le rei.

Depuis ce vers jusqu'au vers 8 de la page 6 inclusivement, nous empruntons le texte du manuscrit de Middlehill, à cause de la lacune signalée ci-dessus dans le manuscrit de Rome. Elle s'ouvre après ces trois vers :

Li Sarrazins s'en vint devant le roi :
« Karle, dit il, entendez envers moi,
« Ne vos salu, que fere ne le doi.

Dans ce manuscrit, on le voit, la rime étoit en *oi*; dans le manuscrit anglo-normand elle est en *ei*.

P. 5, v. 6 :

Un chevalier i sist qui fu mal senez.

Lisez comme s'il y avoit *snez*.

P. 5, v. 20 :

Kar par [cel] Dex à qui me sui donez.

Le manuscrit porte : *Kar par* icel *Dex.....*

P. 5, v. 30 et dernier :

Uncor en ert de lui voz chief colpez.

C'est une correction que nous proposons au lieu de la leçon fautive du manuscrit :

Uncor en ert de celui vostre *chief colpez.*

P. 6, v. 2 :

Vostre message dites, puis vos en alez.

Il faut lire comme s'il y avoit : *dit's, puis vos en alez*, ou peut-être supprimer *vos*.

P. 6, v. 4 :

Charles, fet il, jo ne te celerai mie.

Lisez :

Jo net celerai mie,

net pour *ne te*, comme *jel* pour *je le*, *nel* pour *ne le*.

P. 6, v. 11 :

Mès croi Mahom qui [btut le munde guie].

Le manuscrit *a* porte :

Mès croi Mahom qui tut a en sa baillie.

P. 6, v. 14 :

Puis si t'en vien [bal riche rei Garsie].

Leçon de *a :*

Puis si t'en vien au richie Gasile.

P. 6, v. 15 :

Il te donra avoir et [bmanantie].

Le manuscrit *a* donne : *mantie,* sans abréviation.

P. 6, v. 16 :

[bEn surketut te lerra] Normendie.

Leçon de *a* :

Et sus tot te te lera....

P. 6. v. 17 :

Et d'Angleterre [bles porz] et la navie.

On lit dans *a : le port.*

P. 6, v. 27 :

Qu'en dites [bvos] ma mesnie norie?

Vos est omis dans le manuscrit *a.*

P. 7, v. 3 :

Puis se tu [bvols] si [bdeske là] nos guie.

Leçon de *a :*

Puis se tu veis si nos guie.

P. 7, v. 4 :

Tant que truison la [bpute gent] haïe.

Le manuscrit *a* porte : *la pugient.*

P. 7, v. 7 et 8 :

Dit Otinel : [bore] oi grant briconie.

Ore est omis dans *a*. Ce même mot est omis encore au vers suivant.

P. 7, v. 18 :

Paien message, or ne me çoille *mie.*

Ne me *cele* pas. On trouve souvent, dans le manuscrit *a*, *oi* pour *ai*, *ei* ou *e* simple. *Soi*gnorie pour *sei*gneurie, *doloier* pour *delaier*, etc.

P. 8, v. 9 :

Par mo conseil que n'i perdez la vie.

Variante de *b* :

Par mun conseil garderez Paris la vile.

P. 8, v. 14 :

[*bK'escufle i entre ne corneile ne pie*].

Leçon de *a* :

Que ni ambaie ne cornile ne pie.

P. 8, v. 15 :

Quant ot [*dus Naimes*] *que si le contralie.*

Le manuscrit *a* porte : Quant ot *dumaines*, pour *dus Naimes* (duc Naimes).

P. 9, v. 12 :

Commant as nom [*bpar ta lei*] *quar me dis.*

Leçon de *a* :

Commant as nom quar le me dis.

Leçon de *b* :

Cum as à nun par ta lei kar me dis.

P. 9, v. 14 :

[*bFiz sui al rei*] *Galien au fier vis.*

Leçon de *a* :

Et sui fiz Galien au fier vis.

P. 9, v. 16 :

Et Benoas *qui tant est de haut pris.*

Benoas est presque effacé dans le manuscrit *a*. C'est un

mot d'une lecture douteuse, et qui ne se retrouve point dans *b*.

P. 9, v. 23 :

[bIcil de Nazze], que Rollans m'a ocis.

Leçon fort douteuse de *a* :

Celui de Naudres.....

P. 10, v. 5 et 8 :

Puis [bsi] apele dus Naimes de Baivier.

Si est omis dans *a*. Voici la leçon de *b* :

Puis si apele le vielz chanu Richer,
Galter de Liuns e li Deneis Oger :
« Pernez, feit il, garde del chevaler....
« Sil servez bien de ço qu'il at mestier. »

Au lieu de ce dernier vers, que nous empruntons au manuscrit *b*, on lit dans *a* :

« Si le servez, se il n'a metier. »

P. 10, v. 18 :

A la chapele sont alez por [burer].

Leçon de *a* : por *aourer*.

P. 11, v. 2 :

Dan rois, dit il, où est [bore] Rodlant.

Ore est omis dans *a*.

P. 11, v. 4 :

De foi mentie l'apel et recréant.

Variante de *b* : *cum recréant.*

P. 11, v. 26 :

[bEnvirun l'urle curent li quatre vent].

Au lieu de ce vers et des deux suivants, que nous empruntons au manuscrit *b*, on lit dans *a* :

Tot environ sont paint li .XII. vent,
Li .XV. signes et li mois ensement,
Et de la lune i sont li fondement.

P. 12, v. 17 :

Leve sa main [^b^*si a seinié Rollant*].

Leçon de *a*, qui offre un sens beaucoup moins clair :

Leve sa main, de Dieu la saïnant.

P. 12, v. 19 :

Entre .II. *eves en ont mené Rollant.*

Après ce vers on lit dans *b* :

L'une est Seine, l'autre Marne la grant.

P. 12, v. 22 :

Devant Karlon fu [*Otes*] *en estant.*

Le manuscrit *a* porte : *Ate*. Le manuscrit *b* donne ce vers faux :

Devant le rei vint le messager estant.

P. 13, v. 7 :

Ce vers ne se trouve point dans *a*.

P. 13, v. 22 :

Celui li flue *Flandrine de Monbel.*

Variante de *b* : li *ferme*.

P. 13, v. 28 :

[^b^*Ceste*] *movra à Rollant tel chenbel.*

Leçon de *a* :

Dont *movra à Rollant tel chenbel.*

P. 14, v. 11 et 12 :

[^b^*Cil li salt sure*], *qui plus set de cembel.*

Leçon de *a* :

Et cil monte, *qui plus set de cembel.*

Au vers suivant, [E] est omis dans *a*.

P. 14, v. 22 :

[^b^*Ja par vos mais n'ert*] *tenue citez.*

Leçon de *a* :

Jamais n'ert par vos *tenue citez.*

P. 15, v. 23 :

Je te defi [dès ici] en avant.

C'est une correction que nous proposons ; le vers est faux dans les deux manuscrits :

a. — *Je te defi* de ci *en avant.*
b. — *Jo te defi* dès ci *en avant.*

P. 16, v. 7 :

Grans cous se donent [b en lur escuz] devant.

Leçon de *a* :

Grans cous se donent par-devant.

P. 16, v. 11 :

Tant [furent] fort, nen i va nul rompant.

Le manuscrit *a* porte : *firent.* Le vers ne se retrouve point dans *b*.

P. 16, v. 29 :

Et le seignour lessiez sus en [estant].

On lit dans *a*, au lieu de la correction proposée : *en efiant*, qui ne nous paroît présenter aucun sens. La leçon de *b* diffère beaucoup ici de celle de *a*, et ne peut être d'aucun secours.

P. 17, v. 30 et dernier :

De Coureçousse [b l'acuilt] comme vaillant.

L'acuilt est omis dans *a* :

P. 18, v. 7 :

Dit Belissant : « Or fierent [b gentement].

Leçon de *a* : *lentemant.*

P. 18, v. 25 :

Dont il [b couvrir peussent] lor pis devant.

Leçon de *a* :

Dont il poissent couvrir....

P. 19, v. 7 :

Si conquerrons et [b chastel] et dongon.

Leçon de *a* : *chautiax.*

P. 19, v. 15 :

[bTel] te donrai sus ce hiaume rļon.

a porte : *gel* te donrai. Il est bien plus aisé d'expliquer la leçon de *b* : je te donnerai tel (coup).....

P. 19, v. 16 et 17 :

[bKe] ne poras dire ne ou ne non.

ke est omis dans *a*. Le vers suivant, qui est faux, et où nous proposons d'ajouter [*Rollans*], ne se retrouve pas dans le manuscrit *b*.

P. 19, v. 22 :

Fiert sus son hiaume [bOtinel le guerrier].

Leçon de *a* :

Fiert sur son hiaume ungrier.

P. 20, v. 25 :

[bLi chevaler reguardent fierement].

Leçon de *a* :

Li chevalier les vont mult ergadant.

Ergadant pour *regardant*. Il y a là une double trace de prononciation populaire; mais la leçon de *b* nous paroît mieux s'accommoder à la suite du sens. *Chevalier* doit s'appliquer, selon nous, aux combattants, et non aux spectateurs, ce qui ne seroit point admissible avec la leçon de *a*.

P. 21, v. 5 :

A ces paroles vint .I. colon [bvolant].

Le vers est faux dans *a*, où on lit *blant* au lieu de *volant*.

P. 21, v. 14 :

Et Apolin et [bJovin le puant].

On lit dans *a* : *Jupiter le grant*, qui s'accommode moins bien au sens.

P. 21, v. 24 :

Dit Otinel : « Je le sui [*bveirement*]. »

Leçon de *a*, qui fausse le vers : *vraiment*.

P. 21, v. 28 :

Karles le [*vit*], *si se va escriant.*

Au lieu de cette correction, on lit dans *a* : *vint*. Le vers ne se trouve pas dans *b*.

P. 22, v. 13 :

Si li donez [*bhonur à*] *son talant.*

Leçon de *a* :

Si li donez auques an *son talant.*

Ce qui n'est pas absolument inacceptable ; mais la leçon de *b* nous paroît bien plus naturelle.

P. 22, v. 27 :

Son nom li lessent, ne li cha[n]gierent *mie.*

Chagierent pour *changèrent*. Cette suppression de l'*n* est fréquente dans le manuscrit *a*, où l'on trouve presque partout *maitenant* pour *maintenant*, etc. Moins répétée, elle pourroit être mise sur le compte du copiste, comme un oubli ; mais elle nous paroît, à cause de sa fréquence, reproduire un accident de prononciation, comme si l'on écrivoit aujourd'hui *Mosieur* pour *Monsieur*.

P. 23, v. 2 :

Elle est plus blanche que nule magerie.

Magerie est là sans doute pour *margerie*, perle ou marguerite. A moins de lire *nul'emagerie*, aucune sculpture de marbre blanc, ou plutôt d'ivoire.

P. 23, v. 8 :

[*bSi sera il, si Deu li done vie....*

Ce vers et le suivant sont faux et inintelligibles dans le manuscrit *a*, où on lit :

Miex en devroit tote sa vie,
Pus dit dont plusors ont envie.

P. 23, v. 25 :

Desus paien la [pute gent] haïe.

Leçon du manuscrit *a* : *pugent*, qui se reproduit plusieurs fois pour *pute gent*. Le vers n'est pas dans *b*.

P. 24, v. 8 :

Dormir se vont, si ont les [bius] fremez.

Le manuscrit *a* porte *les huis*, leçon fort acceptable ; mais celle de *b* nous paroît meilleure.

P. 24, v. 11 :

Sur une table d'eschuine *est muntez.*

D'eschuine, leçon fort douteuse dans le manuscrit *b*, auquel nous empruntons, à compter de ce vers jusqu'au vers 22 inclusivement de la page 26 ci-après, une partie du récit qui manque dans le manuscrit *a*, par suite de la lacération d'un feuillet.

P. 24, v. 25 :

[Avril entrant], quant marz iert passez.

Correction que nous proposons pour rétablir le vers, qu'on lit ainsi dans le manuscrit *b* :

A l'entrê d'averil, quant marz iert passez.

Inutile de dire qu'*avril entrant* est une locution du temps, dont les exemples abondent.

P. 25, v. 12 :

[E] Bertoloi e [Otes] li guerreers.

Corrections proposées pour rétablir le vers, qui se lit ainsi dans le manuscrit *b* :

Bertoloi li bier e Otinel li guerreers.

P. 25, v. 26 :

[Munte li reis o sa chevalerie].

Le vers se lit ainsi dans *b*, notre unique manuscrit pour ce passage :

Munte li reis Charles ove sa chevalerie.

Il nous paroît que la lecture de ce vers demanderoit trop d'élisions, et nous inclinons à croire qu'il a dû être écrit comme nous le restituons.

P. 26, v. 2 :

Ore s'en irra [*l'os*] *desk'en Lunbardie.*

Le texte porte : *li reis* au lieu de *l'os* (pour *l'ost*), que nous proposons, afin de rétablir la mesure, et qui s'accommode mieux au sens du vers suivant.

P. 26, v. 28 :

A max *de fer a fet les* puelz *piler.*

Max pour *mails*, d'où le dim. *maillet. Puelz* est sans doute pour *pielz,* pieux.

P. 27, v. 4 :

Si que nel sot nesuns des .XII. *per.*

Variante de *b : des unze* pier, ce qui est plus exact, puisque Roland est lui-même un des douze pairs.

P. 27, v. 11 :

Li plus hardis aura [*btant à*] *penser.*

Leçon de *a :*

Li plus hardis aura asez que *penser.*

P. 27, v. 17 :

L'un Barsamin, I. *roi de* [*bNinivent*].

Leçon de *a : meniant.*

P. 27, v. 18 :

L'autre Corsabre [*b*.I. *rei de pute gent*].

Leçon de *a : qui fu de pugent.*

P. 27, v. 20 :

Li tiers ot nom Escorfaut *le tirant.*

Variante de *b : Ascanart le tirant.*

P. 27, v. 28 :

Formant [*bmanacent Oliver e Rollant*].

Sauf le mot *formant*, tout le reste du vers a été gratté dans le manuscrit *a*.

P. 28, v. 3 :

Ja Karlemaine [[b]*n'aura vers eus*] *garant.*

Leçon, très fautive, de *a* : *ne lor sera* garant.

P. 28, v. 4 :

[[b]*Des duze piers frunt trestut lur talent*].

Leçon de *a*, qui continue le sens moins naturellement, à cause des mots *lor moliers* :

De lor moliers feront tot lor talant.

P. 28, v. 9 :

Or pri Mahom [*Jovin*] *et Tervagant.*

Le manuscrit *a* porte *Jupiter* au lieu de *Jovin*, que nous proposons pour rétablir la mesure du vers, et qui se trouve déjà plus haut.

P. 28, v. 15 :

Car il ocist [[b]*Samsoinie*] *de Monbrant.*

On lit dans *a*, au lieu de *Samsoinie*, *Connimbre* ou *Convinbre*. C'est une leçon douteuse, à laquelle nous avons dû préférer la leçon très nette de *b*.

P. 28, v. 28 :

Et cil [[b]*respunent*] : « *Tot à vostre talant.* »

Leçon de *a* : *respont.*

P. 28, v. 30 :

Vers les paiens s'en vont esperonant.

C'est après ce vers que s'ouvre dans le manuscrit *a* la grande lacune de six feuillets dont nous avons parlé ci-dessus dans notre préface. Elle s'étend jusqu'à la page 38, v. 23, ci-après. Nous la remplissons à l'aide du manuscrit *b*.

P. 29, v. 11 :

Ascanars fiert sur l'escu [*à*] *Rollant.*

Ascanars, comme nous l'avons dit ci-dessus, est le

même qu'*Escorfaut* du manuscrit *a*. — On peut rétablir ce vers soit en suppléant [*à*], comme nous le proposons, soit en lisant *desur*, forme fréquente, au lieu de *sur*.

P. 30, v. 25 :

Le destrer recule, si l[e] veit consivant.

Recule ne compte ici que pour une syllabe, comme s'il s'écrivoit *r'cul'*. La seconde partie du vers est fausse dans le manuscrit. Il faut, au lieu de *sil*, lire *si le*, comme nous le proposons, et comprendre que c'est Clarel qui pousse en arrière le destrier de Roland à mesure qu'il recule.

P. 32, v. 23 :

Kar bien [al rei] nel poüns amener.

On voit qu'il s'agit ici du prisonnier qu'emmènent les trois guerriers françois, de Clarel, qu'ils sont obligés d'abandonner en face du danger qui survient. Ils avoient le projet de le conduire à Charlemagne; c'est ce qui nous engage à proposer les deux mots *al rei* pour rétablir la mesure du vers.

P. 35, v. 19 :

Tu te poz bien sur mei [asséurer].

C'est une correction que nous proposons. Le manuscrit donne *afier;* nous le remplaçons par *asséurer*, qui rétablit la mesure, et qui a le même sens; on le trouve ailleurs comme variante d'*afier*, dans l'un des deux manuscrits de notre poëme.

P. 35, v. 20 :

N'averas mal dunt [ne] te peusse aider.

Le sens nous paroît exiger l'addition de *ne*, quoique la mesure pût s'obtenir autrement, en lisant *péusse* ou *aïder*.

P. 36, v. 25 :

Pernez les altres, [si les] mi amenez.

Le manuscrit porte :

Pernez mei les altres, sis mi amenez.

Mei est évidemment une addition fautive, et, quant à *sis*, forme contractée de *si les* (comme *quis* de *qui les*), il suffit d'en faire reparoître les éléments primitifs pour rétablir la mesure du vers.

P. 38, v. 21 :

[Li] uns vers les altres comencent avancer.

Leçon du manuscrit : *les uns*, qui fausse le vers, à moins de lire pour la mesure : *l's uns vers les altres*; mieux vaut, ce nous semble, corriger *les* par *li*, qui est plus régulier, et ne forme qu'une syllabe avec le mot suivant, comme plus haut *fu il* (p. 36, v. 13).

P. 38, v. 27 :

Bien est armez à loi de chevalier.

Les sept vers qui suivent celui-ci dans le manuscrit *a* ne nous semblent pas présenter un sens fort clair. Le texte du manuscrit *b*, un peu différent, nous paroît encore moins pur. Le voici :

Bien est armé à lei de chevaler,
Ses cunuissances [sunt] d'un paile cursier.
Ne paisent mie quatre fuilz d'un saltier,
N'est mie nez quis péust alegier;
Kar feu ne flamme nes poet damager;
E cil qui at le pesant d'un dener,
Tant nes péusse naverer ne blescier,
Ke ne [se] sente tut sein e [tut] legier.

P. 39, v. 9 :

Rollant encontre à l'issir d'un [ᵇviver].

Leçon du manuscrit *a : rochier;* celle de *b* nous paroît beaucoup préférable, à cause du vers qu'on lit plus bas :

Sire Rollans, venez vos [ᵇde] peschier?

Le manuscrit *a*, il est vrai, porte ici *despeschier*; mais nous n'hésitons pas à le corriger, à l'aide de *b*, non

plus qu'à suivre la leçon de ce dernier manuscrit pour le vers suivant :

Quidez [bvos sul les paiens tuz mangier]?

On lit dans *a* :

Quidez vos touz ces paiens esmaier ?

La leçon de *b* se justifie de reste par le vers :

Et moi et vos i aurons à rungier.

P. 43, v. 8 :

Et tret l'espée dont [bli pons] fu d'argient.

Leçon de *a* :

Et tret l'espée dont plong *fu d'argient.*

P. 43, v. 10 :

[bGarnier d'Angiers e Hugun de Clarvent].

Leçon de *a* :

Girart d'Orliens *et Hue son parent.*

Ce *Girart d'Orliens* est déjà tué par Arapater trente vers plus haut.

P. 43, v. 21 :

Vers la cité tant com [chevals] li rent.

Ce vers n'est pas dans *b*. Le manuscrit *a* donne *chr.*, qui est l'abrégé de *chevalier;* mais c'est manisfestement *cheval* qu'il faut lire.

P. 48, v. 3 et 4 :

Ne faiz acroire [btrop as tes jurs usez].

Leçon de *a* :

Ne faiz acroire, car es rasotez.

Le commencement du vers suivant est fautif dans le manuscrit *d*, où on lit : *tou chanist*, probablement pour *tout chanu es.*

P. 51, v. 4 :

Et rois Clarel contre lui fieremant.

Variante de *b* :

E Clarel broche son destrier Tornevent.

P. 55, v. 13 :

Or est li ost Karlon bien [[b]*ajustée*].

Leçon fautive de *a :* bien *armée*, peut-être pour *aü-née.*

P. 57, v. 21 :

La fille [[b]*al*] *roi Garsande le tirant.*

Leçon de *a :*

La fille du *roi....*

P. 70, v. 11 :

Sire Garsile, lessiez vos la mellée? etc.

Cette apostrophe est ironique dans le manuscrit *b* et assaisonnée d'un gros sel dont nous ne voulons point priver le lecteur :

« *Pur Deu, dit il, dite mei, sire reis :*
« *Devez anuit conréer ces Franceis ?*
« *Alez vos querre* [*or*] *le cras lard as peis ?*
« *Nel mangereient por mil mars d'or keneis;*
« *Altre mès feites, ço est manger à burgeis.* »

P. 71, v. 8 :

Ja fust li rois [*d'Oton*] *bien essauciez.*

Le vers ne se trouvant pas dans *b*, nous en sommes réduits à corriger sans aide la leçon du manuscrit *a :*

Jà fust li rois de to bn *essauciez.*

Il nous paroît difficile, sans correction, de tirer de là un sens raisonnable. La leçon que nous proposons n'exige que le changement d'une seule lettre, et nous paroît assez bien s'accommoder au sens, en traduisant : Le roi alloit être pleinement exaucé par rapport à Oton (ou Otinel, qui s'appelle souvent *Otes* dans notre poëme, *Oton* au cas régime)...... lorsque l'un de ses étriers se brise.

P. 71, v. 19 :

[Al miex] qu'il pot s'est li ber avanciez.

Le vers ne se trouve pas dans le manuscrit *b*. Dans *a*, on lit *alainc*, faute évidente ; nous proposons de lire *al miex*.

P. 74, v. 13 :

Pour ce que fu et grans et redouté.

Nous supprimons deux mots qu'on lit dans *a* :

Pour ce que biaus hons *fu et grans et redouté.*

Ces mots, qui ne vont guère bien au sens, et qui font du vers un alexandrin, sont évidemment une addition fautive.



FLOOVANT

CHANSON DE GESTE

Paris, imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

FLOOVANT

CHANSON DE GESTE

Publiée pour la première fois
d'après le manuscrit unique de Montpellier

PAR

MM. H. MICHELANT ET F. GUESSARD



A PARIS
Chez P. Jannet, Libraire

MDCCCLVIII



PRÉFACE.

Le poëme de Floovant est l'une des rares chansons de geste qui ne rentrent point dans le cycle carlovingien proprement dit. Le sujet en est tiré, pour parler comme l'auteur, de l'histoire du premier roi de France qui devint chrétien.

Floovant, selon notre poëte, étoit l'aîné des quatre fils de Clovis. Dans sa jeunesse, il s'avisa un jour de couper la barbe à son maître : grave méfait, car ce maître étoit un haut baron, l'un des plus chers amis du roi, et à cette époque l'ignominie de la barbe rase ne s'infligeoit qu'aux voleurs. Aussi Clovis, dans sa colère, vouloit-il la mort du coupable; mais, désarmé par les supplications maternelles de la reine et par les représentations de l'Eglise, il se borna à l'exiler pour sept ans. De là une série d'aventures, de malheurs et d'exploits; de là le poëme qui les raconte.

Le trouvère anonyme à qui l'on doit ce récit ne manque pas de le donner pour véridique; à l'entendre, c'est de *bonne histoire*, et, si l'on en

doute, qu'on aille s'en assurer en France, à Paris. Il n'est pas d'auteur de chanson de geste qui n'en ait dit autant, et qui n'eût été, le plus souvent, fort en peine de le prouver. Notre poëte cependant auroit pu faire lire à ses auditeurs, dans un document que la critique moderne admet comme historique, non pas sans doute les aventures de Floovant telles qu'il les a racontées, mais au moins l'anecdote sur laquelle repose toute sa fable. Cette anecdote ne remonte pas, il est vrai, jusqu'au règne de Clovis, et la barbe coupée ne le fut point, bien entendu, par Floovant, mais par le roi Dagobert, de populaire mémoire. C'est, du moins, ce que racontent les *Gesta Dagoberti* (1), auxquels les grandes chroniques de France n'ont pas manqué d'emprunter le fait, puisqu'il fut cause de la fondation de l'abbaye de Saint-Denis.

On peut lire dans ces chroniques, au chapitre III du livre V, *comment Dagobert coupa la barbe de son maistre, et comment son pere le cuida prendre sur les tombes des corps saints.* L'histoire explique, si elle ne justifie pas, ce qui, dans notre poëme, ne semble qu'une fantaisie ou un tour d'écolier. Il paroît que Sadragesile, ainsi se nommoit le maître de Dagobert, n'avoit pour son royal pupille ni affection ni respect; et, loin de là, enorgueilli par le haut rang où l'avoit élevé Clotaire en lui donnant le duché d'Aquitaine, il n'aspiroit à rien moins qu'à la royauté, et, ne voyant dans le jeune Dagobert qu'un obstacle à son ambition, il lui faisoit trop sentir le poids de son

1. Cap. 6 et 7.

autorité et de sa haine. Il arriva de là qu'un jour, en l'absence de Clotaire, Dagobert, pénétrant les mauvais desseins de son maître, et poussé à bout par l'excès de son orgueil, prit un couteau, lui coupa la barbe et les moustaches, et même, dit la chronique, le fit battre *fortement*. Voilà la cause de la fondation de l'abbaye de Saint-Denis, et sans doute aussi l'origine de la chanson de Floovant.

Il est fort probable, en effet, que l'auteur de cette chanson a connu l'anecdote, vraie ou fausse, que nous venons de rappeler, et qu'il en a tiré l'idée première de son poëme. Il seroit indiscret de rechercher pourquoi au nom de Dagobert il a jugé à propos de substituer celui de Floovant; mais s'il n'a pas conservé le personnage même, il ne l'a pas entièrement transformé, puisqu'il en fait encore un roi mérovingien. Rien ne l'y obligeoit assurément; car, n'étoit le nom de Clovis, qu'il donne pour père à son héros, on ne soupçonneroit en aucune façon que l'action se passe sous la première race, et l'on auroit de bonnes raisons pour la placer au temps de Charlemagne. Le poëte s'oublie, en effet, jusqu'à donner au père de Floovant le titre d'empereur des Francs, jusqu'à mettre en scène les douze pairs, et à faire combattre le fils de Clovis avec un géant nommé Ferragus, sans compter beaucoup d'autres traits par où il montre clairement qu'il connoissoit à merveille les grandes chansons du cycle carlovingien, et qu'il étoit plus propre à les imiter qu'à créer une épopée mérovingienne.

Quoi qu'il en soit, la chanson de Floovant pa-

roît avoir obtenu un grand succès au moyen âge, et cela dès le XIIe siècle. Il en est fait mention dans un poëme qui remonte certainement jusqu'à cette époque, dans le poëme d'Auberi le Bourguignon, où l'on voit Lambert d'Oridon essayer d'enivrer ses hôtes et de les divertir en leur chantant une chanson qu'il annonce en ces termes :

Or chanterai por voz esbanoier :
Je sai de geste les chansons commencier,
Que nus jougleres ne m'en puet engingnier ;
Je sai assez dou bon roi Cloevier,
De Floevent et dou vassal Richier (1).

A cette désignation si exacte il est impossible de ne pas reconnoître notre poëme.

Vers l'an 1200, dans sa chanson des Saisnes ou de Witikind de Saxe, qui nous paroît une révision plutôt qu'une composition originale, Jean Bodel fait évidemment allusion à la chanson de Floovant lorsqu'il dit :

Veritez est provée, com truis en la leçon,
Que cil [qui] tint de France premiers la region
Ot à non Clodoïs, que de fi le set on.
Peres fu Floovant, qui fist la mesprison
De sa fille la bele, qui Aaliz ot non (2).

Ajoutons que cette allusion ne se rapporte pas, comme la première, à la version que nous publions. Le passage cité semble imputer à Floo-

1. Ms. de la Bibl. Imp., anc. f. fr., n 7227⁵, fol. 74 r°., col. 1.
2. Edition de M. F. Michel, t. 1, p. 4. — Nous corrigeons légèrement le passage, pour le rendre plus intelligible.

vant un autre méfait que celui d'avoir coupé la barbe à son maître. On verra ci-après qu'il a dû exister en effet plusieurs versions du poëme, et que, dans ces versions différentes, l'exil de Floovant n'a pas toujours été attribué à la même cause.

Un troisième passage, moins développé que les deux précédents, mais fort clair encore, nous paroît prouver que la chanson de Floovant étoit connue au midi comme au nord de la France, et qu'elle étoit de celles que les jongleurs ne devoient point ignorer. Le troubadour Bertrand de Paris de Rouergue nous a laissé une seule pièce, d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire, en ce qu'on y retrouve la trace de plusieurs poëmes aujourd'hui perdus. Cette pièce est un *sirventes* que le troubadour adresse à son jongleur Gordon, pour lui faire honte de son ignorance. Au nombre des compositions qu'il lui reproche très fort de ne point connoître se trouve celle que nous publions :

Ni no sabetz novas de Floriven,
Que pres premier de Fransa mandamen (1).

Nous n'hésitons pas à reconnoître dans *Floriven* le héros de notre poëme. Quant à cette désignation :

Que pres premier de Fransa mandamen,

elle est susceptible de plusieurs interprétations, mais doit s'entendre, selon nous, au sens indiqué par ces vers :

Cil Cloovis fu rois et prouz et poustéiz ;

1. Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. 5, p. 103.

De sa franche moilleir ot .IIII. fiz gantis.
Li ainez ot an non Floovain li marchis.
A celui commandai à garder son pais
Et trestote la terre, que en pié la tenist (1).

Si la chanson de Floovant a été, jadis, accueillie avec faveur au midi comme au nord de la France, elle n'a pas eu moins de succès à l'étranger.

On connoît l'ouvrage singulier qui, sous le titre de *Reali di Francia*, est demeuré populaire en Italie, où on le lit encore depuis le XIVe siècle (2), où l'on n'a cessé de le réimprimer depuis la fin du siècle suivant. On sait que c'est une compilation, un recueil de légendes (3), empruntées à nos anciens poëmes et disposées suivant une chronologie fantastique, de manière à former une sorte de tableau historique et généalogique des rois et des hauts barons de France, à partir de Constantin jusqu'à Charlemagne. Le recueil complet se divise en huit livres, dont les deux derniers sont demeurés inédits. Des six livres publiés depuis si long-temps, le second est consacré à l'histoire d'un guerrier du nom de *Fioravante*, qui a pour père un roi de France nommé *Fiorello*, et pour écuyer un paladin appelé *Rizieri*. En rapprochant ces noms de ceux

1. Ci-après, p. 1.
2. Les manuscrits les plus anciens des *Reali di Francia* datent du milieu de ce siècle environ. Voyez l'excellente dissertation de M. Ranke dans les Mémoires de l'académie de Berlin, année 1837.
3. *Secondo molte lezende che io ho attrovate e racolte insieme*, dit l'auteur dans le titre de la première édition (Modène, 1491).

que renferme l'un des témoignages ci-dessus rapportés :

Je sai assez dou bon roi *Cloevier*
De *Floevent* et dou vassal *Richier*,

il étoit facile de reconnoître que le second livre des *Reali di Francia* devoit être une reproduction, plus ou moins altérée, du vieux poëme françois dont la chanson d'Auberi le Bourguignon nous attestoit l'existence. A défaut de l'original, que l'on croyoit perdu, la copie pouvoit donner une idée générale de ce poëme. Il est aujourd'hui plus facile encore de s'assurer que l'histoire de *Fioravante* n'est autre chose qu'une version très libre de notre chanson de Floovant.

Il nous paroît inutile d'indiquer les points essentiels où les deux récits se rapprochent et se confondent : on les apercevra du premier coup d'œil; mais, pour guider le lecteur curieux qui voudroit faire la comparaison, nous croyons devoir lui signaler les noms sous lesquels il retrouvera, dans les *Reali di Francia,* plusieurs des personnages importants du poëme françois. Il ne s'agit pas, bien entendu, de simples modifications comme celle qui transforme Floovant en *Fioravante*, et de Richier fait *Rizieri*, mais de changements complets et assez nombreux, qui peuvent un instant dérouter l'attention.

C'est ainsi que, dans les *Reali di Francia*, le vieux duc Sénéchal, à qui Floovant coupe la barbe, prend le nom de *Salardo*, et de duc de Bourgogne devient duc de Bretagne. L'amiral Galien s'appelle *Galerano*; Ferragus, *Finau*. Les deux fils de Galien, Maudaran et Maudoire, se chan-

gent en *Lione* et *Lionello*. Le roi Escorfan devient *il re Mambrino;* Urbain l'Allemand, *Tebaldo di Liman*.

Mêmes changements dans les noms de femmes : Florette prend le nom d'*Uliana*, Maugalie celui de *Dusolina* (1), et, par suite de différences assez notables entre les deux récits, la rivalité d'amour qui s'établit dans le poëme françois entre Florette et Maugalie anime l'une contre l'autre, dans la version italienne, non pas *Uliana* et *Dusolina*, mais *Dusolina* et *Galerana*. Cette dernière est un personnage de plus introduit dans l'action, et qui prend une partie du rôle de Florette, dont l'autre est remplie par *Uliana*.

Les noms de lieux aussi ont subi, pour la plupart, des changements analogues : Beaufort devient *Darbena* dans les *Reali;* Basme ou Baume, *Balda*, et le château Avenant prend le nom de château de *Monault*.

Malgré toutes ces différences, et d'autres qu'il seroit superflu de noter, il n'en demeure pas moins évident que la chanson de Floovant, soit sous la forme où nous la publions, soit sous une forme plus développée et déjà modifiée par quelque jongleur françois, a fourni à l'auteur des *Reali di Francia* la matière de son second livre, comme elle a fourni sans doute l'idée première de la saga islandoise qui porte pour titre : *Flovents saga Frakka Konungs* (2).

1. Dans le quatrième livre des *Reali,* une autre princesse sarrasine, qui favorise aussi l'évasion d'un prisonnier chrétien qu'elle aime, porte les noms de *Margalia* ou *Malgaria*, qui ne sont que des formes italiennes de Maugalie.

2. Catalogue manuscrit de sagas inédites communiqué par M. Rafn. — Voy. aussi le rapport de M. Geffroy, *Archives des missions*, t. 5, p. 222.

Nous ne connoissons pas le texte de cette saga, qui est inédite; mais on en conserve à Paris [1] une traduction latine faite, en 1732, à Copenhague, par un étudiant islandois nommé J. Olaf [2], d'après six manuscrits, dont il a soigneusement relevé les variantes. Cette traduction et l'avertissement qui la précède permettent de reconnoître l'origine françoise du récit scandinave, mais prouvent en même temps que ce récit n'a pas été directement emprunté au poëme que nous publions.

Sur le premier point les preuves abondent, et le traducteur a eu le soin d'indiquer les principales: « Il est évident, dit-il, que l'auteur de « cette saga n'étoit point Islandois: d'abord, le « titre de l'ouvrage l'attribue à un maître d'école « de Lyon, nommé Simon; ensuite, les noms « des personnages qui y figurent et les noms de « lieux ne sont rien moins qu'islandois. On ren- « contre sans doute le nom de Flovent (et c'est « le seul) dans le nord de l'Islande; mais il n'y « apparoît point avant l'époque de la réforme. « On reconnoît encore l'origine étrangère de cette « saga à la prolixité du récit, aux prières, aux « épithètes, aux exclamations de l'auteur, et à « bien d'autres traits, etc. »

Si le jeune étudiant de l'Université de Copenhague avoit connu notre ancienne littérature, il auroit pu beaucoup ajouter à ses judicieuses remarques, et retrouver dans la saga de Flovent tous les caractères d'une chanson de geste,

1. Bibl. Imp., Anc. f. latin, ms. n. 8516.

2. L'avertissement qui précède cette traduction est signé J. Olavius, *Stud. Isl.*

qui sont encore visibles pour nous à travers deux traductions, et même trois, car c'est sans doute d'une version en prose françoise que la version scandinave a été tirée, comme semble l'indiquer la division du récit en chapitres.

Sans insister sur cette origine de la saga de Flovent, nous signalerons seulement ce qu'il y a de commun entre cette saga et notre poëme.

A ne considérer que le début, le point de départ des deux récits, ils offrent entre eux une grande ressemblance. Dans l'un comme dans l'autre, Floovant est condamné à l'exil pour un méfait dont il s'est rendu coupable; il court chéz un sien hôte, lui emprunte un cheval et des armes, et s'en va à l'aventure. La donnée est la même au fond, mais les détails diffèrent. Dans la saga islandoise, la scène se passe à Rome, et non à Paris; Floovant est le neveu de l'empereur Constantin, et ce n'est plus pour avoir coupé la barbe à son maître qu'il est puni de l'exil. En présentant à l'empereur son oncle une coupe qu'un échanson a remplie de vin outre mesure, il en laisse tomber quelques gouttes sur un duc orgueilleux, qui lui donne un soufflet. Floovant le lui rend bien; il l'étend roide mort à ses pieds, et de là son exil.

Les aventures et les exploits de l'exilé sont racontés fort diversement par le poëme françois et par la saga islandoise (1). La différence n'est pas telle cependant qu'on ne puisse remarquer une

1. L'histoire de Floovant, dans cette saga, se rapproche beaucoup, non de celle de *Fioravante*, mais de celle de son grand-père *Fiovo*, telle que la raconte le premier livre des *Reali di Francia*.

sensible analogie entre l'un et l'autre. C'est ainsi que le rôle de Maugalie est rempli, dans la saga, par Marsibille, fille du païen Salatré. Marsibille s'éprend aussi d'un vif amour pour Floovant, le témoigne à peu près comme Maugalie, et, comme elle encore, reçoit le baptême et devient reine de France.

Il nous paroît, en somme, que la version françoise de maître Simon, de Lyon, qui a été traduite en islandois vers la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe (1), n'étoit qu'un *rifacimento*, ou plutôt une imitation très libre de la chanson que nous publions. L'auteur de cette imitation nous fait tout l'effet d'avoir trouvé, un jour, un vieux portrait de Floovant, qu'il aura entièrement repeint et replacé dans le même cadre, doré à neuf.

Voilà tout ce que nous savons de l'histoire de notre poëme, dont l'unique manuscrit connu est conservé à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier (2). C'est celui-là même que Sainte-Palaye signaloit, au siècle dernier, dans la bibliothèque du président Bouhier (3), et qui porte encore la reliure bien connue et un peu funèbre des manuscrits du savant président. Il forme un petit volume in-8 de 49 feuillets, et contient, outre la chanson de Floovant, le *Dit de l'unicorne et du*

1. A en juger par l'âge qu'ont assigné aux manuscrits de la saga notre étudiant islandois et M. Geffroy.

2. Sous le no 441. — Voy. le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, t. 1, p. 459, où notre poëme est désigné à tort sous le titre de *Roman de FLOOVAUT*.

3. Bibl. Imp. Notices de manuscrits françois.

serpent (1). Il a été écrit, selon toute apparence, au commencement du XIVe siècle. Le poëme que nous publions ne s'y trouve pas complet : une lacune assez considérable interrompt le récit ; nous avons essayé de la combler dans le sommaire qu'on lira ci-après, en nous aidant des *Reali di Francia*, qui heureusement, à cet endroit, paroissent suivre le poëme de très près.

Si la chanson de Floovant n'offre pas un grand intérêt littéraire, elle nous semble fort curieuse à étudier au point de vue philologique. Elle est écrite en dialecte lorrain ; nous en jugeons ainsi en la comparant à des documents datés, notamment à des chartes rédigées à Metz. L'orthographe en est fort irrégulière, comme on diroit aujourd'hui, mais, par cela même, et parce qu'elle est, à nos yeux, comme un reflet de la prononciation, nous nous sommes bien gardés de la rectifier. Nous avons seulement, çà et là, intercalé entre crochets quelques lettres qui nous paroissoient nécessaires pour rendre moins pénible la lecture de ce texte difficile. Nous avons aussi, et par la même raison, proposé quelques corrections quand nous avons cru rencontrer des fautes évidentes ; mais, en ce cas, on trouvera toujours dans les notes le texte même de notre manuscrit.

1. Pièce publiée par M. Achille Jubinal dans son *Nouveau recueil de Fabliaux*, t. 2, p. 113-123, d'après le ms. 7218 de la Bibl. Imp.



SOMMAIRE.

Le premier roi de France qui devint chrétien avoit nom Clovis, à ce que dit l'histoire. — Ce Clovis fut un roi preux et puissant. Il eut de sa femme quatre fils, dont l'aîné fut le marquis Floovant. Clovis lui avoit confié la garde de son royaume; mais un méfait dont il se rendit coupable l'en fit bannir pour sept ans. — Un jour de Pentecôte que Clovis étoit à Paris, entouré de quatorze rois, il appela à lui le duc de Bourgogne, Sénéchal, un haut et puissant seigneur dont le duché s'étendoit jusqu'à Vienne, et lui dit : « Sénéchal, mon fils Floovant est encore bien jeune, et a besoin de leçons pour apprendre à manier les armes; je vous le confie. — A vos ordres, Sire, lui répondit Sénéchal, je lui enseignerai tout ce qu'il doit savoir. » — Le duc emmena Floovant à son hôtel. Le lendemain, après avoir largement bu et mangé, il entra dans un verger pour s'y reposer, tenant le jeune prince par la main. Tous deux s'assirent sur l'herbe, côte à côte, et le duc, qui étoit vieux et fatigué, ne tarda pas à s'endormir. Il avoit une barbe blanche qui lui descendoit jusqu'au nœud du baudrier. — Il faut savoir qu'à cette époque, où tous les prud'hommes étoient barbus, les clercs comme les laïques, lorsque quelqu'un étoit soupçonné d'un larcin, on lui faisoit couper les grenons et toutes les tresses de la barbe, ce qui le cou-

vroit de honte et l'empêchoit de se montrer. — Pendant que le duc dormoit paisiblement, Floovant, qui peloit une pomme avec un couteau très affilé, se mit à le regarder d'un air attentif, puis la fantaisie lui prit de lui couper la barbe, et il la lui coupa avec son couteau. Le duc se réveilla, vit ses grenons et sa barbe coupés, et en devint presque fou de douleur. « Voilà, lui dit-il, un vilain tour, pour un noble damoiseau tel que vous. Maudite soit l'heure où vous fûtes engendré! Je m'en vais me plaindre au roi votre père, qui vous fera couper la tête et les membres. » — Effroi de Floovant, qui se jette en larmes aux genoux de Sénéchal, implore sa merci, et cherche à le fléchir par les plus belles promesses : il lui donnera, dit-il, quinze châteaux, trente destriers rapides, et l'équipement de trois cents chevaliers. — Le duc, inébranlable, enveloppe sa tête d'un manteau de soie et va trouver le roi de France. P. 1-4.

Clovis venoit de se lever et alloit entendre la messe lorsque le duc se précipite à ses pieds, découvre son chef et lui montre sa barbe rase. « Sire duc, dit le roi, qui donc vous a fait cet outrage? — Sur ma foi, Sire, c'est votre fils aîné, dont vous m'avez hier confié la garde. J'ai eu grand' peine à ne le point tuer. » — Clovis, hors de lui, ordonne qu'on lui amène son fils, demande son épée et la tire du fourreau pour en trancher la tête de Floovant. — Intervention de la reine, qui lui sauve la vie; mais c'est à la condition qu'il s'exilera pendant sept ans et jurera de ne point rentrer en France. — Serment de Floovant. — Proclamation du roi qui interdit à ses vassaux de lui donner ni argent, ni armes, ni chevaux, ni vivres, sous peine de perdre leurs fiefs. — Départ de Floovant. — Il s'en va chez son hôte, bourgeois de haut parage, qui l'hébergeoit souvent, lui emprunte une armure et un cheval, prend congé de lui et sort de la ville. — Son écuyer, Richier, y rentroit presque en même temps, de retour de la chasse. Il apprend avec douleur

l'exil de Floovant, et prend aussitôt la résolution de le suivre. — Entrevue touchante de Richier et de la reine. — Départ de Richier. P. 4-7.

Cependant Clovis, toujours irrité, réunit ses barons et leur dit : « Mon fils Floovant m'a déshonoré par l'outrage qu'il a fait à Sénéchal. Je n'ai pas osé le punir à mon gré, car, sans cela, je lui aurois séparé la tête du buste; mais les prêtres m'en ont détourné. Puisque je n'ai pu faire ma volonté, qu'on m'apporte un rasoir. » — On le lui apporte, il se coupe la barbe, et tous les barons en font autant. P. 7-8.

Floovant est sorti de France; il a traversé Châlons et est entré dans les Ardennes. Il chevauche seul, songe amèrement aux suites de sa faute, et se sent pris d'un profond découragement. — Tout d'un coup il se ranime : « J'ai entendu dire, pense-t-il, que le roi Flore d'Ausai, un preux et vaillant sire, est en guerre avec les Sarrasins, dont il a renié la foi. Si j'y allois avant que la guerre soit terminée! l'occasion est belle pour y éprouver mon épée. » — Son parti pris, il se dirige de ce côté par monts et par vaux. — Chemin faisant, il aperçoit trois Sarrasins qui maltraitent une jeune fille à coups de plat d'épée. — Il hésite un moment, brandit sa lance, pique son cheval, et s'élance au secours de la jeune fille, qu'il délivre, après avoir tué deux des Sarrasins et mis en fuite le troisième. — C'est la fille du roi Flore qu'il a ainsi délivrée. Elle lui raconte comment elle est tombée aux mains de ces Sarrasins, et le supplie de la reconduire à Beaufort, auprès du roi son père. P. 8-10.

Non loin de là, Richier rencontre le Sarrasin qui a échappé aux coups de Floovant. — « Qui es-tu, écuyer? lui demande le païen. — Sire, répond Richier, je suis en quête d'un jeune chevalier qui a dû passer par ici hier ou aujourd'hui. L'avez-vous vu et pouvez-vous me mettre sur ses traces? — Oui, ri-

baud, je l'ai vu, et n'en suis que plus affligé : il m'a tué mes compagnons; mais c'est toi qui paieras de ta tête pour ton seigneur.» — Combat de Richier et du Sarrasin. — Mort du Sarrasin. P. 10-11.

Floovant, de son côté, fait la rencontre d'un grand et hideux païen nommé Ferragus et fils du roi Galien. — Ferragus, ce jour-là, avoit tué plus de dix chrétiens, dont il avoit pendu les têtes à l'arçon de sa selle. « Qui es-tu, chevalier? demande-t-il à Floovant. — Je suis, répond Floovant, un pauvre soudart de Laon, et cette dame est la fille du sénéchal Didier, que je conduis à son fiancé.— Ami, reprend Ferragus, tu peux continuer ta route sans crainte; pour l'amour de la dame, je ne te ferai aucun mal, car je me veux un peu divertir avec elle sous cet olivier. Mahomet, mon dieu, me saura gré d'avoir honni une chrétienne. — Si tu as l'audace de la toucher, s'écrie Floovant, tu seras frappé de main de maître, car je ne te prise un denier ni toi ni ton dieu Mahomet, que les truies ont mangé depuis plus de cent ans. » — Combat de Floovant et de Ferragus. — Comme ils sont aux prises, surviennent quatre Turcs à la recherche de Ferragus (1). P. 11-14.

Galien, son père, a eu un songe : il a rêvé que Ferragus combattoit avec un lion, et que, près de succomber, il appeloit à son aide. Réveillé en sursaut par cette vision, il s'est informé de son fils, a appris qu'il étoit absent, et a donné l'ordre de le rechercher de toutes parts.

Les quatre Turcs reconnoissent Ferragus, et, le jugeant en danger, se précipitent sur Floovant, qu'ils démontent; puis ils mettent pied à terre, le lient étroitement et le maltraitent sans pitié. — Non loin de là se trou-

1. C'est ici que s'ouvre, dans le manuscrit, la lacune que nous avons signalée. Dans la partie de notre sommaire imprimée en italique, nous essayons de renouer le fil du récit en nous aidant des *Reali di Francia*. (Voy., pour le commencement de cette lacune, le chap. VIII du livre II des *Reali*.)

voit un vieux château en ruines; les païens s'y retirent pour panser les blessures de Ferragus, emmenant avec eux leur prisonnier et la fille du roi Flore.

Richier, cependant, chevauchoit toujours sur les traces de Floovant. — Il arrive au lieu où son jeune seigneur vient de combattre Ferragus, y voit des tronçons de lances, des débris d'armes et le destrier de son maître; puis il entend près de là une voix gémissante, pousse son cheval de ce côté, et, arrivé au château où s'est retiré Ferragus, y trouve Floovant attaché à une colonne. — Combat de Richier contre les Sarrasins. — Mort de Ferragus. — Ses compagnons sont tués ou mis en fuite. — Floovant, ainsi délivré par son fidèle écuyer, reprend avec lui le chemin de Beaufort pour y conduire la fille du roi Flore; mais de nouveaux dangers les menacent, de nouveaux obstacles les arrêteront (1).

Comment Floovant et Richier sont abusés par un ribaud qui leur fait boire un breuvage soporifique, comment ils le tuent et continuent leur chemin vers Beaufort. (Reali, lib. II, cap. X.)

Comment Floovant et Richier combattent avec le roi Mambrin; comment Urbain l'Allemand (2), *baron du roi Flore, vient à leur secours avec mille chevaliers, reconnoît Florette, et rentre avec eux à Beaufort.* (Reali, cap. XI.)

Comment Floovant, Richier et Urbain l'Allemand rendent Florette à son père, et de la grande joie du roi Flore. (Reali, cap. XII.)

1. Nous nous contentons ici de reproduire les sommaires des chapitres des *Reali di Francia*, en changeant seulement les noms qui ne s'accordent point avec ceux des personnages de notre poëme.

2. Nous retrouvons dans Urbain l'Allemand le *Tebaldo di Liman* des *Reali*. D'après le compilateur italien, il devient l'époux de Florette; mais il ne sauroit prendre place avec le même rôle dans la fable telle que nous la publions, puisqu'ici Florette, après avoir vainement désiré de devenir la femme de Floovant, se résigne à épouser Richier.

Floovant ne s'est point fait connoître au roi Flore; il se donne pour un pauvre chevalier qui cherche solde. — Le roi, qui admire sa vaillance, songe à s'en aider dans la guerre qu'il soutient contre l'amiral Galien. — Il le met à la tête de cinquante mille chevaliers, avec Urbain l'Allemand, et l'expédition commence par l'attaque d'un des châteaux de Galien, le château Avenant (1). — *Siége du château Avenant. — Sortie des assiégés. — Bataille sous les murs du château. — Défaite des Sarrasins.* — (Reali, cap. XIII.)

A cette bataille assiste, du haut des murs, la belle Maugalie, fille du roi Galien, entourée de trente jeunes filles. — Elle voit Floovant tailler en pièces les Sarrasins, l'admire et s'éprend pour lui d'un amour soudain. « Qui es-tu, chevalier? s'écrie-t-elle; que Mahomet te maudisse si tu ne viens me parler d'amour! Par grâce, retourne ton destrier, je ne laisserai diriger aucun trait contre toi. Je veux faire de toi mon ami et mon gonfalonier, et tu seras dans ma chambre le maître de mes conseils. » — Floovant la regarde et lie avec elle un doux entretien; mais Richier survient, et, prenant son seigneur par l'écu, éclate contre lui en railleries amères et en durs reproches. — Floovant avoue son tort, et en demande pardon à Richier. — Retour à Beaufort. — « Quelles nouvelles du château Avenant? demande le roi Flore, qui est allé à la rencontre des vainqueurs. — Bonnes nouvelles, Sire, répond Urbain l'Allemand, le champ de bataille nous est resté. Vous n'avez jamais vu mourir tant de gens. Les François ont fait merveilles; Floovant a tué aux Sarrasins Escorfan, Dotalien, son ami, et l'amiral Gurtan. Il les a reconduits à grands coups jusqu'à leur château. Mau-

1. Le chapitre XIII des *Reali*, dont nous nous aidons ici, ne fait aucune mention du château Avenant; c'est au château de Monault, qui appartient au roi Flore, que Floovant et ses compagnons vont s'établir, pour diriger de là leurs attaques contre Galien.

galie s'y trouvoit; elle a eu pour Floovant de bien douces paroles. — Je n'ignore pas que les François sont de vaillants hommes », reprend le roi. Puis il offre à Floovant telle part du butin qui lui conviendra. — Refus de Floovant, qui veut qu'on le distribue aux pauvres soudarts. P. 14-16.

Floovant et Richier s'en vont à leur hôtel, où ils emmènent Urbain l'Allemand et nombre de chevaliers. — A cette vue, la jeune Florette, nu-pieds, échevelée, un épervier au poing, descend, à leur suite, du palais de son père, court à l'hôtel de Floovant, et s'asseyant près de lui : « Baisez-moi, beau sire, lui dit-elle : il n'est point d'homme au monde que je désire autant que vous. — Je ne saurois, madame, répond Floovant; votre père a autour de lui maint chevalier vaillant dont je m'attirerois la haine. Un pauvre étranger tel que moi, qui cherche solde, ne doit point se rendre odieux. — A votre gré! reprend la jeune fille. Je le vois bien, c'est pour Maugalie, à qui vous avez tant parlé. Vous avez sujet de l'aimer, elle est si belle! mais elle en aura cent comme vous, car tous la courtisent et se pressent autour d'elle. Quand l'un est mort, les autres lui succèdent. — Vous la haïssez donc bien? dit Floovant; vous avez sans doute à lui reprocher quelque outrage! » — A ces mots il appelle Urbain : « Faites sonner nos clairons et armer nos gens; nous chevaucherons toute la nuit à la clarté de la lune, et malheur aux païens s'ils sortent du château Avenant! » — Combat de nuit sous les murs du château. — Nouvelle défaite des Sarrasins, qui sont poussés jusqu'au Rhin et culbutés dans le fleuve. — Prise du château Avenant. — On y trouve la belle Maugalie; on l'amène à Floovant, dont elle implore la merci. — Floovant la confie à la garde de Richier. — Un Sarrasin en fuite est allé à Baume, où réside l'amiral Galien. — Il lui apprend le désastre des siens, la mort de son fils Ferragus, de son neveu Escorfan, le massacre de ses hom-

mes, la prise de son château, la captivité de sa fille Maugalie. — « Qui donc a fait tout cela? s'écrie Galien. — Par Mahomet, Sire, ce sont deux François que le roi a mandés pour conquérir ton fief. L'un des deux est un jouvencel d'une merveilleuse vaillance; c'est lui qui a tué ton fils Ferragus. — Profonde douleur de Galien. — Ses hommes le reconfortent, et il se prépare à la vengeance. P. 16-20.

Le roi Flore vient avec ses fils et sa fille prendre possession du château Avenant. — Il offre pour récompense à Floovant une partie de sa terre et sa fille Florette. — Partage du butin. — Entrevue de Florette et de Maugalie. Elles se chargent d'injures, et sont sur le point d'en venir aux mains lorsqu'on les sépare. — Le roi Flore confie à Floovant la garde du château Avenant, et retourne à Beaufort avec Florette et ses deux fils, Maudaran et Maudoire. P. 20-21.

Entrevue secrète et complot des deux frères, qu'une même haine jalouse anime contre Floovant, et qui redoutent son union avec Florette. — Ils partent de nuit et vont trouver le roi Galien, l'ennemi de leur père. « Qui êtes vous, chevaliers? leur demande Galien. — Sire, répond Maudaran, nous sommes les fils du roi Flore, qui a abandonné Mahomet pour Jésus-Christ. Notre père est endiablé; il a fait venir de France deux soudarts, dont l'un a tué avant-hier votre fils Ferragus. Il a aussi conquis votre fille Maugalie, n'a pas daigné la prendre pour épouse, et l'a voulu donner à un sien écuyer. Nous avons refusé d'y consentir, et nous venons nous mettre sous la protection de votre dieu, Mahomet. » — Transporté de joie à ces mots, Galien appelle un de ses mécréants, et lui dit : « Faites apporter Mahomet devant moi. » — On apporte le vilain, qui est fort gros, épais et carré. Il est forgé du plus fin or d'Arabie, embéguiné comme une dame en couches, et sa tête brille comme un cierge allumé. — Maudaran et Maudoire tombent

en prières à ses pieds, et plus de mille Sarrasins unissent leurs voix à celles des deux frères pour implorer la merci de Mahomet. — Un vieux docteur païen, nommé Jacobé, annonce à Maudaran et à Maudoire que, s'ils veulent attendre trois mois, Mahomet les conduira en France jusque sous Montmartre; mais Maudaran se promet un succès plus prochain : avec quatre mille hommes, il se fait fort, dès le lendemain, de reprendre le château Avenant, et de livrer à Galien les deux François qui en sont maîtres. P. 22-24.)

Galien met sous les ordres des deux frères quatre mille Persans, avec lesquels ils partent pendant la nuit pour leur entreprise. — Arrivés au château un peu avant l'aube, ils laissent leurs hommes en arrière, et se présentent seuls à la porte, dont l'entrée leur est refusée. — Ils insistent et se nomment; ils veulent parler, disent-ils, aux soudarts de France. — Le portier se laisse fléchir, et, à peine entré, Maudaran lui coupe la tête. — Floovant et Richier sont surpris pendant leur sommeil. — Après avoir tué deux Sarrasins, Richier, jugeant la résistance impossible, s'enfuit dans un bois voisin du château, en chemise, et armé seulement de Joyeuse, l'épée de son seigneur. — Les païens emmènent Floovant pieds et poings liés, et Maugalie est rendue à la liberté. — Retour à Baume. — Joie de l'amiral Galien. — Il veut faire pendre Floovant; mais Maugalie lui conseille de remettre le supplice à quinze jours : durant ce temps, Galien aura mandé son arrière-ban, et justice sera faite en présence de tous ses hommes. — L'amiral y consent, et fait jeter le prisonnier dans un cachot rempli de crapauds et de couleuvres. P. 24-26.

Cependant Richier a passé toute la nuit dans le bois où il s'est caché. Il a vu brûler le château et le palais, puis a retourné un à un tous les morts pour y chercher son maître. Comme il le cherche encore, il reconnoît Urbain l'Allemand, blessé de deux coups

d'épieu. Il lui demande des nouvelles de Floovant. « Les païens l'ont emmené », répond Urbain, puis il meurt. — Richier recommande à Dieu l'âme du brave chevalier, et s'en retourne à Beaufort, Joyeuse à la main, en chemise et en braies. — Il apprend au roi Flore la trahison de ses fils, l'incendie de son château, la captivité de Floovant. — Consternation du roi. — Douleur de Florette, qui interroge Richier avec une tendre émotion, lui donne des vêtements, une nouvelle armure et un cheval. — Richier ne peut se consoler de la perte de son seigneur, et part, pour tenter de le retrouver, sans prendre congé de personne. P. 27-29. — Attaqué en route par un chevalier, il le pourfend de son épée. — Un peu plus loin, il demande l'hospitalité dans le château d'Emelon, duc de Bavière, chassé de son duché par les Sarrasins. — Il y est hébergé à souhait, lorsqu'un écuyer rapporte au château le corps sans vie du fils d'Emelon. — C'est Richier qui l'a tué; il l'avoue, mais non comme un crime : ce n'est pas lui qui a frappé le premier coup; il n'a fait que défendre sa vie, et offre de le prouver les armes à la main. — Emelon accepte le défi. — Combat singulier de Richier et d'Emelon. — Générosité de Richier, qui fait grâce de la vie à son adversaire et se met à sa merci. — Emelon lui pardonne la mort de son fils. P. 29-37.

Richier continue sa route par monts et par vaux, et arrive enfin à Baume, près du camp de Galien. — Là, il trempe dans une fontaine une herbe qu'il tient d'un médecin, s'en frotte le corps et le visage, et devient plus noir que poix bouillie. — Ainsi déguisé, il peut se montrer aux Sarrasins dont il parle le langage. — Il traverse le camp et pénètre jusqu'à l'amiral, qu'il salue en invoquant Mahomet, Tervagant et Apollon. — « Que Mahomet te bénisse! répond Galien. Qui es-tu, bel ami? — Sire, dit Richier, je suis le fils de Josué, un roi de Tabarie. J'avois entrepris,

pour mon plaisir, un voyage sur mer ; des marchands qui m'avoient pris sur leur navire me vendirent à un port de Syrie. Je fus acheté par un roi de France, qui voulut me faire chrétien et me contraindre à recevoir le baptême ; mais j'aurois plutôt enduré la mort. Sur mon refus, il me fit jeter dans une prison, où j'ai tant imploré Mahomet, qu'il m'a rendu à la liberté. Je voulois m'en retourner en Grèce ; mais j'ai entendu parler de vos exploits, et si vous voulez aller en France, je m'offre à y guider votre armée. — Voilà qui est bien parlé », disent les païens. — Et Galien de s'écrier : « C'est le fils de ma cousine Maugalie, la femme du roi de Grèce ! Qui ne le servira pas ne sera point de mes amis. » — On s'empresse autour de Richier, on veut le baiser. « Gardez-vous de me baiser, seigneurs, dit Richier : j'ai juré par Mahomet et par Tervagant de ne donner ni de recevoir un baiser avant d'avoir tué un François de ma main (1). — Cousin, reprend l'amiral, j'en ai un dans ma chartre que nous devons achever demain ; tu le frapperas le premier, et pourras ainsi t'acquitter de ton vœu. — Faites-le-moi venir, dit Richier ; si une fois je le tiens, il passera un mauvais moment. » Galien ordonne à son chartrier, Malapris, de montrer le captif à Richier. P. 37-40.

Richier suit le chartrier dans la prison et le tue. — Entrevue de Floovant et de Richier. — Erreur de Floovant, qui prend Richier pour un Sarrasin. — Détresse du prisonnier : il y a trois jours qu'il n'a ni bu ni mangé. « J'aimerois mieux un pain, dit-il, qu'Orléans ou Cambrai. » — Ce qui lui est plus dur encore, c'est d'avoir perdu son épée Joyeuse. — « Je l'ai à mon côté, lui dit Richier, et c'est elle qui a pourfendu tout à l'heure le vilain qui vous malmenoit si fort. » Le fidèle écuyer aperçoit une armoire de fer, qui étoit celle du chartrier ; il la brise d'un coup

1. Il a peur de déteindre.

de pied, y trouve du pain et de la viande, et en donne à son seigneur, puis il sort de la prison, déchire ses vêtements, et reparoît ainsi devant l'amiral. « Sire, lui dit-il, vous aviez confié le François à la garde d'un traître; je les ai trouvés tous deux, sous cette voûte, assis côte à côte, et comme j'en faisois reproche au chartrier, ils se sont réunis pour me charger de coups. Avec l'aide de Mahomet, j'ai tué le chartrier et rejeté le François au fond de sa prison. » — Courroux de Galien. Il veut dès le lendemain faire pendre Floovant, mais Richier l'en détourne : « C'est, dit-il, un grand seigneur, fils du duc de Bretagne; on peut tirer parti de cette capture. Il faut aller en France avec cent mille lances, et l'y emmener : il sera toujours temps de le pendre lorsque l'on sera maître de Paris. » — Approbation de Galien; ses projets. — Richier quitte le roi pour aller parler à Maugalie, qui l'a fait mander. P. 40-43.

En ce moment, on amène devant Galien douze barons de France que les Sarrasins viennent de faire prisonniers au pied d'une montagne. — Transporté de joie, le roi ordonne qu'on les jette en prison pour être pendus le lendemain. — Entrevue de Floovant et des douze barons, parmi lesquels se trouvent le comte Joceran, père de Richier, et Guinemant, son frère. — Floovant leur apprend que Richier est près d'eux, et qu'ils ne tarderont pas à le voir. — Richier, en effet, joue aux échecs dans la chambre de Maugalie avec un roi d'Occident, lorsqu'un messager survient et dit à Maugalie : « Damoiselle, vous avez bien sujet de remercier Mahomet et Tervagant, qui ont mis au pouvoir de votre père les douze barons de France les plus puissants. » — A cette nouvelle, Richier demeure interdit et abandonne le jeu. Il va s'asseoir sur un banc, et la belle Maugalie vient s'y placer à côté de lui. Elle lui passe les bras autour du cou, le baise trois fois, et lui dit : « Cousin, quels hommes sont les François? — Il n'y en a pas de plus

preux, répond Richier; ils combattroient trois contre trente païens. — Je t'en crois bien, cousin, répond la jeune fille. Puisque mon père en a douze dans sa prison, allons donc les voir. — Je ne saurois en ce moment, dit Richier, j'ai un mal de tête à n'y point voir. » — Maugalie engage alors une partie d'échecs avec le roi Pinart. — Richier sort, va à la prison, appelle les deux geôliers, Joces et Caïphe, et leur demande à voir les prisonniers. — Entrevue de Richier et des barons françois. P. 43-46.

Maugalie, cependant, étonnée de ne plus voir son cousin, soupçonne qu'il est allé à la prison, court s'en assurer par un chemin souterrain, et surprend le secret de Richier, qui embrasse tendrement les barons. — A cette vue, tout le corps lui tremble; elle rentre dans sa chambre, mande Richier et lui reproche amèrement sa trahison. — Confusion et effroi de Richier. — Il essaie pourtant de fléchir Maugalie et de l'intéresser au sort des prisonniers. Ce beau chevalier qu'elle a vu au château Avenant, il lui apprend que c'est le fils de Clovis, l'empereur des Francs. — « Richier, dit Maugalie, si j'avois promesse de ton seigneur lige de me prendre pour femme, pour l'amour de lui j'abandonnerois mon Dieu. » — Richier accueille avec joie cette espérance, et retourne à la prison accompagné de Maugalie. Il y entre d'abord seul et y jette l'effroi en annonçant qu'il est découvert; puis il fait connoître aux barons les sentiments de Maugalie, qui entre à son tour, et reçoit de Floovant la promesse désirée. P. 47-49.

Dans le même temps, Maudaran et Maudoire reprochent à Galien de différer trop longtemps le supplice des François. « Vous les garderez, disent-ils, comme Daluz garda Orbrie, cet orgueilleux François, qu'il tint dans sa prison quatorze ou quinze ans. Il s'échappa à la fin, et tua Daluz avec son fils Dalise. C'est là le sort que les François vous réservent si vous n'y prenez garde. » — Comme ils

parlent ainsi, survient Maugalie. — Galien lui annonce qu'il lui donne Maudaran pour époux. — Refus de Maugalie. — Galien, irrité, l'entraîne de force dans la *Mahomerie* (1), où Maudaran l'épouse selon le rite des païens. — Maugalie, la rage dans le cœur, appelle Richier à son aide. Elle lui apprend que le supplice des barons se prépare pour le lendemain, et que Galien lui a donné pour époux, malgré elle, le traître Maudaran. « Il voudra, dit-elle, coucher avec moi cette nuit. Pour Dieu! beau doux sire, avisez au plus tôt. » — Ainsi fait Richier. Il arme les barons, leur tient des chevaux prêts, les délivre, pénètre avec eux dans le palais où les Sarrasins sont à table, et leur sert un plat *de la plus froide cuisine*. — Massacre des Sarrasins. — Mort de Maudaran et de Maudoire, qui tombent sous les coups de Floovant et de Richier. — Fuite de l'amiral Galien. — Les François montent à cheval, et prennent en grande hâte le chemin de Beaufort, emmenant avec eux la belle Maugalie. P. 50-53.

Ils sont bientôt poursuivis par Galien, à la tête de mille Sarrasins. — Craintes de Maugalie à l'approche de la troupe que conduit son père. — Pour lui échapper plus aisément, elle prend des vêtements d'homme et se teint le corps et le visage si bien qu'elle devient noire comme une mûre. Ainsi travestie, elle enfourche son destrier, s'arme d'un écu et d'une lance, et s'en va chevauchant devant les François. — « Nous vous nommerons Forquere de Tudele, lui dit Floovant. En avant donc, Forquere! Pourquoi n'avez-vous pas pris aussi un haubert, un heaume et un bon épieu tranchant? — Sire, répond Maugalie, j'ai d'autres armes qui ne sont pas si grandes et dont j'aurai besoin sans doute à Beaufort pour répondre aux injures de la fille du roi Flore. Déjà, en votre présence, elle m'a fait soutenir un terrible assaut. C'est grand dommage,

1. Mosquée.

car elle a un beau corps, les yeux vairs et la bouche riante (1). P. 53-56.

Cependant les François sont encore loin de Beaufort, et Galien les serre toujours de plus près avec quelques-uns des siens. Dès qu'il se sent gagné de vitesse, Floovant arrête ses compagnons : « Nous ne pouvons, dit-il, nous en tirer sans combattre; retournons-nous de leur côté, et que chacun frappe le sien. » — Après avoir renversé leurs adversaires, les François reprennent le chemin de Beaufort. — Poursuivis de nouveau par une troupe plus nombreuse de Sarrasins, ils rencontrent un secours inespéré. Le roi Flore étoit sorti ce jour-là avec quinze mille hommes pour dresser une embuscade, où viennent donner Floovant et les siens. — A la vue du roi Flore, Floovant, qui l'a reconnu, s'écrie : « Grâce, beau sire, au nom du Tout-Puissant! Tes deux fils sont morts; j'ai tué l'un, Richier a tué l'autre. Pardonne-moi; ou sinon ne me baise point. — Ils étoient pires que des chiens puants, répond le roi; je te pardonne bien leur mort, vaillant chevalier. » — Tous s'entrebaisent en pleurant de joie, et se disposent à combattre les Sarrasins. P. 56-61. — Bataille. — Episodes divers. — Exploits de Floovant. — Sur le point d'être pris, il est sauvé par Richier et par les barons de France. — Défaite des païens. — Galien donne le signal de la retraite, et s'enfuit, laissant la moitié de ses gens sur le champ de bataille. — Retour des vainqueurs à Beaufort. P. 61-66.

Baptême de Maugalie. — Nouvelle tentative de Florette pour conquérir l'amour de Floovant. Nouvelle résistance de Floovant. Il finit par avouer à Florette que Maugalie est sa fiancée, qu'elle lui a sauvé la vie, et qu'il l'épousera de l'aveu de ses compagnons. — Floret-

1. Ici se lit dans le texte un passage dont les bienséances nous interdisent la traduction, et où le poëte prête à Maugalie le plus étrange langage.

te, hors d'elle même, va trouver le roi son père, et lui dit en pleurant : « Prenez pitié de moi, mon père, au nom du Tout Puissant! si vous ne me donnez pour époux le marquis Floovant, je ne me marierai de ma vie. — Le roi Flore fait mander Floovant, et le conjure d'accepter la main de sa fille avec le royaume d'Ausai. — Réponse de Floovant : il rappelle ce qu'il doit à Maugalie et le serment qui l'unit à elle, puis il se fait connoître au roi et lui raconte l'aventure qui l'a fait exiler pour sept ans par son père Clovis. « Aujourd'hui que la barbe de Sénéchal doit être revenue à sa longueur, je vais, dit-il, rentrer en France et y reprendre le rang qui m'appartient. J'aimerois beaucoup Florette, mais je ne puis avoir deux femmes; la loi me le défend. Donnez-la, beau sire, au vaillant Richier; il vous servira toute sa vie et vous tiendra lieu de fils. Donnez-lui Florette, et je vous promets, quand vous aurez guerre avec les Sarrasins, de venir vous secourir à la tête de quarante mille hommes. — Sur ma foi, j'y consens, répond le roi Flore. — Et moi aussi, dit Florette : puisque je ne puis être à vous, je serai l'épouse de Richier. » — Fiançailles de Richier et de Florette. — Noces de Floovant et de Maugalie, de Richier et de Florette. P. 66-69.

Pendant que les deux couples s'abandonnent à la joie et que tout est en fête au palais du roi Flore, arrive un messager de France, qui demande Floovant. — Richier le conduit auprès de lui : « Reconnoissez-vous ce messager? dit-il à son seigneur. — Oui, je le reconnois, répond Floovant. Approche, Guimar; tu as été le chambellan de mon père, et, sans doute, à cause de l'amitié que j'avois pour toi, mon père t'aura aussi exilé. Sois sans crainte, je ne t'abandonnerai pas. — Sire, dit Guimar, c'est un tout autre motif qui m'amène. Votre père vous appelle à son aide, assiégé qu'il est dans son château de Laon par l'amiral de Perse. Votre noble mère ne cesse de pleurer, et vous prie, par ma bouche, Sire, de venir à son

secours. — O mon Dieu ! s'écrie Floovant, soyez béni, vous qui permettez que celui qui m'a traité si honteusement et qui m'a chassé de France ait aujourd'hui besoin de moi ! » Puis il appelle Richier et le roi Flore, leur fait part du message de Clovis, et leur demande conseil. — « Sire, dit le roi Flore, allez au secours de votre père. Je vais moi-même mander mes hommes et m'unir à vous. — Sire, ajoute le comte Joceran, nous sommes près de nos terres ; nous irons chacun dans notre pays pour y assembler nos vassaux, et nous vous rejoindrons tous au château d'Auvilers.» P. 69-71.

En peu de temps le roi Flore a réuni vingt mille hommes, et part de Beaufort avec Floovant ; ils traversent la Bourgogne, et, chemin faisant, arrachent aux mains des Sarrasins le duc Emelon de Bavière, l'ancien hôte de Richier. — Floovant retrouve les barons de France au château d'Auvilers. Le moins puissant d'entre eux lui amène mille chevaliers. L'armée entière en compte plus de soixante mille. — Elle arrive en vue de la tour de Laon, et aperçoit les tentes des Sarrasins déployées autour de la ville. — « Sire, dit Richier à Floovant, j'irai seul annoncer à votre père que vous venez à son secours. Dès que je serai dans la ville, je vous le ferai savoir en arborant mon gonfanon au-dessus de la tour, et vous, Sire, chevauchez dès que vous l'apercevrez. Nous ferons une sortie pendant que vous attaquerez les païens de ce côté-ci : ainsi assaillis de part et d'autre, ils ne sauront nous résister. » — Richier part à ces mots, entre au camp des païens et pénètre jusqu'à la tente de l'amiral, qui joue aux échecs avec un autre mécréant. — Appuyé sur sa lance, Richier dit en sarrasin à l'un des deux joueurs : « Faites avancer ce cavalier, et donnez échec au roi. — Qui êtes-vous, dit le païen, qui me conseillez ainsi ? vous m'allez payer cher votre outrecuidance. — Vous en avez menti, répond Richier ; c'est moi qui vais vous faire échec avec mon épée » ; et

tout d'un temps il lui coupe la tête. « Retenez ce coup, amiral Galien », s'écrie-t-il ; puis il pique son cheval, et ne s'arrête qu'au pied de la tour de Laon. — Il se nomme, se fait ouvrir la porte, et arrive au palais de Clovis, qu'il trouve plongé dans la douleur. P. 71-74.

Le roi regrette amèrement d'avoir exilé son fils aîné Floovant, car ses deux autres fils l'ont trahi. Ils ont renié Dieu et sont allés servir l'amiral Galien, qui leur a donné la Saxe en fief. — « Sire, lui dit Richier, c'est votre fils Floovant qui m'envoie vers vous : il vous amène un secours de trente mille hommes. Hâtez-vous de faire arborer ce gonfanon sur la tour pour annoncer à mon seigneur que je suis parvenu jusqu'à vous. Faites armer tous vos chevaliers, et courons attaquer les païens pendant que Floovant va les assaillir par derrière. » — Transporté de joie à cette nouvelle, Clovis fait planter sur la tour le gonfanon de Richier, et sort de la ville avec toutes ses forces, pendant que, de son côté, Floovant pousse les siennes à l'ennemi. — Bataille. — Joûte de Clovis et de Floovant, qui ne reconnoît point son père. — Richier met fin à cette méprise. — L'amiral Galien succombe sous les coups de Floovant. — Les Sarrasins sont mis en fuite. — Des deux rénégats, fils de Clovis, l'un est tué, l'autre s'enfuit jusqu'à Baume. — Il y fut élu roi par les Sarrasins et succéda à Galien. Il s'appeloit Geté, et fut depuis pour les François un terrible ennemi. — Couronné au moutier Saint-Remi avec la belle Maugalie, Floovant devint roi de France après avoir appris à endurer le malheur. P. 74-77.





ERRATA.

P. 25, v. 6 et 11, *de* l'oste *Floovant,* lisez de l'*osté* (de l'hôtel).







FLOOVANT

SOIGNORS, or escoutez, que Dés vos soit amis,
.III. vers de bone estoire, se je les vos devis
Dou premier roi de France qui crestïens devint.
Cil ot non Cloovis, si com truis en escrit;
Plus de .XX. et .VI. anz fu li rois Sarazins,
Et ne trovit nul home, se il an Deu créist,
Qu'il ne vosist ocire et les mambres tolir,
Ou pandre an autes forches ou detraire à roncins.
Damedex l'amai tant, li rois de paradis,
Que il se fist an fonz batisier et tenir;
Ce fu en douce France, ou moutier Saint Denis,
Et qui ice voudrai à mançonge tenir,
Se voist lire l'estoire an France, à Paris.
Cil Cloovis fu rois et prouz et poustéiz;
De sa franche moilleir ot .IIII. fiz gantis.
Li ainez ot an non Floovain li marchis;
A celui commandai à garder son païs
Et trestote la terre, que en pié la tenist.
Par .I. mesfait an fuit puis isi maubailiz,

Plus de .VII. anz an fut li bers puis en essil,
Que il n'antra en France, ne nus hons ne l'i vit.

Or entendez, seignours, por Deu de maiité,
Le glorious dou ciel qui an croiz fu penez,
Dou premier roi qui fut en France coronez,
Qui premieremant tint sainte crestianté :
Celui fut por son non Cloovis apelez;
.XXVI. anz et plus fu Sarazins clamez,
Ne ne trovoit nul home, si fust crestienez,
A qui il ne féist touz les manbres coper,
Ou pandre à hautes forches, ardoir ou traïner.
Damedex l'amai tant por la soe bonté
Que il se fist an fonz tenir et batisier
A Saint Denis an France, qui tant fait à loer.
Icil rois Cloovis fist mout à redoter.
De sa frenche moiller out .IIII. fiz li bers;
Il fit trestout l'ené Floovant apeler :
A celui conmandai sa terre et son regné,
Et que enprès sa mor en fust rois queronez.
Por .I. mesfait an fust puis isi maumenez
Que plus de .VII. anz fut fors de France jetez,
Que il n'i ousa onques ne venir ne auler.
Ce fu à Pantecouste, une feste en esté,
Que rois Cloovis fu à Paris la cité;
.XIIII. rois i furent ovec lui coronez.
Senechaul a li rois meintenant apelé,
.I. duc proz et puisant, qui de Borgoigne ert nez;
Entreci à Vianne durai ses duchaeez.
Dit li rois Cloovis : « Senechaul, çà venez.
« Je vos commant ici Floovant à garder;
« Il est ancore junes, meschins et baichilés,
« Et si ne set pas bien ses garnemanz porter.
— Sire, dit Senechaul, à vostre velenté :

« Bien iert apris li anfes de quant que mestier eirt.
Adonc l'an a li dus metenant apelé;
A son outel le moine tant qu'il fu ajornez,
Que li dux ot mengié et béu à planté.
En .I. vergier entrai por son cors deporter;
O lui avoit mené Floovant por joer,
Anbedui mein à main, n'i out plus jent mené.
Sor l'erbe qui fut verz se sient lez à lez;
Li dux s'est endormiz, qui fu viauz et penez.
Il ot blainche la barbe jusque au neu dou baudré.
Seignors, à ice tans que vos ici oez
Adonc estoient tuit li prodome barbez,
Et li clers et li lais, li prestes coronez,
Et quant [li uns estoit] aparcéuz d'anbler,
Donques li façoit l'en les grenons à ouster
Et trestoz les forcons de la barbe coper;
Lores estoit hontous, honiz et vorgondez
Si qu'il ne parousoit entre gantz converser,
Et quant il estoit pris, à mort estoit livrez.
En ce que li frans dux se dormoit bien soué,
Li anfes Floovanz l'a formant esgardé;
.I. coutel out ou poig, qui mout trenchoit soué
Don il se desdusoit à une pome, ou pré;
Dou coutel ai la barbe à son maitre copé.
Li dux si s'esvoilai, qui ot dormi soué,
Regardai ses grenons que cil li ai copez,
Et de sa barbe a véu tout autretel;
Adonques ot tel doel à pou n'est forsannez.
Devant lui a véu son damoisel ester,
Qui ancores tenoit son coutel aceré;
Des poinz li a outé li dux por grant firté,
Et par .I. soul petit qu'i ne l'an a tué.
Par mout grant mautalant l'en a araisoné:
« Damoisiau debonaires, mal m'avez enginé;

« Maudite soit or l'eure que futes angandrez !
« Je m'an ira au roi vostre pere clamer,
« Qui vos ferai la teste et les manbres coper. »
Quant Floovant l'antant, si commance à plorer.
« Merci, fait il, biaus maitres, por Deu de maïté !
« Je vos an ferai droit à vostre velonté. »
Au piez li est chéuz, si commance à plurer;
Mout li crie merci, mas ne la puet trover.
« Merci, fait il, biaus maitres, por Deu le droturer !
« Je vos ferai droiture de gré et voluntiers,
« Et si vos an donrai .XXX. coranz destriés,
« Et trestout le arnois à .III^c^. chivaleirs,
« Et de .XV. chetiaus vos an croitrai vos fiers. »
Et respondi li dux : « De folie plaidiez;
« Je l'irai orandroit vostre pere noncier,
« Qui vos ferai ocire et les manbres trainchier. »
Atant s'antn est tornez, ne prit à lui congié;
Dou mantai de samin envelope son chief,
Et est venuz au roi qui France ot à bailler.

Li dus s'an est tornez, qui le cor ot iré,
Dou mantai de samin son chief envelopé;
Entresi ou palais ne s'est mie arestez.
Et li rois Cloovis iert de dormir livez,
Et auloit oïr messe au moutier saint Privé.
Où que li dus le voit, au piez li est aulez,
Le pié li a baisié, la jambe et lou solé,
Puis descovre son chief, si li a tout mostré.
Et quant li rois le vit, si li a demandé :
« Sire dus debonnaires, qui vos a vorgondé ?
— En la moie foi, sire, vostre fiz li ainez,
« Que m'aviés baillei ier matin à garder,
« Et par .I. soul petit que je ne l'ai tué. »
Quant li rois l'entendi, à pou n'est forsené.

.XIIII. chevaliers a li rois apelez;
Si lor a commandé: « Aulez, n'i demorez,
« Ici pordevant moi Floovant m'amenez,
« Que par icel apostre c'on quier an Noiron pré,
« Je le ferai detrare ou les manbres coper
« Ou isi grant jostise con l'en sera panser. »
Et cil s'an sont tornez tantot san demorer,
Qui ne l'osent le roi desdire ne vaer.
Pardevant lui li ont Floovan amené;
Tantot a fait li rois s'espée demander.
Quant le sot la roiine, [m]erci li vai crier;
Le pié li a baisié, la janbe et le souler.
S'espée li aporte le chanbellanz Gauter,
Et li rois l'ai saisie, où il n'o que irer.
Dou forre a trait forst le branc forbi d'acier,
A Floouvant son fil en vout le chief trancher;
Mas la franche roïne prist le roi por le pié:
« De vostre fiz, bau sire, prengne vos an pitié.
— Dame, ce dit li rois, je vos an doins le chief;
« S'orendroit ne forgure ma terre et tot mon fier,
« Entreci et .VII. anz, mar i metrai le pié.
— Sire, moult volunters », Floovam respondié.
Les sainz li aporterent, n'i ot plus atargié,
Et Floovam jura, quant s'est agenoilliez,
Que il n'antrerai mais en France le renier
Entreci à .VII. anz, si l'ai li rois juré,
Ne n'anmanra o lui sergant ne chevalier.
Adonc a fait li rois et crier et huchier
A toz ces qui de lui tienent terre ne fier,
Que il ne li donasent ne argant, ne ormier,
Ne armes, ne chevaus, n'un soul jor à mangier;
Et si il le façoient, ja n'i vaudroit prier
Que il ne perdesant lor terres et lor fiers,
Et si lor en feroit toz les manbres troinchier.

Atant s'an est tornez Floovan toz irez,
Que il onques ne prist à nul home congié,
Nois à sa chiere mere, qui plus le tenoit chier
Que elle ne façoit son soignor droiturier.
Chiés son oste s'an vint, qui moult fit à prisier,
Où se soloit sovant richemant abergier;
Gantis borgois estoit et de paraiges fiers.
Floovam si l'an ai moult très bien arainié:
« E! gantis outes sires, vos armes me bailiez;
« Je vos an servirai de gré et volentiers.
« Certes ja n'i perdrois valesant .I. denier
« Qu'à .C. doubles ne ra[n]de ancores voluntiers,
« Se Dex me laise ancores an France repairer.
— Sire, moult volentiers », li outes responder.
Il li vest lou auber, puis a l'elme lacié,
Et puis li cint l'espée au poin d'or antailié;
Au col li a pandu .I. escu de cartier,
Et en [a]près li a .I. roït espié bailié.
Puis montai ou cheval, et cil li tin l'estrié.
Et quant il fu montez, si ai pris lo congié,
Et puis l'ai commandé à Deu le droiturier,
Qu'i desfande son cors de honte et d'anconbrier.
De la vile est issus, ne se vost atargier:
Damedex lou condue por la sue pitié,
Car, ainçois qu'i soit vespres, serai il corrociez.
Atant es vos venir Richier, son escuer;
De riviere est venuz où il fu gebecier.
Quant oï la novelle, moult par fu corrociez,
De son june soignor qui si a pris congié,
Que par cele avanture, com l'en li a noncié,
Est Floovans, ses sires, fors dou raine chaciez.
Montez est meintenant en .I. corant destrié,
Et jure Damedeu, le pere droiturier,
Que il ne laiserai por nul home sor ciel

Qu'après son seignor n'aile, Floovant le prisié.
En son poig a saisi .I. grant pel aguisié.
Quant la mere le vit Floovant lou gerrer,
Richier en apelai, si la hai esrainié;
Saisi lou por la rene et puis por son espié,
Et si li a baisié les esperons des piez.
« Merci, fait il, baus sire, por Deu lou droiturier!
« Que de mon fiz vos prangne et marci et pitié.
— Dame, ce dit Richier, por néant en plaidiez;
« Certes ne li faudroie por les manbres trenchier. »
Atant s'an est tornez li gantis escuier,
Quant il à la roïne an ai pris le congié;
Et ele le commande au glorious dou ciel,
Qui son cors li desfande de mort et d'anconbrier,
Et qu'il puit à son fil sainz et sauf repairier.
Atant s'an est tornez sor .I. corant destrié,
Et issi de la vile, ne se vout atargier,
Et chevauchai après Floovant le prisié.

FLOOVANT s'an isi de la terre de France,
Chaalons trespasai, qui siet en la Champene,
Et le chaitel d'Anglers, et en Ardenne an antre.
Reclaime Damedeu en qui il a fiance;
Ainçois que il soit vespres ara au cour pesance.
Dolanz et corrociez remest li rois de France.

ROIS Cloovis remest corroceus et iré;
Tot son barnaige an a metenant apelé.
« Seignors, ce dit li rois, maule[m]ant sui menez;
« Floovans mes fiz m'ai honi et vergondé,
« Qui Senechaut mon dru [a] aisi vorgondé.
« Je n'an ousai pas faire la joutise à mon gré:
« Mon voloir, [illegible] éut le chief dou bur servré;
« Mas li clergie gan si lou m'ai desloé,

« Qui me ditrent trestuit que saroie apelez
« Mortriséors mauvais de ce c'ai angandré.
« Et quant je ne puis faire de lu ma voluntė,
« Moult tot me faites ci .I. rasour aporter,
« Si ferai orandroit de ma barbe autreté. »
Et en li aportai, quant il l'ot devisé,
Si ann ai ses grenos li riches rois copé,
Soulemant por le duc qui si est atornez;
Et trestuit li baron refirent autretel.
Ci commance chançon, qui la vost escouter,
Com Floovans li prouz commançai à erer,
Et des très grandes poines qu'i li covit paser
Ainçois que il péuſ an France retorner.

FLOOVANS s'en isi de France la garnie,
Son escu à son col, to sus, san compaignie.
Reclamai Damedeu, le fiz sainte Mairie:
« Ahi! baus sire Dex, com j'estoie ier riches!
« Il n'avoit si fort roi jusqu' an terre d'Egite
« Que se il me mandast orguel ne felenie,
« Que à plene bataille moult bien ne l'atandise,
« A .XL. mil omes as espées forbies,
« Et or ai tot pordu por [ma] grant lecherie.
« Sire Dex, je ne sai en quel terre me guie;
« Je ne porai garir por ma chivalerie. »
Puis dit antre ses danz: « Or ai je dit folie;
« Por saint Denis de France, j'ai pansé coardise.
« Se nus frans hons m'ooit ores tel chose dire,
« Ne me priseroit mès à nul jor de sa vie.
« Il ne ai chevalier de ci an Tabarie,
« Se je bien l'atenoie de m'espée forbie,
« Que an doue parties trestot ne porfandise.
« Dou roi Flore d'Ausa ai la novele oïe,
« Qui proz est et vailanz et de grant seignerie,

« Que Sarazins guerroient por lor loi qu'a guerpie;
« Se ainçois i venoie qu'acordance an fut prise,
« G'i fairroie .M. cous de m'espée forbie. »
A icelle parole a sa voie acollie,
Pase vaus et montaignes, mainte lande aramie,
Regarde devant lui desorz une sapine,
Se vit une pucelle que Sarrazins anguient.
Aus espées, des plaz, mult formant la maitrient,
Et elle crie et hue et plore et se gramie
Que li bois an [re]sonne tot à une bondie.
Quant Floovans l'entant que c'est famme qui crie,
Ou chemin s'arestai, adonc sa rene tire;
Reclaime Damedeu qui tot a en bailie :
« Ahi! biau rois de gloire, je ne sai que je die.
« Lai voi .III. Sarazins plains de grant felenie;
« Une pucele tienet que moult ont envaïe;
« Se je me mot antre aus, je ferai grant folie :
« Pordu ai mon cheval et dote de ma vie. »
Puis dit entre ses danz : « Or ai dit couardise;
« Onques homs de ma jeste ne pansai felenie.
« Je ne lairoie pas por tot l'or de Pavie
« Ne Chalons la pucelle et antre aus ne me guie. »
A icele parole ai la ante brandie,
Et broiche le cheval, et moult formant s'escrie :
« Seignors, laisiez la dame; vos ne l'anmanroiz mie.
« Bien voi que vos l'avez enblée ou ravie. »
Quant li Sarazins l'oent, chacuns en ai grant ire;
Il broichent les chevaus, si ont les armes prises,
Vers Floovant s'en vienent chacuns por ahatise.
Floovans en fiert .I. an la targe florie;
Desoz la boucle à or li a fraite et malmise,
Et l'aubert de son dos li deront et dessire;
Ou cors li mit la lance, qui qu'an plort ne qui rie;
Tant soué l'abait mor qu'i ne brait ne ne crie.

Puis ai traite l'espée ou li ors reflanbie,
Et vai referir l'autre sor l'elme de Pavie,
Que ne li vaut la coife vailesant une alie;
Le branc li fait coler de ci an' la poitrine.
Li tiers s'en vai fuant, quant vit les .II. ocire.
La pucele ot paour, c'ot véu le martire;
Floovans li demande : « Qui es tu, bele amie?
— Sire, dit la pucelle, je vos sarai bien dire:
« File suis le roi Flore, qui tint Ardenois quite,
« Ausais et Lohereine, Bauviaire et Osteriche.
« Sarazins le guerroient por lor loi qu'a guerpie;
« .IIII. felons paiens en .I. recot me pritrent,
« Et je lor eschapai à lor abergerie.
« .IIII. jors ai foï pormi ceste gaudine;
« Ces Sarazins trovai, que li cors Dex maudie!
« Se ne fust Deu et vos, ja m'éussent onie.
« A Biaufor m'anportez, sire, quant m'as garie.
— Dame, dit Floovans, vos n'i remendroiz mie,
« Si vanroiz fors dou bois à recet ou à vile.

« DAME, dit Floovans, montez sor cest destrier;
« De ces autres ne quier .I. trestot soul bailer. »
La pucelle est montée, Floovans tint l'estrier;
Damedex les condue por la soue pitié!
Ancui lor avandrai .I. ancombriés si fiers
Plus orgoueleus n'avint à nul home soz ciel.
Se il ne pout combatre à .V. forsz chevaliers,
La pucelle estordra à gerpir et laisier.
Or escoutez, seignors, si dirons de Richier,
Qui son seignor sevoit, qu'ainz esclot n'i perdié;
Et com li Sarazins fut areis repairez
Qui ses compaignons ot arieres lui laisiez,
Que Floovans avoit à la mort anvoiez.
[Cil] les plaint et regrate an sarazenois gref:

« Ahi! tant mar i futes, nobiles chevaliers!
« Alas! com sumes morz, tréi et anginez!
« Jemais en nule cort ne me doit l'on prisier,
« Quant si sumes honiz por .I. sol chevalier. »
Quant li gloz ot ce dit, si s'an vout repairer;
Atant es vos esrant lou nobile Richier,
Qui portoit an son col .I. grant pel agusé.
Li paiens li escrie : « Qui es tu, escuiers?
— Sire, ce dit Richier, bien le vos sai noncier:
« Je vois ici après .I. novel chevalier
« Qui por ici pasai, ne sai ennuit ou ier,
« Et se vos lou véites, car lou m'avoiisés.
— Oïl, gloz, je le vis; tant suis je plux irez.
« Mes compaignons ai morz, ocis et detrenchiez;
« Por amors ton soignor perdras tu ja le chief.
— Vos i mantez, cuvers, ce li a dit Richier.
Richiers tint an sa main .I. grant pel agusié;
Ainz que li Sarazins fut montez ou destrié,
Tel cop li ai doné sor sum elme vergié
Que les flours et les pieres en ai jus trabuchié;
La teste li brisai en plux de .II. cartiers:
A terre trabuchai li cuvers renoiez.
Richiers vit le aubert trestot anruulié;
De totes celes armes ne vot nules bailer,
Ainz garde devant lui, si chosit .I. espié
Trenchant et esfilé, à noel antailié;
A la terre se baise, si l'an ai redrecié:
Ancui serai tel ore qu'i li aurai mestier.
Et Floovans chevauche, ne se vout atargier.
A l'isue dou bois trovai .I. chevalier,
A mervoile estoit granz et oribles et fiers;
De l'escu de son coul fut .I. vilains chargiez.
Il ot non Fernagu, fiz le roi Galiem,
Et fu isuz de l'ost por son ardemant fier.

Le jor avoit ocis jusque à .x. crestiens;
Devant à son arçon an ai panduz les chief.
Quant Floovans le vit, moult s'an dut esmaier.
Li Sarazins s'escrie : « Qui es tu, chevalier ?
— Sire, dit Floovans, ne lou vos quier nöier,
« Je suis de Monloüm .I. povres soudoier.
« Ceste dame fut file au senechaul Didier ;
« Je l'ai servi .II. anz, puis m'adobai l'autrier,
« Si la mains à son dru, que el ai formant chier
— Amis, dit Fernaguz, aséur chevauchiez :
« Por l'amor à la dame ne sarez vos tochiez,
« Car je me voel .I. pou o lui abelaier ;
« Mon depor an ferai desoz cel olivier.
« Maonmot nostre dex si m'an aura plux chier,
« Por tant qu'aurai honi la loi es cretié.
— Sire, dit Floovans, or tot de l'eploitier !
« Bien i puetz ton coraige prover et esaier.
« Se tant as ardemant que oses à li tochier,
« Ja te verras ferir an guise d'onme fier ;
« Car toi ne Mahonmot ne pris pas .I. denier.
« Bien a pasé .C. anz que truies l'ont maingié. »
Li Sarazins l'antant, à pou n'est anraigié.
A Floovant escrie : « Qui es tu, chevalier ?
« Por Mahonmot mun deu, ja i perdras le chiés,
« Por amor à la dame que tu vez derenier. »

Li Turs voit Floovant, à pou d'ire n'anraige ;
Il broiche le cheval, qui li vint de Cartaige,
Et Floovans le suen, que plus ne s'i atarge ;
Granz cous se vont doner sor les doré[e]s tar[g]es,
Sor les bocles à or les fraignent et decassent.
Mout sunt forz li auberz quant il ne se desmailent,
Et bon li chevaliers quant il ne s'antrabatent.
Il traient les espées et sunt venuz au chaple.

Fernaguz vai requerre Floovant par grant raige.
Seignors, plait vos oïr quels hons fut Fernaguz?
Forz et felons et fiers et de fiere vertuz;
A mervoile fut granz, si ot lou vis ocur.
Il ai traite l'espée, don li aciers fut bruns,
Vet ferir Floovant desor son elme agu,
Que .III. des mestres serres an ai jus abatu,
Et trenchié le aubert et le pan de l'escu;
Rés à rés de la char est li branz desçanduz.
Damedex le gari qu'an char ne l'ai feru;
De ci en terre aval an est li branz coruz.
Quant Floovans le voit, moult en fut irascu;
Il broiche li chevaul com on de grant vertuz,
Vet ferir Fernagu desus son elme agu
Que les flours et les pieres an ai jus abatu.
La char li ai tranchie, li ous remest toz nuz;
S'or ne tornast l'espée, ja l'éut porfandu.

FLOOVANS a broichié son auferrant corsier,
Et a traiste l'espée don brunoie l'acier;
Vet ferir Fernagu sor sun elme vergié
Que .III. des maitres serres en ai jus trebuchié.
Une grant plene paupe a pris de l'anapier,
Et de l'espaule destre an abat .I. cartier;
Entreci à la boche li ai tot depecié :
Par desus son arçon li sans li descendié.
Et Fernagu s'escrie : « Tu me vauz anpirer.
« Ahi! Maünmot, sire, car me venez aider!
« Ainzçois que je i mure, me quit je vandïer.

DOLANZ fut Fernaguz quant de lui vit le sanc;
Il ai traite l'espé don li aciers replant,
Si feri Floovant sor sun elme lusant
Que tot l'ai estoné et dariés et devant.

Vers la destre partie vet li cous descendant,
Qui li troinche l'aubert et sun ermine blanc;
Lez lou gros de l'espaule li fet coler le branc.
Damedex le gari quant l'espaule n'an prant,
Et que ons de sa char n'i antanmai néant.
Desqu'an la terre vai li brans d'acier colent,
Tot autresi bruant com foudr[e] qui descent.
Quant Floovans le vit, mout por an fut dolanz;
Dam[e]deu reclama, le pere omipotant,
Qui garise son cors de mort et de tormant
Envers ce Tur puant qui tant ai hardemant.
Estes vos .IIII. Turs devers .I. desrubant,
Qui sunt felons et fiers et outregous formant;
Fernagu vont querant li traïtous puanz.

. . . .

. . . .

Maugalie est as estre, la file Galié,
O le .XXX. pucelles à bliaus entailiez;
Esgarde devant soi, vit Floovant le fier,
Armerz de bones armes sor le corant destrié.
Elle le vit bel et gant et hardi chevalier,
Mout li voit Sarazins coper et detranchier;
Elle li escria : « Qui es tu, chevalier?
« Maonmoz te maudie, qui tot ai à bailier,
« Se tu ne viesz à moi parler et donoier.
« Onques mais ne te vis en estor commancier.
« Divai, parole à moi, retorne ton destrié,
« Je ne lairai à toi ne traire ne lancier;
« De toi ferai mon dru et mon confanoneir,
« Si saras an ma chambre mes maitres consoiliers. »
Floovans la regarde, prit la à acointier.
A icele parole i est venuz Richier,
Si ai pris son seignour por l'escu de cartier:
« Vos faites que mauvais, quant vos ici plaidiez;

« Mas aulez en sa chambre de plus près consoilier.
« Ses conduz n'i vauroit le montan d'un denier,
« Se paiens vos trovoient; vos perdriés le chief.
« E! divai, mauvais hons, com te puez pou prisier,
« Que si laises por le paiens à detrenchier
« Et ton lous et conquerre et ton prou porchacier.
« Tu fus chaciez de France por ta grant mauvaitié,
« Si n'as or ne argent, paulefroi ne destrié,
« Se tu ne lou conquier au fer et à l'acier!

« FLOOVANS, dit Richiers, mult por estes cortois;
« Por noiant avez armes, destriez et paulefroiz.
« Vos avez gant le cors, faites pinier vo poiel;
« Por amors ceste dame arez vos trop avoir.
« E! diva, mauvais rois, ja fu tu fiz de roi,
« Se n'as ne vars ne gris, destrier ne paulefroi,
« Se tu ne lou conquiers à l'espée viannois!
— Richiers, dit Floovans, merci, por Deu lou voir!
« Ne lou panserai mais, or le me pardonoiz.
— Sire, ce dit Richiers, tot pordonez vos soit,
« Mas gardez vos très bien que plus ne lou pansoiz.
— No ferai je, Richier, jel vos outroi por foi. »

LA tançon ont laisie Richiers et Floovanz;
Vers Beaufort s'en retornent à lor grailes sonanz.
Li borjois de la vile lor sunt venuz devant,
Et moïmes li rois est venuz tot devant,
Qui lor ai demandé com lor est covenant:
« Qué novelles me dites dou Chatel Avenant?
— Moult bien, la merci Deu, dit Urbens l'Aulemaz;
« Vaincue est la bataile, si est nostres li chans.
« Onques mès nan véites tant ocire de gant,
« Ne omes si morir, ne paiens tan sanglanz;
« Sor tote nostre gant le firent miauz li Franc.

« Li novel adobez lor ai mort Escorfan,
« Dotalien son drut et l'amiraul Gurtam;
« Deci à lor chatel les ai menez ferant.
« Magalie est as estres, la file l'amiram;
« Asez dit Floovant paroles et samblanz.
— Je sa bien, dit li rois, proudome sunt li Frans. »
Il vint à Floovan, se li dit an riant:
« Prenez de cest achec tot à vostre talant.
— Sire, dit Floovans, je n'an demant noiant;
« Retenez à vos, sire, departez à vos ganz,
« Au pouvres soudoiers, qui desservi l'an tant,
« Qui por vos guerres sunt ci à vos remenanz. »

LE gaieg departirent antre les soudoiiers;
A plux de .M. an donent qui ann orent mestier.
A lor ostel s'an vont Floovans et Richier;
Ovecques aus ammoinent .IIII^C^. chevalier,
Et Urban l'Aulemant menerent por mengier.
La pucelle desvaule contreval le plainchié,
Nu piez, eschavolée, portoit .I. espervier.
A l'ostel Floovant s'an vai esbeloier;
Delez lui s'est asise la pucelle au vis fier.

LA pucelle est assise de joste Floovant;
Lai où ele le vit, si li dit metenant :
« Car me baisiez, bau sire, dit Florote au cors gant;
« Il n'ai ome an ces[t] segle que je dessiere tant.
— Dame, dit Floovans, c[e] est tot por néant.
« Vostre peres ai o li maiz chevalier vailanz;
« Asez tot m'an aroient plusour et li archant.
« Povres ons d'autre terre, soudées conqueranz,
« Ne doit faire tel chose don lou héent la gant,
« Ne perdre les soudées don sovant est feranz. »
Et respont la pucelle : « Or soit vostre talant.

« C[e] est por Maugalie où vos parlestes tant.
« Bien la devez amer, car elle ai le cors gant;
« Mas de tex com vos estes en aurai ancor .C. :
« Tut se penent por li et i sont atandanz,
« Et se li uns est mors li autres sunt vivanz.
« Le doel que ele demoine ne vaut à mor néant. »
— Moult la aez, pucele, ce li dit Floovans;
« Elle vos a forfait, par le mien escient. »
A icelle parole an apelai Urbam:
« Fetes soner nos grailes, adober nostre gant.
« Tote nuit errerons à la lune lusant,
« Si metrons nos agaiz soz le bruel marestant;
« Le canbel tremetrons au Chatel Avenant.
« Se paîens s'an isoient, mout nos sanbleroit gant;
« Il perdroient do lour, par le mien esciant. »
Par la cité s'adobent mentem communemant;
Il isent de la vile, ne s'atargent néant,
Aus portes font soner .IIII. cors d'oriflam,
A l'isir de la vile firent armer lor gant;
Qu'à pié que à chevaul sunt .IIIm. et .VIIc.
Tote nuit ont erré à la lune lusant,
Le canbel ont tramis au Chatel Avenant.
Cil de l'esgait lor sailent et dariés et devant.
Illucques véissiez tant cop doner de branc,
Et Sarazins morir et mener mout vimant,
.III. et .III. .VII. et .VII. gesir morz por les chans,
Tante sale voidie de destrié auferran,
Tant cheval estraier ses reines traînant.
Ne porent plus sofrir Arrabis ne Persant;
Il lor tornent les dos, si guerpisent le chan;
Joste l'eve dou Rin les anmoinent ferant.
Il vandront ou mais tart au Chatel Avenant;
Par lou mien esciant, ja ne lor iert garanz
Chatel ne formetez, ne lor dex Tavergant,

Que as espées nues les atent Aulemanz.

Bien i fierent François Aulemant li ardi;
Chacié ann ont P[ersan] et les Amorazins:
.IIII. liues grantz an durai li trains.
Tex .III. en sont volé desor l'aigue dou Rim,
Si ne sorent noer, tot furent à lor fin;
Aulemanz les acollent, si nes volent guerpir.
Estes les vos ansanble sor le pont tornéit;
Ou chatel ann antresrent avec les Sarazins.
Lai dedans véisez .I. si dur chapléiz,
Paiens bràire et crier et Maonmot hunir,
Et lor dex Tavergan, Fabur et Apolin;
Es fosez les geterent com autres chiens poriz.
Maugalie la bale au gan cors eschevi
Troverent as fenestres dou palais soineri,
Et François la desvaulent les degrez mabreriz;
A Floovan la livrent desoz .I. pin foli.
Ele le quenut bien, si tot com ele le vit,
Si li ai escrié : « Por lou ton deu merci!
« Ne me laisiez tu pas à tes homes honir.
— Dame, dit Floovans, por néant l'avez dit;
« Je ne lou sofreroie por .M. livres d'or fin. »
Floovans la commande à Richier tot ardi :
« Gardez ceste pucelle, car gant eschec ai ci.
— Voire, ce dit Richiers, onques si bel ne vis. »

François ont le chatel et conquise l'enor;
Puis qu'i orent conquis, i ont esté .III. jors.
Floovans est aus estre[s] dou mur Sarazenour;
Maugalie la bale li vint à genoilons :
« Sire, dit la pucelle, aiez merci de nos.
« Mahonmoz, nostre Dex, por est si aïrous,
« Qui nos done le pain et le vin et les flous,

« Qui à lui bien croirai jai n'iert trop sofraitous. »
Quant l'antant Floovans, si rit por la folour :
« Par ma foi, damoiselle, toz vos dex ne sont prouz :
« Vèez de quel san gesent es fosez, lai desoz ;
« Por les manbres coper n'an leveroit .I. sus. »
.I. Turs d'eluic se par, dolanz et irascus,
Et saut en .I. chevaul corant et ravinous,
Et est venuz à Basme, lai trovai son seignor.
Por noveles oïr i corurent plusour;
Moïmes l'amiraus, pansis et angousus.
Où qu'il vit le paien, qui moult fut corociez,
Si li a demandé commant est ansin sous :
« Quex noveles ourons dou Chatel Orgoulus ?
— Par Maünmot, baus sire, ne t'an dirai nus proz.
« Perdu as Escorfan, le fiz de ta serour,
« Et Fernagu ton fiz, le ardi poig[n]aour ;
« Morz est et detrenchiez à dol et à dolour
« Manpriam de Surie et ses hommes trestoz,
« Et ton chatel conquis et tolue t'enour,
« Maugalie, ta file, à la froche colour.
— Diva ! qui ai ce fait ? di lou moi à estros.
— Par Maonmot, biau sire, .II. François orguelous
« Que li rois ai mandez por conquere t'enor.
« .I. jovancel i ai qui à mervoile est prouz ;
« Fernagu, vostre fiz, vos ai mort à delour.
« Ancor an ai à gart qu'i conquist an l'estour. »
Quant l'entant l'amiraus, tote an pert la quelour ;
Paumez chéi à terre, qu'i n'ot point de vigour,
Quant l'en corent drecier .IIII. rois poignaor.

« AMIRAUS, sire rois, dient li Sarazins,
« Amiraus, riche rois, por coi t'esmaies si
« Por .I. recet mauvais que François ont sesis ?
« Or irons an lor terre, si lor en todruns .M.

— Barons, dit l'amiraus, mout par avez bien dit.
« Or ferai don mes homes ajoter et venir
« Et mon ariere banc que je aurai tresmiz. »
Si vos lairons ester de l'amiraul Persi,
Si dirons dou roi Flore, de lui et de ses fiz,
Com il vint le chatel raviner et saisir.
Floovans vet encontre, braz et braz se sont pris,
Et puis se sont asis desuis un paile bis.
— Amis, ce dit li rois, commant vos estet il ?
— Mult bien, la merci Deu, Floovans respondi.
« Onques n'i ot essaut, ne trait, ne lancéiz;
« Por force et por prouoce fut ce chestais conquis :
« Melle pelle i entrames ovec les Sarazins.
« Mout est granz li avoirs que nos avons conquis;
« Or le prennez, bau sire, tot à vostre devis,
« Et si le departez à vos et à vos fiz,
« A moi et à ces autres qui l'avons desservi.
— Barons, dit li rois Flores, prouz estes et jantis;
« De ma terre vos doins tan com vodroz tenir;
« Si vos donrai ma file, Florete au cler vis.
— Sire, dit Floovans, de Due .v^{c}. merci.

En sus de ce chatel, la traitie d'un arc,
Ot planté .i. vergier que l'on apale gart,
Anvirons clous à murs; lai moinent lor eschac.
Floovans et Urbans jantemant le depart;
Onques n'ann i ot nus qui mult ne s'an loast.
Maugalie est aus estres, la file l'amiraur,
Aveques le Florote, file le roi d'Ausai.
Maugalie fut fiere qui premiere parlai:
« Car plaüst à Maon, qui le segle estora,
« Ce soudoiiers de France qui prouz est et loiaus,
« Qu'i m'éut prisse à famme, à moilier principel.
« Si me tenist mes peres, li riches amiraus,

« Plus me donroit de terre Romenie ne vaut.
— Dame, ce dit Florete, vos avez trop grant chaut.
« Il est droiz à paien, quant sa fanme prise ai,
« Que il la tene tant que ele anprenerai;
« Puis an panrai il .III. ainçois que li anz part.
« Daaz ait Maonmoz ne qui jai le croirai;
« La loi de Maonmot la nostre ne vaudrai. »
Quant l'antant Maugalie, durement la pesai :
— Por ma foi, damoiselle, moult sont vilains vos gas.
« N'ai pas ancor .I. mois, vos parlates tot d'aul :
« Je vos vi à la court mon pere l'amiraur
« A .C. et [à] .L. trestote communaul,
« Chacuns por .I. denier, comme fanme venaul.
— Dame, ce dit Florote, vos me dites grant maul;
« Por riens que m'aiez dit ne sarai moins loiaus.
« Se Sarrazins me pristrent, onc n'orent an moi par[t];
« Il me tindrent .III. jors, eschapai lor au quart.
« Fernagu, vostre frere, por fou me achetai,
« Ge le vis mort giter por lou cop d'un vasail;
« Vostre druc vis ocire, Escorfan de Baudas;
« Or volés celui panre qui ocis les vos ai !
« Si ferïés vos .XXX., si fust qui vos donast.
« Dahez ait qui vos croit ne qui jai vos crorai. »
Formant se contralient a deçai et delai;
Jai venisent ansanble quan l'on les desservrai.
Li rois Flore d'Ausai Floovant apelai :
« Gardez moi ce chatel, tan que je vene çai,
« Puis vos donrai ma file, que jai ne demorai.
— Sire, dit Floovans, isi com vos plairai. »
Or s'an vai li rois Flores, son eschac anménai,
Et sa file la belle, et ses fiz les boisaiz.
Damedex les confunde, qui lou monde estorai !
Puis murent à Flovant tel doel et si grant mal
Isi com vos orez, se la chançon ne faut.

MAUDARANS et Maudaires sont glotons et mavais;
Braz et braz se sont pris, à une par sont traiz.
« Frere, dit Maudaranz, une riens te dirai:
« N'ein pas ce soudoier, mas togor le errai.
« Larges est de doner et varsal et cortois;
« Tuit nostre home le servent, li bons et li mauvais:
« S'il prant nostre serour, chäüz sumes à fais.
« Aulons à l'amiraur, batison li tel plait
« Qu'an sa chartre le giet, puis n'ann itrai jemais.
— Frere, ce dit Maudoire, ja ne vos an faudrai;
« Se puis ma serour pandre, anz en .I. feu l'ardrai,
« Et Richier et Urbam au vain ancroerai. »
Seignor, or escoutez, faites paiz si oez:
Si faite traïsom ne fut ne jemais n'iert,
Ne mas fors de Judas qui ann ot son loier,
Qui Dameden vandi por son maul ancombrier.
Mauderanz et Maudoires sont cuvers losoigier;
Au serain de la lune pristrent au chevachier,
Avec aus n'anmenerent fors que .II. escuiers,
Et sont venuz à Basme ainz que li soroz liet.
Lai trovai l'amiral Galienz le vis fier,
Où fait s'ost asanbler de la jant l'aversier;
Nuns n'an sait aconter les çanz ne les miliers.
Mauderanz et ses freres li sont venuz à piez,
Le souler et la chauce li à estroit baisié.
L'amiraux lor demande: « Qui estes, chevalier?
— Sire, dit Maudaranz, ne lou vos quier noier:
« Fiz sumes le roi Flore, qui se fit batisier;
« Nostre peres est déaubles, ne povons avoier,
« Ainz ai mandé an France .II. nova[u]s soudoiers.
« Il i ai .I. cuvert qui tant por se fait fiers
« Fernagu vostre fiz vos ocit avant ier,
« S'ai conquise ta file, Maugalie au vis fier.
« Il ne la doinea panre à pres ne à moilier,

« Ainzsois la vot doner à .I. son escuier.
« N'an vosimes le plait graer ne outroiier;
« A Moom nostre deu nos venos avoier.
— Barons, dit l'amiraus, moult faites à prisier;
« Ne perdras de vo terres vailesant .I. donier,
« Aiz aurez de la moie .XV. chatais an fier. »
L'amiraux en apale Pinar le desfaé :
« Faite moi Maonmot devant moi aporter. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Desuis .IIII. colomes le firent amener.
Li vilains fut moult gros et parfons et cairé;
De plus fin or d'Esrabe fut forgiez et fondez,
Comme dame an gecine fut bien ancortinez;
Ausi li lut la teste comme cierge ambrasez.
Maudaranz et Maudoires li sont à piez aulez.
« Aï! Maonmot sire, ja estes vos si ber
« Jai ne porai [sans vos] gresilier ne vanter;
« Nos ne povons garir san la vostre bonté.
« Dou roi Flore no pere venons à vos parler,
« Dou barnaige de France venons à vos parler. »
.I. grant baton à or li ai ou poi boté.
.M. Sarazins s'an lievent, qui tuit li ont crié :
« Aï! Maonmot sire, ce droit lor receyez;
« En vostre merci sont, quant pandre le vorez.
Lai ot .I. Sarazin qui ot non Jacobé,
Tot vaz et tot chenu, car .C. anz ot passez.
De la loi Maonmont fut si argumantez
Et si seut des estoiles et don cours de la mer,
Si lor trait les sarmons à granz festes annez
De la loi Maonmot et d'Apolin lor dé,
Si com il vint an terre por lou pouple sauver.
« Barons, dit li cuvers, à moi ann antandez :
« Maonmoz nostre sire est mult gantiz et bers;
« Ce droit que vos li faites an respit li metez

« De ci que [à] .III. mois que il soit porpansez;
« Se povez bien servir, jai n'iert dou droit parler.
« Il vos manrai an Frace por si ruste firté
« Soz le pont de Monmartre vos ferai panre ostel;
« Maudaranz serai rois, et fors rois coronez. »
Et respont li cüers : « De folie parlez;
« Se mes sire me baile .IIII^c. ferarmez,
« Ja ne sera ainçois demen li soirs pasez
« Qu' ou Chatel Avenant li ferai pa[n]re ostel :
« Les François li randrai qui moinent tel fierté.
— Barons, dit l'amiraus, vos an auré asez. »

Or escoutez, seignour, s'oez de Mauderam,
De Maudoire son frere, et fiz le roi Floram :
L'amiraus lor bailai .IIII. mile Persamz;
Tote nuit ont erré à la lune lusant,
Et vindrent au chatel ainzsois l'aube aparant,
Et i vindrent lor homes en .I. petit pandant.
Maudaranz et Maudoire s'en sont aulez avant,
Et dient au portier .IIII. moz an rom[an] :
« Portiers, ouvre la porte, lai nos antrer léanz. »
Li portiers [fit que sages], si vit l'anboichemant
Des auberz et des elmes et des chevaus coranz.
Li portiers lor respont, qui n'estoit pas anfant :
« Glotons, estez arieres, n'i antreroz noiant. »
Quant l'entendi Maudoire, à po ne pert le sam :
« Ovre, cuvers, la porte; ja sui je Maudaranz,
« Et mes freres Maudoires, et fiz le roi Floram :
« Au soudoiers de France volons parler léanz.
« Dès hui matin à l'aube avons esploitié tant,
« Demain irons à Basme movoir tornoiemant;
« Se paiens s'an isoient, mout nos sanbleroit gant. »
Li portiers fit que fous, qui les laise antrer anz;
Il i perdi la teste, n'i out de mort garant.

Maudaranz li copai à l'espée trainchant;
La teste an fit voler sor le pont metenant.

Li portiers fit que fous qui lor ovri la porte;
Il i perdi la teste enz qu'elle fut reclose.
Entrez sunt anz por force antre lui et Maudoire;
De l'oste Floovan et à Richier, qui dorment,
A force, à poesté ont prisies les portes;
Sore lor sunt coruz à mervoilouse force,
Et pristrent Floovant, qui ne lor pout estordre;
Les poinz li ont liez estroit à une corde.

De l'oste Floovant ont les portes prisiez;
Sore li sont coruz plux de .IIII. miliers,
Floovant ont saisi, coroçous et irez,
A fors cordes li ont les poiz estroit liez.
Richiers jut d'autre part en .I. lit antaillié;
Quant vit son seignor panre, mout an fut coroeiez:
Il a pris une lance qui gisoit à son chief,
Firt .I. roi sarazin qui li est apruchiez
Que tot l'ai porfandu entreci qu'el braier,
Puis an ocit .I. autre qui mult fu foz et fiers.
Richiers vit la grant presse des euvers renoiez;
Il ai sasi Joouse qui estoit à son chief,
Lors est venuz au murs, si s'est aval glaciez:
Cele nuit s'anboichai à la lune et au ciel.

Richier s'est anboichiés en .I. brulet foilu.
Maudaranz et Maudoires et li rois Mauqueruz
Le fiz le roi de France leverent sur .I. mul;
Les piez li ont liez et les mains por desuis.
Quant il ont Maugalie, onc tel joie ne fut.
Or chevauchent paiens, à qui jai Dex n'aüt,
S'anmoinent Floovant, dolant et irascu.

Des larmes de ses iauz l'ermine qu'ot vestu
An est trestoz moiliez et li bliaus desuis.
Tandremant vai plorant et sopire menu :
« Par Deu, baus sire peres, tor an avez éu;
« Jemais ne me vauras, se Dex ne fait vertuz.
« E! Richiers, jantis bers, fiz Joceram le duc,
« Jemais por vostre cors ne saira secoruz. »
Tant chevauchent paiens qu'à Bame sunt venuz.
Sor l'erbe qui fut verz sont à pié desçanduz,
Et tindrent Floovant por l'ermin qu'ot vestu;
Por les degrez de mabre sont ou palais venuz.

MAUDARANZ et Maudoires, li cuvers losoingiers,
Por les degrez de mabre monterent ou plainchié.
Et trovent de Persie l'amiraul Galiien :
« Amiraus de Persie, or soies baus et liez;
« Le François te randons qu'es[t] tant outrequdiez.
« Ber, car an fait jotise, si li cope le chief. »
Quant l'amiraus l'entant, onques ne fut si liez;
Ses mains an a tandues contramont vers le ciel :
« Ahi! Maonmot sire, mout par iestes prisiez. »
De ses homes apale li cüers renoiez :
« Faites moi unes forches desor ce pui drecier,
« Si pandrons ce François, quant nos arons mengié. »
Quant l'antant Maugalie, si l'an prist grant pitié;
Au Chatel Avenant li ot il ja mestier :
« Amiraus de Persie, car te lais conselier;
« Deci à .XV. diz .I. respit lor donez,
« Qu'aurez mandez vos homes, vostre ariere ban fier,
« Puis an feroiz jotise, voiant .M. chevalier.
— File, dit l'amiraus, mout faites à prisier;
« Tout ce que vos me dites doi je bien outroier. »
Anz ou fonz de la chartre lai le fait trabuchier.
Boz i ai et calovres, don est mout esmaiez;

Sore li sont coruz comme chiens anraigiez :
Il ne remansit mie que il ne fut mengiez;
Mas li bers s'i desfant à .I. picon d'acier
Que Sarazins i orent oblié et laisié.
Laisons de Floovant, qui n'ai pas le cors lié,
Si dirons de Richier commant ai esploitié.
Tote nuit a jéu en .I. brulot foilié,
Deci à l'andemain que il dut esclarier,
Que li bers se redroce, qui le cour ot iré
De ce que Maudaranz les ot si anginez,
De Floovant, son maitre, qui à mort est jugiez.
Pres vai qu'i ne s'ocit de doel et de pitié;
Ses poinz vai detordanz li gantiz chevalier.

TOTE nuit just Richiers enz ou bois verdéant,
Vit le chatel ardoir et le palais plus grant;
Uns et uns reversa toz les morz por les chans,
Savoir sé il trovat son seignour Floovant.
Quant il ne pout trover, moult por an fut dolanz.
Antre les autres trove dan Urban l'Aulemant,
Navré pormi le cors de .II. espiez troichant.
Quant Richiers l'ai véu, moult por an fu dolanz;
Demande li novelles de l'anfant Floovant.
« Paiens l'an ont mené », ce li ai dit Urbans.
Adonc s'est estanduz, l'arme s'an part atant.
A Damedeu dou ciel, lou roi omnipotant,
Ai commandée l'arme Richiers, qui moult es frans,
Puis an vint à Biaufort, ainçois tierce sonant.
Li rois estoit montez sor .I. mulet anblant,
Si auloit oïr messe au moustier sain Vinçant.
Lors s'estoit regardez tot contravaul .I. chan;
Et vit venir Richier, coroçous et dolant,
En chemise et an braies, s'espée paumoiant.
Quant li rois l'ai véu, ancontre vai errant;

Si li ai demandé com li est covenant.
« Sire, ce dit Richiers, certes mauvaisemant.
« Tu fil nos ont traï, li glotons soduanz,
« Qui ont ars ton chatel et ocise tan gant,
« Et Sarazins anmoinent mon seignor Floovant. »
Quant l'antandi [li] rois, à poi d'ire ne fant;
.IIII. foiz se paumai desus le mul anblant :
Ja fut chéuz à terre, se ne fusent sa gant.

QUANT entandi li rois de ses fiz les déaubles,
Qui ont ars son chatel et ocis son barnaige :
« Ahi! cuvers, fait il, por coi onc le pansates?
« A Damedeu m'an plain et au baron Saint Jaque,
« Et à toz les sainz Deu, qui jotise m'an facent.»
Onques mais ne dit chose qui plux fut veritauble;
Car puis lors ann avint une honte si maule
Comme vos m'orez dire, se la chançons dure auques.

LI diaus fut an la vile mirabiles et pesmes;
Mas desor touz les autres le moine la pucele.
Où que el vit Richier, doucemant l'an apale :
« Commant vos est, fait elle, chevalier debonaires?
« Est dons pris Floovans à la color novele,
« Le moilour chevalier qui onc montast an sale?
— Dame, ce dit Richiers, il ne poust or aul estre.
« Ce nos ont fait vos freres, li glotons deputaires,
« Qui toz nos ont vanduz à l'amiraul de Perse;
« Mas, por icel apostre que pelerins requierent,
« Entreci à .I. mois an cui pandre les testes.
— Richiers, dit la pucele, ausint an puis[t] il estre.»
Avec lui l'anmenai en .I. celier sor terre,
Et puis l'ai revestu d'un paile de Bisterne.
La pucele li done .I. aubert et .I. aielme
Et .I. escu mout bon dom à or sont les serres,

Et Joieuse s'espée, une novelle aberge,
.I. chevaul li donai et une nove sale.
Richiers en merciai la cortoise pucelle;
Quant il fut adobez, lors vosit il bien estre
Lai où Floovans ert, à la colour novale.

Li rois fut an la vile, qui moult estoit irez.
Et ces qui mains an funt l'orent plus tot laisié;
Il ont lavé lor mains, asis sont au maingier;
Mas li rois ne mengast por les manbres trenchier,
Ne Richiers li gantis n'i vot oncques tochier,
Ainz fit faire son lit, si s'est aulez couchier.
Mas il n'i dormit mie por les manbres trainchier,
Ainçois plore et regrate son seignour droiturier :
« Ahi! tant mar i futes, nobiles chevalier!
« Or ann irai an France, coroçous et iriez,
« .I. pel an sus mon col com autres pautoniers.
« Encontre moi vanront duc et conte et princiers,
« Ces dames, ces pucelles et ces gantis moilliers;
« Moïmes l'anpareres o le viaire fier
« Demanderai novelles de son fil qu'i ai chier.
« Las! que porai je dire an quel liu l'ai laisié?
« Je ne sarai créuz que ne l'aie boisié;
« Mas, por icel apostre que Dex ai formant chier,
« Ainz me lairai ferir .xv. cous anz ou chief,
« Que Floovant ne truise, mon seignour droiturier. »
Richiers se lieve et chauce, Dex le pout consoilier!
Il ai vestu l'aubert et ai l'erme lacié,
Puis ai cinte l'espée au poin d'or antailié,
A son col son escu, puis ai pris le congié,
Et isi de la vile quant il fu anutiez;
Onques Dex ne fit home à cui préit congié.
A l'isir de la vile panse de chevauchier;
Il entrai en .I. bois aut et grant et plenier.

A l'isue dou bois trovai .I. chevalier
Qui fut fiz Emelon, qui dux fut de Baviers,
Que Sarazins avoient de sa terre chacié.
Levez estoit matin por soi esbelaiier;
.XV. lieues plenieres avoit le bois cerchié,
Que n'i fusent remès Sarazins ne paiens.
Esgarde devant soi, si vit venir Richier;
Plus tot que il onques pout est montez ou destrier;
Et broiche le chevaul, et vai ferir Richier.
Quant Richiers l'ai véu ne l'ai pas resoinié;
Se l'uns fut orgoulous, et li autres plus fiers:
Li uns ne doignai l'autre parler ne acoitier.
Grantz cous se sont donez es escuz de cartiers;
Totes ploines lor lances se sont jus trabuchiez,
Puis traiient les espées au poin d'our antailié;
Granz cous se sont donez sor les hiaumes vergiez.
Onc por néant ne vis tel estour commancier
Com ce dui baron funt sor les elmes vergiez.
Richiers ai trait Joieuse, morz est cui il an fiert;
Il atient le versaul sor son elme vergié,
Que tot l'ai porfandui jusque au nou dou braier.
Richiers estort son coup, si l'ai mort trabuchié.
Quant celui ot ocis, mervoiles an fut liez,
Car il cudoit qu'i fut des paiens renoiez.
Elas! si mar l'ai fait, tant ai maul esploitié
Se Damedex n'an panse por la sue pitié,
Onques mais ne fit chose don tant fut corociez.
Il laisai lou chemin, si se tint au santier;
Dusque au chatel lou pere à cest mort chevalier
Ne cesse ne ne fine, si est venuz Richiers.
Desoz .I. pin follu, por desus .I. lorier,
Est Richiers desçanduz, qui mult fit à prisier.
Li dux fut peres au mort Emelon de Baviers;
Venuz est por desdure o .XXX. chevaliers:

Bien sont vestuz d'ermines, de bliaus antàiliez,
Portent oitours de mue, faucons et espriviers;
Sor l'eve de Ienor vindrent esbelaüer.
A icelle parole i est venuz Richiers;
Trestouz les saluai, que bien fut ansaigniez :
« Cil Damedex de gloire qui est laisus ou ciel
« Vos gart trestoz ansanble, nobiles chevalier !
« Ne sai qui est li sires, ne vos an melvoiliez,
« Car onques ne lou vis jor que je soie vis;
« Mas Dex vos saut trestouz, et lui trestout premiers.
« Je suis .I. chaitis hons, dolanz et corociez,
« Qui son seignour vai querre an estrange renier,
« Que an sa prison tient l'amiraux Galiiens;
« Herbergiez moi, biaus sire, por Deu le droiturier.
« Pormi ceste forest ai .II. jors chevauchié;
« De fourre ne d'avoine ne meingai mes destrés. »
Emelons le regarde, lou vit bel chevalier,
Belemant li a dit : « Versaul, aulez à pié.
« Por l'amour Damedeu sarois vos abergiez;
« Deci que à demain ne perdras .I. denier. »
Son marechau demoine apale le plus chier,
Et li ai commandé : « Vai, si pran ce destrier;
« Dou fain et de l'avoine ait asez à mengier,
« Et me moine laisuis le cors dou chevalier.
« Mon mantel li aporte lou muedre et le plus chier,
« Et si garde très bien que asez ait à mengier;
« Comme mon cors méimes bien le me conraez. »
Et il li respondi : « Sire, moult velontiers. »
Li marechaus anmoine le bon corant destrié.
Li chanbellanz aporte .I. garnemant mout chier,
Et grant mantel d'ermine pandi au coul Richier,
Et puis l'an a mené ou grant palais plenier,
Et li ai doné l'eve, si l'asiet au diner;
Asez ot venoison et claré et vin viez.

Li senechaus moïmes li ai devant treinchié.
Elas! mar i mengai, de maule houre ici siet,
Se Damedex n'an panse por la sue pitié.
Onques mais ne fit chose don tant se repantier,
Ne don fut tant marriz à nul jors desol ciel.

Richiers fut ou palais, au mengier fut essis;
Asez ot à mengié et claré et viez vin.
Il ne demorai gaires que .I. escuiers vint
Qui portoi son seignor que Richiers ot ocis.
La noise est améue por trestot le païs;
Mult por est granz li daus quant Emelons le vit.
.IIII. foiz se paumai sor le coul de son fiz,
Plus li ai demandé : « Escuiers, qui l'ocit ?
— A la moie foi, sire, .I. damoisiaus de pris.
« Qui mout est de ses armes coraigous et ardiz;
« Mes sires si ot tort, qui premiers l'anvaï.
— Sire, dient si ome, por ma foi, ce est cil
« Qui laisus au mengier est ou palais asis.
« Ber, car an fai jotise, si li cope le chief. »
Quant l'antant Emelons, le san cude marrir.
Si chevalier se corent à lor osté garnir;
En la saule s'an vindrent coroçous et marris,
Lai où Richiers estoit à son mengier essis.
Il l'aüssent ja mort, detrainchié et ocis,
Quant Emelons an gure le cors de sain Denis
Mar i serai tochiez li chevalier de pris.
Por mautalant en monte toz les degrez mabrins,
Et prist dou senechau lou coutail que il tint;
Talant ot en son cor que Richier en ferit.
Emelons fut proudons, son mautalant retint;
Après se porpansai li nobiles marchis
Qu'il ne l'ocirai mie, car il serai honis.
Très pordevant Richier feri le macelin;

Desus Richier an volent les esclaces dou vim.
« Versaus, dit Emelons, maulemant m'as baili;
« De dooz anfanz en terre n'avoie c'on chers fiz :
« Celui m'as por orgueil detrenchié et ocis.
« Je te ferai encui toz les manbres tolir. »
Quant l'entandi Richiers, toz li sanz li fremit;
Il laissai le mengier de paour que le fit.

RICHIERS vit Emelons, le bon duc, devant soi,
Por l'amor son anfant coroçouz et destroit;
Paour ot dou coutel que li versauz tenoit,
Que il ne l'an ferast et ociat tot froit.
Richiers sesi Joieuse, qui gisoit joste soi,
Puis jont andous les piez, si tressaï li rois.
« Versauz, ce dit Richiers, por la foi que vos doi,
« N'iert mais legiers li pandres ne l'ocires de moi.
« Por la foi que vos doi, ja ne vos mantirai :
« Je erroie hui matim pormi ce brueroi;
« .I. chevalier trovai de mout très grant boufoi;
« Vers moi s'an vint poignant, à mout riche conroi,
« Si par fut orguelous ne vot parler à moi,
« .I. grant cop me donai sor mon escu à droit,
« Et je referi lui, çou saichiez, demenois,
« Saicheiz se je l'ai mort ce fut por mon desfoi,
« Car trestot autresi reféit il de moi.
« Saichiez que il n'ai home, conte, ne duc ne roi
« Miauz n'amase avoir mort que il éut mort moi.
« Mas faites une chose, si feroiz que cortois;
« Por plus prou vos tanront chevalier et borgois :
« Or me randez mes armes et trestot mon conroi,
« Si venez lai defors conbatre ancontre moi.
« Se pouz vengier ton fiz don tu as le cor noir,
« N'an doiz estre blamez an court, à duc ne roi.
— Varsaz, dit Emelons, ja mar an parleroiz;

« Ainz vos toudrai la teste, ne porai remenoir.
— Sire, ce dit Richiers, mout granz pechiez saroit;
« En aucune saison demandé vos saroit.
« Her soir me habergastes, por l'amours Deu le voir,
« Trestot aséurestes mon cors et mon avoir;
« Certes, j'ocis ton fil trestot sors mon desfoi :
« Se je ne l'océise, il m'océit, ce croi.
« Pres suis que me desfande vers ton cors orandroit,
« Que ton fiz m'essaili premiers por son desroi. »
Quant Emelons l'antant, ne sat que dire doit,
Puis apelle Richier, com ja oïr poroiz :
« Versauz, dit Emelons, te tandras tu à droit?
— Oïl, ce dit Richiers, por la foi que vos doi. »
Il li ai afié et bien plevi por foi,
Et Emelons ai lui, sanz nul autre desroi;
Par tans iert la bataile, ne porai remenoir.
Dex aït à Richier, car Emelons ai droit.
Ses armes li ai fait aporter devant soi;
Son chevaul li ameinent, qui pas mengié n'avoit
S'avoine ne son foin qu'aporté li avoit.
Quant Richiers l'ai véu, mout joianz an estoit.

EMELONS prist Richier le prouz et le loiaul;
Por les degrez de mabre l'anmoine contravaul
Desoz les oliviers où ses homes laisai.
Sore li sont coruz de plus de .XIII. parz;
Il l'éusent ja mort, s' Emelons lor laisait,
Mas Emelons an jure le cors Saint Liemart :
« Mar i serai tochiez li nobiles versauz;
« Car il se vot desfandre as armes, à chevaul,
« Que desuis son desfoi mon anfant tué ai :
« Ja aurai la bataille, que point ne demorai. »
Emelons s'adobai, lou auber andossai,
Puis cint Troinchesoué, une espée qu'il ai;

A son coul son escu, .I. espié anpoignai.
Emelons fut proudons, montez est ou chevaul;
S'à Richier vet joter, ja ne s'aloerai :
Des granz cous de Joouse ancui sa part aurai.

De ce fit Emelons que chevaliers vailanz
Que randi à Richier trestoz ses garnemanz;
Li bers s'an adobai tot et inelemant.
Quant la sale fut mise, si monte an l'auferrant,
Puis isi de la ville à esperons broichant;
Et Emelons le suit à esperons broichant,
Que il crient que Richiers ne s'an aulast fuant;
Mas por néant le panse, Richiers n'an ai talant.

RICHIERS point le chevaul parmi le brueroi,
Et chosi Emelon, lou bon duc, devant soi;
Damedeu reclamai où il fiance avoit :
« Ci voi .I. chevalier, mout fier, à grant desroi.
« Por son fiz que j'ocis l'autrier, ce poise moi:
« Se vient à moi conbatre. et ocire me doit.
« Bien sai que je ai tort, certes, et il ai droit.
« Or pri je à celui qui fu mis en la croiz
« Que mon cors me desfande de honte et d'enoi,
« Qe Floovant mon sire puisse ancores ravoir.
« S'a lui me combatoie, grant folie saroit.
« Or ferai une chose don ferai que cortois;
« Por plus prouz m'an tanront chevalier et borgois :
« Crierai li merci por amours Deu le voir,
« Por l'arme de son fiz, dont ill ai le cour noir,
« Que ci[s] sires ait l'arme, qui sor nos ai povoir;
« Et se plux truis an lu ne orguil ne bofoi,
« De m'espée Joieuse tex .III. cous li donrois
« Que plux n'aurai talant de conbatre envers moi;
« Jemais n'aurai mestier à nul jor desor ciel.» .

Este vos Emelom, vers Richier apoignoit.
« Versauz, dit Emelons, prouz estes et cortois,
« Tu ne doignas foïr por autre ne por moi;
« Torne çai cel escu, si te conbat à moi :
« Dès or te rons tes trives, je nes quier plus avoir.
— Sire, ce dit Richiers, granz folie saroit;
« Mas fates une chose, si feroiz que cortois :
« Se je ai ton fiz mor, certes, çou poise moi;
« Pordone moi sa mort, por amors Dex lou voir,
« Que merci ait de l'arme Jesus li verais rois.
— Versaus, dit Emelons, ja mar an parleroiz;
« Sachez je nou feroie por nule riens qui soit.
« Je vos todrai la teste, ne porai remenoir,
« Por la mort de mo fiz c'ocias l'autre soir :
« Orendroit te deffi de mon espié Torcois. »
Lors broiche le chevaul des esperons Torcois,
Et Richiers contre lui, quam priere n'i voit.
Granz cous se vont doner es escuz de cartier,
Desoz les bocles d'or font les targes paroir;
Damedex les gari por la sue pité,
Que lor cors n'ont maumis des bons espiez Torcois.
Mult sont bons chevalier quant n'an perdent conroi.
Puis traient les espées au branz Sarazenois;
Vont s'an antreferir sor les elmes Grezois
Que escuz ne aubers ne lor vailent .I. pois :
Lou sanc pormi les mailes des aubers de .II. ploiz
Font choioir à la terre, qui des cors decoroit.
Mout fut granz la bataile des chevaliers adroiz;
Onques mais por .II. homes ne fut tele por voir.
Dex aït à Richier, car Emelons ai droit,
Que s'Emelon ocit, ne porai remenoir
Que il ne soit detrainchiez ileques demenois;
Et s' Emelons l'ocit, jemais plus n'an saroit,
Ne jemais Floovans de la chartre n'itroit.

RICHIERS ai trait Joieuse, qui est d'or antailie,
Si feri Emelon sor l'elme de Pavie,
Que le co[r]cle li trenche rés à rés de l'oïe.
La char li a trenchie une grande partie;
Li sans saut por les mailes an plus de .VII. parties.
Quant Richiers vit le sanc de chevalier nobiles,
Emelon an apale, formant marci li crie :
« Hé! Emelons, f[r]anc dux, por Deu le fiz Marie,
« Merci, frans chevaliers! ne te laisiez ocire.
« Ancor te ran m'espée, qui bien vaut .v^{c}. livres;
« Bien me pouz, se tu viauz, detrainchier et ocire. »
Mas por néant li ofre, car il nou ferai mie.
Quant Emelons l'antant, si plore et sopire;
Après cele parole ne li set il que dire.

« VERSAZ, dit Emelons, proz estes et jantis;
« La vostre grant prouece ai mon orguel conquis.
« Por l'amours Damedeu, qui en la crois fut mis,
« Vos pordons je la mort à mon chier fiz, amis.
— Sire, ce dit Richiers, Dex lou vos puet merir. »
Le pié li vout baisier, quant Emelons le tint.

DE ce fit Emelons que chevalier nobiles,
Qui pordonai Richier son mautalant et s'ire,
Et li bers l'an randi puis isi bel merite
Qu'il le gari de mort et li tansai sa vie,
Et li randi sa terre et trestot son anpire.
A Deu se commanderent, quant il se depa[r]tirent,
Et Richiers s'an tornai, li chevaliers nobiles.

RICHIERS s'an est tornez, sa voie ai acolie;
Pause vauz et montenes, mentes landes ramies,
Entreci que à Baume ne cesse ne ne fine.
Il chosit des paiens les granz habergeries;

Chacuns en lor latins et braient et glatisent.
Et quant les vit Richiers, à pou n'araige d'ire;
Damedeu reclamai, le fiz sainte Mairie :
« Glorious sire peres, qui de virge naquites,
« Ici voi Sarazins qui ne vos aiment mie,
« Maudaranz et Maudoire, cui Damedex maudie,
« Qui mon seignour traïrent par mout grant felenie;
« Dé, consantez, biau sire, que voingance an soit prise. »
A pié est desçanduz par desor .I. olive.
Une fontene en ist qui est clere et serie;
Lai a une herbe prise que li donai .I. mires,
Si en a oint son cors, son vis et sa poitrine :
Plus ot noire la char que poiz qui est bolie.
Or porai bien auler antre gant paanie
Et parler ce langaige dont bien sait la maitrie;
Maudaranz ne Maudoire ne lo quenoitront mie.
Pase trex et aucubes, que sa rene ne tire,
Et trovai l'amiraul; o lui de son anpire
Il ot en sa conpaigne rois paiens plux de .XV :
Maudaranz et Maudoires de nés d'or le servirent;
Le vin li aportirent, por richoce le firent.
Richiers les saluai à la loi paanie :
« Maons et Taverganz et Apoli li riches
« Saut et gart l'amiraus, lu et sa compaignie! »
L'amiraus li respont : « Maon te benéi[e]!
« Qui es tu, biaus amis? ne me le celer mie.
— Sire, ce dit Richiers, se Mahons me garise,
« Je suis fiz Josué, .I. roi de Tabarie.
« Sus mer me deportoie por ma chivalerie;
« Marchaanz me paserent, an lor né m'acuilirent,
« Menerent moi por vandre droit au port de Surie :
« Lai m'achetai .I. rois de France la garnie.
« Crestïens me vout faire et pandre bastitire;
« Tant amai Mahonmot que ne pout sofrir mie,

« Ainz me laisase toz detrenchier et ocire.
« Et quant ce vit li rois que ne croiroie mie
« An lor loi crestiene qu'il oorent et prient,
« Adonc me fit geter en sa chartre perrine.
« Maont reclamai tant qu'i m'an mit à delivre.
« Or m'en revoel auler ou réaume de Grice;
« Mas j'a oï parler de vo chivaleries :
« Se vos aulez an France, je manrai vostre anpire. »
Et respondent paiens : « Bien ai sa raison dite.
— Voire, dit l'amiraus, fiz est de ma cusine,
« Maugalie la gante, fame le roi de Grece;
« Qui ne le servirai, de m'amours n'aurai mie. »
Atant li sont coruz et li povre et li riches;
Jai l'éusint baisié quant Richiers lor escrie :
« Seignour, franz Sarazins, ne me baisiez vos mie;
« Mahom et Tavergan an ai ma foi plevie
« Que ne baiserai home, ne parant, ne cosine,
« Ainz aurai morz François de m'espée forbie.
— Cosins, dit l'amiraus, onques mais tel n'oïtes;
« J'en ai .I. an prison em ma chartre parine.
« Demain lou devons faire detreinchier et ocire;
« Tu i fauras premiers, si ert ta foi plevie.
— Sire, ce dit Richiers, por Mahom, le me livre;
« Se je l'ai antre poinz, il tandrai maule vie. »

Et respont l'amiraus : « Com as t[u] non, cosins?
— Sire, ce dit Richiers, ne vos an quier mantir,
« L'en m'apale Maudras ou raigne de Persis. »
L'amiraus li respont : « Biau non avez, cosins. »
Richiers fut an la court mout amez et cheriz,
Prisiez et honorez antre les Sarazins.
Sure li sont coruz li granz et li petiz
Qui le voudrent baisier, mas Richiers lor ai dit
Que nus nou baiserai si aurai Frans ociz.

« Cosins, dit l'amiraus, tu aurais ton devis.
« Car je ai .I. François, pasé ait .XV. diz;
« Demen lou devons faire detrenchier et morir.
— Sire, ce dit Richiers, fetes le moi venir;
« Se je l'ai antre poinz, il tandrai maule fin. »
L'amiraus an apale le chartrier Malapris :
« Montre li le François qui an la chartre git. »
Et cil ai respondu : « Sire, à vostre plaisir. »

DROITEMANT à la chartre an sont venuz errant.
Richiers remaint defors, li chartreniers entre anz,
En sa main .I. batum qui moult estoit pesanz.
Où qu'il vit Floovan, si l'en debat les flans,
Le dos et la poitrine et dariés et devant;
Li bers huche et crie comme hons qui per le sanc.
Cil ist fors de la chartre, Flovans remest plorant;
A Richier est venuz, si li dit an riant :
« Oez de cest François : batu le vos ai tant
« Jemais n'aurai mestier an trestot son vivant. »
Quant l'antandi Richiers, à pou ne pert le sanc,
Puis dit antre s[es] danz, que celi ne l'antant :
« Fiz à putains, glotons, lechierres, maulcuidant,
« Por l'amors de celui perdras tu jai le chief.»
Il aî traite Joieuse de son senestre flanc;
Le paien en feri .I. grant cop meitenant
Que tot l'ai porfandu dusque au nou du braier,
Puis regarde sor destre, vit .I. desrubam fier,
Une crote sor terre, que firent aversier;
Boz i a et calovres, tortues et sarpanz:
Richiers a pris le cors, si le trabuchai anz.
Or çovene de l'arme Mahon et Tavergam,
Que li cors est venuz à mauvais jugemant.

RICHIERS est devaulez toz les degrez mabris;

Venuz est à la chartre lai où Floovam git.
Floovans se regarde, si vit Richier venir;
Plus ot noirė la char que poiz qui est bolie.
Quant le voit Floovans, tot li cors li fremie,
Reclamai Damedeu qui an la croiz fut mis :
« Ci voi .I. Sarazins si laidemant venir;
« Se cil me bat atant comme li autres fit,
« Jemais n'aurai mestier jor que je soie vis. »
Il gardai devant lui, vit .I. carel jesir;
A .II. mains le leva, s'en vout Richier ferir,
Quant il li escriai : « Que vez faire, chaitis ?
« Estai! je suis Richiers, tes bons charnés amis,
« Qui t'est venuz secore antre les Sarazins. »
Quant l'antant Floovans, mult granz joie l'an prist;
De la joie qu'il ot fut trestoz esbaudiz.
« Richiers, dit Floovans, qui t'ai donc si nerci ?
— Sire, dit ai Richiers, grant conroi an ai pris;
« J'ai dit à l'amiraul que je suis ses cosins.

— RICHIER, dit Floovans, gantiz hons, que ferai ?
« Il est hui li tiers jours ne buis ne ne mengai;
« Miauz ameroie .I. pain que Orliens ne Canbrai.
« Sarazins si me batent, je ne puis sofrir mais;
« A morir me covient por mesaise que trai.
« Ancor me poise plus de m'espée que n'ai;
« Au Chatel Avenant la perdi, bien le sai.
« Tu la me donas, belle file le roi d'Ausai;
« Las! por coi l'ai perdue ? folemant la gardai.
— Sire, ce dit Richiers, joste mon cousté l'ai,
« S'an ai mort le cuvert qui tant vos façoit lait. »
Quant Floovans l'antant, si grant joie n'ot mais;
Toz li cors li revint des maus qu'il avoit traiz.

« SIRE, ce dit Richiers, il m'an covient auler;

« Se paiens m'esparçoivent, bien nos poront griver.
« Saichïez s'i me voient ici à vos parler,
« Nos pordriens la teste sans point de demorer.
— Aulez, biaus douz amis, gardez ne m'obliez;
« Au plus tot que poroiz vïande m'aportez :
« Mes cors mou s'esfloibie de çou qu'ai géuné.
— Sire, ce dit Richiers, aparmain an aurez,
« Se Dex me gar de maul de la gant que tant hé. »
Atant de lu se part, n'i ai plus demoré.

Richiers it de la chartre, les degrez montai sus.
Devant lui se regarde, ne fut pas esparduz,
Vit .i. escrin de fer qui au chartrenier fut;
A son pié lou peçoie li ons de grant vertuz,
Et de pain et de char i trova : bel li fut;
Son seignour en donai, qui le mestier en fut :
Dès or ot il grant joie, se il dou vin éut.
Pluis refermai la chartre qu'i ne fut percéuz;
Ses panz de son samit ai trestot deronpuz,
Puis an vint ou palais lai où l'amiraus fut;
Ja li ferai acroire que on l'ai bien batu.
Où qu'il vit l'amirauz, es piez li est chéuz.
L'amiraus li demande : « Com vos est avenuz ?
— Sire, ce dit Richiers, morz suis et confunduz.
« Amiraus, escoutez, Maonmez vos aiut,
« Car le François aviés à .i. cuvert randu :
« O tot lui s'an saoit pormi cel arc voltui;
« Por ce que je li dis qu'i saroit jai batuz,
« Et il me trestournerent à tinés et à fuz.
« Se ne fut Taverganz, morz fuse et confunduz;
« La merci Mahonmet, bien m'an est avenuz.
« Le chartrenier ai mort et le Franc retenu;
« Enz ou fons de la chartre l'ai trabuchié lai jus.
« Je l'éuse tué, quan de vos m'esparçuz; 1.

« Plus maul ne li féisse jusque à vos fut séuz. »
Quant l'amiraus l'antant, toz an fut espardnz;
Maon en hoera et la sue vertuz
Lou matin, par son l'aube, iert li François panduz:
« Séez vos ci, cousins, mes amis et mes druz. »

— SIRE, ce dit Richiers, ici[s] est nez de France;
« Quant vos cestu avez, li avanture est grande.
« Il fut fiz Escorfan, à .I. duc de Bretaigne;
« Ses peres pout mander .XX^{m}. homes as lances.
« Vos ne l'ocirez mie, se vos plait esparniace,
« Ainz l'anmanrois an France par vos fiere poisance.
« Ovec vos anmanroiz .C^{m}. homes as lances,
« Puis irons à Paris san nule demorance;
« Lai pandroiz le François, plus n'i aura atante.
— Cosins, dit l'amiraus, mout as bone créance.
« Au premier chief devant conquaurons nos Bretene,
« Les rivaiges de mer de ci an Aulemene.
« Cosins, dit l'amiraus, puis vos donrai ge France,
« Maugalée, ma file, à la bale sanblance;
« Se Mahonmoz consant por [sa] fiere poisance,
« Vos an ferez vos noces à Loon, à la chanbre.
— Sire, ce dit Richiers, ceste avanture est grande;
« Icest dont pandra je, si vos plait esparniace. »
Puis dit antre ses danz, que paiens ne l'antandent :
« Isi t'aït hui Dex, li rois omnipotantes,
« Com tu ja seras rois nul jor de douce France.
« Ta file Maugalie, à la douce sanblance,
« Tel monte vos ferai, por le mien esciantre,
« Don vos morez trestut à m'espée qui taile. »
A icele parole est antrez an la chanbre
Parler à Maugalie, qui tote jor le mande.
Estes vos .XII. pers de la terre de France,
Les escharpes es cous, sor les muloz qui anblent.

Paiens les orent pris au pié d'une montaigne.
Premiers parlai Pinel et Ganour d'Oriande :
« Amiraus de Persie, ta joie recommance ;
« Maom et Tavergan an doiz grant merci randre,
« Qui te mot an prison le barnaige de France.
« Nos an avons tex .XII., por le mien esciantre,
« Li peres puet mander .XX^{m}. homes as lances. »
Quant l'amiraus l'antan, si an ot joie grande :
« Aï ! Maonmot sire, com avez grant poisance !
« Ja me donez vos plux que je ne vos demande.

« AHI ! Mahonmot sire, com voz estes poisanz !
« Jai me donez vos plux que je ne vos demant.
« Metez moi ces François an la chartre léanz ;
« Demain saront panduz, ja n'an auront garant. »
A fuz et à tinés les anmoinent batant ;
Enz o fonz de la chartre les ont getez léanz.
Quant Floovans les vit, mout s'an vai mervoilanz ;
Il lor ai demandé, li chevalier vailanz :
« Qui estes vos, seignour ? que querez vos céanz ?
« Vos me sanblez François au parler lo roman.
— Voire, por ma foi, sire ; que vos mantiriens ?
« Cil ai an nom Antaume et li quens Joceranz,
« Angeliers de Bordale, lou ardi conbatant,
« Et Anmarri de Chartres, et son frere Moran,
« Escorfan de Bretaigne, et Richart le Norman,
« Et Forquerez de Troies, Bauduins li Flamanz,
« Et li dux de Borgoigne, qui est riches menaz,
« Et li quens de Saint Gile, où grant honour apant,
« Et je suis li dozemes, qui ai non Guineman,
« Qui tient Chatel Landon, Erupuis et le Manz ;
« Dusque où Vaul Guion fait on lou mien commant.

— SEIGNOUR, dit Floovans, por Deu et por son non,

« Liqués est Guinemanz qui tient Chatel Landon ?
« Il ai céanz .I. frere qui ne est gaire loint. »
Quant il l'ont antandu, li nobiles barons,
Si li ont demandé commant il ai an non.
« Seignour, dit Floovans, ne vos an mantirons,
« Je suis fiz Cloovis, le roi de Monloüm,
« Qui me chaçai de France por une mesprison
« Que je fis vers mon maitre, Senechaul de D[ijon],
« Cui je copai la barbe enz après lou grenon.
« Por tans ne pous remaindre à Roins ne à Loon,
« Ainz fus chaciez de France, toz sous, san conpainon,
« Fors d'un franc escuier, qui Richier ai an nom,
« Fiz au duc Joceram que nos ici vaons,
« Et frere Guinemant, lou nobile baron. »
Et François li escrient : « Sire, baisiez nous don ;
« Ja n'ai il céanz home, sire, ne soit vostre hons. »
En la chartre se baisent et grant joie se font.

OR demoinent grant joie en la chartre léanz.
Floovans les apale, li prouz et li vailanz :
« Seignour, or m'antandez, ce lour dit Floovanz,
« Richiers est là amont ovec les mescréanz ;
« L'amiraus l'aime plux que nul home vivant,
« Et li ai fait acroire que il est ses paranz :
« Il ne demorai gaires que ne vene céanz. »
Richiers est en la chanbre la file l'amiran,
Où il joue es eschas à .I. roi d'Ocidam ;
Estes vos .I. mesaige parmi la chanbre errant.
Où qu'il vit la pucelle, se li dit en riant :
« Par Mahon, damoisale, joie vos croit moult grant ;
« Moult devez mercier Mahon et Tavergam
« Qui vos mot an prison le barnaige des Frans.
« Tes peres an ai .XII., por le mien esciant ;
« Li peres vaut .I. sent, s'il ai ses garnemanz. »

Quant l'antandi Richiers, griés an fut et dolanz;
Il laisai le joer et s'asit sor .I. banc.

RICHIERS let le joer, si s'est aulez soioir.
Maugalie la bale, qui grant bauté avoit,
De joste lui s'essit, la bale, demenois;
Ses branz li mit au coul, si l'ai baisié .III. foiz:
« Cosins, dit la pucelle, qués homes sont François?
— Dame, dit ai Richiers, ja plus prouz n'en auroiz.
« Contre .XXX. paiens s'an conbatrient .III.
— Cosins, dit la pucelle, por ma foi, bien t'an croi.
« Mes peres an ai .XII. qui furent pris arsoir;
« En cele chartre sunt; car les aulons vooir.
— Dame, ce dit Richiers, bien i recouvrerez;
« Tel maul ai an mon chief ne puis le jor véoir. »
Puis dit antre ses danz : « Jai par moi n'ierez. »
Atant le lait la dame, et vai joer por soi;
As eschas vai joer à Pinar, .I. fort roi.
Richiers an fut moult liez, ce saichiez vos por voir;
Por tant vorai auler por tans vers nos François.

RICHIERS laise joier la pucele à Pinar,
Vint à l'us de la chanbre, si s'an vai d'autre part;
De ci que à la chartre onques ne tresfinais.
Les chartreniers apale, Joces et Caïfas :
« Qué[s] homes ai donc pris mes sires l'amiraus?
— Sire, de ces de France, des meilours qu'il i ai.
— Ovrez moi celle chartre, je i antrera jai;
« Tel i porai connitre qui chier lou conparai. »
Cil li ovrent la chartre, et Richiers i antrai;
Lai où il vit les constes uns et uns les baisa,
Et grant joie et grant doil ont il demené lai.
Doil ont de la prison don il n'itront jemais,
Joie ont de Richïer qui trovez les ai lai.

Fanme sont mult voidouses et plenes de maul art;
Oez de Maugalie com ele se pansai :
Quant elle ne voit Richier, de joier se levai;
Bien pansai an son cour qu'en la chartre an aulai.
Ele serai por tans, se puet, que il dirai :
Elle ot une crote qui por soz terre an vai;
Elle eslume une lampe qui an lanterne antrai,
Por desoz .I. carrel an la chartre [esgardai],
Et vit Richier [léans] qui les autres baisai.
Quant ce vit la pucelle, totz li cors li tranblai,
Et dit entre ses danz que nuns ne l'escoutai :
« Amiraus de Persie, quel traïson ci ai!
« Se ces ne faites pandre, maulemant vos irai.
« Por Mahonmot mon deu, je li conterai jai. »
Au plus tot que poüt, an sa chanbre en aulai;
Ele mande Richier qui an la chartre estai.
Quant Richiers l'antandi, onque n'i demorai;
As Frans a pris congié, mout les esséura
Plux tot que il porai fors d'anqui les metrai.
Lors monte les degrez, à Maugalie an vai,
En la chanbre s'an antre où la dame s'estai.
Quant la bale [le] voit, Richier en apelai,
A une part le trait que nuns ne l'escoutai.
« Ai! dit ele, cosins, qui de ce s'espansat?
« Vos faciés acroire mon pere l'amiraur
« Que de Persie estiés, dou rené de Persis,
« Ainçois estes de France, des contes naturaus,
« Si avez non Richier; je vos coinouis pieçai
« Au Chatel Avenant, certes, où je fus jai.
« Grant honour me féites; ce cut or vos vaudrai. »
Quant la dame ot ce dit, .I. grant sopir jetai.
« E! amiraus de Perse, quel traïson i ai! »
Quant Richiers l'antandi, tot li cours li tranblai;
Il li chaï es piez et merci li criai:

« Se vos volez, ma dame, nos i moromsnes jai. »
Quant le voit la pucelle, de pitié larmoiai.

« RICHIER, dit la pucelle, frans chevaliers vailanz,
« Car me dit ton pansé, ne me celer néant:
« Que ferez des François an la chartre jesanz?
— Dame, ce di Richiers, merci, por Deu le grant!
« N'i ai point de celer, quant vos an savez tant.
« Véez le soudoier an la chartre gesant,
« Que vos véites ja au Chatel Avenant;
« Il est fiz Cloovis, l'anpareres des Frans.
« Chevalerie querre venimes à Floram;
« Mas il avoit .II. fiz cuvers et soduanz
« Qui tut nos ont vanduz à l'amiraul Persis,
« Et il l'ai fait geter an sa chartre plux grant.
« Il ann itrai gi[m]ais, si aurai le poil blanc,
« Se Damedex n'an panse, le pere omnipotans,
« Et puis vos en après, qui mult estes vailanz.

— RICHIERS, dit la pucelle, frans chevalier loez,
« Se de ton seignour lege avoie féauté
« Que il me vosit panre à moilier et à pers,
« Por la sue amitié relanquirai mon dé,
« Jemais jor de ma vie ne quier Maom amer;
« Puis si me penerai de ton cors henorer
« Et de lui et des autres, à vostre velonté.
— Dame, ce dit Richiers, plait avez ancontré.
« Or aulons à la chartre, si auroiz féauté
« Et de moi et des autres, à vostre velonté. »
Et la pucelle a fait sa lampe reslumer;
Entre lui et Richier s'an sont andui tornez.
.I. carrel ont osté por de joste .I. pilé,
Por où elle soloit et venir et auler.
Richiers entre an la chartre, la pucelle remest;

Lai où vit nos François, ses ai moult esfraez.
« Elas! ce dit Richiers, com sumes anginez!
« La file l'amiraul nos ai toz escoutez;
« Le matin por son l'aube sarons trestut panduz.
— Elas! dit Floovans, je lou savois asez;
« Ja ne vaurai de France mon riche paranté. »
Quant l'antandi Richiers, si l'ai araisoné:
« Seignours, ce dit Richiers, or ne vos demantez.
« La file l'amiram, Maugalie au vis cler,
« Por amour Floovant relanquirai [son] dé,
« Si se ferai an fons batisier et laver;
« Jemais jor de sa vie ne quiert Mahon amer. »
Et respondent François : « Bien fait à créanter.
— Richiers, dit Floovans, faites la amener.
— Sire, ce dit Richiers, volentiers et de gré.»
Le carrel a levé de joste le pilé;
Il ai pris por la main la bale au cors molé,
Anmi la chartre l'ai à Floovant mené.
Où qu'il vit Floovant, formant l'an ai amé,
Doucemant li anbrace les flans et les coustez,
Plus de .VII. foiz li baise et les auiz et le nés:
« Damoisiauz, fiz de roi, trop vos estes celez;
« Por la vostre amitié relanquirai mon dé,
« Jemais jor de ma vie ne quier Mahon amer,
« Puis si me penerai de vos henour porter,
« De Richier et des autres de la chartre geter.
— Dame, dit Floovans, si com vos commandez;
« Or an prenez fiance à vostre velonté. »
François li ont trestut plevi et effié,
Floovans et Richiers com el ai devisé,
Et ele aus autre si com il ont devisié,
Que jemais n'auront maul don les puise garder.
En sa chanbre lor vai lou mengier aprester
De venoison sauvaige et d'ours et de sanglez;

Asez orent à boire et pimant et claré.

FRANÇOIS sont bien serviz lai dedanz an la chartre;
Asez ont pain et vin que Richiers lor porchace,
Et, quant il ont mengié, si rient et si gabent:
« Onques ne fut tel fanme, ce dit li uns à l'autre.
— Barons, dit Floovanz, onques tel n'acoitates;
« Il ne ait si vailant de ci que au por d'Apre. »

FRANÇOIS sont bien servi an la chartre perine,
Et, quant il ont mengié, si gabent et si rient.
Maudaranz et Maudoires ne s'asséurent mie:
« Amiraus de Persie, ta foi nos es mantie,
« Qui les François deviés detrenchier et ocire;
« Vos an feroiz la garde que Daluz fit d'Orbrie,
« Qu'il ot an sa prison .XIIII. anz voire ou .XV.,
« .I. orgoilous François de France la garnie;
« Puis li eschapa il de sa chartre perine,
« Puis ocit il Daluz et .I. suen fiz, Dalise.
« Ausi feront il toi, se garde n'an est prise. »
A iceste parole estes vos Maugalie;
L'amiraus la baisa, delez lu l'a essise,
Puis li ai demandé: « D'on venez, belle file?
« Amaudros, ton cosin, piec'ai que ne véimes.
— Sire, il est melaides en sa abergerie;
« Dolanz est des François que avant ier préites,
« Quant vos nes avez faiz detrenchier et ocire.
— File, dit l'amiraus, ne s'an esmaoit mie:
« Le matin par son l'aube an iert faite jotise.
« Maderam vos donrai, ce chevalier nobile.
— Sire, dit la pucelle, je ne vos an quier mie;
« Il est faus crestïens, si ai sa loi guerpie. »
Quant l'antant l'amiraus, à pou n'anrage d'ire:
« Por foi, maule guiscarte, mar le contredéites. »

Par force l'anmenai an la Mahonmerie;
Maderanz l'esposai à la loi paienie :
Lai desuis ou palais an son les noces riches.
Quant ce vit Maugalie, à pou n'anraige d'ire;
Ele mande Richier an sa abergerie.
Richiers i est venuz vers la jantiz moichine;
La pucelle le voit, si li commance à dire :
« S'or ne pansez, Richiers, frans chevalier nobiles,
« Des jantis chevaliers qui an la chartre gisent,
« Le matin par son l'aube an iert faite jotise.
« L'amiraus m'ai donée Maudaran, ce traïte;
« Orandroit m'esposai an la Mahonmerie.
« O moi vodrai gesir anquenuit, baus douz sire;
« Por Deu, pansez an tot, frans chevalier nobiles.
— Dame, ce dit Richiers, ne vos esmaiez mie;
« J'an panserai mout bien, selon la Deu aïe. »
Il cerche les auberz, les elmes de Pavie;
As François les bailai qui an la chartre gisent,
Puis fait crier le banc por trestote la vile
« Que ce ai commandé li amiraus, mes sires :
« Li chevaus qui ert bons, qui corai à delivre,
« L'amiraus de Persie li an donrai .C. livres. »
Les plus prisiez chevaus de trestote la vile
Ont fait amener .XXX. de desoz une olive;
A .I. perron de mabre por les renes les tinent :
Jai monteront François qui an la chartre gisent.
Il vetent les auberz, si ont les armes prises;
A lor cous lor escuz, fors de la chartre isent.
Mout se sont bien saigniez de Deu, lou fiz Marie;
De ci que à la chanbre ne cessen[t] ne ne finent,
Puis isent de la chanbre, anz ou palais an vinrent.
Au mengier se saoient celle jant paanie;
Il auront jai .I. mes de moult froide cusine.
Joceranz vai avant, tint l'espée forbie,

Si an fiert Josué, le roi de Piscenie,
Que tot l'ai porfandu antrecique à l'oïe.
Et Guinemanz ses fiz fier le roi de Rosie,
Qu'il i trainche par mi de ci an la poitrine;
.II troncons en ai fait an le saule perrine.
Et Anmarriz de Chartres [fiert] .I. roi de Hongrie,
Et ses freres Moranz, Guimer de Tabarie;
Morz les ont abatuz, qui qu'an poit ne qui rie.
Angeliers fiert Pinel que la teste en a prise,
Et Richarz li Normanz .I. roi de Boquerie,
Que mort l'ai abatu, véant plus de .III. mile.
Floovans vient avant, à la chiere ardie,
Lai où vit Maudaram, si li commance à dire:
« Fiz à putain, cuverz, je vos chalons ma vie. »
Tel cop li ai doné de l'espée forbie
Qui li trenche le cors et tote la poitrine;
De ci que anz es flanz li ai l'espée mise.
Et Richiers vint après, ne s'esséure mie;
Si ai feri Maudoire que la teste an ai prise.
François crient Monjoie trestot à une huie.
Li amiraus s'an fut à povre compenie,
Et sa gant d'autre part tot lou palai guerpisent.
Et François les anchaucent es espées forbies,
A l'isir dou palais grant donmaige lor firent;
Plus de .C. Sarazins les testes i perdirent:
N'i avoit co[n]s ne fut ou rois ou dux ou princes,
A honte gisent morz sus ou palais antive.
Tote soule remest la bale Maugalie;
Où que Richiers la vit, dit li por cortoisie:
« Dame, ce dit Richiers, vos n'i remendroiz mie. »
Il la prist por lou poin, ansanble ou li l'anguie,
Et vienent aus chevaus de desouz les olives,
Que Sarazins tenoient ileques à delivre,
Qui les cudoient vandre l'amiraul de Persie.

Chacuns ai pris le suen des chevaliers nobiles,
Sus montent es destriez, n'i demorerent mie;
Sus tot le plux inel monterent Maugalie.
Por force s'an tornerent et isent de la vile;
Dusque à l'aigue dou Rin ne cessent ne ne finent,
Et passerent lou pont, de l'autre par se ti[n]drent,
Puis depiecent lou pont et les planches an lieve[n]t,
Si les laisent floter por desus la marine.
Droitemant vers Beaufort ont lor voie acolie;
Or les condue Dex, li fiz Saingte Mairie!

Or s'an vont nos François tot lou ferré chemin,
S'anportent Maugalie au gant cors eschevi.
Atant vint l'amiraus à tot .M. Sarazins,
Et seuvoit nos François li cuvers de put lin.
Atant e vos .I. roi, Corpion de Vaugris;
Il vint à l'amiraul, si l'ai à raison mis :
« Amiraus de Persie, mout por estes honiz:
« Or s'an vont li François joiant et esbaudiz,
« Si anportent ta file, Maugalie au fier vis.
« Car me faites lou don, a[n]paresres jantiz,
« Puis ocirai François, à mon espée forbi. »
Et respont l'amiraus : « Mout por avez bien dit;
« Je vos an faz le don, mas que Fransois soint pris. »
Et il li respondi : « Sire, vostre merci. »
Lors broiche le chevaul d[es] esperons marsis,
Et trespase les terres, les vauz et les larriz.
Au monter d'une angarde nos François consuï,
Hautemant lor escrie : « N'an irez mie ansi;
« Çai lairez vos la file à l'amiraul Persis,
« Que vos avez enblée, ne la porez garir.
« Nos ne [vos] metrons mie an la chartre gesir,
« Ainz vos ferons toz pandre et detraire à rroncins. »
Quant Richiers l'antandi, ne le prise .I. matin;

Il li ai trestourné le destrié Arabi,
Vet ferir le paien desoz son escu bis,
Desoz la bocle à or li ai frait et maumis,
Et le haubert dou dos derot et dessartis.
Ou cors li mist le fer de son espié bruni;
Tant com hante li dure, l'abat mort estordi.
Puis a pris le chevaul por les renes d'or fiz,
Venuz est à son pere, si l'ai à raison mis :
« Prenez cel bon chevaul, sire peres, fait il;
« Il est miaudres dou vostre, je le sa bien de fi.
« Vos revenez de Rome, si estes penanaz;
« Cist vos aurai mestier sor mon maitre, à Paris,
« En la cort Cloovis, le roi de Sain Denis.
— Richiers, dit Joceranz, de Deu .v^c. merci. »
Lors est montez ou frois et laise l'eslantiz.

Or s'an vont noz François tot le couté dou tertre.
Maugalie regarde, la courtoise, la bale,
Et voit venir paiens, la pute jant averse.
Où que voit Floovant, belement l'an apale :
« Consoiliez moi, biau sire, por Deu, le roi celestre;
« Je voi venir paiens plus de .xx^m. as elmes.
« Lont sumes de Baufort, si sumes an lor terres;
« Mout pres nos vont suvant, la pute gant averse.
« Bien sai que san bataile auler ne povons gaires;
« Se mes peres me tient, il me todra la teste :
« Je ne sarai foïr, lase! que porai fare?
« Or me sui porpansée d'une avanture belle;
« Ja ai ici un dras en ma mange senestre,
« Trestoz taliez à laz, à Richier durent estre,
« Je les vetirai jai, frans chevaliers onestes,
« Et puis si monterai à droit en ceste sale. »
Et respont Floovanz : « Pansez an, damoisele,
« Si vos metrons à nom Forquere de Tudale. »

A pié est desçandue la cortoise, la bale;
Richiers ai recéue antre ses braz la bale.
Puis vesti autres dras por desus sa gonnale;
Si comme chevalier s'atorne la pucele.

MAUGALIE la bale est à pié desçandue.
Onques tresto lou jor ne montai an sanbue,
Ainçois ai pris une erbe, si an oint sa figure,
Son cors et son visage torne en autre faiture;
Moure resanblai bien, tant fut noire et oscure.
Puis a vestu les dras qui li sont à mesure.
Ou destrié est montée, qui tot vai l'anblaüre;
Moult bien resanblai home à la grant forchaüre.

LA pucelle iert mult prouz et si fut mout vailant.
Blainche chemise et braies a vestu metenant,
Qui furent à Richier, lou ardi combatant,
Et par desures vet une cote avenant,
Et puis après .I. porpre qui moult estoit saanz,
Puis montai en la sale dou destrié auferan,
Et ai pris une lance et .I. escu pesant.
Pardevant nos François s'en vai esperonant;
Li esperons es piez li furent bien saanz.
Et Floovans li dit : « Forqueres, or avant !
« Por coi n'avez vos pris nul autre garnemaz,
« Haubert et hiaume bon, et bon espié trenchant ?
— Sire, dit la pucelle, je ne an quier néant;
« Mes autres armes c'ai ne sont mie si granz :
« Mestier m'auront ancores à Biaufort çai devant,
« Lai où la file est au riche roi Floran.
« Des contraïres, sire, me dot je mout formant :
« .I. sanbadi matin m'an dit ele jai tant
« Au Nof Chatel où je iere, vos ouroiles oiiant,
« Je ne vosise mie por nule riens vivant.

« Mult durement m'an pois, car ole ai le cors gant,
« Et si ai vars les iauz et la boiche riant.
« Se vos li faites, sire, moi n'an pese néant,
« .II. foiz ou .III. ou .IIII., puis [la] lasiez atant,
« Et je an irai bien lou marchié porchaçant.
— Si m'aït Dex, bau sire, dit li que[n]s Joceranz,
« Ceste gantil pucelle est plene de grant sans.
« No sarai quenéue par nul home vivant;
« Gardonmes la très bien, que toz jorz soit devant:
« Ne la laisons ariés por paiens mescréanz,
« Ainz i morons trestut que la raient paiens. »
Richiers l'en ai guiée, si se mot tot avant,
Le chevaul esperone, por la rene lou prant.
Vont s'en nostre François, Jesu lor soit aidanz!
Toz jorz les sut après li amiraus Persanz.

Or s'an vont nos François à Baufort lor chemin,
Et l'amiraus les suit à tot .M. Sarazins.
Estes vos .I. paien qui ot non Estorgi,
.I. riche amirauble, qui Babiloine tint,
Et vint à l'amiraul, si l'ai à raison mis:
« Sire rois de Persie, com'estes escharniz
« Des François qui anmainent vostre file au cler vis.
« Car m'an fai or le don, anpereres gantis,
« Puis ocirai François à mon espié bruni,
« Si panrai Maugalie, si vos vient à plaisir. »
Et respont l'amiraus: « Par mon chief, je l'outri;
« Je vos an faiz le don, voiant toz mes amis,
« Si en ferez vos noces en Monmartre à Paris.
« Li réaumes iert vostre, quant vos l'auroiz conquis. »
Et respondi li gloz: « Sire, vostre merci. »
Lors broiche le chevaul des esperons marsiz,
Et trespase les puis, les plainz et les lariz,
Et tote la contrée, les vaus, les fonteniz.

Au monter d'une angarde nos François consuï;
Fieremant lor escrie : « N'en irez mie ansit,
« Fiz à putain, cuvers, tut estes morz et pris.
« Çai lairez vos la file à l'amiraur Persis;
« Vos revanrez à Basme les jugemans oïr
« A l'amiraul de Perse, qui vos ferai morir
« Et detraire à chevaus et les manbres tolir,
« Puis vos ferai toz pandre ardoir et anfoïr;
« De la poudre ferai doner as Sarazins :
« En bataile chanpaul en saront plus ardiz. »
Quant Guinemanz l'antant, si n'i prist onques fin;
Il li ai trestorné lou destrié Arrabi,
[Vaï] ferir le paien sor son escu bruni,
Desoz la bocle d'or li ai frait et maumis,
Le aubert de son dos derot et dessarti;
Ou cors li mit lou fer de son espiè bruni,
Contre terre l'abat dou chevaul arabi.
Il l'ai navré à mort, mais ne l'aï pas ocit,
Et ai pris le chevaul par la rene d'or fin;
Après ses conpaignons s'en torne lor chemi.
Atant e vos poignant l'amiraul de Persis,
Trestot devant les autres plus que arz ne trasit;
Après lui vient grant rote des felons Sarazins.
Li paiens se dreçai qui gisoit ou chemin,
Et esgarde sor destre, voit l'amiraul venir;
A haute voiz escrie : « E! amiraus gantiz,
« De vostre bale file n'i est pas ce vos di,
« Arreres l'ont laisie li François ou païs;
« Ovec aus n'es[t] elle pas, ce saichiez vos de fi,
« Ne mas que soulemant .I. chevalier i vis :
« Cil ne se muet néant, mas une lance tint,
« Se vos aulez avant, tut estes morz et pris,
« Lai devant, an ce bois, ont .I. esgait bati
« Li rois Flores d'Ausai et quamqu'il i a mis;

« Plus de .L. mile de chevaliers i vis. »
Or respont l'amiraus : « Onques mès tel n'oiis. »
Après ai dit .I. mot por gas au Sara[zin] :
« Tu as ja tant senié, tot as t[ro]ble le vis ;
« A .I. home que voiz t'en resanble bien .M..
« A ma file la bale es tu ores faili ?
« Tu l'as chier conparée ; por fou t'en ahatiz,
« Toi et les autres rois qui ores sont ocis.
« Ne lairai nes enchauce por riens que m'aies dit,
« De ci à icele ore que soien mor et pris. »
Il broiche le chevaul des esperons marsis,
Et vet devant les autres .I. arpan et demi.
Au monter d'une angarde a noz François chosis,
Et ot an sa compaigne .XX^{m}. Sarazins.
Mas l'amiraus se aste, qui près les ai suïs;
Après lui vont sa gant que il avoit guerpi.
Quant Floovans le voit venir si arami,
Il ai dit à sa gant : « Frans chevalier hardiz,
« Véez ces qui si venent, bien sont .M., ce vos di ;
« Nos n'an poons auler que joste n'i ait pris.
« Or lor trestornons tut nos bons chevaus de pris ;
« Chacuns fiere le suen de son espié bruni. »
Quant li conte l'entendent, à Floovant ont dit
Il n'iront plus avant dusqu'aient Sarazins
Feruz sus les verz elmes, que il ont si bruniz.
Lors broichent les chevaus des esperons marsis ;
Chacuns de nos François vai .I. paien ferir,
Desoz les bocles d'or font les escuz porcier,
Morz les ont abatuz à la terre souvis.
Et Floovanz jotai à l'amiraul Persis,
L'escu li ai percié et l'aubért desconfit,
Por delez lou cousté li ai son espié mis ;
Déaubles l'ont gari que en char ne l'ai pris.
Tote plene sa lance à terre l'abati,

Puis ai pris le chevaul por les resnes d'or fim;
Por l'estrié i montai, si ai le suen guerpi,
Puis s'en tornent arieres noz Frans par .I. lariz,
S'amoinent les chevaus que il orent conquis.
« Barons, dit Floovans, gant eschec avons pris;
« Se poïens ansanble à Baufort venir vis,
« Ja ne s'en vanteroient Persant ne Sarazin,
« Que por lor bons chevaus laisonz les noz retiz. »
Vers la forès acoilent tot lor plenier chemi,
Et l'amiraus remès coroçous et marriz,
S'atant ses conpaignons qui vienent après lui,
Et li ont amené .I. bon chevaul de pris:
Lors broiche son chevaul des esperons marsiz,
A haute voiz escrie : « Chevauchiez, Sarazins. »
Don font soner ces grailes et ces tabous bondir.
Après François chevauchent cele gant de puet lin,
Et l'amiraus en jure Maon et Apolin :
« Ja ne lairai François ses aurai morz et pris,
« Ou seront desconfiz et detraiz à ronçins,
« Se je ne rai ma file, Maugalie au fier vis,
« Et les François ocis et an ma prison mis. »

Li amiraus an jure Mahon et Tavergan
Que ne lairai François en ces secle viant
De ci que les aurai morz et voicuz en chanp;
Ne les guerrai chatiaus ne cité, tant soit granz.
Mas, se Dex plait dou ciel, je cuit que il en ment:
Ancor ancui aurai gant secours Floovanz.
Eschargaitier estoit li riches rois Florant;
O lui ot .XV. mile de chevaliers vailanz,
Enboiclfiez les avoit en .I. petit pendant
Qui tot ert plains de brenches et espès durement.
Il regardent avaul parmi .I. desrubant,
Voient venir la rote des Tuers et des Persans,

.XIIII. chevaliers ou premier chié devant,
Richier et la pucelle qui venoient devant,
Et tut li .XII. contes, et li prouz Floovant,
Qui Monjoie venoient fierement escriant.
.I. hons estoit montez sor .I. chaine mout grant,
Qui fors estoit dou bois où ert li rois Floranz.
Flores l'i fit monter por espier paiens,
Se venir les voi[oi]t de nule par corant,
Qu'à Floram lou venit noncier delivremant.
Quant il vit nos François venir delivremant,
Persans et Sarazins qui après vont broichant,
De l'arbre est desçanduz tot et inelement,
Venuz est à l'agait, quanqu'il pout acorant.
A haute voiz escrie : « Biau sire rois Floranz,
« Adobez vos mou tot, et vos et vostre gant :
« Je voi ici venir Sarazins et Persanz.
« .XIIII. chevalier vienent devant broichant,
« Sarazins les anchaucent, formant vienent broichant,
« Et escrient Monjoie, l'anseigne Floovant,
« Le soudoier de France que perdites l'autre an.
— E Dex! bau sire, aïe! ce dit li rois Floranz,
« Ancor aurons nos hui .I. eschec bel et gant;
« Rois Cloovis de France n'ot onques si vailant.
« Adobez vos mou tot, franc chevalier vailanz;
« Je voi ici venir Sarazins et Persanz.
« Tote l'une moitié de nostre bone gant
« S'en voit tot cest lariz avaul esperonant,
« Si que n'en saichent jai Sarazins et Persanz
« Deci que desor auz soïmen nos feranz,
« Si les acoilons bien à nos espiez troinchanz.
« Oï l'ai sovant dire, dois l'acienous tant,
« Que gant qui sont soprise ne vailent mie .I. gam.
« Varsauz, moult les ferez as espées trainchanz,
« Si que au bien ferir les façons recréanz. »

Et cil li respondirent : « Sire, à vostre commam. »
Trestote la mitié de cele gent vailant
S'an vont tot ce lariz formant esperonant,
Li autre si remaindrent enz ou bois verdéant.
Deci à lor esgai est venuz Floovanz,
Après aus si enbatent la gant à l'amiram ;
Onques n'en sorent mot Arabi ne Persamz.
Quant Florent voit Richier et le prouz Floovant,
Bien les ai quenéuz li rois de metenant,
Et Floovanz bien lui tantot de meintenant.
Quant Floovanz le voit, ariés vai reculant,
Merci li ai crié por Deu omnipotant :
« Tu fiz sont andu mor, n'en celerai néant ;
« Je ann oocis l'un à m'espée trenchant,
« Et Richiers ocist l'autre, qui tant par est vailanz.
« Por amours Damedeu, fai moi pordonement,
« Ou ce [se] non, bau sire, ne me baisiez néant.
— Bau sire Dex, aïe ! ce dit li rois Floram,
« Ja estoient il pire que [ne] sont chiens puanz ;
« Je le te pordoins bien, frans chevalier vailanz. »
Lors outent les vantailes des auberz [jaseranz],
Et si s'entrebaisierent, à grant joie plorant :
Mar acointerent onques Persan l'acordement.
Lor trestournerent tut contravaul .I. pendant,
Si cor[ur]ent envers Sarazins et Persanz.
Se ores ne se voinge Richiers et Floovanz
Des Sarazins felons qui les ont grivez tant,
Morz et pris saront tut, n'aront de mort garant ;
Car tant i vint illuc de la gant mescréant
Plus de .C. mile sont à bons chevaus coranz,
Que tote en vai la terre et li bois fremiant.
Et noz François s'an vont vers aus esperonant,
Granz cous se vont doner des espées trainchanz,
Lors espiez forz lor vont enz es cors enbatant

Que totes les boueles lor vont [fors] espandant;
Morent cil Sarazins à miliers et à çanz.
L'ardour dou chaut les vai forment esfobliant,
A la grande poudrere que il vont demenant.
Et Frans les acollirent, qui les fierent sovent.
Quant li amiraus voit nos François si feranz,
Et il vit le secours qui venuz est si granz,
Adonc se tint il bien, l'amiraus, por enfant,
Quant vit isi morir Sarazins et Persanz,
Et par .I. soul petit que il de douel ne fent.
Il ai fait metenant mander son rereban,
Plus de .XIIII. mile as fors espiez trenchant,
Et se Damedex n'est à nos François aidanz,
A l'amiraur arieres saront an lor commant.

MOUT fut granz la bataile et mervoilouse et pesme;
François i fierent bien, que point ne s'l areste[nt],
[Et] tranchent [et] lor cors et poinz et braiz et testes;
Morent cil Sarazins et trabuchent des seles.
Onc ne véites mais de Sarazins tel perde;
La terre vermoilit dou sanc et des celvales.
Estraïe remest Maugalie la bale,
Et felons Sarazins l'ont prise par la rene.
Et dit li uns à l'autre : « Ici est de la geste. »
Et respont Maugalie : « Je ne suis, por ma teste,
« Ançois furent trestut de Perse mi ansestre.
« Juglaours suis mou bons, si vois avoir conquerre.
« Je ai lon tans servi .I. chevalier honeste
« Qui me donai l'autrier .I. paile de Bisterne.
« Tant sai d'anchantement n'en ai soz ciel mon maitre :
« Je feroie bien ci sordre une fontenale
« Et de grifons volanz plus de mil à un terme,
« Et chacuns si tendroit .I. sarpant por la teste
« Mout lait et mout idous, trainant jusquez à terre,

« Si vos todroient bien les auberz et les elmes,
« Et mengeroient bien vos destrié de Castale. »
Dient li Sarazins : « Ici gius seroit pesmes.
« Vai don joer, font il, à l'amiraur de Pers[e],
« Qui te donrai asez viles, chaitaus et terres. »
Et respont Maugalie : « Ce ne pout or pas estre.
« Poignez avant, fait ele, esploitiez de la guere !
« Véez ici François qui si fort vos apressent. »
Quant li paiens [l'oïrent], de mentenant la laisent;
Tote soule, estraïe, guerpisent la pucelle.
Et nos François se fierent es putes ganz averse;
Donc commançai l'estour et mervoilous et pesmes.
Et tant e vos Richiers, le chevalier oneste,
Et ai brandi la ante ou l'anseigne vantale.
Vai ferir en l'estour .I. aumancour d'Averse;
L'escu li a percié et l'aubert li desserre,
Ou cors li mit l'ensoigne et la hante novelle,
Tote plene sa lance l'abat mort de la sale.
Après lor ai ocit lou sire de Palerne;
.IIII. rois [Sarazins] lor jete morz à terre.
François les ont menez pormi .I. vaul averse.
Dolanz fut Galïens, li amiraus de Perse,
Quant voit morir sa gant et trabuchier à terre;
A haute voiz escrie : « Frans Sarazins, que faites,
« Se François s'an vont si qu'i n'i perdent les testes?
Quant Sarrazins l'antandent, si broichent et desserre[n]t
Iriemant, et tot à noz François se moilent.
Quant Frans voient venir les paiens si à presse,
Granz cous lor vont doner es hiaumes de Bisterne;
Ne remendrai l'estour, ainz i aurai grant perde.
Sarazins les reculent .I. grant arpan de terre.
Richiers vit Maugalie, si la prist por la rene,
Puis li dit en riant : « Chevauchiez, damoisele;
« Ne vos i lairons mie, ainz i perdrons les testes.

— Richiers, mentes merci », ce li dit la pucelle.
Lors chevauchent ensanble à force, à prouoce,
Tant qu'i vindrent aus Frans qui paiens detraversent.
Lors lait Richiers la dame, si se fiert en la presse
Des paiens orgoulous, la pute gant averse.

MOUT fut grant la bataile et le chaple pesant.
Atant e vos poignant l'amiraur des Persanz,
Et ai brandi la hante de son espié brunant.
Veut ferir en l'escu le conte Guinemant,
L'escu li ai percié et l'auber gazerant,
De joste le cousté li mit le fer trenchant,
Tote plene sa lance le vet just trabuchant,
Puis ai tandu sa main, por le nasel le prant.
Il éut jai conquis prison à son talant,
Quant l'amiraus conquirent .IIII^{m}. Persanz;
Et brochent les chevaus, vont ferir Floovant
Que il l'ont abatu de son chevaul corant.
Son chevaul li ont mort à lor espiez tranchanz
Qu'à la terre chaï li marchis Floovam,
Et Sarazins l'enchaucent et dariés et devant;
Granz cous li ont donez li cuvers soduanz.
Floovanz se desfant à lo de combatant;
.VII. an i ai ocis à son cor desfandant.
Il tint l'espée droite dont d'aciers est li branz;
Qui il consuit à culp, il n'ai de [m]ort garanz.
Atant e vos Richiers, le ardi combatant,
Et Joceranz son pere, le conte Guineman,
Et Anmaris de Chartre, et son frere Moran,
Angelier de Loon, et Richar le Norman,
Et Foquere de Troies, Bauduin li Flaman,
Et le du de Borgoine, cui grant onour apant,
Escorfan de Bretene, et Antiaume lo Fran,
Et li ques de Borgoine, qui prouz est et vailanz,

Et ont en lor compaigne lou riche roi Floram.
Por lou mien esciant, ja fut pris Floovanz,
Quant tut i sont coruz li chevalier vailanz :
La presse ont derumpue tot entor Floovant;
N'i ai cel n'ait ocis Arabi ou Persam.
Floovant remonterent sor .I. destrié corant;
Quant il fut à chevaul, si reauçai lou branc,
Granz cous an vai doner à la gent mescréant.
Li premiers que il fiert si n'ai de mort garant
Que la teste n'an face voler enmi le cham.
Devan lui ancontrai le roi de Bonivam,
Qui li ot son chevaul ocis de metenant;
Quant Floovanz le voit, sou vai recuen isant,
Grant coup li vai doner sor son escu devant
Que lés la bocle à or li peçoie et li fent,
Le haubert de son dos li deront et desmant
Que deci ou braier le vai tot porfandant,
Mort le trabuche à terre dou destrié auferrant.
« Outre! fiz à putain, mauvais matins puant!
« Mon chevaul m'as ocit por ton outraige graint. »
Puis se refier es Turs, que il ne ment néant;
Granz cous lor vai doner de l'espée tranchant,
Enz la plus grande presse se vai ademantant.
Et quant paiens le voient, si le vont redotant;
Tot antor li font place cele gent mesceréanz.
Et François i ferirent mentes communemant;
Se paiens ne s'en fuent, tut moront à torment.
Quant voit morir ses homes li amiraus Persanz,
A çois qui ancor sunt trestot vis en estant
A haute voiz escrie : « Baron, fué vos am. »
Quant paiens l'antandirent, n'i ot arestemant;
As Frans tornent les dos, si s'an tornent fuant.
Et François les anchaucent et tuit li Aulemanz;
Et pres aus sonent grailes et busennes formant.

Ferant les ont menez contravaul .I. pandant;
Bien les ont anchauciez .IIII. liuées granz.
Ja itant n'aulesez n'arieres ne avant
Que vos ne trovesis Sarazins morz jesanz,
Et tantes sales voides de destrié auferanz,
L'un mor jesir sor l'autre et envers et adens.
De ci que à une eve les anmoinent ferant,
Mout laide et mult idouse, et mervoile fut granz,
Et Sarazins crier Mahom et Tavergan.
Enz an l'eve se fierent li Sarazins puant;
Ainz que il fusent outre en i ot noié tant
Que par desuz les morz an vont li vis flotant.
A grant poine an estort l'amirauz des Persanz;
Onques n'an remenai la moitié de sa gant.
Enz ou chan s'an repaire Richiers et Floovanz,
Et Aulemanz asanble o le bon roi Floram;
Asez an ont menez prisons à lor talant,
Rois et princes et dus, anmatus Aufricans.
Des morz et des navrez an est quevers li chans;
Qui vosit avoir armes et bon destré corant,
A son talant an pran, car il an i ot tant
Ne les [poroit] conter nus hons, tan fu saichanz.
Droitemant vers Baufort s'an tornent metenant.
Quant vindrent à Baufort, don fut la joie granz;
Floovanz se haberge chiés Godefroi le franc;
Deci à Monloon n'ot borgois si menant:
Mout demoine grant joie quant il vit Floovam.
La file le roi Flore venue i est corant,
S'est aulée baisier le cortois Floovant,
Et Richier, et les autres de la terre des Franz.
Et quant voit Maugalie, si l'esgarde formant;
De ce li aulai bien, ne la conuit néant
Dusqu'elle soit destainte de la norté qu'ot grant.
Richiers est desçanduz dou bon chevaul corant

Et s'a pris Maugalie com chevalier vailanz;
En une chanbre à vote l'anmene metenant.
Lai se desaparoile Maugalie au cors gant,
Et vint à .I. escrin, s'en trait .I. oignemant,
Et vis et cors et mains an oint inelemant,
Puis si se fu baignier tot et inalemant :
La blenchour li revint et la norté desçant;
Mout por fut colorée quant sa bauté reprent.
Quant la vaurai Florète, la file au roi Floram,
Mout en iert corocie, s'aurai le cor dolant.
Au matinot, à l'aube, ainz lou solaut levant,
Prindrent Frans Maugalie ou le cors avenant,
Si la font batïer au mostier san Vi[n]çam,
Et quant fut batisie, si fut la joie granz.
Florete l'oï dire, à pou ne per lou sen;
Corant i est venue à l'ostel Floovant.
Lai où elle le vit, ses braiz au coul li pant:
« Car me baisiez, bau sire, frans chevaliers vailanz;
« Ja n'ai il ome an terre que mes cours amoit tan.
— Dame, dit Floovanz, c[e]est tot por néant.
« Vostre pere ai o lui mains chevaliers vailanz,
« Et si est ores auques, certes, mes biens voilanz;
« Asez tot m'an erroit an trestot son vivant.
« Pouvres hons d'autre terre, soudées conqueranz,
« Ne doit faire tel chose dont lo éent la ganz. »
Quant l'antandi Florote, à pou ne pert lou sanc;
Elle li respondi : « Sire, à vostre talant.
« C[e] est por Maugalie, la file l'amiram;
« Bien la devez amer, car ole ai le cors gant :
« Il n'ai tant bale dame deci en Ocidam.
« Volontiers vos préise, si vos fut à talant;
« Quant ne vos puis avoir, le cour an ai dolant.
— Dame, dit Floovanz, dès or poignez avant.
« Maugalie est ma drue, o le cors avenant,

« Ne li faudroie mie por les manbres perdanz,
« Car ole m'ai gari de merveilous tormant,
« Et je l'esposerai por lou los de ma gant. »
Quant l'antandi Florote, à pou ne pert lou sanc;
Elle vint à son pere, se li dit an plorant :
« Merci, bau sire peres, por Deu omnipotant!
« Se vos ne me donez lou marchis Floovant,
« Je n'aurai mais mari an trestot mon vivant. »
A Floovant anvoie trestot de meintenant
Que vene à lui parler, car mestier an ai grant.
Quant lou mesaigier voit Floovant li vailanz,
Au roi an est alez et avec lui sa gant.
Où que li rois lou voit, si li dit simplemant :
« Car recevez ma file, frans chevalier vailanz,
« Si serez roi d'Ausai de quanqu'il i apent;
« Asez conquerrons terres sor la paienne gant. »
Et Floovanz li dit bel et cortoisemant :
« Sire, ce ne pout estre, sachez certenemant.
« Ci ai une pucelle, o le cors avenant,
« Qui m'ai mis fors de chartre et toz ces autres Frans;
« Lai où nos devoit pandre l'amiraus des Persam,
« Nos gari la pucelle de mort et de tormant.
« Ma foi li ai plevie, voiant tote ma gant,
« Que fame la p[r]androie, se Dex lou me consant;
« Je ne l'an matiroie por la teste perdant.
« Dès or vos doi je dire mon cor et mon talant :
« Je sui fiz Cloovis, l'a[m]paresre des Frans,
« Qui me chaçai de France por son fier mautalant;
« Por .I. petit mesfait, qui ne fut gaires granz,
« Que copai à mon maitre les grenons an dormant,
« Me fit forjurier France de ci que à .VII. anz.
« Or est venuz li termes que li grenons sont granz,
« Si m'an irai an France antre moi et ma jant
« Por pandre la quarone dou reigne qui m'apant.

« Moult amase Florote, ne la refus noiant;
« Mas n'en puis doues avoir, que la loi lou desfant.
« Donez la, bau doz sire, à Richier lou vailant,
« Qui fiz est à cest duc, lou ardi conbatant;
« Richiers vos servirai mais trestot son vivant,
« Si vos serai por fiz dois ce pas an avant.
« Donez li vostre file por itel covenant
« Que ne vos facent guerre Sarazins ne Persanz
« Que je ne vos secore à XL^{m}. Frans.
— Por foi, dit li rois Flores, ce me vient à talant.
— Sire, dit la pucelle, je le voul ausimant;
« Quant autre ne pout estre, à Richier me commant.
— Venez avant, Richiers, dit li prouz Floovanz,
« Si recivez la file au riche roi Floram,
« Le réaume et l'enour et quanqu'il i apant.
— Sire, ce dit Richiers, tot à vostre talant. »
Illucque l'ai plevie Richiers de metenant,
Puis li ai fait omaige, féauté ausimant
Ja ne lou tréirai an trestot son vivant.
Donques mandai li rois ses homes et sa gant;
Féauté et omaige font Richier bonemant.
Au croisant de la lune, que la joie fut granz,
Esposerent lor fanmes Richiers et Floovanz,
Puis an firent lor noces anz ou palais plus grant.
Or ai fiz recovré li riches rois Floranz;
Onc plus saige de lui ne tint espée à flanc,
Ne nus plus poisanz d'armes, en estor fort et grant,
For Guilaume au Cors Nés, qui tant fu combatanz
Contre paiens felons que onc n'amai néant.
Puis qu'i fut rois d'Ausai, d'Osteriche la grant,
Conquit il Romenie envers paiene gant,
Que Sarazins tenoient adonc an son vivant.

MOUT demoinent grant joie ou palais principel.

Maugalie la bale et Floovanz li bers,
Et Richiers et Florote qui tant fait à loer.
Estes vos .I. mesaige de France lou regné;
Il aportoit .I. brief, tot estoit las d'esrer.
Por les degrez de mabre est montez ou plainchier,
Et demande et anquier de Floovant lou ber;
Et Richiers li cortois li vai mou tot montrer.
Lai où voit Floovans lou prent à apeler.
« Sire, ce dit Richiers, je voel à vos parler :
« Quenuisez ce mesaige? ce dit Richiers li bers.
— Oïl, dit Floovanz, je lou quenois asez.
« Venez avant, Guimar, moult faites à loer;
« Chanbellanz fus mon pere, mout te soloie amer.
« Por moi t'ai fait mes peres de ma terre geter;
« Jemais ne te faudrai por nul home mortel.
— Sire, ce dist Guimarz, je i viens tot por el :
« Vostre peres vos mande que vos lou secorez.
« L'amiraus de Persie e trestoz ses barnez,
« Au chatel de Loon l'on paiens ansarré.
« Vostre mere la jante ne fine de plorer;
« Par moi vos mande, sire, que vos la secorez. »
Quant l'antant Floovanz, si an ot joie tel.
« A Dex! dit Floovanz, vos soiez [a]orez,
« Quant celui me requiert qui tant m'ot an vité
« Qu'i me chaçai de France à mout petit barné.
Richiers et lou roi Flore, qui mult font à loer,
Floovans les an ai mentenant apelez.
« Seignors, dit Floovanz, quel consot me donez?
« Mes peres si me mande et ma mere ausimant
« L'amiraus l'ai essis à Loon la cité,
« Soie li secoranz au plus tot que por[ai].
— Sire, dit li rois Flores, que ferïez vos el?
« Secorez vostre pere, ne li devez fauser,
« Et je ferai ma gant tot metenant mander.

— Sire, dit Floovanz, .v^{c}. merci de Dé.
— Sire, dit Joceranz, .I. petit m'antandez :
« Pres sumes de nos terres, si volomes auler
« Chacuns an son païs por sa gant amener ;
« Tuit vandrons contre vos au chatel d'Auvilers.
— Seignour, dit Floovanz, Dex vos an saiche gré. ».
Atant ont pris congié, si s'an sont tuit aulé ;
Chacuns an son païs ai sa gant amené :
Contre Floovant vienent au chatel d'Auviler.
Li rois Flores d'Ausa ai ses homes mandez,
Et furent bien .xx^{m}. quant il sont essanblez.
Tuit murent de Baufort quant il fut ajornez,
Et antrent an Borgoine, por mileu sont pasez.
Ou moitan de lor voie ont .I. chatel trové,
Celui fut Emelon de Baviere lou ber ;
Mas Sarazins l'avoient trestot desarité,
Et si l'avoient pris lai où vint de berser.
Très devant son chatel l'avoient amené,
Andous les poinz liez, les iauz dou chief bandez.
Iluques fon paiens unes forches lever ;
Emelon volent pandre et au vant ancrouer.
Oez qué aventure Jesu li a doné :
Dex seit bien, quam lui plait, ses homes delivrer.
Atant e vos Richiers, qui gantis fut et bers,
Qui menoit l'avangarde à .IIII^{c}. armez ;
Ja aidera paiens les forches à lever.
Richiers quenut mout bien Sarazins et Esclers ;
Il escrie : « Monjoie ! frans chevalier, ferez ! »
Son chevaul fait santir ses esperons dorez,
Plus tot qu'il onques pout vet ferir Maulatré ;
Cil estoit niés lou roi Galiens l'amirer.
Ou cors li mit l'ensaigne de l'espié noelé,
Tote plene sa lance l'ai mort escrevanté,
Puis referi .I. autre, qu'il ai à mort livré.

Il ai traite l'espée don il fut adobez,
Si feri .I. paien sor son elme gemez
Que tot l'ai porfandu dusque au nou dou baudré.
Paiens tornent an fue, et Emelons remest,
Et François les acoilent o les brans acerez;
Toz les ont decopez o les brans acerez.
De .XVm. qu'i furent, je vos di por verté,
N'an eschape que .C. des glotons parjuré.
Emelons voit Richier, si l'an ai apelé:
« Sire, vos m'avez bien de cest maul pas jeté;
« Je vos faz ci omaige et droite féauté. »
Quant Richiers l'entendi, si est avant pasez;
Entrebaisié se sont li chevalier menbrez.
Richiers li rant sa terre et de lonc et de lez,
Et trestot cel eschec li ai ancor doné.
Estes[vos] lou roi Flore et Floovan lou ber;
Ou chatel Hemelon pritrént la nuit hostel.
Por matinet, à l'aube, se sunt ancheminé;
Tant chevauchent qu'i vindrent au chatel d'Aviler.
Lai trovai Floovanz sa gant et son barné,
Ças qui sont avec lui de prison delivré.
Li pires li amoine .M. chevaliers armez:
.LX. mile furent, quant il sont ajosté.
Tant on erré ansanble li chevalier manbrez
Qu'il ont véu la tour de la bone cité;
Por desuis ont chosi .I. confenon livé,
Et voient les granz saiges des paiens desfaez.
« Seignours, dit Floovanz, quel consot me donez?
— Sire, ce dit Richiers, se vos lou commandez,
« G'irai à vostre pere les noveles conter
« Que vos lou secorez à .XXXm. armez.
« Quant je sara léanz, asez tot lou sarez:
« Je ferai suis la tor mon confenon lever,
« Et vos chevauchiez, sire, quant vos lou [perçoivrez],

« Si aulez tot ferir des loiges et des trez.
« Quant nos sarons léanz garniz et conraez,
« Si irons essailir por devez la cité;
« Que d'une part que d'autre saront si escrié
« Ne saront Sarazins qué part doient torner :
« Il torneront en fue, ne saront où auler.
— Richiers, dit Floovanz, vos avez dit que bers. »
A icelle parole s'an est Richiers tornez.

A icele parole s'an est tornez Richiers,
Et fut très bien armez sor .I. corant destrié.
En l'ost cestut s'an antre, desor l'erme anbrunchié,
Pase trez et aucubes et ces pavoilons chiers,
Dusque au tré l'amiraul ne fine de broichier.
Devant lou tref de paile ot .I. abre foilié;
Sor l'erbe qui fut verz ot .I. paile desplié;
Lai se siet l'aumatrez et li rois Galiens,
Et juent as eschas li cuverz renoiez.
Atan e vos Richiers qui le[s] a arainiez.
Sor l'ante de l'espié s'est li bers apuiez;
Sarrazenois parole, bem an fut ansoigniez,
Et dit à l'aumatré : « Traiez ce chevalier,
« Si esforcez ce roi qui si est mis ariés. »
Quant l'entent l'aumatrez, si an est corociez.
« Qui estes vos, fait il, qui me contraliez ?
« Par Mahonmot, je croi vos lou comparoiz chier.
— Vos i mentez, cuverz, ce li ai dit Richiers,
« Ainz vos dirai eschec à m'espée d'acier. »
Richiers fiert l'aumatré amont parmi lou chief,
La teste an fait voler avaul sor l'eschaquier,
Puis dit à l'amiraul, qu'i ne li vout noier :
« Retenez cet eschec, amiraus Galiens;
« Vos en povez or bien joer sor l'eschaquier. »
Atant s'an est tornez sor lou corant destrié;

Deci à Monloon ne fine de broichier.
A la tor s'en vint droit li vaillanz chevalier,
A haute voiz escrie : « Lé moi antrer, portiers. »
Et li portiers li dit : « Qui es tu, chevalier ? »
Il li ai respondu : « Je ai an non Richier;
« Mes sires Floovanz m'ai au roi envoié :
« Le secors li amoine, bien sont .xxx. miliers. »
Quand cil l'ai antandu, sel cort desverrollier
Le guinchot de la porte, puis i entrai Richiers.
Se auques demorast, ja lou conparast chier,
Que Sarazins estoient montez plus d'un milier :
Après Richier venoient por l'aumatré voingier.
Au porron, sor lou pin, est desçanduz à pié,
Por les degrez de mabre est venuz ou plainchiè,
Et trovai Cloovis dolant et corooié :
Por Floovant son filz ot lou cour mout irié
Et dolant que il fut fors de France chacié,
Car si dui autre fil li avoient boisié,
Por mautalent avoient Damedeu renoié,
S'orent aulé servi l'amiraut Galien;
Doné lor ai Sessoigne et l'enor qui atien :
Mou en est Cloovis dolanz et corrociez.
Estes vos lou mésaige qui li fut anvoiez;
Richiers le saluai cortoisemant et bien :
« Cil Damedex de gloire qui toz jorz fut et ier
« Saut et gart Cloovis et toz çois qu'il out chier !
« Floovanz, vostre fiz, m'ai à vos envoiez ;
« Au secours vos amoine .xxx^{m}. chevalier.
« Faites sor cele tor ce confenon drecier ;
« Adonc sarai mes sires qu'à vos suis, por mon chief.
« Je l'ai mout pres d'ici, enz en A. bois, laisié;
« Quant il vauront m'enseigne, s'iront Turs detrainchier.
« Faites armer vos homes et toz vos chevalier,
« S'irons ferir paiens à nos troinchanz espiez;

« De l'une part et d'autre seront essailiz bien,
« Sanpres seront vaincuz, ocis et detrainchiez. »
Quant l'antandi li rois, onques ne fut si liez.
Quant la roïne l'ot, si plore de pitié
Por Floovant son fiz qu'en France est repairiez.
Tot ce que Richiers dit fut mout tot outroiez :
Tut se vont adober et montent es destriez,
En suis la tor ont mis lou confenon Richier,
Puis isent de la vile à çanz et à miliers.
Et Floovanz chevauche, ne se vot atargier.
Oncques n'an surent mot Sarazins ne paiens
Dusque Frans les essailent et devant et dariés.

En l'ost sont estormi Sarazins et Esclers.
L'amiraus Galiens s'est moult tot adobez :
Il ai vestu l'aubert, si a l'erme formé,
Puis a cinte l'espée, prist .I. escu listé;
Après monte ou chevaul, prist l'espié noelé.
Et Sarazins s'adobent, es chevaus sont montez.
Et François les acoilent, qui bien se sont atez.
Illucques véisez .I. estour anduré,
Tant Sarazis morir et braire et janbeter.
François fierent des lances, des espiez noelez,
Copent lor braz et testes, versent cordes et trez.
Li bons rois Cloovis i feri comme bers;
Et lui et Floovanz se sont antrecontrez.
Li uns ne quenuit l'autre, granz cous se sont donez;
Li escuz de lor cous sont fraiz et estrouez.
Floovanz fit son pere à la terre verser,
Sor lui s'est arestez li gantis bachilers;
Il li éust la teste fors dou bu desservré,
Quant Richiers li escrie : « Que faiz tu, forsenez ?
« Ja est ce Cloovis, ton pere l'andurez. »
Quant l'antant Floovanz, es piez li est aulez,

Venuz est à son pere, merci li a criéz :
« Merci, baus sire peres, por Deu de maïsté !
« C'est Floovanz tes fiz qui à toi ai goté :
« Je ne vos quenus mie, ce saichiez de verté.
— Baus fiz, ce dit li peres, tot vos soit pordonez ;
« Benooite soit l'ore que fotes angandrez ! »
Entrebaisiez se sont, si plorent de pitié,
Puis relacent les elmes que il orent ostez.
Es chevaus remonterent, quant ont les chief armez,
Et acollent paiens o les branz acerez.
Quant Frans et Aulemans furent entrejotez,
Onques n'i ot estor soutenu des Esclers,
Car Sarazins ne porent sofrir ne andurer.

Dolanz fut Galiens quant voit morir sa gent ;
Il broiche le chevaul des esperons d'argant,
Vai ferir Guinemant mout aïriemant,
L'escu li ai porcié et l'auber li desmant,
Ou cors li mist lou fer de son espié trainchant,
Tant com ante li dure l'abati mort sanglant.
Quant Floovanz le voit, à pou ne per lou san ;
Por mautalent vers lui ai broichié l'auferran,
Vai ferir l'amiraut mout aïriement ;
Tel cop li ai doné de son espié trenchant
Que garant ne li fut Mahon et Tavergam
Que la teste n'en face voler anmi lou chan.
La bataile est voincue, paiens s'en vont fuant,
Et François les enchaucent, Baviers et Aulemanz.
De ci que à une eve les anmoinent batant ;
Ainçois qu'i fusent outre, en i ot noié tant
Que nus n'en saut lou nombre de cest segle vivant.
Les .II. fiz Cloovis, cu Damedex crevant,
Li uns si i fut morz, l'autres s'en vai fuant
To droitemant à Bame, au rainé Galiam ;

Lai l'elurent à ro[i] Sarazins et Persanz.
Cil ot en nom Geté; que Damedex crevant,
Car puis muit il en France tel dol et maul si grant.
Floovanz s'an retorne et Richiers li vailanz;
Onques Dex ne fit ome en cest sigle vivant
Qui vos séut à dire com li gaiens fut granz
De murs, de paulefroiz et de chevaus coranz,
De dras, de pavoilons, de trex et de besanz,
D'or fin et de prisons, qui sont riche et menanz:
Tu cil qui iluc vindrent gaainerent itant
Que, tant com il vequirent, furent riche et menant.

Mout fut granz li eschac que Frans ont conquesté.
Floovanz s'en repaire à Loon la cité;
Sa mere vai ancontre, estroit l'ai escolé,
Doucement lou baisai, puis après lou barné.
Moult demoinent grant joie, ja plus grant ne vauroiz.
Floovanz fait s'amie Maugalie mander,
Et li rois Cloovis et trestoz li barnez
Au moustier Saint Remi les ont faiz coroner.
Li rois Flores d'Ausai si s'an vout retorner
Entre lui et Richier et son autre barné.
Chacuns en son païs ai pris à retorner,
Et Floovanz fut rois de France lou regné.
Asez avoit apris gran maus an anduré.
Jemais avant de plus n'an orrez [vos] parler
Si ne vos veut mançonge ou novales conter.
Dex vos garise toz qui m'avez escouté,
Et moi avec n'oblit, qui la vos ai chanté.

EXPL[IC]IT LI ROMANZ DE FLOOVAN
ET DOU ROY CLOOVIS.



NOTES.

P. 2, v. 13 :

Que il se fist an fonz tenir et batisier.

On lit dans le manuscrit *batisier et tenir*, faute dont la rime indique la correction.

P. 3, v. 14 :

Et quant [li uns estoit] *aparcëuz d'anbler.*

Leçon du manuscrit :

Et quant il estoient *aparcëuz d'anbler.*

Cette leçon fausse le vers et rend la phrase incorrecte. Celle que nous proposons nous paroît justifiée et par la forme *aparcëuz*, qui est celle du sujet singulier, et par les vers qui suivent, où on lit : *lores estoit*, — *il ne parousoit*, — *quant il estoit pris.*

P. 4, v. 25 : *Où* que *li dus le voit.* Leçon du manuscrit : *Où* ques; faute évidente, que nous croyons devoir corriger. *Ques* signifie *que les*, et le sens exige ici *que* seulement.

P. 5, v. 11 : [*M*]*erci li vait crier.* Leçon fautive du manuscrit, *nerci.*

P. 7, v. 4 : *Si la hai esrainié. La* pour *le, hai* pour *ha* ou *a*. (Si le a araisonné.)

P. 8, v. 6 et 7 : *Devisé, copé*. Ces deux rimes se lisent ainsi dans le manuscrit : *deviser, coper,* par suite d'une distraction évidente du scribe.

P. 10, v. 33 : [Il] *les plaint*. Leçon du manuscrit : A *les plaint*.

P. 13, v. 20 : *Sor son elme* vergié. Le manuscrit donne ici *vergier,* comme plus haut *deviser* et *coper* pour *devisé* et *copé*.

P. 16, v. 28 :

Asez tot m'an aroient plusour et li archant.

Aroient pour *haroient, haïroient*. — *Archant* pour *alquant, auquant*. Ce vers signifie : *la plupart me haïroient bientôt*. Floovant ajoute : « *Un pauvre homme de pays étranger, et qui est à la solde d'autrui, ne doit point agir de façon à s'attirer la haine des gens.* » Voy. plus loin ces vers répétés presque textuellement (p. 67).

P. 17, v. 6 :

Le doel que ele demoine ne vaut à mor néant.

Nous expliquons ainsi ce vers : *Son deuil ne sert de rien aux morts*. Il faut lire, si nous ne nous trompons, comme si le texte donnoit *à morts*.

P. 17, v. 16 :

Par la cité s'adobent mentem *communemant.*

Mentem est bien la leçon du manuscrit. Ce mot nous paroît avoir le sens de *maint;* il n'en diffère, selon nous, que comme *certain* diffère de *cert,* par la simple addition d'une terminaison.

P. 17, v. 28 : *Ses reines* traînant. Nous corrigeons ici le manuscrit, qui donne *traïmant*. C'est une faute que le

scribe a répétée plusieurs fois, comme la faute inverse, *n* pour *m*, *nerci* pour *merci*, etc.

P. 18, v. 19 : *Por lou* ton *deu merci.* Nous corrigeons encore le manuscrit, où on lit : *Por lou* tont *deu.*

P. 19, v. 6 : *.I. Turs* d'eluic *se part,* pour *d'ileuc, d'illec*, de là.

P. 22, v. 30 : *.II.* nova[u]s *soudoiers.* Leçon du manuscrit : *novais.*

P. 22, v. 34 :

Il ne la doinea panre à pres *ne à moilier.*

Pres pour *pers*, *per* (pair). Le sens est : « Il ne la daigna prendre pour compagne ni pour femme. » La même locution revient plus loin, où on lit *pers.*

P. 23, v. 17 :

Jai ne porai [sans vos] *gresilier ne vanter.*

On lit ici dans le manuscrit :

Jai ne porai ja *gresilier ne vanter.*

Outre que le mot *ja* est répété deux fois, le vers est faux et sans relation avec le précédent. Nous proposons une correction qui rétablit la mesure du vers et la suite du sens.

P. 24, v. 21 :

Li portiers [fit que sages], *si vit l'anboichemant.*

La leçon du manuscrit étoit : *Li portiers fit que fous*; mais ces trois derniers mots ont été grattés, et avec raison, sans avoir été remplacés par d'autres. La même leçon se retrouve plus bas, où elle est à sa place; et de là l'erreur du scribe ; ici, c'est le contraire qui convient : le portier se méfie, *il fait que sage.* Un moment plus tard

Li portiers fit que fous, qui les laise antrer anz.

P. 24, v. 31 :

Se paiens s'an isoient, mout nos sanalerout gant.

Après le mot *mout* on lit dans le manuscrit *lor*, qui fausse le vers et trouble le sens : nous supprimons ce mot.

P. 28, v. 17 et 18 :

Li diaus fut an la vile mirabiles et pesmes,
Mas desor touz les autres le moine la pucele.

C'est-à-dire : *Le deuil fut en la ville prodigieux et cruel; mais par dessus tous les autres le mène la pucelle.* (La pucelle est plus affligée que personne.) En conséquence nous corrigeons le manuscrit, qui donne par erreur *moinent* au lieu de *moine*.

P. 29, v. 11 : *Ainz fit faire* son *lit*. Nous corrigeons le manuscrit qui donne *sont*.

P. 29, v. 31 : *Onques Dex ne fit* home. Leçon du manuscrit : *hone*.

P. 31, v. 3 : *Sor l'eve de* Ienor. *Ienor* est bien la leçon du manuscrit. Faut-il en faire un nom propre, ou corriger *de l'enor* (du fief, de la terre)?

P. 31, v. 29 : *Le bon* corant destrié. Nous rétablissons ainsi le texte du manuscrit, qui donne *destrié corant*.

P. 31, v. 31 : *Au* coul *Richier*. Nous corrigeons le manuscrit, où on lit : *au* coulp *Richier*.

P. 33, v. 3 : *De* dooz *anfans*. Le manuscrit donne *de* do toz, leçon qui fausse le vers et n'a point de sens. Nous corrigeons *dooz* pour *douze*. (*De douze enfans je n'avois plus qu'un fils.*) Peut-être est-ce deux seulement qu'il faut entendre ; mais *douze* nous paroît plus probable : c'étoit le nombre des enfants de beaucoup de héros, de Doon de Mayence entre autres.

P. 35, v. 26 : *Por l'arme de son fiz*. Nous corrigeons le manuscrit, qui donne : *Por a l'arme de son fiz*, leçon qui fausse le vers et trouble le sens.

P. 36, v. 11 : *Por nule riens*. Leçon fautive du manuscrit : *Por* le *nule riens*.

P. 43, v. 10 : *Esparniace*, sans doute pour *esparniance* (d'épargner); mais la leçon est douteuse : on liroit volontiers *esparmace*, ici et plus bas, p. 45, v. 23.

P. 44, v. 7 : *Li* peres (sic), pour *li* pires, comme encore plus bas, p. 45, v. 33.

P. 46, v. 6 : *Ses* branz (sic), pour *ses* bras.

P. 48, v. 15 : *Il ann itrai gi*[m]*ais*. Le manuscrit donne *ginais* pour *gimais, jamais*. Au lieu de *il ann itrai*, il faut lire sans doute : *Il n'an itrai.*

P. 38, v. 20 : *De nès d'or,* c'est-à-dire de vaisseaux d'or; mais peut-être faut-il lire de *ves* d'or, au même sens; *ves* de *vas*, vase, dim. *vaissel*, d'où *vaisselle*. La leçon est fort douteuse.

P. 49, v. 10 : *Relanquirai* [son] *dè*. Leçon du manuscrit : *mon*, qui est une faute évidente.

P. 52, v. 29 : *Où* que. Le copiste a écrit à tort ici comme plus haut : *Où* ques.

P. 53, v. 31 : *Nos ne* [vos] *metrons mie*. Le manuscrit donne : *Nos ne* lou *metrons*, leçon en désaccord avec le sens, qui demande *vos* ou *vous*.

P. 58, v. 11 : *Il* broiche *le chevaul*. Leçon fautive du manuscrit : *broichent.*

P. 59, v. 8 :

Que por lor bons chevaus laisonz les noz retiz.

Leçon du manuscrit, qui fausse le vers : *Laisonz* i *les noz retiz.*

P. 59, v. 31 : *Qui tot est plains de brenches*. Nous corrigeons le manuscrit, qui donne *ere.*

P. 60, v. 31 : *Dois l'acienous tant,* pour *dès l'ancianor tans*, dès l'ancien temps.

P. 61, v. 17 : *Ou ce* [se] *non, bau sire*. Leçon du manuscrit : *ou ceson non,* qui nous paroît inexplicable.

C'est le mot *non*, sans doute, qui a causé l'erreur du copiste et lui a fait écrire *son* pour *se*, que nous proposons. Voici le sens, selon nous : « *Au nom de Dieu, pardonnez-moi, ou sinon, ne me baisez point.* » (*Ou se ce non*, ou sinon ce, ou sans cela.)

P. 64, v. 25 : *Il n'ai de* [m]*ort garant*. Leçon fautive du manuscrit : *de nort.*

P. 65, v. 26 :

Et François i ferirent mentes *communemant.*

On a déjà lu plus haut, p. 17, v. 16 :

Par la cité s'adobent mentem *communemant.*

Voyez la note sur ce vers. La forme *mentes* que l'on trouve ici est, selon nous, pour *mentens* : rien de plus fréquent dans ce texte que la suppression de l'*n*.

P. 66, v. 22 : *Ne les* [poroit]. Leçon du manuscrit, qui fausse le vers : *ne les* peut.

P. 70, v. 31 : *Au plus tost que po*[rai]. Nous corrigeons le manuscrit, qui donne, par erreur, *porez.*



